This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 836,894

TAIRE
FAIRE

J1
351
.B284
24
1860

VOYAGES

EN

AFRIQUE

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

D'après le crayon du Dr Barth, gravé par J. M. Bernatz. Imprimerie de J. Adam à Munich. Lith. Emminger.

ASHENOUMMA.
17 Juin 1855.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS

L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

PENDANT LES ANNÉES 1849 A 1855

PAR

LE DOCTEUR HENRI BARTH

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR PAUL ITHIER

SEULE ÉDITION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR ALLEMANDS

ENRICHIE DE GRAVURES, DE CHROMO-LITHOGRAPHIES, D'UNE BELLE CARTE ET DU PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME III

PARIS
A. BOHNÉ, LIBRAIRE
RUE DE RIVOLI, 170

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 38

1861

CHAPITRE PREMIER.

ENTRÉE DANS LE PAYS DES MOUSGOU.

J'étais rentré pour la seconde fois à Koukaoua, notre quartier-général. Quoique la première grande excursion que j'eusse entreprise, en partant de ce centre de tout notre voyage vers le sud, se fût terminée plus tôt que ne je ne l'eusse désiré, le résultat n'en était pas sans importance par la découverte que j'avais faite, du Benouë et du Faro. Malheureusement, notre expédition commune vers le Kanem n'avait pas été couronnée du même succès; non seulement il ne nous avait pas été donné d'atteindre le but que nous avions principalement en vue, c'est à dire de visiter le Borgou, le Bahr El Ghasal, ou de faire le tour du Tsad, mais d'autres circonstances, qui m'étaient personnelles, étaient venues nous empêcher, à leur tour, d'étudier complétement les régions que nous avions mission d'explorer. Malade et faible comme je l'étais, je ne pus me livrer, dans les contrées que je visitai, à des observations aussi complètes

qu'elles eussent pu l'être sinon ; souvent même, je n'eus pas la force de coucher celles-ci sur mon journal avec l'exactitude et la régularité nécessaires. Je ne crois pas, cependant, que ce voyage ait été réellement stérile ; je renverrai, à cet égard, le lecteur aux détails que j'ai donnés relativement à la partie orientale du Kanem et du Borgou, ainsi qu'aux différentes tribus des Teda ou Tebou, et autres similaires; détails qui se trouvent dans l'appendice du troisième volume de mon grand ouvrage, les limites de cet extrait me forçant de me borner à un résumé succinct de mes propres observations.

Heureusement la saison, plus avancée, avait contribué, par une température plus fraîche, à rétablir ma santé compromise et, après un peu de repos, je me sentis en état de reprendre mes excursions et mes explorations. Pendant les derniers jours de notre voyage pour revenir du Kanem, nous avions appris que le cheik Omar et son visir se livraient aux préparatifs d'une entreprise militaire; cette nouvelle nous fut confirmée, à notre arrivée à Koukaoua. Le but de cette expédition n'était pas connu, mais on supposait qu'elle devait être dirigée d'abord contre le Mandara, en vue de ramener à l'obéissance le prince de ce petit pays protégé par les montagnes. La grande question était peut-être la pénurie du trésor et de la hutte aux esclaves; quant au lieu où il s'agissait d'en chercher le remède, ce n'était qu'un détail fort accessoire.

Mais quelle que fût donc la destination de l'armée d'Omar, nous crûmes, le docteur Overweg et moi, devoir nous y joindre, afin de saisir cette occasion d'aller reconnaître de nouvelles contrées de cette partie du globe. Par malheur, les fonds que nous attendions n'étant pas encore arrivés, il nous

fut extrêmement difficile de pourvoir à notre équipement pour cette nouvelle entreprise. En dépit de cet obstacle, je fus déjà à même, dix jours après être revenu de mon laborieux voyage au Kanem, de me joindre à cette nouvelle expédition militaire. Je partis donc de Koukaoua le 25 novembre 1851, pour regagner l'armée qui nous avait devancés et qui campait près de Koukia, au delà de Ngornou. Toute ma suite se composait de deux domestiques, natifs du Fezzan, aussi faibles de corps que d'esprit, et d'une *naga* ou *djige*, qui nous avait accompagnés déjà pendant notre voyage au Kanem; c'est ainsi que les Kanori appellent la femelle du chameau.

La température n'était pas trop élevée; je suivis gaiement la route de Ngornou, que j'ai déjà décrite en parlant de mon excursion au Tsad et de mon retour de l'Adamaoua. La contrée n'était plus aussi triste ni aussi déserte qu'auparavant; il s'y trouvait de l'eau en abondance et la terre ainsi que les arbres étaient revêtus de leur plus fraîche robe de verdure. Avant que j'eusse atteint Ngornou, le docteur Overweg m'avait déjà rejoint, et nous nous rendîmes directement au camp, tandis que la route nous offrait d'amples distractions par le mouvement de cavaliers, de chameaux et de piétons qui la parcouraient.

A notre arrivée à Koukia, on nous assigna un emplacement voisin de la tente du grand visir et de celles de son favori Lamino, car, dans ce pays, tout a sa place régulière dans le camp, lorsque l'armée se met en campagne. Chacun des hauts personnages a au moins une partie de ses esclaves et une seule tente ne lui suffirait pas; un léger rideau de cotonnade rayée voile seul alors les mystères du harem. Pendant tout notre séjour au Bornou, cependant, nous remarquâmes

qu'en pareille circonstance la clôture des tentes du cheik et du visir était faite en nattes. Ce dernier, du reste, n'emmena cette fois que le nombre modeste de huit femmes; le cheik n'en avait, de son côté, que douze. C'est relativement peu de chose en comparaison des quarante-cinq jolies compagnes avec lesquelles le sultan du Baghirmi revint de son expédition militaire. Le commun des soldats n'avait guère d'autre abri que de petites huttes légères, mais élevées, faites au moyen des tiges du millet d'Inde qui se trouvaient en grande quantité dans les champs en chaume environnants.

Je crois devoir donner ici quelques détails sur Lamino, le favori du visir, dont j'ai cité le nom, l'expédition militaire en question nous ayant mis en rapports plus ou moins particuliers avec ce personnage remarquable. Exactement comme en Europe, nous observâmes que ce sont les plus grands coquins qui deviennent, au Bornou, les agents de police les plus distingués. Tel était Lamino, ou, plus exactement, El Amin, voleur de grand chemin émérite, devenu depuis le chef de la police du cheik. Il rendait, par sa cruauté et son impudence, de grands services au visir qui était doué d'un caractère fort doux, et nous l'avions, pour ce motif, surnommé « sa main gauche effrontée. » Il n'avait pas de plus grand plaisir que de pouvoir faire fouetter et emprisonner les gens; mais il savait, à l'occasion, se rendre très aimable, et rien ne nous amusait autant, Overweg et moi, que de l'entendre nous dépeindre avec les expressions les plus sentimentales l'amour qu'il nourrissait pour la reine de son cœur, qu'il avait emmenée avec lui. Il éprouvait toujours une terreur des plus comiques quand nous lui disions que la forme de la terre était comparable à celle

d'un œuf d'autruche ; dans sa stupidité il ne pouvait parvenir à comprendre le moyen de s'y tenir en équilibre.

La grosse caisse, battue devant la tente du cheik, donna de grand matin le signal du départ, et l'armée se mit en ordre de bataille avec sa puissante cavalerie et s'avança dans la plaine couverte de longs roseaux qui ne laissaient que çà et là un peu de place pour la culture. Je restai auprès des chameaux et des bœufs de transport qui marchaient sur les côtés avec les piétons et quelques cavaliers isolés formant des files à perte de vue ; quelques troupes de Kanembou, vêtus pour la plupart de haillons ou d'un simple tablier de cuir et portant leurs légers boucliers de bois, passaient à côté de nous en poussant des cris de joie.

Nous arrivâmes ainsi, après une marche d'environ trois milles, aux champs de coton de Yedi. Cette petite ville, qui n'est pas dénuée d'importance, est entourée d'un mur d'argile bien entretenu et s'adosse à une série de monticules, tandis que la campagne du côté opposé s'étend en une plaine sablonneuse qui n'est entrecoupée que de quelques arbrisseaux, de buissons de palmiers d'Égypte ou de quelques arbres isolés de cette dernière espèce.

Nous restâmes en cet endroit pendant un jour, et nos puissants amis et protecteurs nous traitèrent on ne peut mieux. L'armée s'avança ensuite jusqu'à Marte, ville située à quelques milles seulement de Yedi ; on y fit un jour de halte à cause des renforts qui arrivaient constamment de tous côtés. J'en profitai pour aller visiter, dans l'après-midi, avec le *kaschella* Billama, le fidèle compagnon de mon voyage à Yola, le marché qui se tient tous les vendredis à Marte. La ville est bien murée et renferme environ 4,000 habitants, mais le marché était petit, dépourvu de boutiques et peu fréquenté,

tant de la part des marchands que des acheteurs. Du beurre et des tasses étaient, pour ainsi dire, les seules marchandises que l'on y trouvât. Une découverte intéressante que j'y fis, c'est que la mère de Billama y était une des marchandes.

Pour ce qui concerne la configuration du pays, une vaste plaine aride borne au sud Yedi et s'étend à perte de vue; complétement chauve, elle est dépourvue de toute végétation, sauf quelques rares *Mimosa*. Cette plaine inaugure la région des *firki* dont je me suis occupé à plusieurs reprises, et qui constitue une particularité si intéressante des provinces de la partie sud-est du Bornou. On cultive sur une grande échelle, dans cette plaine, le coton et le millet, notamment le *massakoua* (*Holcus Cernuus*) ou blé d'hiver indigène. Mais la récolte n'était, cette année là, que médiocre par suite de la rareté des pluies, et les semailles qui se trouvaient dans la plaine devinrent la proie de nos maraudeurs; car dans ces pays, il n'y a pas de commissaire des vivres qui pourvoie aux besoins de l'armée, et chacun doit s'arranger pour soi, que l'on passe en pays ami ou ennemi. Plus loin vers le midi, quelques majestueux tamariniers ombrageaient la plaine, et plusieurs fois nous traversâmes des fourrés épais. Ordinairement, quand on arrivait à des endroits semblables, l'armée marchant en ordre de bataille, tombait toujours, par l'absence presque complète de discipline, dans un désordre et une confusion tels, que les hommes, en s'entrechoquant se faisaient fréquemment des blessures graves, surtout parmi la cavalerie.

Après avoir campé encore pendant une nuit devant la ville d'Ala, nous déployâmes nos tentes sous les murs de la grande ville de Dikeua, le 1er décembre. Ala n'est pas une

localité sans importance et l'intérieur en était orné d'arbres nombreux à l'épais ombrage, tandis que les huttes aux toits élevés y étaient pour la plupart entourées fort agréablement de plantes grimpantes. Lorsque toute l'armée fut pour ainsi dire arrivée, notre camp offrit un spectacle très animé et plein d'intérêt. Partout s'élevaient, comme par enchantement, des huttes, aux formes les plus variées, et destinées à ne servir d'abri aux soldats que provisoirement; dans les intervalles se tenaient ces derniers, formant des groupes fort pittoresques, auxquels étaient mêlés, souvent en grand nombre, des chevaux de toutes couleurs, pour la plupart excellents; à chaque instant arrivaient encore des convois de bêtes de somme, de chameaux ou de bœufs, chargés de toutes espèces d'ustensiles ou, fardeau plus délicat, de femmes soigneusement voilées. Notre camp renfermait bien en tout 20,000 hommes, 10,000 chameaux et au moins autant de bêtes de somme.

Comme il était décidé que nous camperions pendant plusieurs jours devant Dikeua, j'avais le loisir d'explorer la ville et ses environs. Si l'extérieur de celle-ci était déjà imposant par l'ampleur des dimensions, la vue de l'intérieur me causa une impression aussi profonde qu'agréable. Les murs d'enceinte, hauts d'une trentaine de pieds, se trouvaient dans le meilleur état de conservation et étaient taillés en gradins vers l'intérieur. Les habitations du centre de la ville, faites d'argile pour la plupart, avec des toits élevés, non pointus mais arrondis, étaient ombragées par des gommiers au large branchage, qui contrastaient agréablement avec quelques *gonda* ou melonniers, remarquables par leur feuillage penniforme et leurs troncs lisses; ces arbres attiraient d'autant plus mon attention, que nous étions arrivés à la limite sep-

tentrionale de la zone qui leur est propre. La ville ne renferme guère moins de 25,000 habitants, dont l'occupation principale consiste dans le tissage du coton; une autre branche de leur industrie est la fabrication de la poudre. Ils mêlent les ingrédients dans un vaste mortier de bois pour es broyer, et je vis, dans une fabrique, huit esclaves se livrant à ce travail. Cette manière de procéder fut cause que plus tard, au Baghirmi, on me soupçonna de fabriquer de la poudre, parce que, faute de moulin, je m'étais habitué à broyer ainsi mon café.

L'arrivée d'une armée aussi nombreuse ayant naturellement modifié beaucoup les mœurs et le genre de vie ordinaire de Dikeua, il me fut impossible de m'en bien rendre compte. Il en était de même pour le mouvement du marché quotidien de l'après-midi. L'un jour, je le trouvais assez mort, tandis qu'il était fort animé lors d'une autre visite que j'y faisais. Je vis non seulement du blé, de la viande, des fèves, des noix de terre et d'autres denrées alimentaires, mais encore de petits objets de luxe; en outre, et faute d'espèces courantes (c'est à dire de coquilles ou de bandes de coton) sur la place, il s'y était établi un commerce d'échange fort actif.

A environ une demi lieue à l'est de la ville passe le *komadougou* Yaloe, considérable à certaines époques de l'année; c'est celui même dont j'ai déjà décrit le cours supérieur, sous le nom de *komadougou* Alao, en parlant du pays d'Oudje, lors de mon voyage dans l'Adamaoua. Il s'éloigne de Dikeua dans la direction du nord-est, en se dirigeant vers le Tsad, où il va se jeter, à environ treize lieues de Dikeua et à une lieue et demi au nord de Ngala. A l'endroit où je le vis, il traversait, du sud au nord, d'épaisses forêts,

composées principalement de différentes espèces de *Ficus*. Le lit du fleuve, large d'une vingtaine de toises, était encaissé entre des rives hautes de 12 à 15 pieds. A ce moment, il ne contenait d'autre eau que celle de quelques flaques isolées, profondes d'un pied ; elle n'en était pas moins fraîche et fort bonne à boire. Les deux rives étaient couvertes d'une herbe abondante que paissaient en grand nombre des chevaux et du bétail, tandis qu'il n'y avait pas un seul endroit où il y eût quelque peu d'ombre, qui ne fût occupé par une troupe de soldats Kanori ou Kanembou. Des champs de coton, la richesse de Dikeua, entrecoupaient partout la forêt ; malgré le peu de soins dont ils étaient l'objet, leur exubérance témoignait des trésors de fécondité enfouis dans ces contrées. J'étais à même aussi non seulement d'étudier, sous le rapport topographique, Dikeua et ses environs, mais encore d'enrichir de maint détail précieux les observations que j'avais déjà notées, même relativement à des parties du pays plus éloignées. Pendant ce temps je m'occupais sans relâche de l'étude du Kanori; mes connaissances s'accroissaient ainsi chaque jour dans cette langue et les idiomes analogues, tels que le Mandara; pendant la marche suivante, ce furent surtout les jours de repos que je consacrai à ce travail.

Nos bonnes relations avec le cheik et le visir contribuaient beaucoup à nous rendre la vie agréable, tant pendant la marche qu'au camp même; l'entente la plus cordiale régnait entre eux et nous et le désir sincère de nous obliger mutuellement nous fit mettre de côté toute étiquette. Ce fut au point que, mes compagnons et moi, nous donnâmes nos vêtements de laine à nos amis qui commençaient à ressentir, à l'approche de l'hiver, la fraîcheur des nuits, comme

nous l'avions fait autrefois dans le pays d'Asben, en prêtant nos vestes turques au vieux Annour et à ses parents. Naturellement les princes du Bornou ne manquaient pas d'habits, mais tous étaient fort amples et peu propres à les préserver du froid. Le cheik et son visir, de leur côté, s'évertuaient à nous donner l'hospitalité la plus complète possible, et je fus particulièrement reconnaissant au visir de ce qu'il me donna un pain de sucre pour édulcorer ma boisson favorite en ce pays, une tasse de bon café.

Nos relations avec nos deux puissants protecteurs ne nous étaient pas seulement profitables au point de vue matériel, mais nos entretiens avec le visir nourrissaient encore notre esprit, et il n'était pas rare que nous apprissions des choses entièrement nouvelles. En marche comme au camp, cet homme avide de science avait plus de loisir qu'à Koukaoua pour s'entretenir avec nous et s'instruire sur l'un ou l'autre sujet, auprès de moi ou du docteur Overweg. Les réunions du soir surtout étaient agréables, car il avait pour habitude de rassembler chaque jour dans sa tente un cercle d'amis, dont la conversation provoquait souvent les discussions les plus intéressantes. Ce fut dans une pareille circonstance, devant Dikeua, qu'il se produisit, après le départ des invités vulgaires, un entretien très sérieux sur les voies et moyens d'une restauration du Bornou dans sa puissance et sa splendeur passées. Je ne manquai pas de faire remarquer que, pour cela, les funestes chasses aux esclaves devaient, par un bon système de gouvernement, faire place à des expéditions militaires destinées à opérer des conquêtes durables. Je soutins surtout que le Bornou devait chercher d'autant plus à s'assurer, par la possession du Benouë, une voie vers l'océan Atlantique et l'Europe, puisque les com-

munications vers le nord étaient coupées par les Turcs ennemis. Le docteur Overweg s'éleva alors avec chaleur contre la traite des esclaves, mais le visir lui objecta qu'il n'y avait que ce moyen de se procurer des armes à feu. Je lui démontrai, à mon tour, que son pays renfermait encore d'autres produits au moyen desquels il pourrait obtenir par des opérations commerciales honnêtes et régulières, cet article si recherché. Après de longs débats, il se déclara enfin disposé à signer l'abolition de la traite des esclaves, clause jusqu'alors réservée dans la rédaction du traité de commerce, à la condition que le gouvernement britannique lui donnât mille fusils et quatre canons. L'envoi de ces armes était chose aisée, pourvu que les maîtres du Bornou pussent s'ouvrir une voie vers le Benouë; mais l'expédition d'une aussi grande quantité d'armes à travers le territoire des Turcs et le désert, devait rencontrer, au contraire, les plus graves difficultés.

Si, d'une part, tout semble indiquer le Benouë comme la grande artère indispensable à la régénération et au développement pacifique de l'Afrique centrale, le désir de posséder des armes, exprimé par le visir, trouve à son tour sa justification. Naturellement, les armes ne sont pas les moyens efficients et exclusifs de donner à ces contrées le développement qui leur manque, mais elles constituent la première condition pour jeter les bases d'un gouvernement durable dans ce chaos permanent de guerre et de désordre. C'est précisément le défaut de pareils éléments, sources continuelles de forces nouvelles, qui a occasionné la ruine de tous les grands royaumes de l'Afrique centrale; les conséquences de cet état de choses se sont produites surtout pendant le siècle dernier, après que les puissantes dominations

du littoral septentrional, qui servaient autrefois de soutien à ces États intérieurs, tombèrent ou s'affaiblirent. Depuis les découvertes des Portugais sur les côtes de l'Afrique, les Européens n'ont fait que hâter la décadence de ces contrées en fomentant la désunion et la guerre à l'intérieur; il en est résulté que nul développement n'y est plus possible aujourd'hui, même sous le rapport purement commercial, à moins que des puissances européennes n'ouvrent des relations avec l'un ou l'autre pays de cette partie du globe, relations propres à lui assurer la suprématie sur tous les États voisins.

Dans une autre occasion, j'entretins le visir de la puissance maritime toute particulière de l'imam de Mascate, fait qui lui était inconnu et qui excita en lui le plus vif intérêt. Au moyen âge, toutes les populations arabes de l'Afrique, même celles de l'extrême ouest, connaissaient mieux que les Européens la côte orientale du continent, grâce aux voyages de l'intrépide Ebn Batouta et d'autres hommes entreprenants; actuellement toutes leurs connaissances sous ce rapport se sont complétement effacées. Je n'oublierai jamais l'étonnement que causèrent aux Arabes de Tombouctou mes récits sur la situation et la puissance de leurs coreligionnaires de cette partie de l'Afrique, et la joie naïve qu'ils manifestèrent en apprenant qu'il existait des musulmans même dans des pays dont ils n'avaient jamais entendu parler. Ce ne fut qu'à Sokoto que je rencontrai un homme qui connaissait, du moins de nom, le Sofala autrefois si vaste et si célèbre.

Je passai mon temps, du 1er au 5 décembre, d'une manière aussi utile qu'agréable. A la vérité, il y avait une ombre au tableau, ou plutôt c'était l'ombre qui nous manquait le

plus, car nos tentes étaient devenues si minces, qu'elles ne nous préservaient plus suffisamment contre les ardeurs du soleil de midi; en outre, nous étions resserrés de jour en jour, par la présence continuelle de nouveaux arrivants. Ce fut donc avec joie, outre notre désir d'avancer, que nous quittâmes enfin le 6 décembre notre camp devant Dikeua. Nous ignorions encore de la manière la plus complète si l'on se dirigerait réellement vers le Mandara, le sultan de ce petit pays protégé par ses montagnes, n'ayant pas encore déclaré s'il se soumettrait ou non. La perspective d'une lutte semblait inquiéter beaucoup le chef de notre armée, car la force des Kanori consistant presque exclusivement en cavalerie, ils n'avaient guère de grands succès à espérer dans ce pays montagneux. On nous demanda même notre avis, à nous Européens, sur la question de savoir comment faire arriver la cavalerie au haut des montagnes.

Lorsque nous nous mîmes en route au matin, tout autour de nous était enseveli dans un brouillard épais qui nous rendit fort difficile le passage du *komadougou*. Au delà du fleuve nous rencontrâmes une épaisse forêt de *bito* (*Balanites Ægyptiacus*) et de *Mimosa*. A notre gauche s'élevait une ville murée, au dessus de l'enceinte de laquelle s'élançaient gracieusement les couronnes touffues des hauts arbres de l'intérieur. C'était Afage, ville importante, quoique inférieure à Dikeua. Bientôt nous vîmes à notre droite une autre petite ville, Kadege, aux murailles complétement ruinées, dont les brèches ne tardèrent pas à se remplir de spectateurs des deux sexes. A peu de distance encore, nous rencontrâmes Sogoma, ville également fortifiée, à l'ouest de laquelle nous établîmes notre camp.

A peine avais-je planté ma tente, que le gros ministre de

police, Lamino, fit conduire devant moi un brigand redouté. Ce misérable avait le cou pris dans un joug de bois de quatre à cinq pieds de long; le ministre crut me faire autant de plaisir qu'il en éprouvait lui-même, en le faisant fouetter par un autre condamné, équipé de même, et réciproquement. Pour me débarrasser de lui et lui témoigner en même temps ma reconnaissance pour les vivres qu'il nous envoyait de temps en temps, je lui donnai une quantité assez considérable de clous de girofle pour sa bien-aimée, personne très versée dans l'art culinaire. Souriant avec douceur, il ne manqua pas cette occasion de nous dire combien il aimait son Aïscha et « elle de même, » et que c'était là le plus grand bien de la terre.

La ville de Sogoma est surtout remarquable en ce qu'elle marque la fin du territoire habité par les Kanori. Le lendemain nous entrâmes dans le district de Massa, exclusivement habité par des Schoua; ce n'est que plus vers le midi, dans le district de Wolodje que l'on retrouve des Kanori, mêlés à ces derniers.

Dans le voisinage de Sogoma se montraient encore quelques plantations de coton; traversant ensuite une forêt longue de plusieurs milles, nous aperçûmes les premiers hameaux des Schoua, dont les huttes se distinguaient par leurs toits en forme de pain de sucre. Ces habitations sont ordinairement ornées des tiges d'une espèce de citrouille ressemblant beaucoup au *Cucurbita Melopepo*, si même elle en diffère. Cuit, ce fruit constitue un entremets fort délicat. Le principal produit du sol dans le Massa est le *sabade* (*Sorghum Saccharatum*) ou maïs sucré. Je remarquai avec étonnement la hauteur de ces tiges, qui atteignait parfois jusqu'à 14 pieds; plus tard, dans le Kebbi, j'en rencontrai

de beaucoup plus hauts encore. Dans l'une de ses soirées, le visir nous offrit la moelle de cette canne; blanche comme la neige, elle nous fut proprement servie sur un plat de paille, en fragments longs de huit pouces. On n'en retire pas, dans le pays, le sucre qu'elle renferme cependant en quantité considérable.

La présence des huttes spacieuses et bien aérées, servant d'étables pour le bétail, nous indiqua, comme dans la partie correspondante de l'Adamaoua, que nous étions arrivés de nouveau dans la région des longues saisons des pluies. Le pays était généralement dégagé et bien cultivé, mais offrait les aspects les plus variés; tantôt c'étaient des marécages ou des *firki*, tantôt des endroits arides et de nombreux étangs entrecoupant des parties de terrain arables.

Nous prîmes une journée de repos, près des hameaux dispersés de Dele ou Delhe, contrée visitée déjà par Denham pendant son malheureux voyage au Mandara, mais placée par lui beaucoup trop au midi, comme tous les endroits situés sur cette route. Le 10 décembre, le camp fut transféré à Diggera, où nous restâmes cinq jours. Nous souffrions beaucoup du froid, qui était devenu fort intense relativement au climat; pendant les jours précédents, les variations de la température avaient été telles (de 34° à 36° centigr. à 2 heures de l'après-midi, à 10° ou 12°, seulement pendant la nuit) que je pris un violent refroidissement, notre tente étant fort exposée aux courants d'air. Cette circonstance m'ayant empêché de me rendre à la soirée du visir, il eut l'attention de m'envoyer un esclave avec une cassolette, les indigènes ayant l'habitude, lorsqu'ils sont enrhumés, de se faire des fumigations en se couvrant la tête de leurs larges chemises. Ce procédé est très efficace, mais je me con-

tentai de me tenir simplement la tête au dessus de la cassolette.

Notre campement à Diggera fut d'un grand intérêt pour moi, en ce qu'il m'offrit le premier exemple parfait d'un de ces amas d'eau stagnante si caractéristiques dans les contrées équatoriales de cette partie du globe; ce sont ces amas d'eau qui ont donné naissance à tant d'assertions contradictoires sur la direction de plusieurs fleuves de ces régions. Il en existe de deux espèces : ceux qui sont en communication directe avec de grands fleuves qu'ils cotoient parallèlement, exactement comme les eaux mortes ou *noullah* du Gange; et ceux qui, sans avoir une communication semblable, forment à eux seuls un petit réseau fluvial. L'amas d'eau qui bornait notre camp au midi semblait appartenir à la dernière espèce, nommée *ngaldjam* par les Kanori. Quelques Schoua prétendaient qu'il s'étendait jusqu'au Tsad, et il n'est nullement invraisemblable qu'après la saison des pluies, il aille, de même que celui situé près de Sengeri se jeter dans le *komadougou* Lebaï ou Lebe. Les rives en étaient abondamment ornées d'arbres magnifiques, pour la plupart des sycomores et des tamariniers. Le niveau de l'eau semblait avoir baissé considérablement, car il n'y avait que peu d'endroits qui ne fussent couverts d'herbes aquatiques; au point où je traversai le gué à cheval, elle n'avait guère que 30 pouces de profondeur et le fond herbu semblait ne former qu'une légère excavation pelviforme du terrain. Ses rives n'étaient, par conséquent, pas aussi régulières que celles des *ngaldjam* que je rencontrai plus tard dans les plaines situées entre le Benouë et le Schari, ainsi que dans le réseau fluvial du Kouara moyen. Ces derniers suivent souvent un cours tout à fait direct ou régulièrement

courbé, comme s'ils étaient des canaux artificiels; c'est cette circonstance qui peut avoir donné lieu à l'assertion que l'un des cours d'eau les plus considérables de cette espèce, le célèbre Ras El Ma ou Araf El Aman, situé à trois journées de Tombouctou, serait dû à l'art humain et aurait été creusé pour relier Walata au Niger.

Ce fut devant Diggera que se décida la question du Mandara. Un envoyé du prince de ce pays étant arrivé porteur de conditions que le maître du Bornou pouvait accepter sans déshonneur; du moins le visir nous annonça-t-il le soir, d'un air très satisfait, que cette question était tranchée de la manière la plus favorable. En conséquence, le cheik Omar avait résolu de rebrousser chemin avec une petite partie de l'armée, et de charger le visir d'une *razzia* contre les Mousgou avec le reste de ses troupes. Le visir ajouta qu'il comptait sur nous pour l'y accompagner. Quoique nous sussions que le but principal de cette expédition était la chasse aux esclaves, il nous fallait bien nous y joindre, pour pouvoir pénétrer plus avant dans ces contrées, où nous comptions nous livrer à des observations importantes sur les rapports réciproques des systèmes fluviaux du Tsad et du Benouë-Kouara; car nous nous étions depuis longtemps convaincus que le Mousgou n'était pas un pays de montagnes ou plutôt un village de montagnes, comme l'a prétendu le major Denham.

Le 16 décembre, nous nous remîmes en marche, traversant des contrées où jamais Européen n'avait pénétré. Dès le début, le pays nous offrit un caractère d'un intérêt entièrement nouveau. Nous avions mangé déjà fréquemment du riz indigène récolté dans les provinces méridionales du Bornou, mais sans en avoir encore vu sur pied. Sa qualité

inférieure nous avait étonnés, car personne, si ce n'était la bien-aimée du sentimental ministre de police, experte en matière culinaire, n'était à même de rendre le riz bien blanc. Ce ne fut qu'un peu au delà de Diggera que nous rencontrâmes le premier champ de riz sauvage, dont l'aspect nous donna immédiatement l'explication de la mauvaise qualité de ce produit; c'était l'intelligent éléphant qui faisait la première récolte, et les Schoua qui s'en occupaient principalement, devaient se contenter du reste.

La contrée devenait, par moments, complétement déserte. Entre des bois peu épais s'étendaient des lacs d'eau stagnante, dont les bords marécageux produisaient du riz sauvage en abondance. En général, le pays offrait un caractère réellement tropical, et le règne animal lui-même y était d'une nature extraordinaire; ce fut ainsi que nous prîmes une girafe, gibier assez rare. J'ai déjà fait remarquer, en parlant de mon voyage dans l'Adamaoua, que ce quadrupède, dont la véritable patrie se trouve dans les hauts steppes des confins du désert, aux arbres nombreux, ne se rencontre, dans les contrées plus voisines de l'équateur, que dans les intervalles déserts qui séparent entre eux les districts peuplés. L'empreinte profonde des pas d'éléphants attestait la fréquence de cet animal dans le voisinage de ces champs de riz, leur séjour favori. Cette contrée est, du reste, l'une des plus riches en éléphants de toute l'Afrique centrale, et Fataouel, située dans le nord de l'Adamaoua, ainsi que Djena, dans le sud-est du Bornou, villes peu éloignées de l'endroit où nous nous trouvions, sont des marchés importants pour le commerce de l'ivoire.

Le sol était tellement criblé de trous formés par le pied large et pesant de ces animaux, qu'il nous était impossible

de trouver un espace large de deux ou trois pieds où nous pussions nous reposer sans beaucoup souffrir des inégalités du terrain, malgré nos nattes et nos tapis; car nous n'avions ni chaises ni divans dans notre camp. La salle d'audience du visir surtout était tellement ravagée sous ce rapport, que nous dûmes interrompre nos soirées, qui m'offraient non seulement une distraction fort agréable, mais souvent même beaucoup d'intérêt, surtout au point de vue de la science géographique. Ces entretiens avaient fréquemment un caractère plus ou moins scientifique, car on y cita même Ptolémée, et la variété de nos discussions eût pu témoigner contre la réputation de barbarie que l'on a coutume d'attribuer aux populations de cette partie du globe; c'étaient, du moins, quelques Schoua qui prouvaient, par leur exemple, que les Arabes établis dans le pays depuis dix générations, étaient restés les principaux dépositaires de l'érudition africaine. Ceux qui contestent plus ou moins l'éducabilité de la race nègre trouveront peut-être dans ce fait un argument en faveur de leur opinion.

Le 18 décembre, nous quittâmes ces lieux sauvages et nous arrivâmes dans un pays ouvert, en partie fort beau et parfaitement propre à donner asile à des tribus de pasteurs comme les Schoua et les Foulbe voisins; aussi ces derniers émigrent-ils de plus en plus de l'Adamaoua vers ces contrées, entourant toujours plus étroitement le royaume de Mandara; il est vrai que ce petit état, rendu plus célèbre qu'il ne le mérite, par les descriptions du major Denham, n'a guère plus d'étendue que le moindre des états microscopiques d'Allemagne. Il ne s'y trouve pas moins, non seulement des prairies, mais encore des traces de culture et des champs de coton; nous y rencontrâmes même une ancienne

connaissance des environs de Koukaoua, les buissons de palmiers d'Égypte, nous annonçant bientôt le règne exclusif de cet arbre si svelte, dans ce joli pays. Deux rivières assez régulières s'étendaient à notre gauche, bordées de groupes d'arbres majestueux. Ce bel ensemble était complété par des hameaux nombreux appartenant au vaste village ou district de Wolodje; ce district, ainsi que les villages environnants des Benesse, tribu Schoua, renferme une population composée de ceux-ci et de Kanori, et forme une espèce d'oasis au milieu d'un désert du tropique.

Les groupes bigarrés de notre armée entrèrent dans ce magnifique pays. D'un côté, c'étaient les lourds cavaliers aux habits de coton fortement rembourrés, aux cottes de mailles, aux casques luisants, succombant sous le poids de leur équipement; plus loin, c'étaient les Schoua légèrement vêtus, montant des chevaux grêles mais endurcis à la fatigue, et n'ayant d'autres armes que quelques lances; venaient ensuite les esclaves du prince, se drapant complaisamment dans leurs tuniques de soie; puis les Kanembou à demi nus, avec leurs lances et leurs boucliers, leurs tabliers à moitié déchirés et leur coiffure berbère; puis les beautés du harem enveloppées de burnous de laine blanche et gardées par des eunuques; enfin, dans le lointain, se dessinait le cortége des chameaux et des bœufs de transport. Toute cette foule s'avançait vers les contrées inconnues du sud-est. De temps en temps, quelque gazelle bondissante venait faire diversion à ce spectacle; les agiles fantassins Kanembou et les cavaliers Schoua s'élançaient alors à la poursuite de ce friand gibier, et les cris de « *gone, gone!* » (« saisissez, saisissez! ») ou « *kolle, kolle!* » (« lâchez, lâchez! » c'est à dire « nous la tenons! ») retentissaient d'une troupe à l'autre. Parfois

aussi, quelque grasse pintade, chassée de son nid par la frayeur, venait voleter péniblement au dessus des guerriers affamés, jusqu'à ce que, forcée de renoncer à un salut impossible, la pauvre fugitive, à bout d'efforts et mutilée, tombait en proie à ses persécuteurs.

Nous restâmes campés pendant deux jours à l'est du plus méridional des deux étangs ou *kodassale,* pour faire nos approvisionnements de blé et nous préparer à traverser un nouveau désert qui nous séparait encore du pays des Mousgou. Chacun des villages environnants devait nous livrer une quantité de blé équivalente à deux charges de bœuf; mais lorsqu'il s'agit de la répartition, l'entourage de Lamino seul obtint quelque chose; le reste de cette vaste bande dut se pourvoir au mieux, aux dépens, bien entendu, des habitants du pays. La plupart des indigènes se servaient d'ânes pour transporter le blé, et cet animal me sembla remplir presque exclusivement l'office de bête de somme, dans la contrée.

Ce fut en cet endroit que le visir donna un lionceau en présent au docteur Overweg. Dans une autre occasion, il lui avait déjà donné un *soumoli,* sorte de chat sauvage assez rare, qui attaque, dit-on, non seulement des gazelles, mais même des veaux. Cet animal était d'un brun clair et avait les oreilles pointues, tout à fait droites (*soummo*, d'où dérive son nom) et traversées d'une raie noire. Les indigènes racontent une foule de particularités à l'égard de la sauvagerie de ce chat, et d'après ce que nous remarquâmes nous mêmes, il paraît réellement un petit être fort singulier; malgré sa tendre jeunesse et sa taille exiguë, il était extrêmement farouche et le lionceau ne venait pas à bout de lui. Nous les nourrissions, l'un et l'autre, de lait bouilli, qu'ils

aimaient beaucoup; mais le mouvement et les secousses qu'ils devaient subir constamment en voyageant à dos de chameau pendant les chaleurs du jour, ne tardèrent pas à les faire périr.

Pendant les trois jours suivants, du 21 au 23 décembre, nous traversâmes le désert dont j'ai parlé plus haut; c'était une zone de pays boisée et large d'une dizaine de milles, qui s'étendait entre le pays des Mousgou et la partie méridionale du Bornou, exactement comme la forêt des Marghi entre l'Adamaoua et le Bornou. Leur position géographique est presque identique (soit environ le 11° degré de latitude septentrionale), mais elles diffèrent en ce que cette dernière contrée est plane, et dépourvue d'éminences tant soit peu importantes, tandis que la forêt des Marghi est montagneuse et rocailleuse, du moins dans sa partie méridionale, que traversent des embranchements de la chaîne du Mandara.

La nouvelle forêt offrait, comme caractère principal, une grande abondance de buissons, de palmiers d'Égypte, se mêlant à des arbres d'une hauteur moyenne, parmi lesquels des *Mimosa*, que dominaient à leur tour d'autres arbres touffus plus élevés, mais moins nombreux. Les *Adansonia* semblaient disparaître complétement et, si mes souvenirs me sont fidèles, nous ne rencontrâmes, dans tout le Mousgou que quelques exemplaires de cet arbre cependant si abondant dans la Nigritie. Un des endroits où nous campâmes était orné de nombreux palmiers flabelliformes dominant gracieusement toute la végétation environnante. Quoique ressemblant au *Chamœrops Humilis*, ils s'en distinguaient par leur hauteur qui était parfois de 30 pieds, et offraient plus d'analogie avec le *Chamœrops Martiana*. Aux branches des arbres les moins élevés, pendaient parfois les nids de l'oiseau-

tisserand, artistement construits et à la forme semblable à celle des cornues employées en chimie; mais nous ne vîmes point l'habile architecte de ces gracieuses habitations. La forêt était entrecoupée de nombreuses clairières formant ordinairement des champs de riz sauvage. Il s'y trouvait également un grand nombre d'étangs dont le poisson n'était pas fort bon, à en juger d'après celui que nous mangeâmes. Les grands quadrupèdes qui s'y trouvaient abondamment étaient surtout les éléphants et les girafes. Un malheureux éléphant, qui s'était fourvoyé parmi les cavaliers, fut tué. Le soir on nous donna un plat de sa viande qui était fort mangeable et rappelait le goût du porc. Outre nos mets ordinaires, composés de riz (*mohamsa*) et de haricots, on nous donna, ce même soir, du lièvre, qui me parut appartenir à la même espèce que celui de nos pays. Grâce à cette abondance de vivres, nous fîmes malheureusement un peu trop bonne chère et, en plein désert, nous nous donnâmes une indigestion. Un œuf d'autruche, que nous envoya le visir, nous annonça la présence de cet oiseau dans la contrée, qui devait renfermer beaucoup de gibier de plusieurs espèces que l'effroi dérobait probablement à notre atteinte. Il en résulta que la plupart de nos guerriers se virent forcés de se nourrir de la moelle des palmiers d'Égypte nains, quoiqu'ils eussent pu se procurer mieux, s'ils eussent été bons chasseurs.

A peu de distance de notre route, et vers l'ouest, demeuraient déjà des Foulbe avec leurs troupeaux, appartenant sous certains rapports à l'Adamaoua, quoique leur pays soit ordinairement indiqué sous le nom de « *El Djemaa* » (« la commune »). Un autre chemin plus fréquenté passait encore par leur territoire et conduisait vers Fette et Bogo, mais ce fut précisément pourquoi nous choisîmes de préférence

l'autre voie. Lorsque nous approchions des frontières du Mousgou, une troupe de 200 cavaliers Foulbe vint se joindre à notre armée, car les Foulbe et les Kanori ont un intérêt commun à l'extermination de ces tribus indépendantes.

Le même jour, 23 décembre, nous vîmes également apparaître Adischen, prince du Mousgou, qui avait trahi la cause de ses compatriotes en se soumettant au Bornou. Il était accompagné d'une troupe de cavaliers montant à poil des chevaux pour la plupart fort petits. A onze heures et demie, nous arrivâmes au premier village de son petit domaine, Gabari, qui forme en même temps l'extrémité septentrionale du pays des Mousgou. Nous assistâmes, en cet endroit à un triste spectacle de pillage et de dévastation. A la vérité, il était défendu de voler, dans ce pays allié, ni homme ni animal, fût-ce même un poulet, mais le blé n'était pas compris dans cette prohibition; en conséquence nos hommes se mirent activement à l'œuvre pour s'emparer de toutes les céréales, même encore sur pied, et les battre sur le champ. Notre cavalerie emporta même jusqu'aux longues bottes d'herbes aquatiques déposées dans les arbres pour être utilisées à l'époque de la sécheresse. Malgré la défense, il fut volé maint chevreau, poulet ou ustensile oublié; car les pauvres indigènes avaient mieux aimé prendre la fuite que d'éprouver l'amitié de leurs bons alliés, les soldats du Bornou.

Ces scènes de pillage offraient un spectacle d'autant plus désolant que l'aspect de ce village trahissait l'aisance et un certain degré d'industrie chez ses habitants. Chaque cour y contenait en groupe de trois à six huttes, selon le nombre des femmes que possédait leur propriétaire. Les murs des habitations, sans une seule exception, consistaient en argile, ainsi que les clôtures extérieures des demeures appartenant

aux habitants les plus aisés; celles des plus pauvres, au contraire, n'étaient entourées que d'une légère haie de roseau. Les toits des huttes étaient couverts avec autant de soin que dans aucun village du Bornou. Ces huttes des Mousgou accusaient entre elles des différences de style qui se rapportaient peut-être à des distinctions correspondantes de la vie sociale. Presque toutes les cours renfermaient, outre leurs huttes et un magasin à blé, composé d'argile et haut de 12 à 15 pieds, une sorte de pavillon. Ces magasins, comme l'indique la vignette, sont couverts d'un toit bombé également en argile, surmonté d'une saillie fermée à son tour par un petit toit de paille que l'on peut enlever à volonté. Quittant les fertiles champs de blé du village, nous arrivâmes dans une prairie marécageuse qui nous conduisit, plus haut, vers les champs d'un autre village nommé Korom. Arrivé en cet endroit, le visir descendit de cheval et le camp se forma. Pour composer la clôture des tentes, on abattit sans pitié les majestueuses couronnes des *karage* (*Accacia Giraffii*) que nous ne vîmes nulle part aussi beaux que dans le pays des Mousgou, car il s'en trouvait dans le nombre, qui étaient hauts de 80 pieds; pas un seul de ces magnifiques arbres ne garda son feuillage.

Je ne me livrerai ici qu'à un petit nombre d'observations générales à l'égard des Mousgou, la suite de cette expédition devant me donner de fréquentes occasions d'en reparler plus en détail.

Les Mousgou ou Moussekou forment une subdivison de la grande tribu des Massa [1], qui comprend les Kotoko ou

[1] Le habitants du Baghirmi, par ce motif, ne les appellent jamais autrement que Massa. Malheureusement je regrette de ne m'être pas enquis du nom que leur donnent les habitants du Logone.

Makari, les habitants du Logon ou Logone, les Mandara ou Ar Wandala, et les Gamerghou; selon toute apparence, la grande tribu des Batta appartient aussi à cette race, ainsi que, peut-être, celle des Mbana. Les Mousgou vivent dans l'union la plus étroite avec les indigènes du Logone. Ceux-ci forment, comme nous le verrons bientôt, non pas une nationalité distincte des premiers, mais une communauté politique différente par un degré de civilisation plus avancé. Parmi les groupes de Kotoko, dont la plupart fort différents entre eux par leur langue, ceux qui semblent se rapprocher le plus d'eux, sous ce rapport, sont les Ngala et les Klessem. Les dialectes des Massa-Mousgou, divisés en tant de communautés hostiles entre elles, sont aussi très variés; c'est au point, d'après ce que l'on m'assura, que les habitants de Louggoï ne comprennent que difficilement ceux de Woulia et de Demmo. Je n'eus malheureusement pas occasion d'entendre des exemples d'autres dialectes que de celui de Louggoï.

Je parlerai des mœurs de cette tribu dans le cours de mon récit de l'expédition; je me bornerai à dire ici que l'idole principale ou *safi* (pour me servir d'un mot Haoussa) y consiste, comme chez les Marghi, en une pièce de bois ressemblant à une lance et nommée *kefe*. Le culte est néanmoins tout à fait autre, car chez les Marghi cet objet semble être plutôt un symbole qu'une image, et sert plutôt à désigner le lieu saint. Je ne remarquai pas de forêt sacrée chez les tribus du Mousgou.

Dans l'après-midi, le visir donna audience à plusieurs personnes, parmi lesquelles le petit prince Mousgou Adischen, auquel nous fûmes présentés en notre qualité d'Européens. Ce chef, homme aussi insignifiant sous tous rapports

que méprisable, s'était depuis longtemps, comme nous l'avons déjà dit, soumis au sultan du Bornou, et semblait recevoir, en cette circonstance, la récompense officielle de sa trahison. Peu après que le Divan se fut réuni, Adischen arriva avec trois de ses frères, équipés d'une manière peu princière; lui-même, nu-tête et les cheveux rasés, ne portait qu'une tunique noire, tandis que ses compagnons n'avaient pour tout vêtement qu'un tablier de cuir; son cheval n'avait ni selle ni le moindre ornement, et tout son harnachement consistait en un simple licou. On releva les rideaux de la grande tente d'audience et le chef y fit son entrée. C'était un petit personnage aux traits plutôt doux que sauvages et âgé de cinquante à soixante ans. Il s'agenouilla en répétant à plusieurs reprises les mots : « *Allah ngoubberou dega* » (« que Dieu te donne une longue vie ») et jeta de la poussière sur sa royale tête, en signe de soumission. Après cette cérémonie humiliante, il reprit son air digne et articula ses griefs contre ses turbulents voisins, les Foulbe (nommés Tschogtschogo par les Mousgou) qui lui avaient, entre autres choses, volé des vaches. Le visir lui promit toute sa protection pour l'avenir, puis le fit revêtir d'une belle tunique Nyffi neuve et de couleur bleu foncé; au dessus de cette tunique, il lui en fit mettre une seconde fort riche, en soie, puis encore un châle égyptien. Ses frères reçurent de larges chemises de calicot de Manchester rayé; de la sorte, on fit, d'un chef Mousgou à demi-nu, un fonctionnaire Kanori civilisé. Cet Adischen offrait un triste exemple de la manière dont ces peuples païens travaillent à leur propre perte. La nation Mousgou est tellement entourée d'ennemis, de tous côtés, que la plus grande union pourrait seule la sauver d'une ruine imminente; au lieu de cela, elle

est morcelée en plusieurs fractions qui, bien loin de se soutenir, se réjouissent réciproquement des malheurs qui leur arrivent. La quantité de cours d'eau et de marécages, qui coupent le pays en tout sens, peut seule expliquer comment il a pu résister jusqu'à un certain point aux attaques de l'ennemi et se trouve encore si fortement peuplé dans quelques districts, comme nous le verrons plus tard. Néanmoins, cette malheureuse tribu finira par disparaître, car il est impossible qu'il en soit autrement, lorsqu'elle essuie chaque année, de tous les côtés à la fois, des attaques qui lui coûtent des centaines et même des milliers d'hommes qui périssent à la fleur de l'âge.

Le 25 décembre était le second jour que nous passions dans le camp de Korom. Compatriotes et concitoyens, nous désirions, Overweg et moi, célébrer, selon l'habitude de notre pays, la fête de Noël, en faisant le réveillon. L'eau ne manquant pas aux environs, nous cherchâmes à nous procurer du poisson, mais ce fut en vain. L'expérience que nous avions tentée avec la viande d'éléphant n'avait pas été favorable, et quant à de la girafe, le mets le plus succulent de notre cuisine africaine, nous ne pûmes non plus parvenir à nous en procurer. Ce qui nous manquait surtout, c'étaient les boissons propres à arroser un régal. Depuis longtemps nous ne possédions plus de vin, et nous dûmes nous contenter de trinquer modestement avec du café et du lait. Il était même extraordinaire que nous eussions ce dernier breuvage.

Le lendemain matin, nous continuâmes notre marche en déviant considérablement vers l'est, de notre direction primitive, en vue de préserver du pillage Kade, la résidence d'Adischen, que nous laissâmes, par conséquent, un peu vers

la droite. Overweg y était allé, la veille, faire visite à ce chef; quoiqu'il eût reçu de celui-ci une chèvre en présent, il n'était que peu satisfait de sa démarche. A une petite lieue de notre camp, nous traversâmes, avec les plus grandes difficultés un lit de rivière aux bords très élevés; puis, suivant bientôt une direction complétement méridionale, nous allâmes après une courte marche, camper près du village ennemi Bogo, dont les habitants avaient à leur tour pris la fuite. Les huttes, quoique construites avec soin, n'offraient guère de prise au pillage. Parmi le peu de mobilier qui s'y trouvait encore, nous vîmes des corbeilles à poisson, pour la plupart remplies d'une pâte sèche, faite du sorgho rouge; mais aucun de nos hommes n'osa y toucher, de peur d'être empoisonné, comme il était arrivé peu de temps auparavant avec un vase de miel abandonné à dessein, plusieurs individus étant morts d'y avoir mangé. Déjà pendant la marche, nous avions aperçu de loin, à notre droite, une éminence de rocher; arrivés à Bogo, nous la vîmes se dessiner plus nettement vers le nord-ouest tandis que, plus loin, la chaîne des montagnes du Mandara se profilait à l'horizon.

En quittant Bogo le 27 décembre, nous reprîmes notre ancienne direction vers le sud-ouest, direction que nous suivîmes jusqu'à la fin de l'expédition, sauf quelques légères déviations momentanées. La contrée offrait l'aspect d'une humide savane entrecoupée de légères forêts et, par endroits, de quelques *Mimosa* isolés. Nous vîmes des traces nombreuses d'éléphants et une foule de pintades. Dans cette même matinée, nous aperçûmes les premiers palmiers flabelliformes du pays des Mousgou. A plusieurs reprises déjà, j'ai appelé l'attention du lecteur sur ce bel arbre et

sur son extension. Nous avons vu qu'il se rencontre en grand nombre dans l'Adamaoua, mais seulement en certains endroits favorisés; c'est ainsi qu'on ne le voit pas du tout dans la vaste province de Bouban Djidda. Ici, au contraire, nous avions atteint la zone où ce bel arbre si utile se montre plus fréquemment que toute autre essence. Il semble s'étendre presque sans interruption, depuis le pays des Mousgou vers l'orient, à travers les provinces méridionales du Baghirmi et du Wadaï jusqu'au Kordofan. Quelques exemplaires s'avancent vers le nord, comme des sentinelles perdues, et croissent aux environs de la capitale du Baghirmi et sur les rives du lac Fittri.

Nous établîmes notre camp dans un endroit riant et agréable nommé Barea, dont les huttes étaient dispersées dans des champs bien ombragés, dont la fertilité était due à un cours d'eau assez considérable, que je traversai. Il s'y trouvait en assez grand nombre des crocodiles et des hippopotames, ainsi que quelques bateaux. Ce cours d'eau se relie à l'embranchement occidental du Schari. Cet embranchement, la rivière de Logone, que l'on confond souvent avec le Schari lui-même, se nomme Serbewouel ou Arre, et passe à une lieue environ de Barea; près de Koussouri, il se joint au Schari et le fleuve commun prend alors le nom de l'embranchement principal. Le docteur Vogel a beaucoup contribué, par ses relations de voyage trop superficielles, à faire naître la confusion dans la connaissance de ce réseau fluvial.

Plus nous avancions dans ce beau pays, plus nous regrettions de ne pas pouvoir le parcourir en voyageurs paisibles, au lieu de devoir nous associer à des chasseurs d'esclaves, avides de sang, qui souillaient à nos yeux les

beautés de la nature. A chaque instant nous découvrions des particularités importantes relativement au pays et à ses habitants. D'épaisses forêts succédaient à des champs qui, déjà dépouillés de leurs riches moissons, étaient parsemés de nombreux groupes de huttes et de beaux arbres. De larges chemins, bien enclos de haies, traversaient les champs en tout sens et témoignaient de l'industrie et de l'activité des indigènes. Souvent il se trouvait dans les hameaux de petits étangs semblables à ceux des villages du nord-ouest de l'Allemagne, n'eût été l'absence d'oies et de canards. Les huttes et les magasins à blé avaient beaucoup de rapport, comme construction, avec ceux que j'ai déjà décrits.

Mon attention se porta surtout sur les tombeaux que nous rencontrâmes en cet endroit. Ces sépultures consistaient en éminences, soit plates, soit arrondies, généralement conformées d'une manière régulière, et au dessus desquelles se trouvaient deux troncs d'arbres placés transversalement ou une urne de terre. Ce fut en vain que je cherchai quelqu'un qui eût pu me renseigner sur ces différences d'arrangement ou sur les coutumes des indigènes en général. Les morts jouent un rôle très important chez toutes les peuplades païennes; de là proviennent les grands soins dont ils y sont l'objet; chez les tribus converties à l'islamisme, au contraire, c'est tout au plus si on ne laisse pas les hyènes dévorer les cadavres.

L'intérêt que m'inspiraient toutes ces observations m'avait fait oublier complétement mon entourage. Ce ne fut qu'en sortant avec mes compagnons d'une forêt épaisse pour arriver dans une autre plaine bien cultivée où cessait tout chemin frayé, que je m'aperçus m'être séparé du gros de l'armée. Des cavaliers isolés erraient, avec le plus grand

désordre, dans les métairies voisines, cherchant des fugitifs et du butin ; on tirait même sans pitié sur les infortunés qui s'étaient cherché un refuge dans le feuillage épais des arbres. Personne, cependant, ne pouvait me dire où se trouvait notre armée, pas même les gens du visir. Ce ne fut qu'après nous être ralliés à une troupe d'environ 2,000 cavaliers de toute espèce, que nous apprîmes la cause de cette confusion. Le visir avait avancé plus promptement que d'ordinaire, et la colonne, allongée en conséquence, avait été coupée et dispersée par les Mousgou à l'endroit où elle leur offrait le moins de résistance. Je suis convaincu que ces indigènes qui ne manquent pas de courage, auraient pu battre aisément leurs lâches ennemis, s'ils eussent été mieux dirigés et mieux armés; mais ils manquaient surtout d'arcs et de flèches.

Après avoir erré en tout sens, je fus assez heureux, en arrivant par une épaisse forêt dans une plaine marécageuse, d'y retrouver une grande partie de notre cavalerie, faisant boire ses chevaux à un étang large d'au moins une demi-lieue et rempli d'herbes aquatiques. Le son de la grosse caisse m'indiqua le voisinage du camp, où je trouvai le docteur Overweg, qui était resté auprès du visir. Au premier moment, nous n'étions pas sans inquiétude au sujet de nos bagages, quelques chameaux étant déjà arrivés à vide après que leurs conducteurs eurent pris la fuite; mais bientôt le nôtre arriva avec toute sa charge.

Le village où l'armée était campée s'appellait Kakala, et constituait l'un des plus importants du pays des Mousgou. Ce jour-là on prit un grand nombre d'esclaves, et le soir on en rapporta encore d'autres, après un combat où périrent quatre cavaliers du Bornou. On évaluait le nombre total

d'esclaves à mille, mais il n'y en avait bien certainement pas moins de la moitié. On tua sans pitié tous les hommes adultes, pour la plupart grands mais aux traits peu avenants, ou plutôt, on les laissa périr misérablement, après leur avoir coupé une jambe. Ces infortunés étaient cent soixante-dix. Ils avaient généralement le front très haut et l'angle facial peu incliné; mais des sourcils épais, des narines larges, ouvertes, des lèvres déjetées, de grandes mâchoires et des cheveux gros et touffus leur donnaient un air des plus sauvages. Cagneux, ils avaient les os très saillants et les membres moins arrondis que ceux des Marghi, avec lesquels ils ont d'ailleurs certains rapports idiomatiques plus ou moins éloignés. Ils étaient tous d'un noir sale bien différent de ce noir luisant qui donne un aspect si agréable à d'autres tribus. La plupart d'entre eux portaient une petite barbe; plusieurs avaient les oreilles ornées de deux petits anneaux de cuivre, et presque tous portaient autour du cou une grossière corde d'écorce de palmier d'Égypte. Je ne remarquai chez eux rien de semblable aux beaux anneaux de fer ou d'acier des Marghi, pas même chez les grands, tels que les courtisans d'Adischen; les femmes seules étaient défigurées par un os rond qui leur traversait la lèvre inférieure.

Une des choses les plus remarquables chez les Mousgou est leur manière réellement barbare de monter à cheval; afin d'être assis bien d'aplomb, ils ouvrent une large plaie sur le dos de leurs robustes petits chevaux; mais ce n'est pas tout: quand ils veulent avancer plus vite, ils se pratiquent une incision à la partie interne des jambes, pour que le sang qui en coule les fasse adhérer aux flancs du cheval, car ils n'ont ni selle, ni étriers, ni bride, mais seulement un simple licou. Ils ne portent ordinairement qu'une lance, mais

ils ont plusieurs javelots (*golio*). Le *golio* est évidemment leur meilleure arme, non seulement dans les mêlées, mais même à une certaine distance, car ils savent jeter très adroitement ce fer tranchant, à la pointe double, de manière à couper les jarrets aux hommes et aux chevaux, du moins à ce que prétendaient mes amis. Toujours est-il qu'il doit en résulter des blessures graves. Quelques-uns de leurs chefs se protégent le buste par une cuirasse de cuir de buffle dont le poil est tourné vers l'intérieur. Les Mousgou des deux sexes ne portent guère d'habits, si ce n'est une mince bande de cuir autour des reins; ce n'était que dans la suite d'Adischen que nous remarquâmes quelques individus portant un tablier de cuir.

Cette nudité complète n'est pas restée sans influence sur les mœurs de ces indigènes; non cependant qu'il règne chez eux une licence effrénée, car ils possèdent, au contraire, à un très haut degré le sentiment de la vie domestique; mais chez eux, ils ne croient pas devoir dérober aux regards profanes certains mystères de la vie matrimoniale. La polygamie règne sur une très grande échelle chez les Mousgou et semble même y être presque générale; ce fait est dû à ce que, dans les guerres ou les *razzias* qui ont lieu constamment, il périt beaucoup plus d'hommes que de femmes, celles-ci étant ordinairement mises en lieu de sûreté; aussi presque toutes les habitations renferment-elles plusieurs huttes spécialement destinées aux femmes de l'occupant.

Le 29 décembre était l'avant-dernier jour où l'armée devait suivre la direction du sud ou plutôt du sud-est. Peu après notre départ du camp de Kakala, nous dûmes traverser le large étang dont j'ai parlé, ce qui nous causa beaucoup de difficultés, surtout à cause des trous nombreux faits

par les pieds des éléphants. Nous arrivâmes ainsi de nouveau dans une forêt épaisse où je revis pour la première fois mon ancien ami du Haoussa, le *kokia*, qui croît abondamment au Mousgou, comme je pus m'en convaincre plus tard. C'est un arbre de dimension moyenne, aux larges feuilles et aux fruits gros comme une pomme. Ces fruits n'étaient pas encore mûrs, mais on m'assura que, même à l'état de maturité, ils ne valaient pas grand'chose. Sauf la végétation qui croissait au bord de l'eau, il n'y avait rien dans la contrée qui rappelât l'exubérance et la variété des régions tropicales; il y régnait, au contraire, une grande uniformité dans les produits du sol; c'est ainsi que la forêt où nous nous trouvions consistait presque exclusivement en *bito;* nous y établimes notre camp près d'un grand étang. Le lendemain matin, nous eûmes encore cinq ou six heures de marche à faire pour atteindre l'extrémité de la forêt. Nous nous arrêtâmes alors au bord d'un *ngaldjam* entouré de magnifiques sycomores, pour nous concerter sur la direction à prendre.

Nous avions rencontré, sur les confins du Mousgou, un vieux aventurier, Schoua Mallem Djumma, qui, condamné à mort par Mohammed El Kanemi, pour lui avoir désobéi, avait fui du Bornou. Non seulement il avait trouvé un refuge dans les pays païens du midi, mais il était même parvenu à se fonder peu à peu un petit domaine parmi les Toufouri ou Toubouri, subdivision de la grande nation des Fari ou Fali. Récemment dépossédé, il espérait être restauré par l'armée du Bornou. Les Foulbe, qui s'étaient joints à nous également, dans la perspective d'une expédition contre les Toubouri, formaient avec le vieux Mallem le noyau d'un parti dont l'avis avait prévalu dans les délibérations des derniers jours, de sorte que toute l'armée se dirigea vers les

frontières du pays des Toubouri. Nous étions déjà si avancés, qu'à chaque instant une rencontre avec cette belliqueuse tribu paraissait imminente; mais les lâches courtisans de Koukaoua eurent peur et, dans un nouveau conseil de guerre, on résolut de suspendre, pour le moment du moins, l'expédition contre les Toubouri et de marcher contre Demmo, localité située plus vers l'est.

Après une halte d'un quart d'heure, nous étions de nouveau à cheval et nous traversâmes le *ngaldjam*, qui s'étendait du nord au midi, à un endroit où il était complétement à sec; après une heure de marche dans une forêt peu touffue, nous la vîmes s'épaissir de nouveau, puis nous rencontrâmes encore, presque coup sur coup, deux marécages formant une sorte de fortification naturelle, qui n'exigeait que des défenseurs habiles pour empêcher presque complétement l'ennemi d'avancer. Le pays devint ensuite plus dégagé; les bannières furent déployées, on battit des tambours et la cavalerie s'élança en avant pour l'attaque ou plutôt pour le pillage. Nous avancions toujours si lentement néanmoins, que la population valide des endroits menacés avait ordinairement le temps de fuir, ne laissant tomber aux mains de l'ennemi que les infirmes, les vieilles femmes et les enfants, ces derniers, pussent-ils courir assez vite, n'étant pas assez grands pour pouvoir traverser les marais profonds. Ici encore, on en prit un grand nombre.

Immédiatement après, nous atteignîmes les groupes de huttes de Demmo et nous nous y cherchâmes un emplacement convenable; mais comme l'on nous dit qu'il se trouvait un grand cours d'eau à peu de distance, le visir continua à marcher, tandis que de nombreux palmiers flabelliformes commençaient à se montrer derrière les accacias touffus.

Tout à coup, nous vîmes apparaître une rivière plus large qu'aucune de celles que nous avions déjà rencontrées dans ce pays, c'est à dire de plus d'une lieue; il s'y trouvait deux embarcations des indigènes.

Nous avançâmes jusqu'au bord de la rivière qui me parut très profonde à cet endroit; une foule de Kanembou affamés n'en avaient pas moins traversé la première eau franche pour aller se chercher un peu de poisson dans les herbes aquatiques qui croissaient entre la rivière et un embranchement plus éloigné. Une forêt de palmiers flabelliformes qui dominait, sur l'autre bord, un rideau de verdure placé au premier plan, semblait nous engager à traverser la rivière. Celle-ci se dirigeait, en cet endroit, du sud-ouest vers le nord-est et, d'après des renseignements unanimes, quoiqu'elle n'ait d'écoulement que lorsqu'elle est à son niveau le plus élevé, elle doit se réunir au Serbewouel, car c'est ainsi que l'on nomme, dans quelques parties du pays, le cours supérieur du fleuve de Logone.

Nous restâmes pendant quelque temps stationnaires, contemplant d'un regard plein de désirs la rive opposée, qui nous offrait un pays intéressant et fort original pour ces planes régions équatoriales de l'Afrique, dont on n'avait autrefois que les idées les plus fausses. Au lieu des gigantesques Monts de la Lune, nous ne voyions, en fait de montagnes, que de rares éminences isolées; loin de rencontrer un plateau désolé, nous découvrions des pays plats d'une fertilité incomparable, situés à 1,000 pieds à peine au dessus du niveau de la mer et arrosés d'innombrables cours d'eau. Ce n'est que vers le sud-ouest et à une distance d'environ quatre milles, que l'on voyait se dessiner les rochers isolés du Toubouri.

Après avoir joui pendant longtemps de l'aspect de ce paysage, si riche et si varié, nous campâmes entre les huttes détruites de Demmo, qui respiraient, à peine quelques heures auparavant, la paix et le bien-être et n'étaient plus alors qu'un amas de ruines fumantes, jonchées de cadavres.

Ces huttes avaient toutes des murs d'argile épais de 4 à 6 pouces, qui avaient résisté au feu, tandis que les toits de roseau étaient anéantis. Le diamètre de ces habitations variait de 8 à 12 pieds, et chacune d'elles paraissait avoir eu son grand vase à blé, tandis que quelques-unes étaient aussi pourvus d'une sorte de fourneau. En somme, les fermes de Demmo étaient disposées d'une manière moins commode que celles que j'avais rencontrées dans d'autres villages du pays ; elles étaient aussi moins grandes. Au milieu du village s'étendaient plusieurs vastes étangs qui paraissaient être dus à l'art humain. On entoura le camp d'une haie d'épines, moins pour se garantir des dangers d'une attaque extérieure, que pour empêcher les prisonniers de fuir.

J'employai le temps du repos à aller reconnaître le bord de la rivière, pour autant que j'osasse m'y risquer, et à prendre des renseignements sur le pays, auprès des prisonniers ; mais je n'eus guère de succès dans mes démarches, les compagnons de ces derniers s'étant, disaient-ils, enfuis, par peur, non de l'ennemi, mais des chameaux, qu'ils n'avaient jamais vus auparavant. Ici encore, nous assistâmes à l'investiture de deux petits chefs. Le chef de Demmo et celui de la première localité située au delà du *ngaldjam*, avaient résolu de reconnaître la souveraineté du Bornou. Ils se jetèrent de la poussière sur la tête, et le chef de Demmo prêta le serment de fidélité en ramassant une poignée de terre qu'il laissa glisser ensuite entre ses doigts; son compagnon refusa de prêter

serment à son tour, comme ne se trouvant pas sur son propre sol. Les deux païens nus se vêtirent alors, avec la plus grande maladresse, des tuniques dont on leur fit présent. Ils portaient tous deux un petit cornet, ressemblant à un cor de chasse, et dont sont munis tous les Mousgou aisés. Ils y soufflaient pour amuser la foule, mais un prêtre qui les avait accompagnés et qui se fit également entendre, les surpassa de beaucoup par le son retentissant et mélodieux qu'il savait tirer de son instrument. Ce fut la seule fois que je vis, parmi ces peuplades païennes, un prêtre proprement dit. Je ne pus malheureusement pas me mettre plus en rapport avec lui pour obtenir des renseignements sur ses attributions ainsi que sur le culte qu'il servait.

Ces scènes remplirent les journées du 31 décembre 1851 et du 1er janvier 1852. Je nourrissais alors l'espoir de revoir ma patrie dans le courant de l'année nouvelle, sans me douter que je passerais encore trois ans dans ces pays presqu'entièrement vierges, constamment voué aux impressions contraires des découvertes et des déceptions, et exposé aux privations, aux chagrins et à la maladie.

Comme prix de l'accueil bienveillant dont il avait été l'objet, le chef de Demmo montra sa complaisance à trahir ses compatriotes, en promettant de conduire l'armée vers une grande ville murée. En conséquence, il fut décidé que l'on se mettrait en route le lendemain.

Le matin, nous partîmes donc avec presque toute la cavalerie et une partie des agiles Kanembou, pour nous diriger vers le nord-est; mais la nouvelle de l'expédition s'étant propagée fort loin, il était naturel que tous les indigènes de la contrée se trouvassent sur leurs gardes. C'est ainsi que le premier village que nous atteignîmes après une heure de marche à

travers une forêt épaisse, était complétement abandonné. Le pays était charmant, abondamment arrosé et orné de beaux arbres. L'agriculture y était si bien soignée, que le fumier avait été porté à distances égales sur le sol; c'était le premier exemple de cette nature, que je rencontrais dans toute l'Afrique centrale, tant chez les mahométans que chez les païens. Toute cette contrée voisine de Demmo s'appelle Woulia, mais il me fut impossible d'apprendre le nom particulier du village. Les habitants avaient eu tant de temps pour s'enfuir, qu'il ne restait presque plus rien à piller. Nous continuâmes donc sans interruption notre marche vers le nord-est.

Après un trajet d'environ une lieue, nous traversâmes un autre amas d'eau d'une profondeur de 10 à 15 pouces, entouré de vastes prairies qui sont inondées pendant une partie de l'année et offrent alors l'aspect d'un grand lac. Partout aux alentours s'élevaient, au milieu de la fraîche verdure, des *Ficus*, des *karage* et quelques sveltes palmiers d'Égypte, mais il ne s'y trouvait pas un seul palmier flabelliforme.

Nous rencontrâmes ensuite un autre village, également abandonné de ses malheureux habitants, puis une nouvelle prairie que traversait un étroit cours d'eau se dirigeant du sud-ouest au nord-est. Large d'une centaine de pas, il avait des rives de dix pieds de haut, tellement régulières que l'on eût cru voir un canal artificiel. A l'endroit où nous passâmes, ce cours d'eau était complétement à sec; il est probable, du reste, que cette circonstance était due à l'industrie des indigènes poursuivis, désireux de se ménager un moyen de communication rapide avec le Serbewouel, qu'ils considéraient comme leur unique voie de salut. L'armée avança

donc sans s'arrêter, espérant atteindre encore les fugitifs avant qu'ils eussent traversé le fleuve.

Nous nous trouvâmes bientôt au bord de ce dernier, qui avait encore la largeur considérable de six cents pas, et était, en outre, si profond, qu'une troupe de six Schoua, victimes de leur insatiable amour du butin, furent emportés par le courant et tombèrent entre les mains d'une douzaine d'indigènes courageux qui allaient et venaient avec leurs bateaux, certains que l'on ne pouvait les poursuivre sans embarcations, quoique avec un peu d'énergie il eût été facile à une armée aussi nombreuse, et vu la quantité d'arbres, de construire une couple de radeaux pour traverser le fleuve.

La rive, en cet endroit, était haute, en moyenne, de 25 pieds; toutefois, il ne faut pas oublier que le fleuve n'était pas alors à son niveau le plus bas. Nous verrons, au contraire, plus tard, en nous occupant du voyage au Baghirmi, qu'il baisse jusqu'au mois de mai, époque à laquelle il devient guéable, non seulement à sa partie supérieure, mais même près de Logon-Birni. La rive opposée était moins élevée, mais extrêmement belle, à cause de la grande quantité d'arbres dont elle était ornée. J'étais heureux, pour les pauvres indigènes, de ce que nous ne pouvions y atteindre; je crois que notre ami Hadj Beschir lui-même considérait ce pays intéressant, plutôt au point de vue de la science que de l'amour du pillage.

Ce fut là qu'on nous indiqua le fleuve (qui se nomme généralement, dans le langage des Mousgou, Arre ou Ere), sous le nom particulier de Serbewouel, qui appartient probablement aussi à la langue des Mousgou et doit avoir une signification spéciale. Plus haut, il porte le nom de Ba Goun et Ba Bei, *ba* étant l'expression générale du mot « fleuve » dans l'idiome

du Baghirmi et des tribus indigènes du Somreï. Le même mot se retrouve dans la langue du Manding ou Mandingo.

Après nous être arrêtés pendant quelques minutes sur la rive du fleuve, suivant des yeux le courant, nous tournâmes bride, tandis que nos amis se consolaient en disant que les Mousgou qui leur avaient échappé ne pouvaient manquer de tomber entre les mains d'autres ennemis, les idolâtres dépendants du Baghirmi, qui demeuraient de l'autre côté du fleuve. Des individus à l'imagination plus féconde prétendaient même que le sultan du Baghirmi venait précisément d'opérer une *razzia* et qu'il avait « mangé » tous les fuyards.

Nous tournâmes donc le dos au fleuve, mon collègue et moi, fort satisfaits de notre journée, tandis que nos compagnons marchaient en silence, furieux d'avoir perdu le butin espéré. En résumé, je n'ai jamais su où se trouvait cet Eldorado tant désiré, cette ville murée si pleine de garçons et de filles aptes à la servitude. Tout le butin de la journée se borna, en définitive, à une poignée d'esclaves, pauvres malheureux, que leurs infirmités ou l'amour du pays avaient retenus dans leurs huttes; quelques vaches, une couple de chèvres, des poules, un peu de blé Matha et surtout des amandes de terrre (*Arachis hypogaea*) dont les Kanembou affamés emportèrent de grandes quantités.

Il se présenta enfin une circonstance qui permit à l'armée désappointée, de donner un libre cours à sa colère. Dans la rivière dont j'ai parlé et où nous faisions boire nos animaux, se montrèrent quatre indigènes qui, se fiant évidemment en leur courage et en leur habileté natatoire, se tenaient dans l'eau profonde pour signaler aux leurs la retraite de l'armée. On résolut d'immoler cette vaillante petite troupe, et toute la cavalerie se massa au bord de l'eau. Mais cette entreprise

n'était pas aussi facile qu'on le croyait, et les traits des soldats maladroits n'atteignaient pas les Mousgou, qui plongeaient avec la plus grande habileté. Le visir fit entrer dans l'eau quelques Kanembou, et nous assistâmes à un genre de spectacle dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent ; c'était une lutte aquatique avec la lance et le bouclier, qui n'exigeait pas peu d'adresse car, tout en devant se tenir sur l'eau, les soldats avaient à manier la lance et à parer les coups de leurs adversaires. Ces malheureux Mousgou ne combattaient pas seulement pour leur propre vie, mais en même temps pour leur nationalité. C'étaient des hommes grands et surpassant de beaucoup les Kanembou en force musculaire; mais après une longue lutte, le nombre l'emporta sur la valeur; trois cadavres des Mousgou surnagèrent, mais le quatrième champion resta invincible et les Kanembou, qui avaient perdu deux des leurs, renoncèrent à la lutte, en désespoir de cause.

Après cette demi-victoire, nous continuâmes notre route en marchant un peu plus vers le nord qu'en arrivant. La contrée, qui offrait toujours le même aspect fertile et agréable, était très peuplée et parfaitement cultivée. On y récoltait beaucoup de tabac. Les villages y respiraient encore l'aisance, mais le tout fut livré aux flammes. Après ces hauts faits, nous retournâmes à notre camp, situé à trois milles allemands environ de la rive du fleuve.

Ce fut là que, malgré la fête musulmane Aïd El Mouloud, du 4 janvier, il fut procédé pendant les deux jours suivants au partage provisoire des esclaves, opération qui ne fut troublée que par des scènes navrantes, inévitables en présence de la quantité de tout petits enfants que l'on avait enlevés. Un grand nombre de ces pauvres petits êtres

furent arrachés sans pitié et pour jamais aux bras de leurs mères. Il n'y avait presque pas d'hommes adultes parmi tous ces infortunés. J'aurai encore occasion de revenir sur le partage de tout le butin et la part qui fut attribuée au chef de l'expédition.

On parla encore beaucoup, pendant tous ces jours, d'une grande entreprise contre les Toubouri. Le docteur Overweg et moi, nous nous en réjouîmes; un rocher situé sur le territoire de cette tribu, et que nous avions déjà vu de loin, le jour de notre arrivée, devait nous permettre d'embrasser d'un coup d'œil tout le pays qui était complétement uni. Cependant malgré la sympathie que témoignaient à ce projet les Foulbe hostiles à ces libres peuplades idolâtres, on renonça à l'exécuter. Le rusé visir nous dit plus tard qu'il avait évité cette expédition par politique, afin de ne pas renverser de ses propres mains cette dernière limite qui existât encore à l'extension continuelle des Foulbe de ce côté. Au commencement de la saison des pluies de 1854, l'usurpateur Abd E' Rahman pénétra jusque dans le pays des Toubouri, pour pouvoir se vanter de s'être avancé plus loin que le visir qu'il venait alors de vaincre. Cette circonstance mit le docteur Vogel à même de poursuivre à son tour ses explorations dans ce pays.

Le 5 janvier, je me joignis à une autre expédition dirigée vers le sud-est sous le commandement du jeune prince du Bornou. Nous franchîmes, avant le jour, l'étroite porte de l'enceinte et nous traversâmes, à l'aube, la première partie un peu large du vaste *ngaldjam* de Woulia; un second embranchement nous offrit de grandes difficultés par la profondeur et la nature marécageuse de son lit. Nous avions enfin réussi à le franchir, quand tout à coup un troisième embranche-

ment, beaucoup plus profond encore, se montra à nos yeux. Il ne fallait plus songer à surprendre les indigènes. Nous restâmes pendant une heure embourbés dans le marécage et il nous fallut encore deux autres heures d'efforts pour en gagner le bord opposé. Ce *ngaldjam* doit, lorsqu'il est plein, former un lac intérieur, d'une étendue de 1 1/2 à 2 lieues.

Nous avançâmes alors rapidement dans les prairies, submergées en d'autres temps; mais les premiers hameaux que nous atteignîmes étaient abandonnés. Nous marchâmes donc de nouveau vers le grand fleuve de Logone, foulant un sol sablonneux et bien cultivé, et après avoir traversé un village considérable appartenant encore au vaste district de Woulia, nous arrivâmes vers onze heures sur la rive extrême du Serbewouel, celle qu'il atteint seulement dans la saison des pluies, pour retomber ensuite à son niveau ordinaire, en laissant derrière lui de vastes amas d'eau qui nourrissent abondamment les herbes des prairies voisines. Cette rive, haute d'une huitaine de pieds, était plus régulière, mais moins élevée, que celle du point où nous avions déjà vu le fleuve, en aval, deux jours auparavant. Au Benouë, nous avions également remarqué, à quelques endroits, une rive extrême nettement dessinée, tandis qu'à d'autres, la ligne atteinte par le fleuve quand il déborde, ne pouvait être déterminée exactement sur la berge couverte de verdure; ce caractère est commun à tous les fleuves de ces régions.

A environ deux mille pas en deçà de cette rive extérieure garnie d'herbes, se trouvait la sablonneuse rive intérieure, haute de 10 pieds, limitant actuellement le fleuve; ce dernier arrivait du S. 25 O. (magnét.) pour prendre, un peu plus bas la direction du N. N. O. La rive opposée était, en amont, abondamment couverte d'arbres parmi lesquels se

distinguaient les palmiers flabelliformes et les palmiers d'Égypte. Nous ne voyions aucun village, quoiqu'il dût y en avoir un nommé Kar, situé sur la rive orientale.

Le fleuve, à l'endroit où nous l'avions atteint, était large d'au moins douze cents pas et renfermait une île de sable. C'est là évidemment le motif qui avait fait choisir ce point de direction, avec l'espoir d'y rencontrer un gué, ce qui peut arriver quelquefois après une saison de pluies peu abondantes, ce qui, dans tous les cas, ne pouvait avoir lieu que deux mois plus tard. A ce moment, il était matériellement impossible de traverser le fleuve sans embarcations, et les Schoua, avides de pillage, erraient avec désolation entre l'île et la rive occidentale.

Je me dirigeai à mon tour vers l'île, tout en voyant l'impossibilité d'avancer davantage. Le premier grand bras du fleuve n'avait, aux endroits les plus profonds, que 18 à 19 pouces, et devait ne pas tarder à être complétement desséché, laissant ainsi le banc de sable former la limite de l'angle formé par le fleuve. Mais le bras oriental, qui semblait n'avoir qu'une largeur de deux cents pas, était d'une profondeur considérable et formait un courant très énergique. Il aurait été d'autant plus dangereux de s'y hasarder, que la rive opposée, haute d'environ 4 pieds, était gardée par un certain nombre de robustes indigènes qui se réjouissaient de nos efforts impuissants et semblaient disposés à accueillir vigoureusement quiconque se fût risqué à passer le fleuve. A part même l'obstacle qui les protégeait, ils paraissaient capables de défendre ce passage qui couvrait leurs familles fugitives, car quatre embarcations croisaient dans la partie supérieure du fleuve, montées, les trois premières par quatre, l'autre par dix hommes robustes.

Je me trouvais donc près d'une nouvelle partie de cette longue suite de fleuves plus ou moins navigables, qui traversent les contrées de l'Afrique centrale et qui paraissent former, du moins pendant de certaines saisons et pour des petites embarcations, une voie de communication entre le golfe de Benin et le bassin du Tsad. En réalité, la partie de l'embouchure du Kouara, qui s'étend jusqu'au point de jonction du Mayo Kebbi et de son grand embranchement oriental, le Benouë, à 12 ou 13 milles allemands au dessus du Taepe, paraît être praticable pour des bateaux tirant tout au plus 3 pieds d'eau; mais le Mayo Kebbi, dont le fond herbu est actuellement fort uni, n'est guère accessible qu'aux bateaux plats comme ceux des indigènes. Ces derniers doivent indubitablement, lors des grandes crues d'eau, pouvoir arriver jusqu'à Daoua (dans le pays des Toubouri), où le docteur Vogel a vu le vaste bassin qui lui parut être un lac intérieur. S'il n'existe réellement pas une bifurcation allant de ce point jusqu'au Serbewouel ou fleuve supérieur du Logone, par le grand et large *ngaldjam* de Demmo, ce qui est très probable [1], la distance de l'un à l'autre est tout au plus de 5 milles allemands géographiques et ne consiste même qu'en un terrain fort plat, tandis que, d'un autre côté, on peut contourner entièrement les rochers adjacents aux éminences granitiques du Toubouri. Le niveau du Tsad paraît être exactement le même que celui du Benouë

[1] M. le docteur A. Petermann, le savant géographe, m'a fait remarquer, que la grande quantité d'eau que je trouvai dans la partie orientale du *ngaldjam* où je passai le 5 janvier (en revenant avec l'armée), semble indiquer que l'eau descend dans cette direction et se trouve conséquemment en rapport avec celles du Toubouri. Mais tout ceci n'est guère concluant.

supérieur entre le Taepe, embouchure du Faro, et le Gewe, embouchure du Mayo Kebbi; du moins le Benouë ne s'élève-t-il à cet endroit, selon toute vraisemblance, pas à plus de 850 ou 900 pieds au dessus du niveau de la mer. Cet embranchement doit donc avoir à peu près la même pente que le fleuve de Logone depuis Woulia jusqu'au Tsad. J'espère que cette richesse d'éléments naturels sera exploitée un jour, mais il faudra une révolution complète, pour que des relations régulières et pacifiques puissent s'établir avec ces contrées.

Quand nous résolûmes enfin de nous retirer, nous descendîmes d'abord en suivant la rive occidentale. Bientôt nous vîmes une douzaine d'indigènes qui avaient pris position sur une île étroite et escarpée, séparée seulement de la rive par un canal étroit mais profond; ces indigènes poussaient l'audace jusqu'à insulter notre armée. Plusieurs Kanori leur tirèrent des coups de fusil, mais sans résultat, car, malgré le peu de distance, leurs balles d'étain, chassées par de mauvaise poudre, rebondissaient sur les forts boucliers de roseau tressé des ennemis. Comme j'étais porteur d'un fusil, on voulut également me faire tirer, et, sur mon refus, je dus m'entendre répéter le refrain ordinaire : « *Abd El Kerim feida nsse bago.* » (« Abd El Kerim n'est bon à rien. ») C'était le compliment que je m'attirais fréquemment par mon refus de souscrire aux exigences souvent insolentes et même honteuses, des gens dans la compagnie desquels le sort m'avait jeté.

Vers midi, nous battîmes en retraite. Mes valeureux amis n'étaient pas surchargés de butin, n'ayant pu enlever que quinze esclaves, pour la plupart de malheureuses vieilles femmes. Irrités de ce résultat, ils firent retomber leur colère

sur les habitations des fugitifs, et les beaux villages par lesquels nous passâmes furent livrés aux flammes. La récolte étant à peine finie, les infortunés habitants n'avaient pas pu mettre tout leur blé en lieu de sûreté; il est donc à supposer qu'une grande partie de leurs approvisionnements d'hiver furent détruits. Pour pouvoir apprécier à sa juste valeur le degré de cruauté de ces chasses d'esclaves, il faut remarquer que non seulement on n'emporte que les jeunes prisonniers en massacrant les vieux, mais que la famine suit ordinairement ces *razzias* et tue une foule de ceux qui ont eu la chance d'échapper à l'esclavage.

Après un trajet de quatre heures, nous revînmes au large *ngaldjam* de Demmo; mais, cette fois, nous nous étions dirigés un peu plus vers le nord, et nous arrivâmes à un endroit où nous pouvions traverser facilement le marécage. Je me hâtai de quitter le gros de l'armée pour me rendre sous ma tente, car, ayant passé douze heures à cheval, sans repos ni nourriture, j'avais rapporté de cette excursion un appétit réellement européen. L'endroit du fleuve de Logone, où je m'étais trouvé deux fois ce jour-là, fut le point le plus méridional de notre voyage au pays des Mousgou (10°5' lat. sept. et 15°27' long. or. de Greenwich).

L'armée resta encore un jour en cet endroit et se remit en marche le 7 janvier. Par un hasard assez singulier, une éclipse de lune commença au moment où l'on battait la grosse caisse pour donner le signal du départ; notre chef, mieux avisé que Nicias devant Syracuse, fit simplement appeler le docteur Overweg pour avoir l'explication de ce phénomène, puis continua tranquillement sa marche.

En général nous suivîmes, pendant notre voyage rétrograde, une direction plus orientale que lors de notre

arrivée; pendant les trois premiers jours, nous continuâmes à marcher complétement vers le nord, en nous tenant près du fleuve de Logone. Le pays que nous traversâmes pendant ces trois jours, appartenait encore au district de Woulia, dont nous apprîmes là seulement la véritable beauté. L'aspect du sol ne tarda pas à devenir beaucoup plus varié, et nous marchions, pour la plupart du temps, sur un terrain légèrement ondulé, d'où nous avions souvent les plus magnifiques points de vue jusqu'au delà du fleuve. Les hameaux se succédaient sur notre route, tandis que les champs bien cultivés, les prairies marécageuses et les sites boisés nous apparaissaient tour à tour. La contrée était, en outre, bien arrosée, et notre marche fut plusieurs fois interrompue par des étangs entourés de beaux groupes d'arbres et souvent très profonds; animés d'un faible courant, ils s'étendaient au pied des collines pour aller se perdre au loin dans les prairies. Parmi les grands arbres se trouvaient le palmier flabelliforme, le palmier d'Égypte, le figuier sauvage et quelques espèces d'acacia; assez rarement les palmiers étaient réunis en groupes. Parmi les produits de la culture artificielle, nous remarquâmes principalement le coton, que nous rencontrions pour la première fois dans le pays des Mousgou, et le tabac que nous avions, au contraire, vu déjà fréquemment; nous ne fûmes pas médiocrement étonnés de trouver ces deux plantes cultivées l'une à côté de l'autre dans les mêmes champs. Le tabac nous parut être évidemment indigène dans ces contrées, les femmes aussi bien que les hommes, chez les Mousgou, l'aimant passionnément.

Le 9 janvier, nous quittâmes le district de Woulia, sans contredit l'une des contrées les plus fertiles et les mieux arrosées, non seulement de ce continent, mais encore du

monde entier. Nous arrivâmes alors dans un pays très sauvage, consistant tantôt en terres marécageuses et verdoyantes, couvertes de milliers d'éléphants, tantôt en forêts épaisses; ce pays formait la séparation entre les districts de Woulia et de Barea, que nous avions déjà traversés en arrivant. La tribu Mousgou qui y demeurait, celle des Abare, n'avait pas été avertie assez à temps de l'approche de l'ennemi, et lorsque nous entrâmes soudain dans leur village, ces malheureux eurent à peine le temps de se réfugier dans une forêt située plus à l'est. Celle-ci fut le théâtre d'une lutte acharnée, où les Kanori ne durent la victoire qu'à leur supériorité numérique. Le butin fut assez considérable, surtout en bétail de la petite espèce ordinaire du Mousgou; on s'empara également d'un assez grand nombre d'esclaves; heureusement notre éloignement du champ de bataille nous empêcha d'être témoins du massacre des malheureux prisonniers.

Nous nous arrêtâmes à peu de distance de notre ancien camp près de Kakala (28 décembre). Avant d'arriver au village, nous passâmes à côté d'un grand champ de riz, dont la vue me rappela que je n'avais pas rencontré de riz sauvage dans le district de Woulia. Dans une des huttes dévastées, je trouvai une sorte de lance ou de harpon à trois dents, ressemblant beaucoup à une fourche, à la seule différence près que la dent du milieu était beaucoup plus longue que les autres. Le manche, également fort long, ne mesurait pas moins de 8 pieds. Cet objet était probablement destiné plutôt à prendre du poisson qu'à servir d'arme, car sinon on ne l'eût pas abandonné; il est vrai que le *tridens* romain servait aussi à ce double usage.

Nous traversâmes à petites journées les contrées qui nous

séparaient encore de la limite septentrionale du pays des Mousgou, et qui, par la richesse du sol et l'abondance des eaux, rappelaient complétement le district de Barea. Tout le pays des Mousgou semble pouvoir être nommé une Hollande africaine. Les contrées situées au delà des frontières nous offraient plusieurs tableaux charmants par leur richesse, que rehaussait encore l'aspect de canaux ressemblant à des fleuves; nous traversâmes ces contrées un peu plus vers l'ouest que le chemin par lequel nous étions arrivés, et que nous croisâmes à environ trois milles au midi de Kade, la résidence d'Adischen. A certain endroit de la route, l'ombrage des acacias et des *karage* les plus beaux, nous invita au repos, mais les troupes furent attaquées par une multitude de grosses abeilles qui s'abattirent sur elles avec une telle fureur que l'on eût dit qu'elles voulaient venger les malheureux indigènes des outrages de ces flibustiers effrontés; ce ne fut qu'en allumant de grands feux que l'on parvint à se débarrasser de ces insectes incommodes. On sait que des essaims d'abeilles faillirent détruire le nombreux équipage de la seconde expédition de Mungo Park, comme de celle du major Grey. Jusqu'alors, je n'avais remarqué aucune trace d'apiculture dans le pays des Mousgou, mais ici je vis des ruches consistant en troncs d'arbres évidés et placés sur des arbres plus grands.

Le 14 janvier, nous traversâmes pour la dernière fois une de ces contrées ornées des beautés caractéristiques de ces régions, et nous y vîmes encore une rivière d'une magnificence et d'une limpidité extraordinaires, bordée d'admirables palmiers flabelliformes. Nous l'avions déjà rencontrée la veille, à un endroit où elle était large d'une centaine de pas, près du point où elle se joint à un autre cours d'eau

moins considérable, orné de la même manière. Au point où nous rencontrâmes pour la seconde fois cette rivière, elle était beaucoup plus large à cause du peu d'inclinaison de ses rives. Nous y vîmes un hippopotame, fait dont la rareté s'explique par le bruit de notre armée, qui épouvantait ce difforme mais paisible animal.

Quand nous eûmes perdu de vue cette belle rivière, nous arrivâmes dans un pays des plus tristes et des plus déserts, dont les habitants semblaient ne se nourrir que du seul produit de leur pêche. Les deux misérables hameaux qui leur servaient d'asile n'étaient guère faits pour réjouir nos regards. Nous traversâmes ensuite des marais desséchés, aux arbres rabougris, et des champs stériles, pour arriver à Baga à environ un mille au nord-est de Kade, après avoir traversé un *komadougou* large de 40 à 50 pas.

A Baga, le style de construction des huttes et des fermes attira particulièrement mon attention; l'habitation du chef fugitif surtout m'inspira un vif intérêt, tant sous le rapport de son architecture elle-même, que sous celui du comfort qu'en offrait tout l'ensemble. Malheureusement je ne pus juger de la distribution complète du palais, toutes les boiseries ayant été livrées aux flammes, principalement les pavillons qui se trouvaient à l'intérieur des fermes. Le tout ne formait plus qu'une vaste cour vide, ouverte et quelque peu arrondie, entourée de huttes plus ou moins dévastées. Aux quatre angles (s'il est permis d'attribuer des angles à un édifice presque circulaire), se trouvaient de petites salles richement décorées, attestant un amour de l'ordre et de l'art, tel que je n'aurais osé m'attendre à le rencontrer en ces lieux. Petites, rondes, larges d'une huitaine de pieds sur douze au moins de hauteur, elles étaient entourées de mu-

railles d'argile épaisses et extrêmement bien polies, dans lesquelles était pratiquée une entrée de 6 pieds de haut sur 14 pouces seulement de large, et pourvue d'une sorte de portail proéminent. L'extérieur, tout autour, était décoré régulièrement et d'une manière fort originale par des rangées verticales de nervures en relief, comme l'indique la vignette. Ces salles singulières, qui avaient quelque analogie avec les magasins que j'ai décrits antérieurement, n'étaient en effet, au dire des indigènes, que des réservoirs à blé ; peut-être servaient-elles aussi de chambres à coucher pendant la saison rigoureuse. Elles étaient construites de la même manière à chacun des quatre coins. Mais l'angle nord-est de l'habitation offrait, sous ce rapport, un intérêt tout particulier; le magasin qui le bornait était relié à un autre compartiment tout spécial, qui donnait une haute idée de la vie de famille, telle que l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer parmi ces indigènes. C'était, comme l'indique le plan, une autre salle ronde mais découverte, d'un diamètre d'environ 24 pieds, entourée d'un mur d'argile épais de 1 pied et haut de 7, parfaitement propre. En arrivant par la porte, haute de 4 pieds sur 2 de large, on voyait, immédiatement à gauche, une sorte de paroi ou plutôt de banc d'argile, haut d'environ 16 pouces sur 1 pied de large (4). Ce banc était parallèle à la muraille extérieure et formait avec celle-ci un corridor de 2 1/2 pieds de large sur un peu plus de la moitié de la circonférence de la salle. Ce banc d'argile, interrompu à sa partie moyenne, formait saillie à ses deux extrémités. L'étroit espace ainsi ménagé entre le mur et le banc d'argile, était destiné à servir d'étable à trois vaches, dont chacune était attachée à un piquet distinct. Le banc servait ainsi à deux usages : d'abord comme séparation,

et ensuite comme reposoir entourant le centre de la salle. Ce centre formait un pavillon composé de roseaux et d'herbages et reposant sur quatre pieux. Malgré l'absence de toit, tout indiquait que cette salle était bien achevée et formait une sorte de petite cour à part. A droite du pavillon se trouvait la cuisine (2), qui était fort propre dans son genre et entourée de deux murs très bas, formés de quatre pièces d'argile superposées et hautes d'environ 6 pouces; ces petits murs étaient disposés de manière à servir de fourneaux. Entre la cuisine, le pavillon et l'extrémité du banc d'argile, qu'un mur particulier séparait encore de la première, se trouvait une large allée conduisant au magasin de blé dont j'ai déjà parlé (1), et qui était entouré d'une muraille massive beaucoup plus épaisse que celle du compartiment adjacent; toutefois l'allée était murée et formait impasse. Entre la cuisine et la porte se trouvait un autre espace renfermé entre deux étroites cloisons; d'après l'arrangement des autres huttes, cet espace devait servir à garder le pot à l'eau.

Ces quatre appartements très chauds et soigneusement fermés, vinrent fort à point au visir, par le froid qui régnait, pour s'y installer commodément avec ses femmes. La température était si rigoureuse que, noirs et blancs, nous pensâmes y succomber. Ce n'était que vers midi que les pauvres esclaves, arrachés à leurs chaudes huttes, pouvaient parvenir à se remettre après avoir hurlé de froid pendant toute la nuit. Le 15 janvier, vers 6 heures du matin, le thermomètre marquait cependant encore 10° 5 centigr. (8°, 4 R), la température la plus basse que nous ayons eue de toute l'expédition; à midi, il monta jusqu'à 30° 5 (24, 4° R). Pendant notre marche précédente, le 13 janvier, nous avions

eu une journée très froide avec 29° cent. (23°, 2 R) à l'ombre, à une heure et demie de l'après-midi et par un vent du nord assez vif. Le thermomètre indiquait ordinairement, au lever du soleil, de 13° 5 à 15° cent. (10°, 8 à 12° R.), et au coucher, de 23° à 25° cent. (de 18°, 8 à 20°, 4 R.).

Le partage du butin fut cause que nous fûmes obligés de rester pendant plusieurs jours à Baga, dans cette situation si désagréable, car une fois arrivés en pays ami, il devenait impossible de tenir ensemble ces bandes indisciplinées. La même coutume existe au Wadaï et au Darfour. Quoique les *razzias* semblassent n'avoir pas été très fructueuses en quelques endroits, le butin total se composait d'un bon nombre d'esclaves; on disait 10,000, mais il n'y en avait probablement pas plus de 3,000, car les chefs d'armée exagèrent ordinairement en pareil cas, par amour-propre personnel. Le visir reçut le tiers de ce nombre, qui s'augmenta encore de 800 esclaves pris, pendant notre séjour à Baga, dans le petit domaine d'Adischen (naturellement de concert avec ce digne chef) et que le visir s'appropria purement et simplement à lui seul. Il rendit cependant hommage à l'obéissant vassal en lui remettant deux cents des femmes les plus âgées, lui disant amicalement qu'elles pouvaient cultiver la terre, dont il reviendrait plus tard aider à consommer les produits.

Plus d'un lecteur, j'en suis convaincu, se sera demandé, en pensant à ces inhumaines chasses d'esclaves et aux tributs honteux prélevés ainsi sur des hommes, s'il ne serait pas d'une politique plus sage, de la part des États mahométans, de laisser les malheureuses peuplades païennes cultiver paisiblement leurs belles contrées, en se contentant d'exiger d'elles un large tribut; à la vérité, abstraction faite de ce que

les musulmans sont sourds aux souffrances des malheureux païens, parfaitement méritées à leurs yeux, on se demandera quel serait le tribut qu'ils pourraient leur imposer. Le bétail n'ayant guère de valeur pour eux, non plus que le blé et les autres céréales, les esclaves constituent la seule chose que les indigènes puissent donner à leurs oppresseurs. Mais tout cela changera évidemment, dès que l'on aura établi, par le Benouë, des relations commerciales paisibles et régulières, au cœur même de ces pays, ouvrant ainsi des débouchés à leurs produits, tels que le coton, le beurre végétal, les amandes de terre, l'ivoire, les cornes de rhinocéros, les fibres du *Calotropis* ou *Asclepias Gigantea,* la cire, les cuirs et une foule d'autres articles.

Le 19 janvier, nous continuâmes enfin notre marche pour retourner à Koukaoua. Bientôt nous rentrâmes dans la zone de forêts que j'ai décrite d'une manière détaillée, et, voyageant à petites journées, nous atteignîmes, le 23 janvier, Wasa, ville du Logone, la province tributaire du Bornou située le plus vers le sud-est. Nous y retrouvâmes enfin quelques éminences un peu importantes, car c'est par là que cette contrée se distingue des plaines alluviales du Bornou et du pays des Mousgou. Nous nous campâmes dans une vallée, entre deux rochers escarpés très pittoresques; au pied du plus occidental, se trouvait dans le sol une cavité formant un bassin très étendu et ornée d'un groupe de beaux figuiers sauvages. Je dus malheureusement me contenter de la vue de ce tableau charmant, car je ne me sentis pas même la force de monter seulement à 700 pieds [1] au dessus

[1] Le docteur Vogel, qui visita également cet endroit, en 1854, trouva que la hauteur en était de 920 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que ces rochers atteignaient respectivement les hauteurs de 1,300 et 1,600 pieds.

du niveau de la vallée. Le docteur Overweg qui était, à cette époque, beaucoup mieux portant que moi, gravit l'éminence occidentale. Ces rochers servent d'asile à un grand nombre de singes noirs, et même de bêtes féroces; ils se composent de granit, dont les crevasses et les cavités sont ornées d'arbustes et de buissons.

Avant de revenir sur notre ancienne route, nous campâmes encore une fois, après avoir traversé un pays très riche mais mal cultivé, à une petite distance d'un cours d'eau peu profond mais fort large, et orné des plus beaux arbres. L'endroit se nommait Senghiri, appellation qui se rapporte très probablement à la nécessité qu'il y a de traverser l'eau, car nous la retrouverons lorsqu'il s'agira de passer le *komadougou* du Bornou, sur la route de Koukaoua.

Nous partîmes de Senghiri sans nous hâter, pour arriver à Diggera, où nous reprîmes notre ancien camp, dans le cercle, encore reconnaissable, où nous avions dressé nos tentes deux mois auparavant. Nous nous arrêtâmes de même chaque jour aux endroits où nous avions campé précédemment, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Ngornou. Notre entrée dans la capitale, le 1er février, fut signalée par de grandes cérémonies. Toute l'armée, ou du moins la partie qui n'avait pas encore été congédiée, se rangea en ordre de bataille compacte, pour répondre convenablement à l'ovation que l'on faisait à son chef victorieux. Parmi les personnages qui vinrent le saluer, brillait au premier rang Rhet, le chef des Ouëlad Sliman, revenu du Kanem depuis deux jours. Il arriva au galop, à la tête d'un petit corps de vingt à trente cavaliers aux costumes pittoresques; ce petit chef arabe se distinguait, ainsi que ses hommes, par une grâce équestre qui contrastait avec la gaucherie et la lenteur des nègres.

Cette rencontre nous réconcilia un peu avec nos compagnons de l'expédition au Kanem.

Nous fûmes à notre tour, Overweg et moi, l'objet d'un accueil extraordinaire, en rentrant dans notre ancien logement de Koukaoua. On nous offrit la friandise de la saison, composée des graines fraîches du *masr* (*Zea Mays*), grillées d'une manière particulière.

Telle fut l'issue d'une expédition qui nous donna un premier aperçu de la zone, abondamment arrosée, des contrées équatoriales, où le peu de pente des rivières occasionne, par l'addition subite de vastes quantités d'eau, la formation d'innombrables dépôts ou de cours d'eau peu profonds dans ce sol plat aux légères mais nombreuses cavités. C'est cette zone de pays, que d'énormes masses d'eau rendent presque infranchissable pendant une grande partie de l'année, qui a fait naître la fausse idée d'une haute chaîne de montagnes formant un obstacle insurmontable. Cette expédition nous avait, en outre, mis en rapport avec des tribus que l'on nous avait dépeintes comme se trouvant dans une condition presque semblable à celle des bêtes sauvages, tandis que nous trouvâmes chez elles les germes nombreux d'une véritable félicité. Nous regrettions d'autant plus de n'avoir pu visiter ces contrées dans des conditions plus conformes à nos goûts; mais la nécessité nous força, malheureusement, de nous joindre à une armée dont le seul but consistait à porter chez des peuples, heureux dans leur état d'enfance, la misère et la dévastation.

CHAPITRE II.

DÉPART POUR LE BAGHIRMI. — ARRIVÉE A MASSENA.

Tandis que nos compagnons africains pouvaient, après une expédition heureusement terminée, jouir d'un repos rendu doublement agréable par les fatigues de la marche et le tumulte du camp, nous devions, nous Européens, songer déjà où nous porterions de nouveau nos pas. Étant encore campés près de Wasa, nous avions reçu la fâcheuse nouvelle qu'un messager du Fezzan, qui était arrivé à Koukaoua, avait été dépouillé en chemin, par les Touareg, des lettres et de tous les autres objets qui nous étaient destinés. Quoique nous n'attendissions pour lors ni argent, ni autre chose d'une grande valeur, nous aurions reçu avec plaisir un secours quelconque, nos ressources étant complétement épuisées. Fermement résolu d'entreprendre encore une expédition dans une autre direction, avant de retourner en Europe, je me défis de tous les objets qui ne m'étaient pas

absolument indispensables, afin de me procurer les moyens de compléter mon équipement.

Notre direction fut décidée par la nouvelle qui arriva à Koukaoua, que le sultan du Baghirmi allait entreprendre une expédition dans la partie sud-est de son territoire. On m'assura, en outre, que malgré l'absence du sultan de sa capitale, il ne me serait pas difficile d'être admis chez le vice-roi et d'obtenir de lui l'autorisation de me joindre à l'expédition. J'étais donc à la veille de voir se réaliser le vœu que j'avais formé depuis si longtemps, de visiter les provinces méridionales du Baghirmi, chose qu'il m'eût été impossible d'entreprendre à moi seul. Je m'adressai donc à l'agent de ce prince à Koukaoua; c'était un eunuque qui avait été fait prisonnier par les Kanori à la bataille de Ngala [1]; depuis, il s'était élevé, à la cour du Bornou, jusqu'aux fonctions de *mestrema* ou premier eunuque du harem. Ce personnage me reçut, à la vérité, très froidement, malgré le petit présent que je lui offris, et me donna peu d'espoir pour le succès de ma tentative; mais je n'en résolus pas moins d'entreprendre ce voyage.

Ma suite était peu nombreuse, misérable même. Elle se composait en tout de mes deux domestiques du Fezzan, assez médiocres d'ailleurs, d'un cheval et d'un seul chameau. Je commençai ainsi mon voyage, le 4 mars 1852, mais sans me sentir armé de ce courage inébranlable qui m'accompagnait d'ordinaire et qui procède d'une entière confiance dans le succès. Mais, comme je l'ai dit, je voulais risquer encore un effort désespéré, pour pouvoir faire quelque chose avant de quitter définitivement le pays, car j'étais fermement

[1] La victoire du cheik Mohammed El Kanemi près de Ngala, en 1824, mit fin à la longue guerre du Bornou avec le Baghirmi.

décidé à retourner en Europe, si je ne recevais enfin des ressources nouvelles.

Le docteur Overweg m'accompagna jusqu'au delà de Ngornou. Arrivé là, il voulut entreprendre, avec notre ami le *kaschella* Kotoko, en suivant la rive du lac, une excursion à Madouari, endroit où il devait périr quelques mois plus tard.

Je ne m'occuperai pas de mes deux premières journées de marche, qui nous conduisirent, par un itinéraire déjà décrit, à la ville de Yedi; je dirai seulement que le *mestrema* m'avait donné pour escorte un cavalier qui était loin de répondre à ce que j'aurais désiré. Les ethnologues qui auraient considéré les traits de cet homme comme offrant le type général de la race nègre, auraient pu prétendre, avec le même droit, qu'il appartenait plutôt à la race des singes. Son caractère méchant et présomptueux répondait parfaitement à sa physionomie. Sa femme se joignit également à nous pour aller visiter sa famille au Baghirmi; en comparaison de son mari, elle était du moins passable. Plus tard se joignit encore à nous un indigène fort intéressant et expansif, civilisé dans son genre, et nommé Kago, auquel je dus maints renseignements utiles.

Les eaux du grand lac dont nous suivions d'assez près la rive, avaient déjà baissé considérablement, laissant à sec des prairies où passaient de nombreux troupeaux, et qu'entrecoupaient de petites mares formées dans les cavités du sol. On cultivait beaucoup de coton dans ces terres fertiles, mais non autant que l'on eût pu le faire, si on l'eût voulu.

En quittant Yedi, le 6 mars au matin, nous suivîmes la route directe de Ngala. Cette voie se dirigeait un peu plus vers le midi, que celle par laquelle le major Denham voyagea

en 1829, en suivant la rive méridionale du Tsad. Ce dernier itinéraire est complètement abandonné aujourd'hui, à cause du peu de sécurité qu'offrent les pays qu'il traverse et dont les habitants eux-mêmes ont émigré depuis.

La contrée n'offrait rien de fort remarquable. Malgré le grand nombre de villages qu'elle renfermait, elle n'était que peu cultivée et consistait presque généralement en forêts sauvages aux arbres uniformes et de moyenne dimension; j'y rencontrai cependant un groupe d'euphorbiacées arborescentes qui m'offraient un spectacle nouveau. J'avais vu déjà des euphorbes plus petits dans le Damerghou et le Haoussa, mais depuis je n'avais plus rencontré cette plante dans le Soudan. Ici elle croissait en forme d'arbres hauts de 30 à 35 pieds, dont les feuilles abondantes, juteuses et semblables à celles du cactus, formaient un contraste frappant avec le feuillage uniforme et aride des *Mimosa* environnants. Je n'ai revu nulle part depuis lors, d'euphorbe de cette taille.

Les habitants du pays répondaient à la nature de leur sol; c'étaient tantôt des Schoua, tantôt des Kanori, ou bien les deux mêlés, ayant peu de bien-être et souffrant en partie de la pauvreté. Là où manquait le blé, on se nourrissait de l'espèce d'herbe nommée *kreb* ou *kascha*, plus ou moins identique au *Poa Abyssinica*, ou bien encore des nombreux oiseaux aquatiques qui habitaient la rive marécageuse du lac, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'oies et de canards sauvages. Le bétail ne manquait pas aux endroits habités par les Schoua; selon leur habitude, un grand nombre de subdivisions de cette tribu avaient temporairement émigré avec leurs troupeaux.

Après être sortis de ces maussades contrées boisées, nous

remarquâmes des signes plus nombreux de culture, consistant en coton et en *massakoua* ou blé d'hiver, dans les *firki* que nous eûmes à traverser; la monotonie du passage n'en devenait que plus grande, et ce ne fut que le 7 mars que nous rencontrâmes un site plus agréable, traversé par une rivière entourée de beaux arbres; c'était le *komadougou* Imboulou ou Mboulou. D'après le dire de mon compagnon de voyage Kago, ce *komadougou* diffère complètement du Yaloë, que nous avions rencontré en premier lieu, pendant notre voyage dans l'Adamaoua près d'Alao, et plus tard près de Dikeua, lors de l'expédition contre les Mousgou. D'après mes propres observations au retour, Kago paraît avoir eu raison. La rivière avait les bords hauts d'une douzaine de pieds et était large de 60 à 70 pieds. L'eau n'était cependant alors haute que de 1 1/2 pied, et n'offrait pas de courant sensible. Au delà de cette rivière, la végétation conservait toujours la plus grande variété, mais les arbres étaient, en général, peu élevés. Nous passâmes devant un grand nombre de villages complétement abandonnés, et, dans l'après-midi, nous atteignîmes les murailles d'argile de Ngala, après avoir traversé pendant quelque temps une forêt fort épaisse, telle que l'on ne s'attendrait pas à la rencontrer, si près d'une grande ville.

Malgré son état de décadence, l'intérieur de la ville présente un aspect très caractéristique qui ne se retrouve nulle part au Soudan. La partie ancienne de Ngala consiste généralement en grandes maisons d'argile, construites sur de hautes terrasses. Le palais du gouverneur me frappa surtout; cet édifice, à la base solidement bâtie et aux hautes murailles, avait l'air d'une forteresse et constituait un travail d'architecture réellement étonnant pour ces contrées. Je

n'en regrettai que d'autant plus l'état de délabrement et d'abandon de la partie intérieure, lorsque je me rendis, le lendemain, chez le gouverneur. La maison que l'on m'avait assignée pour logement était dans des conditions architecturales assez convenables; c'était la même où le jeune compagnon du major Denham, le lieutenant Toole, était mort en 1824, à peine âgé de vingt-deux ans.

L'idiome des habitants de Ngala diffère essentiellement de celui des Kapori, tout en s'écartant considérablement, d'autre part, des dialectes analogues des autres localités importantes du pays de Kotoko. Cet idiome se rapproche extrêmement, par contre, de la langue des insulaires du Tsad et de l'idiome des Mousgou. Sous le rapport historique, Ngala est également une ville remarquable, car c'est à son extrémité nord-est que se livrèrent deux batailles pendant la guerre de Mohammed El Kanemi contre les habitants du Baghirmi. La première, qui eut lieu en 1817, eut une issue malheureuse pour le cheik et coûta la vie au sultan-fantôme Dounama; l'autre, qui fut livrée en 1824, termina la guerre par la victoire du Bornou. A peu de distance de cet endroit, s'élève la ville de Ndiffou, qui doit avoir été une des dernières villes fortifiées des So ou Soï; son nom est celui d'une tribu autrefois très étendue, dont j'ai fait plusieurs fois mention, en me livrant à un aperçu historique sur le Bornou.

Nous fîmes une halte d'un jour à Ngala, pour continuer notre voyage le 9 mars. Ainsi que la partie occidentale de la ville, le quartier opposé était fort monotone, et ne formait qu'une plaine presque ininterrompue, au sol noir et argileux, qui était convertie, dans la saison des pluies, en un immense champ de blé. Dans l'après-midi, nous arrivâmes

à la ville de Ren, autrefois le centre d'un petit royaume, mais tombée actuellement dans un état de décadence complète. Le lendemain, nous rencontrâmes une rivière considérable, dont l'approche nous fut annoncée par des rangées de beaux tamariniers; profonde d'environ 4 pieds, elle ne mesurait pas moins de cent pieds en largeur. Cette rivière s'appelle le *komadougou* Lebe et doit alimenter le Tsad d'une grande quantité d'eau, pendant la saison des pluies. Un petit bateau, qui se trouvait près du bord, m'indiqua que ce *komadougou* n'était pas guéable en tout temps ; au retour, j'en fis par moi-même l'expérience, lorsque je le traversai un peu plus bas, près de Legari, où il décrit une grande courbe vers l'ouest. Au delà du *komadougou*, notre route nous fut indiquée par les ruines de plusieurs anciennes villes considérables, tristes témoignages de la décadence du pays. Ce fut ainsi que nous arrivâmes à Afade, la plus grande ville de la province de Kotoko. Là encore, nous cherchâmes en vain plus de culture et d'animation, indices ordinaires du voisinage d'une capitale; sauf une seule jeune plantation de cotonniers, nous n'y vîmes pas de traces de culture, et une épaisse forêt s'étendait jusqu'aux murailles de cette grande ville vouée à une entière décadence.

Tout l'intérieur d'Afade ne formait qu'un vaste amas de décombres où ne se trouvait que çà et là quelque habitation plus ou moins conservée. Le plus bel ornement de la ville était un figuier sauvage, le plus beau et le plus luxuriant que j'aie jamais rencontré; il couvrait de son vaste dôme de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, une grande partie de la large place qui s'étendait devant les hautes ruines de la maison du gouverneur. Son magnifique ombrage servait de rendez-vous à tous les oisifs de cette cité autre-

fois si industrieuse et si florissante. La maison que l'on m'avait donnée pour demeure était haute de deux étages, ainsi que la plupart de celles qui subsistaient encore. Le système de constructions en argile était excellent à Afade, et dut, à une certaine époque, exclure complètement, dans le Kotoko, les matériaux légers, tels que le roseau et la paille.

Le petit royaume de Kotoko semble avoir joui autrefois d'un haut degré de civilisation; d'ailleurs, il ne formait pas un seul pays, mais plutôt un groupe de principautés et de seigneuries plus ou moins indépendantes entre elles, comme on peut s'en convaincre par la diversité d'idiomes, existant encore dans leurs anciennes capitales. C'est Makrisi le premier qui cite le pays de Kotoko, et l'on peut en conclure avec quelque certitude que ce royaume n'acquit d'importance politique que dans le courant du XIVe siècle. La plus grande partie du territoire d'Afade est habitée par des Schoua, qui paraissent y mener une vie assez sauvage et rendre les environs peu sûrs, ce qui nous força de tenir étroitement serrée notre petite troupe, qui s'était augmentée de quelques indigènes du Logone. Le gouverneur d'Afade était même parti pour une petite expédition contre ces Arabes turbulents et indociles. Malgré son absence, on nous traita avec la plus grande hospitalité, et j'aurais bien désiré m'y arrêter pendant quelques jours, si le but lointain de mon voyage me l'eût permis.

Au delà d'Afade, le caractère du pays resta le même. Je vis deux beaux exemplaires de l'antilope nommée ici *tigdim*, que sa petite taille et son pelage gris-fauve me firent croire identique à l'*Antilope Annulipes*, ou tout au moins d'une espèce fort voisine. Sinon il n'y avait guère de gibier dans

cette partie du pays, plantée de quelques rares petits *Mimosa*, si ce n'étaient des pintades, dont je vis des troupes plus nombreuses que je ne les avais jamais rencontrées. Quelques détails de la route nous rappelèrent que nous foulions un sol historique; c'est ainsi que nous vîmes, à notre droite d'abord, les ruines de la ville de Sou, dont le nom se rapporte apparemment aux Soï ou So, les anciens maîtres du pays jusqu'au delà de Kala; ensuite le village Debabe Ngaïa, qui paraît avoir été autrefois le chef-lieu de cette tribu. A notre gauche s'étendait le champ de bataille de Miltam, où le cheik Mohammed El Kanemi perdit, en 1819, l'aîné et le plus chéri de ses fils, dans la guerre contre le Baghirmi.

Nous traversâmes non sans peine un terrain marécageux et boisé que submerge le Tsad, lors de sa plus grande crue, au mois de novembre, et qui offre une retraite favorite à de nombreux sangliers. Lorsque la forêt devint moins épaisse, nous aperçûmes les hautes murailles d'argile de la ville de Kala qu'entourait une belle haie d'énormes figuiers, dominés par un seul palmier gigantesque, quoique un peu courbé. De Yedi à Kala, nous avions parcouru 17 à 18 milles allemands. Kala est la première ville du Logon ou Logone, dont nous avions traversé la frontière peu de temps auparavant. Nous y entrâmes par une porte extrêmement étroite, qui permettait à peine le passage à mon svelte chameau, quoiqu'il fût déchargé. Cette particularité se retrouvait dans presque toutes les villes murées de ces contrées. Nous fûmes aussitôt entourés d'une multitude de jeunes garçons de sept à douze ans, bien constitués et complétement nus. Ceci ne se voit nulle part au Bornou, même parmi les esclaves. Les traits de ces enfants s'éloignaient considérablement du type géné-

ral des Kanori, et dénotaient surtout plus d'intelligence et de finesse. L'absence d'habits, indice caractéristique propre aux peuples païens, contrastait d'une manière plus frappante encore que chez les Mousgou, avec la perfection architecturale des habitations; car celles-ci consistaient généralement, non en huttes, comme d'ordinaire, mais en hautes et spacieuses maisons d'argile à la forme oblongue. Du reste, la ville paraissait se trouver dans un état de décadence complète et n'être plus habitée qu'au centre; elle pouvait néanmoins renfermer encore environ 7,000 habitants.

Les deux marches suivantes, celles des 12 et 13 mars, nous conduisirent à travers un pays en général assez bien cultivé; en certains endroits, des forêts, aux sangliers nombreux, alternaient avec des champs et des marais. Aux environs de Kala et d'Oullouf ou Houllouf, ville assez importante située sur notre droite, à 1 1/2 mille de Kala, je constatai encore, sur une échelle considérable, la culture du coton qui y était susceptible d'un immense développement. La principale occupation des habitants semblait consister dans l'élève du bétail. Les nombreux villages des Schoua, qui se trouvaient des deux côtés de notre route, paraissaient néanmoins, pour la plupart, abandonnés de leurs habitants, qui émigrent, pendant l'époque de la sécheresse, vers un cours d'eau peu profond, situé vers le sud-ouest; ce cours d'eau est très probablement en rapport avec le cours supérieur de l'Imboulou et on y trouve des prairies fraîches pour le bétail. A mesure que nous approchions de la capitale du Logon, le sol gagnait en richesse et en fertilité, mais sans que la culture augmentât dans la même proportion. Les céréales et le coton s'y rencontraient dans une égale abondance. Les forêts offraient de grandes variétés d'arbres au

beau feuillage, dépouillant ainsi la monotonie ordinaire aux régions boisées de l'Afrique centrale. Les gousses du *karage* (*Accacia Giraffi*) servaient de nourriture à des troupes nombreuses de sangliers et de singes, qui semblaient vivre en parfaite harmonie; je retrouvai également en ces lieux le cochon de terre (*Orycteropus Æthiopiensis*) dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises.

L'approche de la capitale nous fut annoncée par des marchands qui s'y rendaient, ainsi que d'autres voyageurs, et qui nous saluèrent amicalement. Avant d'y arriver, j'eus l'agréable surprise de rencontrer une ancienne connaissance du pays des Mousgou, le palmier flabelliforme. Au commencement, je ne le trouvai qu'à l'état isolé, mais là où le sol argileux faisait place au sable, ce palmier croissait en groupes compactes chargés de fruits. Toutefois il ne tarda pas à disparaître de nouveau, et je n'en rencontrai plus un seul exemplaire avant d'arriver à la ville.

Nous entrâmes donc dans la capitale du Logon, qui s'appelle Logon Birni ou Karnak Loggon chez les Schoua, et Karnak Logone parmi les Kanori. De ce côté, il n'y a qu'une de ces portes étroites usitées dans le pays, par où l'on puisse pénétrer à l'intérieur. Vers l'orient, au contraire, où le petit embranchement occidental du Schari passe tout près des murailles de la ville, qui lui a donné son nom, il y a sept portes, preuve évidente que tout le mouvement et l'activité de la ville se portent vers le fleuve, tandis que le danger qui la menace le plus, existe du côté opposé. Le quartier que nous traversâmes en premier lieu ne nous offrit donc pas le spectacle d'une vie très aisée; on eût dit, au contraire, qu'il n'y demeurait que de pauvres gens; mais plus nous avançions, plus l'aspect de la ville s'améliorait.

Les rues devinrent larges, et je fus surtout frappé du caractère, grandiose dans son genre, de la rue principale (*dendal*), qui était formée sur le palais du sultan au midi, et la maison du *keghamma* ou seraskier (*ibalaghouan*), du côté opposé.

Exposé à un soleil ardent, je dus attendre pendant un temps assez long devant le palais, avant que l'on me désignât mon logement. Je fis sur ces entrefaites, la connaissance d'un ancien ami du major Denham, le *kaschella* ou chef militaire Belal, qui avait accompagné ce voyageur dans ses explorations au Schari et au Kanem. C'était un homme très aimable, au type presque européen, et je conservai avec lui des rapports d'amitié pendant le reste de mon séjour au Bornou. Il se trouvait à Logone pour recueillir le tribut annuel imposé au prince du pays par le cheik du Bornou.

Le logement que l'on me donna se trouvait situé à l'étage supérieur du palais de l'*ibalaghouan*, dont l'architecture excellente et même grandiose me surprit. Cet édifice se composait d'un grand nombre d'ailes adjacentes renfermant de petites cours carrées, et toutes surmontées d'un étage contenant plusieurs grandes salles; on y arrivait par un escalier qui contrastait avec l'ensemble, par son obscurité et ses dispositions incommodes. Par contre, ma chambre n'était pas longue de moins de 35 pieds, sur une largeur et une hauteur de quinze. Le jour y pénétrait par deux ouvertures semi-circulaires que fermait un volet mobile tressé. Le toit avait la forme d'un pignon, chose très rare dans ce pays. L'hospitalité que je reçus était en rapport avec les agréments de ma demeure, et l'on eut même l'attention, dès mon arrivée, de me mettre officiellement en garde contre les vols des esclaves du logis.

Aussitôt que je me fus un peu reposé, j'allai visiter l'*ibala-*

ghouan, ou premier ministre du sultan. Au commencement de notre entretien, ce haut dignitaire observa scrupuleusement l'usage du pays, en restant assis derrière un rideau de nattes qui le voilait à mes yeux; mais le bon vieillard me permit bientôt de l'approcher, et il parut très satisfait du présent insignifiant que je lui fis; il approuva également les cadeaux que je destinais à son maître. Le plus précieux de ceux-ci consistait en un pantalon turc de beau drap brun, faisant partie de ma propre garde-robe, l'état actuel de mes ressources m'obligeant à borner là ma munificence. Accompagné du *kaschella* Belal, je me rendis immédiatement au palais du sultan, vaste édifice entouré d'une muraille haute de 14 pieds, et ressemblant, par sa construction, au palais de l'*ibalaghouan*. A mon grand étonnement, je trouvai dans la première cour deux canons en fer; à la vérité, le travail n'en était ni excellent ni très moderne, mais ils étaient pourvus de leurs affûts et semblaient ne pas être hors d'état de servir. Traversant une suite de cours longues et fort propres, j'arrivai dans la cour d'audience, où se trouvait, sur une estrade élevée, le trône royal, siége grossièrement travaillé, peint en rouge et surmonté d'un baldaquin de planches très singulier, différant essentiellement de tout ce que j'avais vu dans ce genre, au Soudan. Le sultan néanmoins n'était pas présent, mais se trouvait dans sa chambre privée, où il se tenait assis derrière un rideau de nattes. Sans que je pusse le voir, on m'invita à rester dehors et à lui adresser la parole, ce que je fis en Kanori, mon compagnon me servant d'interprète. Je lui dis que le sultan *Inglis*, qui avait envoyé à son prédécesseur le *chalilou* (major Denham), m'avait chargé de lui présenter ses hommages. Sa Hautesse m'écouta avec bienveillance et s'informa à plusieurs reprises de la santé du

sultan des *Nassara Inglis*. Après m'avoir probablement regardé assez longtemps à travers son rideau de nattes, il me fit entrer dans sa chambre, me serra cordialement la main et se fit expliquer par moi la fabrication des articles anglais qui se trouvaient parmi mes présents.

Le sultan Youssouf, car tel était son nom, était un homme grand et fort, âgé d'une quarantaine d'années, dont les traits pleins respiraient un peu la mélancolie. Encore jeune, lorsque Denham visita la cour de son père et de son frère, qui se partageaient le pouvoir, il était actuellement sultan déjà depuis dix-neuf années. Peu de temps avant ou après son avènement au trône, un des chefs du cheik Mohammed El Kanemi envahit le pays et réduisit à l'état de vasselage le Logone, qui paie depuis lors au Bornou un tribut annuel de cent esclaves et d'autant de tuniques. La plus grande faveur que j'avais à solliciter du sultan était l'exploration du fleuve jusqu'à une certaine distance; il me l'accorda et me congédia ensuite fort gracieusement.

Désireux de connaître un peu plus la capitale et le fleuve, je fis, encore dans la même après-midi, une promenade à cheval autour de la ville, avec un cavalier de la suite de mon ami Belal. Nous allâmes jusqu'à la partie du fleuve qui bornait Logone au sud-est. Le Schari, large de 550 à 600 pas, y décrit une courbe très prononcée et s'éloigne, en cet endroit, d'une demi lieue des murs de la ville. La rive occidentale était basse, tandis que l'autre rive s'élevait à 12 ou 15 pieds. Sur le fleuve se trouvaient quarante à cinquante bateaux aux dimensions assez amples; larges de 4 pieds au fond et de 6 à la partie supérieure, ils étaient tous remarquables par la grandeur de leur proue. Charpentés de la même manière que ceux des Yedina, ils consistaient cepen-

dant en planches plus fortes, généralement tirées du bois solide du *birgim,* au lieu du bois, plus léger, du *fougo.* Mon attention se porta surtout sur les bateaux de pêche, pourvus de grands filets pendant à l'arrière, attachés à deux longues barres de bois, que les Kanori nomment, d'une manière fort significative, *mousko ndi* « les deux mains. »

Nous nous tenions toujours le long du fleuve, dont les eaux, pour lors assez basses, laissaient à nu, en certains endroits, des bancs de sable, tout en se rapprochant graduellement des murs de la ville. Lorsque nous arrivâmes à la porte la plus orientale du côté sud de la capitale, nous vîmes soudain apparaître un vieillard qui me défendit, d'un ton d'autorité, d'examiner le fleuve, m'intimant l'ordre de me retirer sur-le-champ; je ne fus pas médiocrement étonné de voir que quelqu'un eût le pouvoir de me défendre ce qui m'avait été permis par le sultan, mais mon compagnon m'apprit que cet homme était le *mara legha* ou « roi des eaux, » qui était investi d'une puissance illimitée sur le fleuve (*lagham*). Je savais bien que pareille chose existait dans les pays riverains du Kouara, mais je ne m'attendais à rien de semblable ici. Il ne me restait donc qu'à obéir au « roi des eaux » et à rentrer en ville. Je cherchai naturellement à obtenir la médiation de l'*ibalaghouan,* et après m'être dégagé de tout soupçon de vouloir chercher de l'or dans le fleuve, je pus, le lendemain matin, aller sans encombre visiter celui-ci une seconde fois.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers la rive opposée, côtoyant de nombreux bancs de sable qui s'élevaient au dessus de l'eau. La ville, vue du fleuve, nous offrait un fort beau spectacle; au dessus des murs nous voyions se dresser simultanément, fait assez rare, des palmiers d'Égypte, quel-

ques palmiers flabelliformes et un seul dattier. Je ne pus guère remonter le fleuve à plus d'une bonne lieue de la capitale; arrivés même à cette courte distance, les domestiques du sultan commencèrent à se montrer fort inquiets, et me prièrent instamment de retourner. Nous étions arrivés au point où se trouve, près de la rive occidentale, le village Honkel, dont les habitants étaient arrivés en masse, pour voir ce que le chrétien venait faire sur leur fleuve. De cet endroit, je pus encore remonter du regard une partie assez considérable de son cours. Il venait du sud-sud-est (S. 20 E.) et décrivait, en face de Honkel, un angle presque droit, se dirigeant ainsi vers l'est-nord-est, jusqu'au côté méridional de la capitale; contournant celle-ci, il formait une nouvelle courbe très forte vers le nord, puis se dérobait à la vue en prenant la direction du nord-nord-ouest.

Parmi les diverses espèces de roseaux qui croissaient sur les rives du fleuve, je citerai surtout le papyrus, dont les indigènes font une espèce d'étoffe. Cette plante, que nous avons déjà rencontrée au bord du Tsad, nous apparaîtra encore près d'autres lacs, principalement près des lacs du pays de Mounio; par contre je cherchai vainement sur les rives du fleuve de Logone, du moins à cet endroit, plusieurs espèces de jonc que j'avais observées près du Tsad. L'espèce dont on fait les jolies nattes, nommées *parpar* ou *farfar*, dont on se sert principalement en guise de portières, ne croît pas non plus sur les rives du fleuve, mais bien dans d'autres parties du pays.

Quant au nom du fleuve, le major Denham lui avait attribué également près de Logon Birni celui de Schari (Schary), son séjour dans le pays ayant été trop court pour qu'il ait pu se convaincre que c'était bien le même fleuve

qu'il avait vu près de Koussouri, et nullement celui qu'il avait exploré près de son embouchure dans le Tsad, qui n'était qu'un embranchement du fleuve principal, le véritable Schari.

Du reste, l'expédition précédente n'avait pas d'idée bien nette de ce dernier, et ne possédait à son égard que des indications superficielles, dues aux renseignements des indigènes. Ceux-ci, selon l'habitude du pays, nomment cet embranchement occidental « Fleuve du Logone » (*laghama na Logone*). Le nom qu'il porte dans son cours supérieur reste le même au fond, le mot « fleuve » changeant seul, selon les différents idiomes qui servent à l'exprimer; c'est ainsi qu'au pays des Mousgou, l'indication *ere* ou *arre* ne signifie pas autre chose; la seule exception existe à l'endroit où nous avons rencontré ce fleuve pendant notre expédition contre les Mousgou, et où il s'appelle Serbewouel, mot dont la signification m'est inconnue. Tous les peuples du Soudan indiquent de la même manière les fleuves principaux ou les lacs de leurs pays, sous le nom général de « eau » ou de « fleuve; » le « *ba* » des Manding et des Baghirmi, le « *eghirroï* » des Imoscharh ou Touareg (d'où dérive le mot *nigir* ou *niger*), le « *mayo* » des Foulbe, le « *goulbi* » des Haoussaoua, le « *kouara* » des Yorouba, le « *benouë* » des Batta, le « *komadougou* » des Kanori, le « *fittri* » des Kouka, le « *bat ha* » des Arabes du Wadaï et enfin le « *schari* » des Kotoko, ne signifient absolument rien d'autre que « fleuve. »

Virant donc de bord en face du village Honkel, nous nous laissâmes aller au tranquille courant du fleuve. L'eau était si belle, que je ne pus résister au désir de m'y baigner. Lorsque je remis enfin pied à terre, la foule des curieux était telle-

ment grande, que mes compagnons durent me frayer un passage à coups de fouet; mais la sensation que je produisais partout à Logon Birni, ainsi que l'hospitalité parfaite que j'y reçus de la part de la cour, devaient me coûter cher plus tard. Un certain nombre d'indigènes du Baghirmi, qui s'étaient joints à nous pour retourner de Koukaoua dans leur pays, craignaient que je n'abusasse de mon crédit pour entreprendre quelque chose contre eux. Ces soupçons furent pour beaucoup dans le genre de réception dont je fus plus tard l'objet dans le Baghirmi.

Le sultan du Logon, de son côté, parut avoir conçu une trop grande idée de ce que je pouvais faire pour lui, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je réussis à obtenir de lui, le lendemain de mon excursion sur le fleuve, la permission de poursuivre mon voyage; car j'étais fermement résolu à étendre mes recherches au delà de celles de mes prédécesseurs, qui avaient eu le Logon pour limite. Toutefois, avant de quitter cette petite principauté, je me livrerai, à son égard, à quelques observations générales.

Je n'ai pu découvrir la signification exacte du nom de Logon, qui exprime moins une idée nationale qu'une convention politique. Les habitants appartiennent à la grande tribu des Massa, dont je me suis déjà occupé, et sont les alliés naturels les plus proches des Mousgou, ainsi que des indigènes du Mandara ou Wandala et du Kotoko. Leur autonomie politique comme peuple de Logone (ou *Logode Logon*, comme ils s'appellent eux-mêmes) est d'origine récente [1], et l'introduction de l'islamisme chez eux date de moins longtemps encore. Leur pays se composait autrefois,

[1] Ce nom ne figure pas dans les annales d'Édriss Alaoma.

comme celui des Mousgou, d'un grand nombre de petites principautés parmi lesquelles la plus puissante fut Honkel, jusqu'à ce que le *miara* ou sultan Broua fonda la ville de Logone, il y a 150 ans, et y fixa sa résidence. Ce prince et ses successeurs immédiats étaient encore païens, et il ne se trouvait, à cette époque, que fort peu de mahométans dans la ville. Le vieux *miara* Sale, que visita Denham, était le père du prince actuel Youssouf, et passe pour le premier petit monarque du pays, qui se soit converti à l'islamisme. Selon d'autres, le premier roi musulman était plus ancien, ce qui ne me paraît pas improbable, attendu qu'il résulte incontestablement, des noms mêmes de quelques-uns des prédécesseurs de Sale, qu'il s'était produit bien plus tôt une influence, au moins extérieure, de l'islamisme. Quoi qu'il en soit, la religion mahométane ne date guère de plus de soixante ans dans le pays; certains habitants de la ville même se rappellent encore fort bien que leurs pères étaient nés païens et ne s'étaient convertis que plus tard à l'islamisme. Mais ce dernier n'y existe encore qu'à l'état le plus grossier, et toute la science religieuse des habitants consiste, sauf pour quelques personnages éminents, en un petit nombre de phrases apprises aveuglément par cœur, et dans la pratique de la circoncision. Dans les campagnes, au contraire, la plupart des habitants professent encore le paganisme.

Le territoire du Logon est situé de la manière la plus favorable, près de deux grands fleuves qui se rejoignent sur sa frontière septentrionale. C'est le fleuve du Logone à l'ouest et le Schari ou Ba à l'est. Quoique les relations par eau se bornent toujours, dans ces pays, à des localités très voisines entre elles, au lieu d'être, comme dans les pays civilisés, la source d'un commerce vaste et productif, ce petit

royaume pourrait se trouver dans des conditions fort avantageuses, s'il n'était constamment opprimé et menacé de tous côtés par de puissants voisins. Vers le sud-ouest, ce sont les Foulbe qui l'envahissent; quant aux sultans du Bornou, ils semblent avoir laissé plus ou moins en repos les habitants du Logon, se contentant d'exiger d'eux un faible tribut pour reconnaître leur indépendance, mais actuellement ce tribut a atteint des proportions relativement très considérables. Le malheureux petit prince du Logon doit, en outre, payer également un tribut au sultan du Baghirmi, et malgré cela, ceux de ses sujets qui demeurent sur la frontière de ce royaume, étaient exposés à des injustices, aux actes les plus arbitraires de la part de ses habitants.

La tribu des Logonais, et surtout la partie féminine, offre généralement un type plus beau que celui de la race du Bornou. Il est étonnant qu'ils se tatouent exactement de la même manière que les Kanori, c'est à dire en se traçant sur le visage six lignes courbes partant des angles extérieurs des yeux pour aller rejoindre la bouche. Ce genre de tatouage porte le même nom chez les deux peuples, quoiqu'il n'y ait rien de commun entre eux ni entre leurs idiomes. Denham est dans une erreur complète, lorsqu'il prétend que la langue des Logonais est identique à celle des Baghirmiens. Il est vrai qu'au Logon, on parle beaucoup le Baghrimma, et c'est peut être cet idiome qu'a entendu Denham; mais la langue indigène dont se servent exclusivement entre eux les Logonais, est entièrement différente de l'idiome de leurs voisins orientaux, et se rapproche, au contraire, beaucoup de l'idiome des Mousgou. Pour autant que j'aie eu l'occasion de l'apprendre, la prononciation en est très difficile, à cause des nombreux sons aspirés qu'elle

renferme, surtout celui du *ch* et du *th;* l'émission de ce dernier donne à la langue quelque ressemblance avec l'anglais.

Pour les moyens d'alimentation des Logonais, leur principale nourriture animale consiste en poisson, que produisent abondamment leurs rivières. Il y a, par contre, pénurie de bœufs et de moutons, dont leurs voisins les ont probablement dépouillés. Les Arabes indigènes seuls en possèdent des troupeaux assez considérables.

La volaille est également assez rare, mais le porc, qui y est au contraire très fréquent, semble être l'objet d'une importante consommation; on n'y connaît cependant pas, comme chez nous, l'élève du porc. Les céréales que l'on cultive au Logon sont le sorgho (*makala*) et le millet (*wiyo*); quant au riz, je n'en vis point. L'agriculture y produit abondamment de l'indigo et du coton, dont la récolte pourrait aller à l'infini dans ce pays plat aux cours d'eau nombreux. L'indigo qui y croît n'est pas de fort bonne qualité. La tisseranderie constitue l'industrie principale de la population, et les chemises qu'elle produit sont réellement d'un travail excellent, mais la teinturerie laisse à désirer [1]. Ce n'est cependant pas l'habileté qui manque en général aux Logonais, et les belles nattes qu'ils savent confectionner constituent le produit le plus renommé de leur industrie; leurs jattes en bois sont également d'un travail très exquis, et bien supérieures à celles de Koukaoua; par contre, les couvercles de paille qu'ils fabriquent ne valent pas ceux du

[1] On voit que mon opinion diffère beaucoup sous ce rapport de celle de Denham (*Travels and Discoveries*, vol. I, p. 237); mais Denham, n'ayant jamais visité Kano, n'avait pas de terme de comparaison pour apprécier les fabricats indigènes.

Darfour. Comme moyen d'échange usuel et commercial, on se sert de bandes de coton larges de 2 à 3 pouces, qui ont une valeur fixe, les morceaux de fer dont parle Denham, n'ayant plus cours depuis longtemps. Comme au Bornou, la forme du gouvernement, au Logon, semble être une monarchie aux pouvoirs limités, le prince étant entouré d'un grand nombre de hauts dignitaires dont il dépend dans une certaine mesure.

Je partis le mardi 16 mars, et j'arrivai de nouveau, aussitôt que j'eus traversé le fleuve, sur un sol vierge de tous pas d'Européens. Le fleuve avait à quelques endroits une profondeur de 8 1/2 pieds, et le pays plat, qu'il inonde en d'autres temps, n'offrait que l'aspect d'un morne marécage. Je me hâtai d'avancer, pour me soustraire aux exhalaisons délétères qu'en dégageait l'ardeur de midi. Plus loin, le pays devint meilleur et montrait un peu plus de vie, principalement dans le voisinage d'un de ces étangs que j'ai décrits dans mon voyage au Mousgou. De jeunes garçons complétement nus barbotaient dans l'eau en compagnie de nombreux sangliers, qui ne vivaient pas en moins bonne intelligence, aux champs, avec les veaux et les chèvres. Les Schoua demeurant aux environs de cet amas d'eau fertilisant, possédaient beaucoup de beaux troupeaux de chevaux. Un peu plus loin, le pays commença à se couvrir de buissons et de forêts servant de retraite à un grand nombre de bêtes féroces, et bientôt nous atteignîmes le village Bata à demi ruiné. Les habitants n'y montraient que trop clairement, par leur attitude inhospitalière, qu'ils n'obéissaient déjà plus à l'autorité du sultan de Logone. Je ne crus donc plus nécessaire de conserver le guide qu'il nous avait donné, et le lendemain matin, nous

poursuivîmes notre voyage sans lui. La forêt devint plus épaisse et plus vigoureuse; des plantes grimpantes s'enroulaient le long des arbres et retombaient en guirlandes aux branches. Le sol était encore parfaitement approprié au développement de végétaux nombreux, tous les endroits offrant de l'eau à peu de distance de la surface du sol. La culture des champs situés aux environs des villages habités soit par des Schoua, soit par des Kanori, n'en était pas moins dénuée d'importance et se bornait à quelque peu de blé et de coton. Ce fut dans ces lieux sauvages que je vis les premières traces du rhinocéros, l'animal le plus dangereux de toute la faune africaine, et qui semble ne se trouver dans aucune des contrées occidentales du Soudan, sauf en quelques endroits, comme dans la petite province de Libtako.

J'avais pris un peu les devants, lorsque soudain je vis miroiter, à travers les branches, les belles eaux d'un grand fleuve au bord duquel je me trouvai aussitôt. Un silence profond régnait autour de moi et nulle brise ne venait rider l'onde transparente. Sauf une couple d'hippopotames qui se plongèrent dans l'eau à notre approche, nous ne vîmes aucune trace d'animaux ni d'hommes; nous n'aperçûmes pas même un seul oiseau aquatique. La rive opposée, plate et sablonneuse, n'était pas moins morne, quoiqu'elle portât les huttes de la petite ville d'Assou. Le fleuve qui passait à mes pieds était le vrai Schari [1],

[1] Ceci se rapporte plutôt aux idées des Européens qu'à celles des indigènes, car, pour ces derniers, le Schari proprement dit n'est que le double fleuve formé en aval de Koussouri, endroit où il touche au pays de Kotoko. Les indigènes du Baghirmi n'appellent jamais « Schari » cet embranchement oriental, mais bien, d'après le nom de la petite ville en « question, Fleuve d'Assou. »

c'est à dire le grand fleuve de Kotoko qui, en se réunissant au petit embranchement du Logone que nous avions traversé la veille, forme le principal affluent du Tsad. Le fleuve venait, à cet endroit, du S. 30. O. et se dirigeait vers le N. 30 E.; il décrit cependant des sinuosités considérables, et vient originairement du midi. La rive était haute d'une quinzaine de pieds, et le point où je me trouvais était éloigné du fleuve de Logone, à l'endroit où il côtoie la capitale, d'environ 3 1/2 milles allemands.

Je vis enfin apparaître le passeur sur la rive opposée, et quelques hommes s'approchèrent dans un bateau. Dès qu'ils furent arrivés assez près de nous pour pouvoir nous reconnaître, ils déclarèrent ne pas pouvoir nous faire passer sans la permission du chef d'Assou et ils rebroussèrent chemin pour aller la demander. Considérant ceci comme une des formalités usitées dans ce pays, je me reposais tranquillement à l'ombre en attendant la réponse du chef. La température était étouffante, le ciel très couvert et les nuages qui s'amassaient au dessus du fleuve annonçaient de la pluie. Nous fûmes forcés d'allumer de grands feux pour préserver nos chevaux des piqûres mortelles des grosses mouches jaunes. Cet insecte qui se trouve surtout aux bords du Schari, est presque aussi dangereux que sa redoutable émule de l'Afrique méridionale. Les bateliers revinrent enfin, mais avec la réponse inattendue que le chef d'Assou me défendait de traverser le fleuve. Profondément étonnés, nous cherchions vainement à nous expliquer la cause de cette prohibition, lorsque les bateliers nous apprirent qu'un des voyageurs du Baghirmi qui étaient venus avec nous de Koukaoua, et nommé Hadj Ahmed, m'avait dépeint comme un homme extrêmement dangereux, dont le séjour au

Baghirmi, pendant l'absence du sultan, eût pu menacer le trône de celui-ci. Toutes les observations que je fis n'aidèrent à rien, et je compris qu'on ne me laisserait pas traverser le fleuve, du moins à cet endroit.

Après quelque réflexion, je résolus donc de tenter le passage sur un autre point. Nous retournâmes en conséquence, une lieue en arrière, pour faire croire à ces individus que nous rentrions à Logon-Birni, puis nous nous dirigeâmes vers le nord. Traversant des forêts épaisses et presque impénétrables, nous arrivâmes, en prenant vers le nord-est, au grand village Bougari, habité, comme la plupart des hameaux environnants, par des Kanori. Nous y reçûmes un bon accueil. Pour une *dora* (ou chemise courte) le *billama* me procura un guide, jeune homme svelte, bien bâti et à moitié nu, armé d'un arc et d'une hache d'armes, sous la conduite duquel nous nous mîmes en route le lendemain avant l'aube, pour arriver au passage de Mele. Nous dûmes agir avec d'autant plus de discrétion, que j'avais vu dans le village un homme qui avait été témoin de notre déception à Assou. Au commencement, nous eûmes encore à traverser des forêts entrecoupées par les champs de blé et les plantations de coton des habitants de Bougari, puis nous arrivâmes sur la grand'route qui conduit de Logon Birni à Mele. Le pays ne tarda pas dès lors à changer d'aspect; de belles prairies s'étendaient à notre gauche, tandis qu'à droite se montraient les ruines de l'ancienne ville de Yenisseki, couvertes de bois. Peu après, nous nous trouvâmes pour la seconde fois au bord du Schari, formant la limite occidentale du royaume de Baghirmi.

La rive du fleuve formait à cet endroit deux étages. Le plus élevé était couvert de fraîche verdure; l'autre, haut

d'une quinzaine de pieds, se composait de sable léger. Nous y rencontrâmes quelques crocodiles qui se prélassaient au soleil. A notre grande joie, nous vîmes arriver à notre appel, de la rive opposée, un bateau qui, contournant la pointe d'un banc de sable qui se trouvait au milieu du fleuve, se dirigea vers nous. A peine fut-il arrivé, que nous payâmes le prix voulu et que nous sautâmes dans la spacieuse embarcation en nous applaudissant de la réussite de notre projet. Le fleuve, en cet endroit, n'était pas large de moins de 900 pas; il passait lentement à l'ouest du banc de sable dont je viens de parler, et les rames des bateliers indiquèrent une profondeur de 15 pieds; l'embranchement oriental, quoique moins large, était beaucoup plus profond et plus impétueux. La rive opposée était escarpée et haute de 25 à 40 pieds; presque au bord se trouvait le village Mele. Nous abordâmes dans une espèce de petit port où nous vîmes d'abord un ichneumon qui allait et venait en faisant frétiller sa queue, comme pour nous souhaiter la bienvenue; les indigènes qui travaillaient dans un petit chantier, nous firent, de leur côté, un bon accueil, surtout après que je leur eus fait quelques petits présents. La beauté des formes et le charme de la physionomie de leurs femmes me firent une impression extrêmement favorable.

Nous continuâmes notre marche sans nous arrêter; mais à peine avions-nous fait un mille de chemin, que nous vîmes venir à nous un homme que mon guide de Koukaoua reconnut aussitôt pour un serviteur du *billama* d'Assou. Comme il était assurément chargé de porter au *billama* de Mele quelque message défavorable pour nous, nous crûmes bon, dès qu'il fut passé, de quitter le chemin direct, pour nous engager dans les champs en chaume. Après une demi-

heure de marche, nous rencontrâmes un autre chemin bien fréquenté et un étang peu profond et plein d'herbes, que l'on nomme au Baghirmi *kamane* ou *gougouli*. Sur ses bords étaient établies des colonies de Schoua pasteurs; il s'étendait à une grande distance, du S. S. O. au N. N. E., et donnait au pays un aspect tout particulier; le nom propre en était Amboussada ou Mboussada. A l'endroit où nous passâmes, il n'y avait qu'un pied d'eau et tout le fond était couvert d'une abondante verdure.

Nous nous tînmes sur le bord oriental de cet étang; à notre gauche le terrain s'élevait et était couvert d'un magnifique rideau de figuiers sauvages, d'une rare beauté. Ce pays me rappelait celui des Mousgou; seulement je n'y avais pas vu d'étangs aussi larges que celui-ci; d'un autre côté, je ne remarquais plus de ces palmiers flabelliformes dominant le feuillage des autres arbres, comme pour former deux forêts superposées. Une série de villages presque continue s'étendait sur cette étroite et fertile zone de verdure. Çà et là, nous voyions un groupe d'indigènes sortant du feuillage épais, tandis que de nombreux troupeaux de bétail émaillaient la prairie marécageuse; quelques animaux plongés dans l'eau jusqu'au cou, broutaient les herbes aquatiques nouvelles. Partout autour de nous se montraient des oiseaux au magnifique plumage, des genres les plus variés; d'un côté le gigantesque pélican descendait de quelque arbre voisin; de l'autre, le Marabou (*Ciconia Marabu*), semblable à un vieillard, se tenait, la tête enfoncée entre les épaules; un peu plus loin, se pavanait l'énorme *dedegami* au plumage bleu, guettant sa proie, ou le *Plotus* au long cou pareil à un serpent. L'ibis blanc se cherchait avec avidité quelque nourriture et, parmi tous ces animaux auxquels se joignaient

de nombreux canards à la marche chancelante, voletaient une foule de passereaux en troupes plus ou moins grandes. De temps en temps, sortait du fourré quelque sanglier accompagné d'une suite nombreuse de marcassins, courant se plonger dans l'eau fraîche. En un mot, le chasseur et le naturaliste auraient trouvé là un champ d'exploration pour ainsi dire inépuisable; seulement, je me doutais qu'il se tramait quelque chose pour m'empêcher de pénétrer plus loin dans le pays, et cette pensée m'ôtait toute envie de me livrer à la chasse.

Peut-être eût-il mieux valu ne pas nous arrêter et pousser en avant, mais je souffrais cruellement de la chaleur et, du reste, je ne pouvais entrer de force dans le pays. Je résolus donc de faire halte à côté d'un village de Schoua. Je venais de m'étendre à l'ombre d'un beau figuier sauvage, lorsque je vis arriver le chef de Mele, accompagné de sept ou huit Schoua armés. Ils s'adressèrent d'abord à mon guide Grema Abdou, puis me déclarèrent que je ne pouvais continuer mon voyage, avant que l'on n'eût reçu à cet égard des ordres de la capitale. Je consentis à attendre quelques jours, à la condition que l'on me donnât une habitation et des vivres. On me promit l'un et l'autre, et tandis que Grema continuait seul le voyage pour porter mes lettres à la capitale, nous retournâmes à Mele.

Mele est situé d'une manière fort remarquable sur la rive escarpée du grand fleuve navigable, qui y prend la direction du nord-ouest pour aller se réunir au fleuve de Logone, à huit ou neuf milles plus loin, près d'un endroit nommé Sina Fatscha, à environ un mille au dessous de Koussouri. Le fleuve de Logone, à son tour, n'atteint ce confluent qu'à six milles de Logon Birni. J'ai déjà fait remarquer que le nom

« Schari » appartient à l'idiome des Kotoko, tandis que les habitants du Baghirmi disent : « Ba, » en y ajoutant le nom de l'endroit où le fleuve passe; c'est ainsi qu'ils disent « Ba Mele, » « Ba Assou, » « Ba Bousso, » etc. Mon séjour à Mele me fut d'une grande utilité, en ce qu'il me permit de me former une idée exacte du courant du Schari et de ses rapports avec le fleuve de Logone. Je recueillis aussi une foule de renseignements plus ou moins vagues, il est vrai, sur le courant supérieur de ces deux fleuves et sur les localités et les domaines riverains.

J'aurais pu ainsi passer utilement et même agréablement les six ou sept jours de ma halte forcée, à Mele, n'eût été l'ennui que me causaient mes incertitudes à l'égard de la suite de mon voyage. J'aimais à me tenir à l'ombre d'un bel arbre, situé à un point de la rive d'où je jouissais d'un point de vue très étendu sur le fleuve, des côtés du nord et de l'ouest. Le mouvement du fleuve était fort insignifiant, mais, par contre, le long banc de sable qu'il renfermait était fréquemment visité par quelque crocodile ou par la joyeuse jeunesse du village, qui traversait le courant à la nage, pour venir visiter les ustensiles de pêche et faire sécher les filets. Le fleuve abonde en poissons et en crocodiles, dont la chair est très recherchée; il s'y trouve encore un autre animal très grand, probablement identique à l'ayou (*Manatus Vogelii*).

Mon impatience de quitter Mele fut encore excitée par les symptômes irrécusables de l'approche de la saison des pluies. Le ciel était ordinairement couvert, et un épais brouillard enveloppait déjà souvent, le matin, tout le pays environnant. La température était en même temps assez fraîche, le thermomètre ne marquant que de 14° à 17° C.

(11°,2 à 13°,6 R.), mais vers midi elle devenait étouffante, de 34° à 39° C. (27°,2 à 31°,2 R.); plus tard dans la journée, il s'élevait d'ordinaire un vent violent. Vers le milieu du huitième jour, je vis enfin revenir, à ma grande joie, mon compagnon Grema Abdou, accompagné de deux serviteurs du *serma* ou *kadamange*, gouverneur chargé de remplacer le sultan pendant son absence. Ils me remirent un document revêtu d'un grand sceau noir, en vertu duquel je pouvais aller attendre la réponse du sultan à Bougoman, ville située plus haut sur le fleuve, à charge pour les habitants de cette ville et de Miṣkin, sa voisine, de me pourvoir de poisson frais et de lait. J'aurais préféré pouvoir me joindre à la suite du sultan, mais je n'en fus pas moins heureux de pouvoir enfin quitter Mele.

Nous partîmes encore le même jour. Notre route nous conduisit le long d'un petit embranchement du fleuve principal, qui rejoint de nouveau celui-ci, un peu au dessus de Mele. L'île ainsi formée était toute couverte de bois et semblait entièrement abandonnée aux bêtes sauvages, sauf un petit village de pêcheurs. Nous y vîmes distinctement une troupe d'une douzaine d'antilopes de l'espèce nommée *mohor* ou *himraïe* (*Antilope Sœmmeringii*), et ensuite, à notre grand étonnement, une bande de vingt et un crocodiles tous couchés sur le sable, le ventre au soleil; ils n'étaient pas fort grands, le plus long ne mesurant qu'une douzaine de pieds. Malgré ces amphibies, qui paraissaient foisonner dans cet embranchement du fleuve, je vis les femmes venir y puiser de l'eau et s'y baigner sans crainte; cette partie du fleuve était large d'une centaine de pas et semblait très profonde, circonstance qui atténuait considérablement le danger. Le lendemain, nous nous dirigeâmes

plus à l'est, en marchant vers le Mboussada, que nous avions eu d'abord à notre gauche, et nous le traversâmes pour atteindre la colonie Kanori nommée Moustafadji. Il existe plusieurs colonies semblables dans cette partie du Baghirmi, colonies fondées dans le pays, après la décadence du Bornou, par des Kanori, auxquels il doit le peu de culture qui s'y produit; il faut surtout citer la culture du coton ainsi que la teinturerie, qui s'y rattache. Moustafadji étant le pays de la femme de mon guide et le séjour de son beau-père, nous y trouvâmes un accueil hospitalier. Le Schari se trouvait à environ 3 1/2 lieues de cet endroit.

En partant de là, nous traversâmes un pays peuplé et bien cultivé, situé vers le sud-ouest. On y voyait surtout beaucoup de coton planté en sillons, comme il est d'usage, je crois, en Amérique et dans l'Inde. Nous passâmes la nuit dans une autre colonie Kanori, nommée Matouari, éloignée d'un mille environ du Schari, qui portait en cet endroit, sur sa rive occidentale, la ville de Bougoman. Mais quand nous arrivâmes le lendemain matin au fleuve, je fus étonné du peu d'importance qu'il offrait, en comparaison de l'aspect grandiose qui le caractérise plus bas. J'aurais cru n'en voir qu'un embranchement, si l'on ne m'eût assuré positivement le contraire. Près de la ville de Miltou (10° latitude N. et 17° longitude E. de Greenwich), située à environ 30 milles allemands au sud-est de Bougoman, un embranchement du Schari se dirige plus vers le nord que le fleuve principal, et passe devant la ville de Batschikam dont il porte ordinairement le nom; d'après tous les renseignements qui me furent donnés, cet embranchement retourne déjà au fleuve lui-même, à un mille au dessus de Bougoman, près de la ville de Miskin.

La ville de Bougoman, située sur l'autre rive du fleuve, compte environ 8,000 habitants; résidence d'un gouverneur vassal du Baghirmi, elle offrait de loin l'aspect d'une ville déchue, du moins par l'état de son mur d'enceinte; elle était néanmoins abondamment ornée d'arbres des espèces les plus variées, parmi lesquels les palmiers flabelliformes et les palmiers d'Égypte dominaient fort agréablement.

C'était précisément jour de marché à Bougoman, et une troupe de marchands qui attendaient le bateau pour traverser le fleuve, animaient le beau spectacle dont nous étions entourés. Mon guide Grema Abdou et les deux serviteurs du *serma* de Massena entrèrent ensemble dans la ville pour annoncer mon arrivée, et je restai seul avec mon équipage, sur la rive plate et sablonneuse du fleuve, qui est largement inondée dans la saison des pluies. Nous attendîmes en vain pendant plusieurs heures le retour de nos compagnons; à midi ils n'étaient pas encore revenus. Pendant ce temps, privés d'ombre, nous souffrions horriblement de la chaleur, qui n'est jamais plus intense, dans ces contrées, qu'à l'approche de la saison des pluies. Le thermomètre indiquait ordinairement pendant ces derniers jours, à deux heures de l'après-midi, 33° à 34° R. Enfin à trois heures arrivèrent les messagers, mais avec quelle réponse! Le gouverneur de Bougoman refusait d'exécuter les ordres formels de son maître et m'interdisait l'accès de la ville! Il ne nous restait donc rien à faire que de retourner d'abord à Matouari, où nous avions été si bien reçus, la veille au soir.

Mon intention était de retourner à Logon Birni et d'y attendre la suite des événements, mais mes compagnons du Baghirmi me déclarèrent que je n'étais plus libre de quitter

le pays à mon gré, et l'on résolut de continuer à marcher vers la capitale, afin d'y agir selon les circonstances. Sur notre route s'étendait une vaste zone de terrain, large de plus de cinq milles, couverte de forêts, mais dépourvue d'eau pendant cette saison de l'année. Nous préférâmes, par ce motif, la traverser de nuit. Après avoir dit cordialement adieu aux habitants hospitatiers de Matouari, nous partîmes dans l'après-midi du 29 mars; nous abreuvâmes encore une fois nos animaux au bord de cette forêt sauvage, près d'un hameau qui portait le nom attrayant de Bourou Nyigo, « caverne aux hyènes; » vers minuit nous prîmes quelques heures de repos, pendant lesquelles nous ne fûmes inquiétés ni par les hommes ni par les animaux, et le lendemain matin, nous arrivions sains et saufs au village Mokori. Bêtes et gens se pressèrent aussitôt autour du puits, le premier que nous rencontrions depuis Bourou Nyigo, c'est à dire sur une distance d'environ 6 milles allemands; ce puits devait, en cette saison, alimenter tous les environs altérés, et les habitants des hameaux circonvoisins arrivaient de plusieurs lieues à la ronde pour s'y procurer de l'eau. La forêt que nous venions de traverser se composait principalement d'épais buissons, où ne se montraient que rarement de grands arbres tels que les balanistes, les *Mimosa*, les tamariniers et les palmiers flabelliformes. Pendant la saison des pluies, comme je pus m'en convaincre à mon retour de Massena, elle ne forme qu'une série de marécages, couverts alors d'une luxuriante végétation. Le rhinocéros, l'éléphant, la girafe, le lion, l'hyène, le léopard et d'autres animaux féroces y fourmillent.

Mokori avait l'air très habitable, et le bruit continuel du broiement de l'indigo dans les teintureries, y indiquait une

certaine industrie. Traversant une contrée bien cultivée, nous arrivâmes encore le même jour au village Bakada, composé de plusieurs groupes ou hameaux, et situé à 2 1/2 milles allemands seulement de la capitale. Je résolus de m'y arrêter et d'envoyer à Massena, le lendemain 31 mars, Grema Abdou avec les deux serviteurs du *serma,* pour faire connaître au gouverneur la conduite du chef de Bougoman, et demander ce que j'avais à faire. Je fis halte d'autant plus volontiers à Bakada, que ma bonne étoile m'avait conduit dans la maison d'un homme dont le souvenir est l'un des plus agréables que m'aient laissé tous mes voyages, et qui contribua pour beaucoup à alléger les ennuis de ma situation; car je fus forcé d'attendre pendant sept mortelles journées le retour de mon guide de la capitale voisine.

Mon excellent hôte, Hadj Bou Bakr Sadik, homme âgé et maigre, était aussi aimable que véritablement pieux et instruit. Je lui dois beaucoup, pour la bonté qu'il me témoigna et les renseignements importants que je reçus de lui. Personne ne me donna un aperçu plus clair de l'organisation et de l'histoire de ces pays. Bou Bakr avait fait trois fois le pèlerinage de la Mecque, où il avait eu l'occasion de voir les grands vaisseaux des chrétiens dans le golfe de Djedda ou mer Rouge. Il se rappelait fort exactement plusieurs endroits où il avait passé dans ses voyages. Il me dépeignit sous les couleurs les plus vives la grande guerre nationale qui avait existé entre ses compatriotes et le cheik du Bornou, Mohammed El Kanemi, guerre à laquelle il avait pris une grande part personnelle. Il aimait surtout à me raconter les batailles où les habitants du Baghirmi étaient parvenus à repousser les fanatiques Foulbe. Bou Bakr était un patriote dans la véritable acception du mot; quoique sujet dévoué de son sultan,

il se plaignait amèrement de la décadence de sa patrie, surtout en comparaison de sa prospérité passée, au temps où le sultan du Wadaï, Abd El Kerim Saboun, conquit le pays, pilla ses trésors, rendit le roi tributaire et réduisit en esclavage un grand nombre de ses habitants. Le bon vieillard déplorait non seulement la ruine de la liberté et du bien-être de sa patrie, mais, dans sa tristesse, il allait jusqu'à s'imaginer que la décadence et la désolation s'étaient étendues à la nature elle-même; des contrées entières, disait-il, autrefois couvertes de villages, étaient devenues depuis lors des lieux sauvages, et des endroits autrefois bien pourvus d'eau souffraient maintenant de la plus grande aridité. « Des vers, » me disait-il, « dévorent les céréales et les légumes, et nous condamnent à mourir de faim. »

Tout cela était vrai, en ce qui concernait la situation actuelle du pays; car, quoique je ne puisse pas garantir que les conditions physiques du pays aient été autrefois plus favorables, il fut cependant une époque où il jouissait d'une influence politique et d'un bien-être plus grands. Autrefois le Baghirmi avait devancé de beaucoup son voisin oriental, sous le rapport du développement des facultés naturelles de l'homme, et ses habitants avaient acquis des richesses considérables par d'heureuses entreprises contre Dirki, dans la grande vallée de Tebou (Henderi Teda) sur la route du Fezzan; ces richesses ne se composaient pas seulement de corail et d'objets de grand luxe, mais encore d'argent, consistant en écus autrichiens et espagnols. Tout cela avait été pris, pendant les dix premières années de ce siècle, par le sultan du Wadaï, Abd El Kerim Saboun, qui, au dire de gens dignes de foi, emporta en argent cinq charges de chameau, soit environ 1,500 livres pesant;

à la vérité, le pays semblait être frappé d'une malédiction divine, comme châtiment des impiétés du dernier sultan et des crimes de ses ancêtres. Dans aucun des pays du Soudan que je visitai, je ne rencontrai d'effroyables multitudes de vers et d'insectes comme au Baghirmi. Il s'y trouve surtout des myriades de grands vers noirs, nommés *hallou ouendi*, longs comme les plus grandes chenilles, mais beaucoup plus gros, qui dévorent une partie considérable des produits du sol. Un autre insecte, plus petit mais non moins vorace, est le *koundjoungdjoudou*, scarabée jaune, long de 1 1/2 pouce environ, dont les pauvres habitants se vengent de la même manière que d'autres le font des sauterelles, c'est à dire en le mangeant lorsqu'il est devenu gros et gras à leurs dépens. Un autre fléau, ce sont les fourmis noires et blanches (*Termes Mordax* et *Termes Fatalis*), contre lesquelles j'eus moi-même à soutenir une lutte aussi vaine qu'acharnée. Ayant vu que ces voraces insectes menaçaient de détruire complétement mon lit, je le posai sur plusieurs pieux solides et très élevés; mais il ne fallut qu'une couple de jours à l'ennemi pour prendre également cette position, après avoir rongé deux fortes nattes tressées du jonc le plus grossier, dévoré une grande partie de mon tapis turc et détruit plusieurs autres objets. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine du monde que je parvins, pendant la suite de mon séjour au Baghirmi, à préserver d'une destruction complète tout ce que je possédais, car leur avidité et leur faculté destructrice semblent augmenter au commencement de la saison des pluies, qui approchait rapidement alors. Le temps était extrêmement lourd; le 3 avril, éclata le premier orage qui, dès lors, devint presque quotidien, mais avec peu de pluie, en général.

A part mes entretiens avec mon excellent hôte, le village de Bakada n'offrait que peu d'attrait. C'était primitivement un village d'esclaves; à peine y découvrait-on quelque trace de l'élève du bétail, tandis que le lait et le beurre y étaient des articles de luxe; on ne pouvait même pas s'y procurer un poulet. Par contre, cet endroit était le plus fertile du pays, sous le rapport de la production des céréales, soigneusement semées en sillons. Le sorgho y formait le produit principal de l'agriculture; il s'y trouvait en outre beaucoup de sésame, du coton et de l'indigo. Chaque dimanche se tenait, près du hameau occidental du village, un marché réellement misérable; tous les objets de luxe qui s'y trouvaient, consistaient en un seul mouton famélique, et, comme échantillon des produits des pays civilisés, j'y découvris une demi-feuille de papier à écrire.

La route très fréquentée, à côté de laquelle se trouvait le village, offrait cependant plusieurs choses digne d'intérêt. Tantôt c'étaient des pèlerins de toutes les parties du Soudan, qui allaient vers l'Orient ou en revenaient; tantôt de petites troupes de marchands du Haoussa, hommes robustes et actifs, contents de peu, qui avaient transporté sur la tête, depuis Kano, leurs petits paquets de chemises teintes à l'indigo et d'autres marchandises, pour les échanger à Massena contre les beaux ânes du Darfour. Nous remarquâmes avec non moins d'intérêt quelques individus appartenant à une nombreuse caravane des Djellaba, tribu originaire de la vallée du Nil et immigrée au Wadaï depuis une centaine d'années. C'est entre leurs mains que se trouve tout le commerce de gros du Wadaï, qu'ils exploitent en compagnies, dont chacune a son itinéraire, de manière à traverser le pays dans toutes les directions. Ils exportent principalement

vers l'occident le beau cuivre de la célèbre mine El Hofra, située au midi du Darfour, article qu'ils conduisent jusqu'à Kano ; ils se livrent également au trafic des ânes que je viens de citer, ainsi que de l'excellent sel gemme du Bahr El Ghasal, qu'ils vont vendre jusqu'à Logone et Koussouri. La charge des individus qui venaient à Bakada se composait également de ce dernier produit ; j'achetai, moyennant une feuille de papier, un peu de ce sel, et je le trouvai fort bon, sauf qu'il avait un goût de poisson assez prononcé.

Il eût été de mon intérêt de m'attacher le plus possible ces gens, et surtout les pèlerins qui forment réellement l'opinion publique dans ces pays. Malheureusement mes moyens étaient trop restreints ; toute ma fortune consistait alors en 3,000 coquillages, représentant une valeur d'un peu plus d'un écu d'Espagne, une petite provision de perles de verre, quelques miroirs et des aiguilles à coudre. C'est à l'aide de ces ressources que je devais pourvoir à mes besoins quotidiens (car les bandes de coton coursables en ce pays me manquaient complétement) et payer l'abreuvement de mon cheval ; je ne pus donc donner aux pieux pèlerins que des aiguilles, dont j'avais le plus. La munificence avec laquelle je les leur distribuai me valut bientôt le spirituel sobriquet de *malaribra,* ou « prince aux aiguilles. »

J'avais cependant beaucoup de peine à ne pas perdre patience. Enfin, dans la soirée du 6 avril, mon compagnon Grema revint, accompagné d'un messager du vice-gouverneur, qui avait pour mission, non de m'apporter une réponse décisive, mais de m'exhorter à attendre patiemment le bon plaisir du sultan lui-même. Afin que je ne souffrisse pas de la faim, ils me remirent un mouton à abattre et une chemise pour m'acheter des vivres, après quoi ils retournèrent

à la ville. Je résolus donc d'attendre encore pendant quelques jours. Le 13, mon excellent hôte se rendit lui-même à la ville et s'adressa de nouveau, en mon nom, au vice-gouverneur, qui me promit de la manière la plus formelle une réponse décisive pour le 15 au soir; mais je ne vis arriver ni la réponse ni le bon vieillard lui-même. Ma patience était à bout. Le 16 avril, au point du jour, je m'apprêtai à partir; le ciel était couvert, et il pleuvait un peu, mais ni cette circonstance, ni les représentations des parents et amis de Bou Bakr ne purent me retenir. Quand la pluie eut un peu cessé, je montai à cheval et je partis avec mes domestiques, aussi mécontents que moi.

Nous reprîmes le même chemin que nous avions suivi en arrivant; mais nous nous arrêtâmes déjà à Mokori, la prochaine station, située à quelques lieues à l'est de cette vaste et aride région de forêts, pour voir s'il n'arriverait pas, dans le courant de la journée, des nouvelles de la capitale. Après le coucher du soleil, quand la foule se fut dissipée, j'évaluai la température de l'eau du puits, profond de 15 brasses, température que je trouvai être de 30°2 C. (24°2 R.); celle de l'air était, au même moment, de 30° C. (24° R.), après s'être élevée, à une heure de l'après-midi, à 37° 4 C. (29° 9 R.). La journée s'étant passée sans aucun incident qui fût de nature à modifier mes résolutions, nous nous remîmes en marche le lendemain matin. On m'avait conseillé, à Mokori, de traverser le Schari près de Klessem, village situé à environ 4 milles de Mele, vers la partie inférieure du fleuve; en conséquence, je croisai bientôt le sentier par où nous étions venus précédemment, pour traverser le plus rapidement possible l'aride forêt qui s'étendait vers le nord. L'aspect de cette dernière ne s'était pas encore beaucoup

modifié, les pluies ayant jusqu'alors été peu fréquentes. Quoiqu'elle fourmillât d'animaux féroces, nous n'y vîmes rien d'extraordinaire, si ce n'est un groupe de cinq antilopes de la belle espèce aux cornes droites, nommée *Oryx*, qui se tenaient à quelque distance, nous regardant d'un air curieux et sans frayeur. C'était la première fois que je voyais ce bel animal en liberté; plus tard, je le rencontrai plus fréquemment. Mon gai domestique Schoua me montra le coucou indicateur (*Cuculus Indicator*), petit oiseau qui a donné lieu, dans toute l'Afrique, aux contes les plus merveilleux. Les Schoua, par exemple, le nomment *schneter*, et le considèrent comme une vieille femme métamorphosée qui cherche son petit-fils perdu en l'appelant toujours : « *schneter, schneter!* »

Nous arrivâmes ainsi à un endroit abandonné, nommé Marga, où le chemin se divisait. Pour arriver au Schari en aval de Mele, il nous eût fallu prendre l'embranchement qui allait vers le nord, mais malheureusement il n'offrait aucune trace de passage récent, tandis que l'autre était fort battu. Je voulus néanmoins choisir le premier, mais mes pauvres domestiques s'abandonnèrent aux plaintes les plus vives, me reprochant de vouloir mettre en jeu notre vie à tous, dans ces lieux déserts et sauvages. J'eus la faiblesse de prêter l'oreille à leurs doléances, et je pris le sentier le plus fréquenté, non sans un mauvais pressentiment, car nous devions nécessairement rentrer dans les contrées que nous avions visitées précédemment et où j'étais parfaitement connu.

L'obscurité nous força de nous arrêter au beau milieu de la forêt. A peine étions-nous occupés à nous chercher un peu de bois sec, que les bêtes féroces, cachées tout autour dans l'épaisseur du bois, commencèrent à élever mille

bruits sinistres; il me fallut tirer plusieurs coups de fusil, avant qu'il nous fut possible d'allumer un petit feu, et ce ne fut qu'en jetant continuellement devant nous des tisons enflammés, que nous pûmes parvenir à rassembler du bois en suffisance. Nous veillâmes tour à tour pour entretenir les feux, ce qui ne nous empêcha pas d'être attaqués par deux hyènes, dont l'une paya de la vie son audace. Ce ne fut qu'avec les plus grandes peines que nous parvînmes à tenir à distance les animaux féroces, pendant le reste de cette nuit sans sommeil. Quand nous repartîmes, au point du jour, la forêt ne tarda pas à s'éclaircir. Nous passâmes près de deux grands étangs et nous arrivâmes dans des champs qui appartenaient, à mon grand ennui, au village Kokorotsche, endroit où j'avais déjà passé en me rendant de Mele à Bougoman. Je n'en affectai pas moins une grande tranquillité, et je fis halte en donnant à mes domestiques l'ordre d'abattre et d'apprêter le mouton que Grema m'avait apporté de la capitale. Sur ces entrefaites arriva de Moustafadji le beau-père de Grema, duquel j'avais reçu l'hospitalité. Il me dit, et d'un air inquiet, que l'on ne me permettrait pas de quitter simplement le pays à mon gré; mais ni lui, ni plus tard le chef de Kokorotsche ne m'avertirent que le vice-gouverneur avait déjà envoyé des émissaires à ma poursuite pour m'arrêter; dans tous les cas, il eût été préférable pour moi que mon sort se décidât en cet endroit, plutôt qu'à Mele.

Les environs de Kokorotsche offraient un aspect agréable; j'y remarquai un cours d'eau considérable, profond en apparence, bordé d'arbres magnifiques, au feuillage touffu. Les fortes pluies tombées depuis une huitaine de jours, avaient ranimé partout la végétation, et toute la contrée était déjà revêtue de sa robe printanière. De belles prairies s'éten-

daient devant nous, et nous passâmes à côté de plusieurs vastes étangs dont les bords, capricieusement découpés, étaient ornés d'une luxuriante verdure. Nous arrivâmes ainsi sur le territoire de Mele, où régnait déjà une grande activité, à cause des travaux de la saison des pluies ; on y sarclait les champs, mettant le feu aux buissons et aux tronçons d'arbres pour en employer les cendres à fumer les terres. N'ayant pas encore suivi d'aussi près le fleuve, je n'avais pas remarqué jusqu'alors les gigantesques nids des termites, dont les dimensions me frappèrent d'étonnement. Ces énormes éminences n'avaient pas la forme conique habituelle, mais ressemblaient plutôt à celles que j'avais vues près du Benouë et qui avaient le sommet légèrement arrondi. Ces nids atteignaient une hauteur de 30 à 40 pieds, et quelques-uns ne mesuraient pas moins de 200 pieds de circonférence à la base. A mon arrivée à Mele, les habitants me saluèrent comme une ancienne connaissance, et je plantai tranquillement ma tente à l'endroit où j'avais campé la fois précédente.

Le lendemain matin, 19 avril, je me rendis de bonne heure chez le chef du village, pour traiter avec lui du passage du fleuve, en m'efforçant de le gagner à mes intérêts par un petit présent. Peu après, je le vis entrer tout à coup dans ma tente, m'annonçant que des agents du vice-gouverneur étaient arrivés pour m'empêcher de poursuivre mon voyage. Il me demanda ce que je comptais faire dans cette occurence, et, pendant que je tâchais d'obtenir de lui la permission de passer du moins quelque temps au village voisin de Klessem, je vis entrer successivement dans ma tente un certain nombre d'individus qui me saisirent tout d'un coup et me mirent des chaînes aux jambes. Ce fut peut-être un bonheur

que la chose eût ainsi lieu par surprise, car si j'eusse pu m'y attendre, j'aurais bien certainement fait usage de mes armes; mais pris ainsi à l'improviste et terrassé, je me soumis, sans mot dire, à cet ignoble traitement. Mes agresseurs s'emparèrent non seulement de mes armes, mais encore de mes bagages et, ce qui me révolta le plus, firent main-basse sur mon chronomètre, ma boussole et mon journal de voyages. Ils démontèrent ensuite ma tente et me conduisirent à un endroit voisin, où je restai sous la garde de deux serviteurs du vice-gouverneur. Mes domestiques avaient également été mis aux fers dès le premier moment, mais on les délivra bientôt, sans quoi j'aurais été privé de tout service; ils restèrent fidèlement auprès de moi, tâchant ainsi d'adoucir mon malheureux sort. Plus tard, dans la journée, je vis l'esclave de l'*alifa ba* monter sur mon cheval, s'emparer d'un de mes pistolets et partir pour Massena. L'*alifa ba* est, au Baghirmi, le fonctionnaire dont les attributions répondent à celles du « roi des eaux » à Logone.

Heureusement j'obtins, le soir, la restitution de ma tente, mais je dus y rester encore pendant quatre jours, enchaîné comme un esclave. J'avais sur moi la relation du premier voyage de Mungo Park, et j'y lus avec un double intérêt, vu ma situation, le récit de ce qu'il eut à souffrir des Loudamar (Ouëlad Ammer) et son héroïque exemple ne manqua pas de soutenir mon courage. Enfin, je vis arriver, le quatrième jour de ma captivité, mon ancien ami Hadj Bou Bakr Sadik, de Bakada, montant mon propre cheval. Stupéfait de me voir enchaîné de la sorte, il ordonna de me délivrer immédiatement et me loua beaucoup de ne pas avoir voulu rester plus longtemps à Bakada; il me promit, en outre, que je visiterais désormais la capitale sans nouvel encombre. Toutefois,

notre départ fut différé d'un jour, le serviteur en chef du vice-gouverneur n'étant pas encore arrivé. On me restitua tout mon bien, sauf mes pistolets qui avaient été envoyés à la capitale.

Le 25 avril, nous reprîmes donc de grand matin notre voyage vers l'est. Mes pauvres domestiques, découragés par le mauvais traitement que nous venions de subir, nous accompagnèrent bien malgré eux, en jetant de tristes regards vers la rive occidentale du Schari. Le fleuve avait atteint son niveau le plus bas, après avoir décru de deux pieds encore depuis mon arrivée à Mele, le 18 avril. Notre marche était assez directe et nous conduisait vers l'endroit où, en revenant de Bakada, j'avais cédé aux prières de mes domestiques en choisissant le chemin méridional de Kokorotsche. Nous fîmes halte à une couple de lieues de cet endroit et du village abandonné de Marga, près du village Kada Marga, nouvellement construit par les habitants de ce dernier. Nous y vîmes un grand nombre d'autruches domestiques. Nous passâmes la nuit du lendemain à plus d'un mille au delà de Bakada et, le 27 avril, nous reprîmes de bonne heure notre marche, pour tâcher d'atteindre Massena avant la chaleur du midi. Le pays était bien cultivé et orné d'arbres, consistant principalement en *talha* et en *hadjïlidj*. Le sol se composait de sable, mais plus loin il devenait argileux et contenait plusieurs excavations où se forment des étangs considérables pendant la saison des pluies. A cet endroit, le pays était orné de beaux tamariniers et de palmiers d'Égypte. Après avoir traversé pendant quelque temps un site bien couvert d'herbes, où des pasteurs Schoua et Foulbe vivaient ensemble en très bonne intelligence, nous vîmes soudain une vallée brillant de la plus belle verdure et jonchée au loin

de ruines de maisons d'argile. C'était Massena, la capitale du pays, qui offrait aux regards le même aspect de solitude et de désolation que le reste du royaume.

Mais je ne devais pas encore franchir sans obstacle l'enceinte sacrée de cette capitale à moitié déserte; il fallait d'abord que l'on annonçât mon arrivée au vice-gouverneur, et, sous ce prétexte, on me fit attendre pendant plus d'une heure et demie devant la porte de la ville où il n'y avait pas d'ombre, si peu que ce fût. Ce ne fut qu'après cette nouvelle humiliation, que l'on me permit de faire ma modeste entrée dans la capitale. Peu d'êtres humains se montraient à ma vue; de vastes prairies s'étendaient à des distances considérables, principalement à ma droite, dans la partie méridionale de la ville. Nous arrivâmes alors au quartier habité, où on me logea dans une maison d'argile, composée d'une antichambre bien aérée, de quatre petites salles, et entourée d'une cour, close par une muraille d'argile peu élevée. A peine eus-je pris possession de mon logement, qu'une foule de gens vinrent me saluer au nom du vice-gouverneur. Bientôt arriva également un esclave de confiance de ce dernier, pour recevoir les présents que je destinais à son maître. Ces présents consistaient en une pièce de coton imprimé, assez grande pour en faire une chemise, un turban égyptien et divers articles de parfumeries. Je fis saluer en même temps bien respectueusement le *serma*, tout en déclarant ne pouvoir me présenter personnellement à lui, qu'après restitution de mes pistolets. Nous finimes enfin par convenir que le vice-gouverneur me les remettrait lui-même, en me donnant audience.

Je me rendis donc, dans l'après-midi, chez ce personnage, accompagné de Bou Bakr. C'était un homme d'un certain

âge, à l'air assez bienveillant, et à l'extérieur très modeste; son costume se composait d'une simple chemise bleu foncé, qui avait déjà perdu sa première fraîcheur. Après les salutations d'usage, je lui déclarai que le manque de vivres et la négligence dont j'avais été l'objet, m'avaient forcé de retourner à Bakada, et que le plus vif désir du gouvernement qui m'avait envoyé était de vivre en bons rapports avec tous les princes de la terre. J'ajoutai que j'étais venu en ce pays dans l'espoir d'ouvrir les relations les plus amicales avec ses habitants; pour complimenter le sultan à l'égard de son expédition militaire à laquelle je désirais me joindre, et que je déplorais d'autant plus vivement le traitement dont j'avais été l'objet. L'émir Edriss, car tel était le titre dont je l'avais salué, selon les instructions de Bou Bakr, excusa la conduite de ses compatriotes envers moi, en disant qu'ignorant le caractère avec lequel nous nous présentions, ils avaient agi envers moi comme ils l'auraient fait avec n'importe qui, en cas d'infraction aux lois du pays. Il me fit rendre ensuite mes pistolets en présence de tout l'auditoire, en m'invitant d'attendre avec patience le retour du sultan. Je ne pouvais que suivre son conseil, sauf à passer mon temps de la manière la plus utile et la plus agréable possible.

Telle fut ma réception dans la capitale du *banga* ou sultan du Baghirmi. Mon séjour dans cette ville devait durer trois mois. Le chapitre suivant en donnera le récit, et révèlera brièvement au lecteur le résultat de mes études sur le pays et ses habitants.

CHAPITRE III.

APERÇU DE L'HISTOIRE DU BAGHIRMI. — ÉTAT GÉNÉRAL DU PAYS ET DE SES HABITANTS. — SÉJOUR A MASSENA. — RETOUR A KOUKAOUA. — MORT DU DOCTEUR OVERWEG.

Jetons d'abord un coup d'œil sur l'histoire du pays où j'étais entré sous des auspices si défavorables, et dont l'exploration plus complète me fut malheureusement interdite.

Les documents relatifs à l'histoire de la Nigritie orientale sont encore beaucoup plus rares que ceux qui ont rapport à la partie occidentale. Les recherches que j'ai pu faire à l'égard de cette dernière, et qui sont mentionnées d'une manière plus détaillée dans mon grand ouvrage, révèlent clairement un développement continu, dont on ne se doutait pas auparavant, et dont la connaissance peut être aisément complétée par de nouveaux matériaux. Mais tandis que nous possédons, par les annales d'Ahmed Baba, l'histoire presque complète du royaume de Sonrhaï et des villes célèbres de

Gogo et de Tombouctou, ainsi que les chroniques et les récits de l'imam Ahmed, pour le Bornou, il n'a pas encore été trouvé, jusqu'à ce jour, de documents semblables pour la Nigritie orientale, c'est à dire pour le Baghirmi, le Wadaï ou Dar Soulaï et le Darfour. A part les renseignements donnés par les habitants eux-mêmes, nous ne possédons à cet égard que des notions rares, incohérentes et fort vagues, dues aux auteurs arabes du moyen-âge. Le seul auteur qui s'occupe plus spécialement de cette moitié orientale du Soudan, est Léon l'Africain, qui donne la description d'un vaste et puissant royaume situé dans ces contrées, et qu'il désigne sous le nom de Gaoga. Ce nom a donné lieu à de nombreuses erreurs et à des hypothèses dénuées de fondement, à cause d'une certaine analogie qu'il semble offrir avec celui de la capitale du Sonrhaï (Gao, Gaouo, Gogo); mais après un examen sérieux des assertions de Léon, il est hors de doute pour moi, que son Gaoga n'était que la dynastie fondée chez les Kouka par les Boulala, maîtres du littoral du Fittri, en même temps que leur capitale, Jaouo (Dschaouo); car, ainsi que nous l'avons vu, cette dynastie avait fondé, au xvie siècle, un puissant royaume au nord-est du Tsad. Les relations de Léon embrassent donc l'histoire des pays situés au nord du Baghirmi, et non celle du Baghirmi lui-même; du reste, Léon ne pouvait rien connaître de ce dernier pays, dont toute l'histoire est postérieure à l'époque de ce voyageur.

La famille qui donna le premier souverain au Baghirmi, qui devint ainsi un État indépendant, paraît, comme celle des souverains du Wadaï, être venue, au xvie siècle, d'une contrée orientale peu éloignée. Le fondateur réel ou supposé de cette race fut le chef Dokkenge, qui résidait précédemment à Kenga ou Kenga Mataïa, ville située à cinq journées

à l'est de Massena. Aujourd'hui encore, les Baghirmiens vouent à cet endroit une vénération profonde et possèdent des emblêmes qui doivent être originaires de ce pays et que l'on met en évidence lors de certaines solennités. Ces emblêmes consistent en une lance très longue, que l'on porte alors devant le sultan, une grosse caisse de petite dimension et un clairon. L'idiome de Kenga se rapproche également beaucoup de celui du Baghirmi, et ces deux dialectes, ainsi que celui de la tribu des Kouka, forment ensemble une seule et même langue.

Les immigrants fondèrent donc, il y a trois siècles, un nouveau royaume, sous le chef que je viens de nommer. On prétend qu'à cette époque il n'y avait à l'endroit où se trouve actuellement la capitale, Massena, qu'une misérable colonie de pasteurs Foulbe (ou Fellata, comme on les nomme généralement dans ces contrées orientales de l'Afrique centrale); le nom de la capitale aurait pour origine la présence d'un grand tamarinier (*mass* dans la langue Baghrimma), sous lequel vendait du lait une fille Foulbe, nommée Ena. Ces Foulbe auraient eu beaucoup à souffrir des invasions annuelles des Boulala, et ce fut Dokkenge qui entreprit de les en délivrer. La plupart des habitants du pays, ainsi que le chef Dokkenge lui-même, étaient païens, excepté cependant cette colonie de Foulbe, quelques tribus de Schoua ou Arabes, qui s'étaient depuis longtemps établies dans cette contrée et enfin la colonie d'un cheik Foulbe ou « homme saint » à Bidderi, village situé à 2 1/2 milles à l'est de Massena, colonie qui contribua puissamment à l'établissement de l'islamisme dans ces pays.

On prétend qu'après s'être fixé à Massena, Dokkenge se serait emparé, par ruse, de quatre petits royaumes situés au

cœur du pays, à l'embranchement du Schari nommé Batschikam; chassant ensuite les Boulala, il étendit ainsi en peu de temps sa domination sur un territoire considérable. Après un long règne, il laissa le royaume à son frère dont le successeur fut le principal auteur des agrandissements considérables du royaume. Mais lorsque Malo, fils aîné de ce prince, fut à son tour monté au trône, il se trouva bientôt en guerre avec son frère cadet Abd Allah, qui, s'étant converti à l'islamisme, croyait avoir plus de droit à prétendre au trône. Cette guerre finit après un sanglant combat qui dura plusieurs jours, dans l'intérieur de la ville même, et où Malo perdit la vie. Le premier roi musulman, Abd Allah, ainsi monté au trône, souillé de sang, consolida sa puissance par le massacre de toute sa famille et introduisit, du moins en apparence, l'islamisme dans son pays, au bien-être duquel il paraît du reste avoir beaucoup contribué. En tout cas, ce fut lui qui donna à la capitale son étendue actuelle. Le commencement de son règne doit remonter à environ dix ans après la fondation du royaume oriental voisin du Wadaï par Abd El Kerim, fils de Yame, l'an 1020 de l'hégire, soit de 1620 à 1630 de l'ère vulgaire.

On ne connaît presque rien des trois premiers successeurs d'Abd Allah, mais il paraît que c'est pendant le règne du second, que le Baghirmi tomba sous la dépendance du Bornou. Cet événement fut suivi d'un règne glorieux qui fait époque dans l'histoire du Bornou; c'est celui de Mohammed El Amin, surnommé El Hadj ou « le pèlerin » à cause de son pèlerinage à la Mecque. Ce prince ne gouverna pas seulement son pays avec plus de justice que ses prédécesseurs, mais il en augmenta encore l'étendue et la puissance,

non seulement par ses conquêtes dans le nord du royaume, mais par celle même de Gogomi, colonie protégée par des montagnes et située à sept ou huit journées au sud-est de la capitale. C'est la même forteresse qui fut emportée pour la seconde fois par le sultan actuel, pendant mon séjour dans le pays. On attribue justement à Mohammed El Amin la conversion réelle à l'islamisme de la majorité de ses sujets.

Ce glorieux prince eut pour successeur, son fils Abd E' Rahman, dont le règne remonte au commencement de ce siècle. Il essaya de se soustraire à la suprématie du Bornou, mais le cheik Mohammed El Kanemi fit marcher contre lui le cruel et puissant souverain du Wadaï, Abd El Kerim Saboun (mort en 1815) qui le battit, le tua ainsi que sa femme favorite, et pilla son malheureux pays qu'il réduisit à l'état de décadence que nous avons vu. Cette facile victoire remportée sur les Baghirmiens, en général si courageux, est attribuée aux suites d'une peste qui avait moissonné toute la partie virile de la population, et à la trahison du visir (*fatscha*, en Baghrimma), hostile au sultan Abd E' Rahman. Avant de quitter le pays, le sultan du Wadaï plaça sur le trône un fils cadet d'Abd E' Rahman; mais après qu'il fut parti, le fils aîné, Othman, qui s'était enfui, pendant la guerre, à Bougoman, (ce qui lui valut le nom de cette ville comme surnom), revint au Baghirmi, battit son frère, lui fit crever les yeux et monta au trône à sa place. Le sultan du Wadaï fit alors une seconde invasion dans le pays, soumit Othman près de Moïto (au nord de Massena) et le remplaça par un autre de ses frères; mais à peine Abd El Kerim Saboun fut-il reparti, qu'Othman reparut de nouveau, noya son frère dans le Schari et remonta une seconde fois

sur le trône. Cependant un ennemi plus puissant ne tarda pas à l'assaillir; ce fut son *fatscha* lui-même, qui le détrôna et le chassa du pays. Othman invoqua alors l'appui du cheik El Kanemi, et réussit à rassembler une armée, avec l'aide des Schoua du Bornou; mais il n'en fut pas moins battu et forcé de se sauver en traversant le fleuve. Il ne lui restait donc plus qu'à se jeter dans les bras de son ancien ennemi, le sultan du Wadaï, qui lui promit son aide, mais à la condition qu'il jurât sur le Koran de payer, ainsi que ses héritiers, un tribut considérable au Wadaï. Ce tribut triennal se compose de cent esclaves travailleurs, trente belles esclaves choisies, cent chevaux et mille chemises, et, en outre, de dix esclaves, quatre chevaux et quarante chemises pour le *serma* (*djerma*) ou délégat du sultan dans cette province.

A l'aide des troupes auxiliaires du Wadaï, Othman réussit enfin, après plusieurs victoires, à réduire son opiniâtre adversaire, mais sans pouvoir jamais acheter le repos; en effet, la paix ne dura qu'aussi longtemps que vécut Saboun, dont le successeur, Youssouf, mécontent du souverain du Baghirmi, lui suscita un prétendant. Othman se débarrassa également de celui-ci, après une guerre de peu d'importance, mais ce ne fut que pour en voir naître un autre plus puissant. C'était le cheik du Bornou, Mohammed El Kanemi, qui rouvrait alors la guerre pour la souveraineté du Baghirmi, après que son égoïste allié, le sultan du Wadaï, eut tiré profit pour lui seul de la victoire remportée sur le Baghirmi, par la guerre entreprise dans un but commun contre le sultan Abd E' Rahman, tandis que, d'autre part, le secours qu'il avait prêté, plus tard, à Othman contre le *fatscha* révolté, n'avait nullement contribué à replacer le Baghirmi sous

la dépendance du Bornou. Ce fut alors que commença cette longue guerre nationale que Bou Bakr Sadik m'avait dépeinte avec l'enthousiasme d'un témoin oculaire, et à laquelle le cheik du Bornou, en 1818, ne put mettre fin qu'avec l'aide de deux sultans successifs du Fezzan et par la seconde bataille de Nghala; encore ne parvint-il pas à soumettre complétement les Baghirmiens, dont le courage personnel tenait en échec son armée beaucoup plus nombreuse. Le major Denham a décrit dans son ouvrage la bataille de Nghala, qui fut livrée à l'époque de la première expédition dans l'Afrique centrale, en 1824.

Le Baghirmi, sous le règne agité d'Othman, fut encore menacé du côté des Foulbe, qui firent une invasion dans le Baghirmi, il y a une trentaine d'années; mais ils furent refoulés et châtiés par une expédition victorieuse des Baghirmiens dans leur propre pays. Ces derniers pénétrèrent jusqu'à Bogo, l'une des places les plus importantes des Foulbe, située sur la frontière orientale du Mandara ou Wandala. J'en ai parlé déjà, lors de mon voyage dans l'Adamaoua et de l'expédition contre les Mousgou.

Othman Bougoman paraît avoir été, dans tous les cas, un despote cruel, se souciant autant de piller ses propres sujets que les étrangers. Il respectait si peu les lois, qu'elles fussent humaines ou divines, que, d'après des témoignages dignes de foi, il épousa sa propre fille et, selon d'autres, encore sa sœur. Par contre, il paraît avoir été brave, énergique et généreux. Il mourut dans le dernier mois de l'année 1260 de l'hégire, soit vers la fin de 1844. Son successeur est le souverain actuel, son fils aîné Abd El Kader.

Celui-ci semble avoir voulu se soustraire à la tutelle du Wadaï, car, dès les premiers mois de son règne, il vit le

sultan du Wadaï, Mohammed Saleh, entrer en campagne contre lui. Abd El Kader se réfugia derrière le boulevard naturel du pays, le Schari, et prit une solide position, en couvrant les flancs de son armée par une flottille de bateaux armés. Dans ces circonstances, le sultan du Wadaï crut préférable de parlementer; Abd El Kader promit de respecter le serment de soumission prêté par son père, ce dont le sultan du Wadaï paraît s'être contenté, si ce n'est que les guerriers du Baghirmi durent lui livrer leurs chemises bleu foncé. Cette condition eut pour mobile l'ignorance des habitants du Wadaï en matière de teinture, ignorance qui leur fait envier les sombres chemises de leurs voisins. Abd El Kader semble avoir raffermi, après cette expérience, ses relations amicales avec le Bornou, dont le cheik, Omar, était son parent du côté maternel, et avoir consenti à payer un tribut annuel de cent esclaves. Ayant ainsi fait la paix avec ses voisins orientaux et occidentaux, il s'efforça d'étendre ses domaines du seul côté qui lui restât encore ouvert, c'est à dire vers le midi, où se trouvaient les pays des idolâtres. Il fit ainsi chaque année, avec succès, des campagnes de plusieurs mois, et soumit un grand nombre de chefs païens, sur lesquels il prélève annuellement un certain tribut d'esclaves, qu'ils se procurent à leur tour en attaquant leurs voisins. Du reste, Abd El Kader m'a été dépeint par tous ceux qui le connaissaient, comme un homme doué de bon sens et d'un grand amour de la justice, si la générosité paraît ne pas être sa vertu dominante.

La situation topographique du Baghirmi entre les deux grands États voisins, est la seule cause de son état de dépendance. Le courage ne manque nullement aux Baghirmiens, et ce n'est qu'avec la plus grande impatience qu'ils subissent

leur joug, dont ils se débarrasseront à la première occasion propice.

A la vérité, il leur sera difficile de rassembler leurs forces pour une pareille entreprise, en présence du large tribut qu'ils doivent payer, surtout au Wadaï, mais le puissant Schari leur donne un boulevard naturel qui peut les protéger aussi bien contre l'ennemi venant de l'Occident, que leur servir de retranchement contre les invasions du formidable voisin oriental. Cet avantage est presque le seul que les Baghirmiens tirent de ce magnifique fleuve navigable en toute saison [1], qui limite le pays ou en traverse la moitié, ainsi qu'un de ses embranchements, le Batschikam. Ce dernier est également accessible aux bateaux plats pendant la plus grande partie de l'année.

Si nous jetons ensuite un coup d'œil sur le pays, nous remarquons que sa situation politique actuelle se renferme dans des limites assez restreintes. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est d'environ 60 milles, et sa plus grande largeur, de 38. Un État aussi petit ne pourrait se défendre contre ses deux puissants voisins, s'il ne possédait des ressources inattaquables dans les pays idolâtres du midi.

Tout le pays, composant le Baghirmi proprement dit, forme une plaine à la pente insensible vers le nord, et se trouve situé à 950 pieds au dessus du niveau de la mer. Ce n'est que dans la partie la plus septentrionale, au nord d'une ligne traversant Moïto, que l'on trouve quelques collines ou montagnes qui forment la séparation des bassins du Fittri et du Tsad, qui n'ont absolument aucun rapport ensemble.

[1] Les bateaux des Kaleama, insulaires méridionaux du Tsad, apportent cependant des céréales jusqu'à Bougoman, c'est à dire à 24 ou 25 milles allemands de l'embouchure du Schari.

Mais tandis que le Baghirmi forme une plaine, les contrées qui le bornent au sud-est semblent être montagneuses; il paraît même que quelques-unes des montagnes qu'elles renferment, surtout le groupe Gere, sont d'une telle hauteur que le froid y est très intense et qu'il y tombe même de la neige et de la grêle pendant les mois d'hiver. On pourrait conclure des indications des indigènes, qu'il se trouve aussi quelques volcans de ce côté. Il doit y avoir également des montagnes considérables dans le midi, d'où viennent le Benouë, le Schari, le fleuve de Logone, et probablement encore d'autres; mais elles doivent être situées fort loin et au delà des contrées à l'égard desquelles j'ai pu recueillir des renseignements. Je suis cependant convaincu qu'il n'existe dans cette partie du continent ni neiges perpétuelles, ni même temporaires; rien, du reste, ne pourrait justifier cette hypothèse, puisque les pluies équatoriales suffisent complétement à former toutes ces sources intarissables et à faire naître les immenses inondations qui s'étendent d'une manière si remarquable sur toutes les contrées riveraines des fleuves. Je ne prétends pas, par là, nier l'existence de neiges dans les contrées équatoriales de l'Afrique en général, car à Damot, à Samen, à Kaffa [1] et dans d'autres pays avoisinants, il doit y avoir plusieurs montagnes où se conserve une petite quantité de neige pendant une partie de l'année, et je ne sais pourquoi il n'en serait pas de même d'autres montagnes situées non loin de la côte orientale, avec une différence de hauteur de 2,000 pieds seulement; toutefois il est hors de doute qu'il n'existe aucun rapport entre la crue des fleuves de

[1] Samen (Semien) et Damot sont deux pays montagneux de l'Abyssinie, situés respectivement au nord et au midi; Kaffa en est un troisième, plus méridional, de quelques degrés, que ce dernier.

l'Afrique centrale et la fonte des neiges sur les montagnes. La crue de ces trois fleuves paraît être parfaitement simultanée; le fleuve de Logone semble avoir le courant le plus rapide, quoique celui du Faro, le plus petit embranchement du Benouë, soit également très fort.

Le sol du Baghirmi se compose en partie d'argile et en partie de sable, produisant ainsi, soit du sarrasin (*Pennisetum*), soit du sorgho; ces deux espèces de céréales, et leurs variétés, forment l'aliment principal des habitants du Baghirmi et de presque tout le Soudan. On y récolte, en outre, beaucoup de sésame, dont la culture donne un aspect tout particulier à ce pays, ainsi qu'à plusieurs contrées idolâtres, où ces graines paraissent former, chez un grand nombre de tribus, le principal élément de nutrition. Dans d'autres pays des frontières du Baghirmi, ce sont les fèves qui tiennent le premier rang dans l'alimentation des indigènes; quant aux amandes de terre, elles semblent n'y être cultivées que sur une petite échelle. Le froment n'y est pas cultivé du tout, sauf en un endroit très restreint, situé à l'intérieur de la ville, pour l'usage particulier du sultan. Le riz ne s'y cultive pas non plus, mais après les pluies on le glane en grande quantité dans les forêts, où il croît dans des marais et des lacs intermittents. Un plat de riz préparé avec de la viande et un morceau de bon beurre, forme réellement un des seuls mets passables dont je goûtai au Baghirmi. Un autre moyen d'alimentation dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, consiste en différentes espèces d'un *Poa* que je crois identique au *Poa Abyssinica,* et qui se mange non seulement chez les indigents, mais même chez les gens riches du Baghirmi. Je puis en parler en connaissance de cause, ayant, pendant tout mon long séjour en ce pays, vécu pres-

que exclusivement de ce *Poa*, sauf parfois un peu de riz. Je trouvai ce *Poa*, lorsqu'il était suffisamment assaisonné de beurre ou cuit dans le lait, réellement savoureux. Il ne forme cependant qu'un aliment léger, qui, tout en ne gênant pas la digestion, ne satisfait l'appétit que pour peu de temps et n'est guère nutritif.

En fait de légumes, on mange également au Baghirmi, outre les feuilles du *baobab* et celles de l'*hadjilidj*, régime ordinaire des pauvres, le *Corchorus Olitorius*, et le *deraba* ou *bamia* bien connu en Égypte. On y cultive aussi sur une assez grande échelle des pastèques, telles que le *Cucurbita Melopepo*, dont j'ai déjà parlé. A l'intérieur de la ville on cultive beaucoup d'oignons, mais plutôt pour l'usage des étrangers que pour celui des habitants eux-mêmes.

Quant aux matières premières de l'industrie, on récolte du coton et de l'indigo en quantité suffisante pour les besoins des habitants; mais ces deux produits sont cultivés pour la plus grande partie par les immigrants Kanori.

Le sol ne paraît nullement ingrat, quoi qu'il ne soit pas aussi fertile que dans d'autres parties du Soudan; seulement, comme je l'ai fait observer plus haut, le pays souffre beaucoup de la sécheresse, tandis que les termites et les vers détruisent en grande partie les travaux de l'agriculteur.

Parmi les espèces d'arbres les plus nombreuses et les plus utiles dans le pays, je dois mentionner surtout le tamarinier, aussi précieux par ses fruits que remarquable par son feuillage. D'après moi, le fruit du tamarinier constitue, par ses qualités rafraîchissantes, le remède le plus efficace contre une foule d'indispositions propres au climat. Vient ensuite le palmier flabelliforme, qui se trouve abondamment en plusieurs endroits du pays et surtout dans les régions les plus

méridionales; puis le palmier d'Égypte, qui, sans être extrêmement abondant, se rencontre en quantité assez considérable dans plusieurs parties du pays. Je citerai ensuite l'*hadjilidj* (*Balanites Ægyptiacus*) dont non seulement les fruits, mais encore les feuilles sont comestibles et servent, comme je l'ai dit, de légume, ainsi que les feuilles du *baobab*; citons enfin le *korna* ou *kirna* (*Cornus*) et le sycomore. Plusieurs arbres communs dans le Haoussa, tels que le *kadena* (*Bassia Parkii* et le *doroa* (*Parkia*) ne se trouvent pas au Baghirmi, du moins dans les contrées que j'ai visitées. Le *Croton Tiglium* y abonde cependant et je m'approvisionnai, en partant, de cet énergique purgatif, mes médicaments apportés d'Europe étant épuisés.

L'exploitation des mines est nulle dans le pays. Le fer y est importé de l'extrême frontière, et surtout de Gourgara, endroit situé à 20 milles au midi de Massena et où le grès semble très riche en minerai. Le natron y vient du Bahr El Ghasal.

Pour la topographie et les particularités relatives aux localités du pays, je dois renvoyer le lecteur au supplément du troisième volume de mon grand ouvrage; je ferai seulement remarquer ici que la population totale de la contrée semble ne pas dépasser le chiffre de 1,500,000 âmes, et que toute l'armée, vu la décadence actuelle du royaume, s'élève à peine à 10,000 fantassins et 3,000 cavaliers, y compris les Schoua qui surpassent les nègres dans l'élève du cheval. La cavalerie du Wadaï, par contre, peut être évaluée à 5,000 ou 6,000 hommes, et celle du Darfour à plus de 10,000.

L'arme habituelle au Baghirmi est la lance, tandis que l'arc et les flèches sont rares, aussi bien au Baghirmi que dans les pays païens situés plus au midi. Le bouclier y est

également peu usité et n'est connu que sous le nom Kanori de *ngaoua*. La cotte de mailles, si utile, est encore plus rare, et je ne vis presque pas une seule arme à feu dans tout le pays. Par contre, presque tous les indigènes idolâtres du Baghirmi sont armés de la hachette que je rencontrai encore dans beaucoup d'autres contrées. Il n'y a que peu de Baghirmiens qui soient assez riches pour pouvoir se procurer une épée, car ils ne savent pas s'en fabriquer eux-mêmes; c'est à peine même s'ils portent au bras gauche le poignard usité dans la plus grande partie de la Nigritie musulmane, à l'exemple des Touareg.

Les Baghirmiens sont de beaux hommes généralement plus robustes que les Kanori. Ils les surpassent, en outre, aussi bien sous le rapport de la force musculaire que sous celui de l'énergie et du courage. Ce sont surtout les femmes qui se distinguent de celles du Bornou par la différence de leur taille. Les Baghirmiennes sont en général bien faites, sveltes, et moins carrées que les laides femmes du Bornou; elles ont les membres bien proportionnés, les traits réguliers et la physionomie agréable. Il y en avait même, aux grands yeux noirs, que l'on pourrait nommer jolies. Elles n'ont pas les larges narines de leurs voisines de l'ouest qui s'enlaidissent encore davantage, en se passant une perle de corail dans l'aile gauche du nez. Tandis que l'ornement de la coiffure des femmes, au Bornou, consiste principalement en une masse de graisse ou de beurre dont elles s'enduisent la tête, les Baghirmiennes se frisent avec beaucoup de soin, et leur manière de s'arranger les cheveux en forme de panache s'accorde parfaitement bien avec leur taille haute et élancée. Ce n'est donc pas sans motif que les femmes du Baghirmi sont renommées dans tout le Soudan. Leur mise est très

simple, et ressemble au costume du Bornou ; elle se compose d'un *tourkedi* noir attaché autour de la poitrine ; les dames riches en portent ordinairement un second, jeté sur les épaules.

Les femmes ont en général l'air très bien portant. Les hommes, au contraire, souffrent d'un mal particulier nommé *moukardam* dans la langue du pays; les Arabes lui donnent la même dénomination qu'au ver de Guinée (*ferentit* ou *arouk*), quoiqu'il semble beaucoup différer de cette dernière affection. Le *moukardam* consiste en un ver qui se forme dans le petit doigt du pied, et le détruit peu à peu en commençant par l'articulation, de sorte qu'il finit par être coupé comme au moyen d'une ligature. Je considère cet insecte comme identique au *Malis Americana* ou *Sauvagesii* ou, comme on le nomme ordinairement, *Pulex Penetrans*, très petit insecte noir, fort connu en Amérique; cette affection est tellement répandue au Baghirmi que, sur dix personnes, il s'en trouve au moins une qui n'a plus que quatre orteils.

Si les formes physiques des Baghirmiens prouvent qu'ils n'appartiennent pas à la même tribu que leurs voisins occidentaux, les Kanori,—leur idiome indique, d'autre part, leur étroite affinité avec les Kouka et différentes autres tribus du côté de l'Orient. Ils nomment eux-mêmes leur langue *tar Baghrimma*. Ce n'est que depuis peu qu'ils ont embrassé l'islamisme, et la plupart d'entre eux méritent encore plutôt le nom de païens que celui de mahométans. La somme de leurs connaissances est fort minime; les quelques indigènes seuls qui ont fait le pèlerinage, comme Bou Bakr Sadik, sont un peu familiarisés avec l'arabe, mais il n'existe pas, chez eux, de gens instruits. Je dois dire cependant que le

kadamange (fonctionnaire de la cour, primitivement le précepteur du fils du roi) distribua, le 25 mai, des aumônes, en l'honneur de son fils qui venait de terminer sa première lecture du Koran et s'apprêtait à en entreprendre une seconde; cette grande circonstance était, pour la famille, la fête du *chatem el kouran*. Il n'y a, dans le pays, d'autres savants que des Foulbe ou des étrangers du Wadaï. Les seules branches d'industrie où ils possèdent quelque habileté, sont la teinturerie et la tisseranderie qu'ils ont introduites aussi au Wadaï, quoiqu'au Baghirmi même, les tisserands et les teinturiers soient pour la plupart des Kanori. Les hommes y portent plus de tuniques noires qu'au Bornou, et même les *bolne* ou *tourkedi*, qui forment ordinairement le seul costume des femmes, sont également teints en noir.

Une grande lacune au Baghirmi, est le manque d'une route directe vers le littoral septentrional pour les caravanes. L'emploi des produits arabes et européens y dépend donc des rares importations qui s'opèrent par le Wadaï ou le Bornou. Il résulte de cet énorme détour que les prix des marchandises sont très élevés au Baghirmi et que le commerce y tombe tout à fait, en cas d'hostilités avec ces contrées. Il paraît que les Baghirmiens eux-mêmes ont beaucoup contribué autrefois à produire cet état de choses, par leurs *razzias* continuelles sur la route des caravanes entre le Fezzan et le Bornou, opérations auxquelles ils durent probablement les richesses dont les dépouilla, comme nous l'avons vu, le sultan du Wadaï.

Le gouvernement du Baghirmi est une monarchie absolue, qui n'est tempérée ni par un élément aristocratique comme au Bornou, ni par un conseil de ministres, pareil à celui que nous avons trouvé dans les pays Haoussa. Le titre du

souverain est *banga;* le fonctionnaire qui le suit immédiatement est le *fatscha,* dont la dignité correspond à celle du *keghamma* ou visir au Bornou. Après celui-ci viennent une foule de gens de cour, tels que le ministre de la maison royale, l'administrateur des prairies et forêts, le précepteur des princes, etc. Outre ces fonctionnaires, il y a encore les chefs et les gouverneurs des localités les plus importantes, qui exercent une grande autorité, surtout l'*alifa ba* ou « roi des fleuves, » principalement en sa qualité de surveillant de la frontière occidentale. Ce dernier dignitaire clôt la série de ceux qui ont le droit de s'asseoir sur un tapis. Dès que j'eus connaissance de ce privilége, je me débarrassai de mon tapis à moitié dévoré par les fourmis de Bakada, afin d'éviter toute transgression, et désormais je ne me servis plus que d'une simple natte. Parmi les fonctionnaires de la cour, il n'y avait guère que quatre hommes libres, tous les autres étant esclaves; je ne saurais dire si ce fait est normal ou s'il est dû à des circonstances purement accidentelles. Parmi les parents les plus proches du souverain, c'est surtout la sultane-mère qui exerce un grand pouvoir; c'est d'elle que dépend le plus ou moins d'influence du prince héréditaire, nommé ici, comme au Bornou, *tschiroma;* les princesses portent également dans les deux pays et même au Wadaï, le même titre de *meram.* Je ne fus pas à même de recueillir des renseignements précis sur les impôts levés par le sultan; ils consistent, pour les Baghirmiens proprement dits, en céréales ainsi qu'en bandes de coton, et pour les Schoua (que l'on nomme ici Schiwa), en bétail et en beurre; peut-être doivent-ils aussi, comme au Bornou, abandonner au roi tous leurs poulains, pour ne garder que les juments. Mais l'impôt principal, et par conséquent la richesse capitale du sultan,

se compose d'esclaves qu'il tire des peuples païens tributaires. Les habitants du Baghirmi doivent à leur maître la soumission la plus complète. Quand ils l'approchent, ils doivent non seulement se découvrir, mais encore rabattre leur tunique sur l'épaule gauche et se jeter du sable sur la tête. Ils ne sont cependant pas généralement fort opprimés, et la liberté de parler dont ils jouissent ferait envie aux habitants de maints États de l'Europe; mais on comprend que tout dépende, dans ce pays, des qualités personnelles du prince régnant, aux caprices duquel est lié le bonheur ou le malheur du peuple.

Après cet aperçu de l'histoire et des conditions générales du pays, des particularités nationales des habitants et de leurs institutions politiques, je reprends le récit de mon séjour dans la capitale.

Malgré l'accueil assez bienveillant que m'avait fait le gouverneur, mes relations avec lui prirent bientôt un caractère de froideur assez prononcé. Après m'avoir traité d'abord d'une manière passable, il me laissa plusieurs jours sans me donner le moindre signe d'hospitalité, de sorte que je dus, au moyen de mes ressources très restreintes, pourvoir moi-même à mes besoins. Le gouverneur, du reste, était un homme de peu d'intelligence et ne se faisait naturellement pas la moindre idée des recherches scientifiques d'un voyageur européen. Comme je ne pouvais penser, pour le moment, à poursuivre mon voyage plus loin vers l'est ou le midi, je devais au moins m'occuper d'explorer les environs immédiats de la capitale. Je désirais surtout visiter l'embranchement du Schari nommé Batschikam, qui passe à 2 1/4 milles de Massena; mais ces petites excursions ne me furent même pas permises, et le cercle de mes investiga-

tions dut se borner au territoire de la ville. Même dans les limites de ce théâtre restreint, on épiait tous mes mouvements avec la plus grande défiance, et lorsque je montai pour la première fois à cheval, pour aller faire une promenade, chacun croyait que je voulais m'enfuir et toute la ville fut mise en émoi. Accoutumé que j'étais aux fatigues physiques, la privation n'en pouvait être que nuisible à ma santé; vers la fin du mois d'avril, je devins fort malade, au point de devoir me soumettre pendant cinq jours à une diète très sévère. Cette indisposition me prouva que le séjour sédentaire dans cette ville me serait très nuisible, et je priai instamment le gouverneur de me laisser retourner vers l'ouest; mais il ne voulut, sous aucun prétexte, me permettre de quitter la ville avant l'arrivée du sultan.

Mes relations avec le gouverneur devinrent donc de plus en plus tendues. Ses soupçons sur ma manière d'agir, qui était incompréhensible pour lui, ne firent qu'augmenter, au point de m'exposer réellement à des dangers, comme le prouvera l'exemple suivant. Les pluies qui avaient commencé à tomber en grande abondance, cessèrent plus tard presque complétement; non seulement les herbes se fanaient de nouveau, mais même les semences confiées au sol ne germaient pas. Souvent il éclata des orages, mais ils passaient ordinairement sans pluie. En vue de mes études météorologiques, j'avais l'habitude, chaque fois qu'il s'élevait un orage, d'aller me mettre devant ma demeure, pour voir de quel côté il arrivait. Le 21 juin, je vis tout à coup venir chez moi un serviteur du gouverneur, me demandant, au nom de ce dernier, s'il était vrai, comme le bruit en courait dans la ville, que je quittais ma maison chaque fois qu'il se préparait un orage, pour ordonner aux nuages

de se retirer, attendu que l'on avait remarqué qu'ils passaient sans laisser tomber une goutte d'eau, dès que je les regardais d'un certain air d'autorité. J'éclatai de rire en présence de cet acte de superstition païenne, posé par des gens qui se vantaient d'être des musulmans éclairés, mais mon interlocuteur me pria instamment de prendre la chose au sérieux et de bien réfléchir à la réponse que j'allais donner au gouverneur. Je me livrai donc à une espèce de justification, à laquelle ce dernier me fit répondre qu'il croyait bien que nul ne pourrait empêcher la pluie de tomber, mais que, puisqu'ils priaient tous le Tout-Puissant de leur donner de l'eau, je devais joindre mes prières à celles du peuple; que, dans ce cas, il me serait permis de quitter paisiblement la ville, au moment voulu; que si, au contraire, j'étais animé de sentiments hostiles, je serais traité en conséquence. Le gouverneur me fit savoir en même temps que deux éminents chefs religieux de la ville de Bidderi avaient été tués dans des circonstances analogues, voulant ainsi m'indiquer que je pourrais bien m'attendre à subir le même sort. Cette expérience me rendit plus circonspect; ce fut à peine si j'osai continuer mes observations et j'évitai tout ce qui pouvait éveiller les soupçons de ces gens superstitieux ou blesser le moindre de leurs préjugés. Le gouverneur m'envoya, le même soir, un plat plein d'un pudding excellent bien arrosé de beurre, et un petit pot de bouillie de millet, assaisonnée du fruit du palmier d'Égypte; il me promit, en outre, du blé pour mon cheval. Tout cela n'avait probablement d'autre but que de voir si une large hospitalité exercée envers moi n'influerait pas sur la pluie; malheureusement le ciel resta stérile et les libéralités des indigènes prirent fin.

En présence de ces circonstances, mon séjour à Massena aurait encore été plus triste qu'il ne l'était déjà, si je n'y avais rencontré des hommes auxquels je dus beaucoup de distraction et de renseignements. Je ne nommerai ici que les deux principaux d'entre eux, Faki Ibrahim et Faki Sambo. Le premier était un jeune homme du Wadaï, qui me communiqua bon nombre de détails précieux sur son pays natal, détails qui me mirent à même de rédiger l'aperçu historique, ethnographique et politique sur le Wadaï, contenu dans le supplément du troisième volume de mon grand ouvrage. Je passais tous les jours plusieurs heures d'une manière aussi utile qu'agréable, en compagnie de ce jovial jeune homme qui s'attacha tellement à moi, que j'aurais bien voulu le conduire à Sokoto, où il désirait se rendre pour augmenter le cercle de ses connaissances. Un personnage réellement extraordinaire pour ce pays était Faki Sambo, Poullo déjà âgé, aveugle, maigre, à la taille svelte, à la barbe rare et aux traits pleins d'expression. Je ne me serais guère attendu à rencontrer un homme semblable à Massena, ville privée de toute relation avec le monde civilisé, et même avec les régions de l'Afrique les plus avancées. Il connaissait non seulement toutes les branches de la littérature arabe, mais même les parties d'Aristote et de Platon traduites en arabe ou, pour mieux dire, entièrement adoptées par l'islamisme. Il les avait lues et les possédait même en manuscrit; en outre, il connaissait à fond tous les pays qu'il avait eu l'occasion de visiter. Jamais je n'oublierai le jour où je vis pour la première fois Faki Sambo, qui devint bientôt mon ami; le malheureux aveugle était assis dans sa cour, devant la porte de la petite hutte de roseau où il passait ordinairement la journée; entouré d'un tas de manuscrits, il

s'amusait à les palper, comme Polyphême tâtant ses brebis qu'il ne pouvait plus voir. Faki Sambo était né dans le Wadaï méridional, où ses parents avaient immigré. Dans sa jeunesse, son père, savant lui-même et auteur d'un ouvrage sur le Haoussa, l'avait envoyé en Égypte, où il étudia pendant plusieurs années dans la mosquée El As Har. Sambo se proposa alors de visiter Sebid, dans l'Arabie méridionale ou Yemen, ville déjà très célèbre chez les anciens Arabes, par la science des logarithmes (*el hessab*), qui y était très florissante; mais lorsqu'il eut atteint la ville de Gounfouda, située sur la côte, la guerre acharnée qui avait éclaté entre les Turcs et les Wahabites, fit échouer ses projets, et il retourna au Darfour. Il se joignit alors à une expédition militaire fort remarquable, qui s'avança fort loin vers le sud-ouest, jusqu'aux rives d'un grand fleuve occidental [1], puis il retourna au Wadaï. Là, il joua pendant un certain temps un rôle important à la cour du sultan Abd El Asis, mais l'usurpateur Mohammed Saleh l'expulsa du pays, après avoir détrôné le premier fils et le successeur du sultan. Ce Mohammed Saleh est le même sultan du Wadaï qui combattit avec tant de succès, en 1846, le cheik Omar du Bornou, et qui a probablement fait tuer le docteur Vogel. Ce fut dans l'exil que Faki Sambo vit la cécité se joindre à ses autres infortunes. A Massena, il était interprétateur de

[1] Ce grand fleuve, situé loin au delà de l'embranchement le plus occidental du Nil, ne peut appartenir au bassin de ce dernier. Sa direction occidentale ne peut être mise en doute, après l'affirmation de témoins oculaires (Sambo était encore en possession complète de sa vue, à cette époque). Il doit donc constituer un bassin indépendant, en ne formant probablement un cours supérieur, ni du Gaboun, ni du Benouë. Des voyageurs futurs pourront seuls nous en donner détails plus précis.

la loi musulmane (*der scheria*), emploi qui l'occupait au point de l'obliger souvent d'interrompre nos entretiens.

C'est ainsi que je m'occupais, tantôt à étudier, tantôt à me promener ou à rendre une visite officielle au gouverneur ou bien encore à m'entretenir avec des amis. Je consacrais aussi beaucoup de temps à l'exercice de la médecine. Dans les commencements surtout, le gouverneur disposa souvent de moi pour d'autres individus; il m'envoya même plusieurs vieilles femmes qui s'étaient cassé quelque membre, souvent depuis plusieurs années, et qui avaient déjà un pied dans la tombe. Je finis par protester officiellement en priant le gouverneur ne plus m'envoyer des clientes aussi âgées. Parfois cependant, mes malades m'inspiraient un peu plus d'intérêt; ce fut ainsi qu'un matin, je reçus la visite d'une jeune dame belle et bien faite, accompagnée d'un domestique du gouverneur, me priant instamment d'aller voir sa mère qu'elle disait être indisposée. Croyant qu'elle ne demeurait pas fort loin, je la suivis à pied; mais nous dûmes traverser toute la ville, sa maison se trouvant située dans le quartier diamétralement opposé à la partie habitée de Massena. Je dus donc faire ce long trajet côte à côte avec ma belle compagne, ce qui ne fit pas peu jaser. Quand j'allai désormais visiter cette malade, j'eus soin de m'y rendre à cheval. Sa fille était toujours très contente de me voir arriver et me faisait souvent des questions assez embarrassantes; c'est ainsi qu'elle s'informait comment marchait mon ménage, attendu que je devais m'en tirer seul, et si je m'étais approvisionné de beurre et de miel. C'était une fort jolie personne; même en Europe on l'eût considérée comme telle, sauf son teint, dont je considérais alors le noir luisant comme un des éléments essentiels de la beauté féminine.

Les princesses, filles du prince absent, vinrent me voir également de temps à autre, sous prétexte de me demander des médicaments. C'est ainsi que je reçus une fois la visite d'une jeune et gentille fille, à la taille bien faite et aux manières avenantes, quoiqu'un peu affectées. Elle était accompagnée d'une sœur aînée, aux traits plus pleins et à la physionomie plus sérieuse. Elle se plaignait d'un mal d'yeux et me pria de l'examiner. Je m'approchai d'elle sérieusement, et je mis à regarder ses yeux avec la plus scrupuleuse attention, mais je n'y constatai pas la moindre infirmité; je lui déclarai donc que tout était dans son état normal et que ses yeux étaient aussi sains que jolis; éclatant alors de rire, elle se mit à répéter d'un petit air coquet et présomptueux : « *de jolis yeux! de jolis yeux!* »

Comme je l'ai dit déjà, il existe une grande différence entre les femmes du Bornou et celles du Baghirmi. Celles-ci, de beaucoup supérieures aux premières, peuvent, sans contredit, être comptées parmi les plus belles femmes du Soudan. Il est vrai que celles des Foulbe ou Fellata les surpassent par leur taille plus svelte et leur teint plus clair, mais les femmes baghirmiennes surpassent les autres, à leur tour, par leur belle croissance, la bonne proportion de leurs membres et le sombre éclat de leurs yeux, célèbre dans tout le Soudan.

Quant à leurs vertus domestiques, je n'ai pu me livrer à des observations assez nombreuses pour pouvoir me prononcer sur cette question délicate. Je dirai seulement que j'ai appris sous ce rapport maintes choses qui ne font pas l'éloge de ces dames et je dois avouer que je ne puis considérer comme calomnieux tout ce que l'on m'en dit.

Le divorce est très fréquent parmi les habitants du

Baghirmi, par suite de leurs changements d'inclinations, et je crois qu'ils sont plus portés aux intrigues amoureuses que leurs voisins occidentaux. Les rixes sanglantes qui en résultent n'y sont donc pas rares parmi les jeunes gens. Le fils du gouverneur lui-même était incarcéré à cette époque, pour avoir blessé grièvement un rival. Sous ce rapport, les Baghirmiens diffèrent beaucoup des phlegmatiques Kanori; leur caractère se rapproche plutôt de celui des habitants du Wadaï, connus pour leurs querelles fréquentes et acharnées pour affaires d'amour.

Le lecteur se rappellera ce que je dus souffrir des fourmis à Bakada; à Massena, je dus recommencer à lutter contre ce fléau. Après quelques petites escarmouches avec l'espèce noire (*Termes Mordax*), j'eus surtout à soutenir un combat acharné contre une troupe nombreuse de ces voraces petits êtres. Ils attaquèrent ma demeure avec une aveugle opiniâtreté qui eût été fort divertissante, si ma vie n'y eût été en jeu. Un beau matin, ils franchirent tout à coup le mur de ma cour, formant une ligne compacte et continue, de la largeur d'un pouce; pénétrant dans le compartiment qui me servait de salon et de chambre à coucher, ils marchèrent tout droit vers la salle aux provisions. Malheureusement mon lit, où j'étais encore couché, se trouvait sur leur chemin; ils m'attaquèrent aussitôt d'une manière si impitoyable, que je dus bientôt prendre la fuite. Nous leur livrâmes alors à notre tour une attaque désespérée, mais nous ne parvînmes à en venir à bout qu'après un combat sans trève, de plus de deux heures, par le fer et le feu; en effet, nous avions beau brûler le gros de l'armée qui s'avançait, de nouvelles légions le remplaçaient continuellement, et c'étaient les fourmis dispersées qui nous donnaient le plus de difficultés. Ces

insectes avaient évidemment été attirés par une provision fraîche de millet que je n'avais faite que depuis quelques jours. En s'introduisant ainsi dans les maisons, ils détruisent toute la vermine, y compris les souris; mais ils emportent en même temps des quantités de blé tellement énormes, que les indigents du pays, comme ceux des rives du Niger, fouillent les nids des termites pour s'emparer de leurs provisions.

Outre ces grandes fourmis noires, il existe encore en grande quantité, au Baghirmi, certaine espèce rouge, à laquelle sa petitesse permet de se cacher parfaitement dans les vêtements. Je m'amusais très souvent à observer quelque bataille entre les petites fourmis rouges et celles de la grosse espèce blanche (*Termes Fatalis*). Ces dernières ne tardaient guère à être vaincues, et leurs grêles ennemis les traînaient même sans difficulté dans leurs nids, comme une proie délicate. A l'état de larve, la fourmi blanche est impuissante, dès qu'elle quitte les conduits souterrains qui la protégent; c'est pourquoi les Arabes lui donnent le nom caractéristique de « enfant de la terre » ou « ver de terre » (*el ardha*). De cette manière, les phénomènes naturels même les moins importants donnaient matière à mes observations.

Circulant tantôt à cheval, tantôt à pied, je me formai peu à peu une idée générale de la ville, de manière à pouvoir en tracer le plan. Quoique celui-ci soit assez imparfait, et qu'il ne puisse offrir une grande précision, il mettra le lecteur à même de se faire une idée assez complète de la ville; je me bornerai donc à quelques courtes observations, comme description de la capitale du Baghirmi.

Massena s'étend sur un terrain plat d'une étendue considérable, mais dont la moitié seulement est habitée. Le quar-

tier principal se trouve au milieu de l'espace qu'entourent les murailles délabrées de la ville, au nord et à l'ouest du palais du sultan. Quelques quartiers isolés et quelques groupes d'habitations sont dispersés aux alentours. Le tout est d'une circonférence d'environ 3 1/2 lieues. La particularité caractéristique de la ville, consiste en une sorte de bassin qui la traverse de l'occident vers l'orient, exactement comme le Djakara traverse la ville de Kano. Ce bassin de la capitale du Baghirmi se remplit également d'eau dans la saison des pluies, et recouvre parfois l'étroit sentier qui le sépare vers le milieu, coupant ainsi toute communication entre la partie septentrionale et la partie méridionale de la ville. Pendant la sécheresse, le fond de cette excavation est couvert d'une prairie verdoyante. Plusieurs autres cavités, où se trouvent les puits, se remplissent également d'eau pendant la saison des pluies, et comme on y jette toutes les immondices de la ville, il s'en exhale alors les miasmes les plus pernicieux. La partie centrale et habitée de la ville offrait un aspect complétement mort, pendant mon séjour, avant que le sultan fût revenu avec la plus grande partie de la population mâle; en d'autres temps, le palais du souverain forme le centre du mouvement de la capitale. Les dispositions générales de cet édifice sont analogues à celles des résidences royales des autres villes, qui consistent de même en groupes irréguliers de constructions d'argile et de huttes; le palais de Massena offre cependant une particularité qui le distingue de tous les autres édifices du même genre en Nigritie; la muraille qui entoure tout le palais, n'est pas, comme d'habitude, bâtie en morceaux d'argile séchés au soleil, mais bien en briques cuites, comme celles que nous avons vues parmi les ruines de la ville de Ghambarou, et telles que nous en retrouverons

plus tard, parmi celles de Ghasr Eggomo. Hors de la ville, sur la route conduisant à Abou Gher, on voit également une ruine composée des mêmes matériaux. Ce palais date d'au moins cinquante ans, et il est même probable qu'il remonte à beaucoup plus d'un siècle. Il se trouvait alors dans un tel état de délabrement, que, peu de temps après le retour du sultan, un fort orage fit crouler trois salles de l'intérieur. La circonférence de l'édifice est de 2,300 à 2,400 pas, et comme les murs ont à la base une épaisseur d'environ 10 pieds, sur une hauteur primitive d'une vingtaine, le palais doit avoir été d'une extrême solidité. Toute la partie sud-ouest, qui est entourée d'une muraille particulière, est exclusivement affectée au personnel féminin de la maison royale, et contient de nombreuses huttes de grandeur et de construction différente, selon le rang de leurs habitantes ou l'affection dont elles sont l'objet. Il me fut naturellement interdit de franchir l'enceinte sacrée; je ne sais donc pas à combien s'élève le nombre de ces huttes, mais on me dit que le sultan y logeait de 300 à 400 femmes.

Le style de construction des habitations particulières est généralement bon, et les toitures y sont parfaitement soignées. Mais l'argile dont on se sert pour bâtir étant d'une mauvaise qualité, on préfère, à juste titre, pendant la saison des pluies, les huttes de roseau. Les maisons à deux étages sont rares à Massena. Dans toute la ville on ne remarque pas la moindre trace d'industrie, et tout l'ensemble paraît ne servir que de résidence aux personnages attachés à la cour. Le marché est orné du tamarinier dont j'ai parlé et qui a donné son nom à la ville. A côté de cet arbre s'élève le seul dattier que renferme tout Massena; sauf cela, cette place est complétement dépourvue d'ombre.

On y tient marché tous les jours, le matin de 8 à 11 heures, et l'après-midi de 3 heures jusqu'au coucher du soleil. Comme Massena, ainsi que je l'ai fait observer, n'est qu'une résidence royale et non une place commerciale, les marchandises exposées en vente se bornaient aux objets de première nécessité; parmi ces derniers, le sarrasin (*Pennisetum Typhoideum*) y était le plus abondamment représenté; il y avait également des fèves et des amandes de terre. Le sel était offert en assez grandes quantités, vu la présence des Djellaba du Wadaï, qui vendaient aussi du natron importé par les Tebou des confins du désert. Le lait et le beurre étaient chers, mais le lait caillé, par contre, était fort abondant; ces articles étaient apportés au marché par les Schoua et les Foulbe des environs de la ville. Le miel, qui ne manque cependant pas en général, au Soudan, était presque introuvable au marché. Par contre, on y voyait ordinairement une couple de brebis et de vaches, parfois des poules, et de temps à autre quelque mauvais cheval. Le coton y était rare et l'indigo faisait complétement défaut. Le poivre d'Espagne était offert en petites quantités par des Kanori. Les articles de Kano fournissaient un contingent important au marché, surtout en *tourkedi*; l'industrie indigène fait cependant une rude concurrence aux tuniques du Nyffi et de Kano, depuis que la teinturerie est introduite dans le pays; néanmoins je ne vis pas de *marina* ou teinturerie à Massena même. Je n'aperçus d'esclaves au marché qu'après le retour du sultan; ceux qui proviennent des pays idolâtres du midi ne sont guère estimés comme article d'exportation, l'émigration leur causant une foule de maladies qui les emportent promptement. Par contre, les femmes du Baghirmi même sont très recherchées, mais tous les habitants

du pays pratiquant aujourd'hui l'islamisme, du moins en apparence, il est rare qu'on les vende comme esclaves. Le seul article européen, pour ainsi dire, consistait en perles de verre, surtout les petites perles rouges, qui s'exportent en grande quantité dans les contrées idolâtres.

La monnaie courante au Baghirmi consiste en bandes de coton (*farda*) analogues à celles que j'ai décrites lors de mon voyage dans l'Adamaoua. Les objets les plus grands se paient au moyen de chemises dont la valeur varie de 70 à 150 *farda*, selon la dimension et la qualité. Comme ce moyen d'échange me manquait et que je possédais encore de petits objets tels que des aiguilles, des miroirs, etc., je dus me faire marchand en détail. Les coquillages n'ont pas cours à Massena, mais constituent un article d'exportation pour les pays idolâtres, où l'on s'en sert comme parure. Ce sont surtout les femmes qui les portent autour des hanches, comme dans d'autres pays; elles en font aussi des bonnets pour mettre sur la tête de leurs parents morts.

La fréquentation du marché me prenait naturellement une grande partie de mon temps et de mes loisirs, car j'étais tour à tour commerçant et observateur. Cette occupation se répétant tous les jours, j'y trouvais un grand passe-temps; de cette manière les semaines s'écoulèrent jusqu'au moment où l'arrivée du sultan sembla devoir enfin apporter quelque changement dans mon sort. Après maints faux bruits, il revint, le samedi 3 juillet, au grand enthousiasme de la population, dont il avait emmené pendant plus de six mois toute la partie valide.

Il était près de neuf heures du matin, lorsque l'armée s'approcha de la ville, du côté méridional, déployant une grande pompe barbare; la troupe n'était cependant guère

nombreuse, car elle ne se composait que des hommes appartenant à la ville même, les autres s'étant déjà dispersés. A la tête du cortége chevauchait un haut dignitaire de la cour, suivi d'une troupe de cavaliers et de porteurs des anciens emblêmes de Kenga Mataïa. Venait ensuite le *fatscha*, également à cheval et précédant le sultan; ce dernier était vêtu d'un burnous jaune et montait un cheval gris-pommelé, presque méconnaissable sous les couvertures d'étoffe rayée dont il était revêtu. La tête du sultan était presque entièrement dissimulée à son tour par les deux parasols vert et rouge que tenaient deux esclaves marchant à ses côtés; six autres esclaves, au bras droit garni de fer-blanc, l'éventaient au moyen de plumes d'autruche fixées à de longues perches. Le sultan était entouré de cinq chefs et d'une foule de hauts personnages tous à cheval, dont le groupe avait un aspect plus ou moins imposant. Derrière eux venait le chameau de bataille, avec le timbalier et trois autres musiciens. A ceux-ci succédait quelque chose d'assez remarquable au point de vue africain ; c'était une suite de quarante-cinq beautés du harem, qui avaient accompagné le sultan pour alléger ses fatigues militaires. Elles étaient toutes à cheval, enveloppées des pieds à la tête d'une draperie de coton noir; chacune avait un esclave de chaque côté. Le reste du cortége était composé de soldats et des chameaux chargés du bagage. Le sultan victorieux ramenait également sept chefs païens, parmi lesquels se distinguait surtout celui de Gogomi, qui formait le principal objet de son triomphe. Ce chef n'attirait pas seulement l'attention par sa taille haute et majestueuse, mais encore par le prestige dont il était entouré, comme souverain d'une tribu païenne consirable et bien protégée de la nature. Il semblait assez résigné

à son sort, quoiqu'il ne fût guère digne d'envie, car d'après l'usage du pays, les prisonniers royaux sont mis à mort ou châtrés; on les conduit préalablement à travers toutes les cours du palais, où ils sont exposés à toutes les plaisanteries les plus grossières de la part des femmes du sultan. L'abominable coutume de la castration n'existe peut-être dans aucun pays de l'Afrique centrale sur une aussi grande échelle qu'au Baghirmi.

Le sultan ne rentra pas ce même jour dans son palais, mais, d'après une coutume consacrée par le temps, il passa la nuit suivante entre les ruines du quartier occidental, le plus ancien de la ville. Ce ne fut que le lendemain qu'il regagna la résidence royale, aux acclamations du peuple et aux applaudissements des femmes; les sultanes de la veille étaient remplacées, dans le cortége, par un grand nombre de chevaux de combat. Grema Abdou, mon ancien guide, se trouvait également parmi les soldats revenus de la guerre.

Aussitôt arrivé, le sultan m'envoya deux messagers pour me souhaiter la bienvenue. C'étaient le frère et le fils d'un des plus hauts personnages du pays, qui portait le titre de *maïna belademi* et qui était une sorte de consul du Bornou. Celui-ci m'avait été indiqué partout comme un homme très intelligent; malheureusement il était revenu malade de l'expédition et mourut au bout de peu de jours. Par bonheur, lors d'une visite que je lui fis, je ne lui avais pas donné le moindre médicament, malgré ses vives sollicitations; sinon, ces sauvages et fanatiques indigènes n'auraient pas manqué de m'attribuer la cause de sa mort. Je me plaignis aux envoyés du sultan du traitement que l'on m'avait fait subir, et le même soir je reçus un mouton, du beurre et une forte provision de *kreb* ou graine du *Poa*, comme présent de mon

hôte. Cette marque d'attention de sa part me fit espérer de voir s'améliorer ma situation à Massena; mais un bonheur plus grand m'attendait encore. Dans la soirée du 5 juillet, j'appris qu'il était arrivé pour moi un messager à Koukaoua, avec une caravane du Fezzan. J'avais été trop souvent déçu dans mes espérances de même nature, pour croire à la réalité de cette heureuse nouvelle; mais le 6 juillet devait être l'un des plus beaux jours de ma vie. Ce messager était effectivement arrivé et m'apportait deux gros paquets de lettres, dont l'un contenait des dépêches du gouvernement britannique et l'autre, une foule de lettres particulières d'Angleterre et d'Allemagne. Ces dernières s'accordaient toutes à approuver de la manière la plus complète tout ce que j'avais fait, ce qui est certes la plus belle récompense que puisse désirer un explorateur de ces contrées; d'autre part, le gouvernement britannique me confiait la direction de notre entreprise, en remplacement de feu Richardson; il me laissait, en outre, toute liberté de suivre mon plan primitif en pénétrant plus avant vers l'Orient, ou d'aller, au contraire, vers l'Occident, dans la direction de Tombouctou; ces pleins pouvoirs étaient accompagnés d'un subside suffisant, du moins sur le papier; car malheureusement cette promesse était restée une lettre morte, attendu que, malgré la distance immense et l'extrême difficulté, ainsi que le danger des communications, on n'avait pas jugé nécessaire, à Tripoli, de m'envoyer une seule livre sterling de la somme stipulée. Il me fut donc d'autant plus agréable de recevoir par le même messager, de la part du docteur Overweg, dix *tourkedi*, qui me mirent à même de pouvoir distribuer quelques présents parmi mon entourage et de ne pas faire tout à fait la figure d'un mendiant.

Tandis que je prenais plaisir à contempler le trésor épistolaire étalé sur mon lit, je fus distrait tout à coup par mon domestique, qui vint m'annoncer qu'une troupe nombreuse de gens de cour venaient d'entrer dans ma maison. J'avais à peine eu le temps de cacher les lettres sous ma natte, que les envoyés entraient déjà et que toute ma chambre était encombrée de tuniques noires. Il y avait environ une vingtaine d'individus, outre le gouverneur. Ils savaient évidemment que je venais de recevoir des lettres, car les cavaliers qui avaient accompagné l'envoyé avaient apporté également au gouverneur du Baghirmi une lettre du cheik du Bornou, l'invitant à autoriser mon retour immédiat en ce pays, en compagnie des messagers. J'appris plus tard que le sultan du Baghirmi avait été froissé de cette lettre et qu'il avait prêté l'oreille aux soupçons de ses sujets, me croyant un espion turc. La contenance de mes visiteurs était réellement si singulière que je craignais que l'on ne me réduisit de nouveau en captivité. Enfin, après m'avoir fait exhiber plusieurs objets et avoir chuchoté pendant quelque temps entre eux, ils demandèrent à pouvoir visiter le livre où je notais tout ce que je voyais ou entendais. Je me rendis à leur désir sans hésitation, mais il me fallut encore jurer que c'était bien là le livre véritable dont il s'agissait. Je leur en traduisis alors en Kanori quelques passages relatifs à la géographie et à l'ethnographie du pays, en n'omettant pas de rendre aux yeux des jolies baghirmiennes un hommage bien mérité. Les soupçons de mes visiteurs parurent être anéantis du coup, et ils me donnèrent même quelques noms pour compléter mes notes. Néanmoins, ils me demandèrent la permission de soumettre le livre à leur maître, après quoi ils s'éloignèrent. Ce dernier rassembla

tous les savants de la ville, parmi lesquels se trouvait mon ami Sambo, pour connaître leur opinion sur mes écrits et juger de leur degré d'innocuïté; peut-être ne dus-je qu'à mon ami, homme sans préjugés, la décision favorable du savant conseil, en vertu de laquelle mon journal me fut rendu intact.

Le 8 juillet, arriva enfin Grema Abdou, avec un serviteur du *banga*, pour me conduire à l'audience de ce dernier, audience déjà trop souvent différée. On me conduisit dans une cour intérieure du palais, indiquée sous la lettre *d*, dans le plan de la ville. Il s'y trouvait quelques fonctionnaires, assis en demi-cercle des deux côtés d'une porte qui donnait accès à un appartement intérieur, voilé par un rideau de nattes. Ce fut en face de cette porte que je m'assis. Sambo et Bou Bakr, qui était venu expressément de Bakada, m'accompagnaient comme amis et interprètes. Pendant un certain temps, je ne sus à qui adresser la parole, aucun des assistants ne se distinguant des autres. Ils étaient tous uniformément vêtus de la manière la plus simple, c'est à dire de tuniques noires ou plutôt bleu foncé, et nul n'avait la tête couverte. Je demandai donc à haute voix si le sultan Abd El Kader était présent, et une voix sortant de derrière le rideau me répondit affirmativement. Je le saluai, en lui expliquant le but de ma mission comme je l'avais fait aux autres potentats africains; en outre, je n'oubliai pas de lui parler aussi du fâcheux accueil que j'avais reçu dans son pays. Je m'exprimais en arabe, tandis que mon ami aveugle me traduisait mot à mot dans la langue du Baghirmi, en adoucissant çà et là quelques expressions. On plaça ensuite devant moi le paquet renfermant mes présents, afin que je l'ouvrisse moi-même pour expliquer l'usage de chaque objet.

Ils consistaient en un caftan de bon drap rouge, une montre à répétition de Nurenberg, que je ne manquai pas de faire sonner plusieurs fois, un turban bordé de soie, un couteau anglais, quelques paires de ciseaux et d'autres objets semblables. Après avoir offert ces cadeaux, je dis au sultan que mon vœu le plus ardent était de retourner sans retard au Bornou, promettant toutefois que, si l'on m'accordait des garanties de sécurité complète, je reviendrais dans le pays ou j'y enverrais tout au moins un de mes compagnons. On m'en donna l'assurance et on approuva mon discours, après quoi je me retirai.

Le même jour encore, ainsi que le lendemain, je vis arriver de nouveaux messagers. Ils me demandèrent, la première fois, d'un air mystérieux, si je ne possédais pas de canon ou si je ne pouvais en fabriquer un; la seconde fois, ils m'offrirent en présent, de la part de leur maître, une belle esclave et un chameau. Je remerciai poliment, ne demandant que la permission de partir, en acceptant néanmoins quelques échantillons des fabricats indigènes. Le lendemain, je réitérai ma demande, dans une audience où je ne vis pas plus que la première fois la personne du souverain. Celui-ci se cachait probablement comme je l'appris plus tard, de crainte que je ne le tuasse par quelque sortilége, crainte qui fut l'objet de longues délibérations. Quant à mon départ, il me fut répondu que j'étais parfaitement libre, mais que le sultan, comme souverain d'un pays aussi puissant, ne pouvait me laisser partir les mains vides.

Dès le surlendemain de ma première audience, le sultan m'avait fait la grâce de m'envoyer le surveillant du fleuve, le *chalifa ba* et son domestique qui m'avaient fait mettre aux fers à Mele, afin qu'ils me demandassent publiquement par-

don de leur conduite. Cette démarche était très louable sans doute, mais je fus déçu dans mon espérance de pouvoir partir bientôt, l'un jour s'écoulant avec l'autre, sans que l'on fit de préparatifs pour mon départ. Ainsi se passèrent le mois de juillet et les premiers jours d'août. Ce ne fut que dans l'après-midi du 6, que je vis enfin arriver un grand cortége composé du *serma* et d'autres gens de cour, qui m'apportaient un cadeau de cinquante chemises indigènes de toute espèce, d'une valeur totale d'environ 30 thalers. Il s'en trouvait dans le nombre sept fines, que j'envoyai en Angleterre comme échantillon de l'industrie du pays; j'en conservai pour mon propre usage une autre en demi-soie, à cause de sa légèreté. Le *serma* me déclara officiellement en même temps, que je pouvais partir quand je le voudrais; il ajouta que, jusqu'alors, le peuple du Baghirmi ne m'avait pas plus compris que je ne l'avais compris moi-même à mon tour, mais que je pouvais considérer désormais le Baghirmi comme ma patrie, si je voulais y revenir plus tard. Je le priai de remercier de ma part le sultan, et de lui demander en même temps, pour mon retour éventuel, un sauf-conduit revêtu du sceau royal. Le cadeau du sultan me mettait du moins à même de récompenser quelque peu mes amis et mes domestiques, et je partageai une trentaine de ces chemises entre les gens du *serma,* Faki Sambo, Bou Bakr et mes autres amis.

Il parut enfin que la principale cause du retard que j'avais subi, était due à mon noble compagnon Grema Abdou, qui m'avait quitté, avant que j'atteignisse la capitale et ne s'était plus occupé de moi le moins du monde. Enfin le 8 août, il revint et me dit que tout était prêt pour mon départ, attendu qu'il avait obtenu les cinq esclaves qu'il avait à conduire à

Koukaoua, de compte à demi avec son maître le *mestrema*. Le 10 août dans la matinée, je reçus enfin la permission de partir, ainsi que la lettre que j'avais demandée au sultan, lettre dont la teneur était des plus satisfaisantes, et qui valut plus tard au docteur Vogel un accueil tout amical dans ce pays. Je me hâtai d'achever mes préparatifs, et mon cœur battit de joie, lorsque je franchis la porte occidentale et que je me sentis de nouveau en liberté.

Tout le pays était couvert de la plus belle verdure, car depuis près d'un mois, tombait abondamment la pluie tant désirée. Les prairies les plus riches succédaient aux plus magnifiques champs de blé. La beauté de la végétation donnait aux villages, que nous connaissions cependant si bien, un aspect qui nous les rendait presque méconnaissables ; mais le gros ver noir *halouessi* avait à son tour commencé, en troupes immenses, sa grande œuvre de destruction. Le troisième jour de notre marche, nous avions déjà dépassé la région boisée, ordinairement sèche, mais alors marécageuse et fertile, et nous arrivâmes à Kokorotsche, où nous rejoignit la femme de Grema, qui était restée pendant tout ce temps chez son père, à Moustafadji ; je mentionne ce détail, cette visite d'une femme mariée dans la maison de ses parents, étant l'argument le plus propre à donner aux Européens une meilleure idée de la vie de famille des Africains, car on ignore réellement en Europe les bons rapports des époux entre eux, dans ces contrées. Mon guide, dont je ne raffolais pas du reste, m'en offrait, avec sa femme, le plus remarquable exemple.

Le 14 août, nous arrivâmes à Assou. J'y revis le magnifique Schari, au bord duquel j'avais tant rêvé et médité, à Mele ; considérablement accru, il formait actuellement une

nappe d'eau d'une largeur d'au moins 3,000 pieds, au dessus de laquelle s'élevaient plusieurs îles. La traversée fut de beaucoup facilitée parce que, malgré l'élévation de son niveau, le fleuve n'avait qu'un courant assez faible. Nous n'en perdîmes pas moins un de nos chevaux, qui s'y noya. Grâce à la mauvaise construction des bateaux, qui ne peuvent guère contenir que des ânes, le fleuve n'est pas praticable pour les chevaux et les chameaux, pendant tout le mois de septembre, car sa grande largeur ne leur permet pas de le traverser à la nage. Arrivé heureusement avec mes animaux sur la rive opposée, je ne pus m'empêcher de tirer un coup de fusil pour célébrer ma délivrance des mains des fanatiques Baghirmiens. Rentré dans les domaines du bienveillant sultan Youssouf, du Logone, je me sentais de nouveau en parfaite sécurité. Je pris beaucoup de plaisir à mon séjour, pendant la nuit suivante, dans la spacieuse habitation d'un Schoua aisé, dont la femme était une princesse du Logone. Au milieu de la hutte, qui avait un diamètre de 50 à 60 pieds, se trouvait, à quelques pieds d'élévation, un compartiment particulier, formé par des nattes fines et divisé en plusieurs parties; c'était là que les membres de la famille se reposaient, comme sous un moustiquaire, à l'abri des myriades de mouches de ces pays marécageux. Ce genre de chambre à coucher se nomme *gourara*. En général, j'observais avec un vif intérêt la vie privée de ces indigènes, et j'aimais à les entendre parler leur idiome arabe qui, tout en ayant perdu beaucoup de sa pureté primitive, avait encore conservé en grande partie cette richesse de voyelles qui caractérise l'arabe écrit. Les Schoua ont conservé encore plusieurs habitudes étranges de leur première patrie, telles que le droit de représailles en matière de meurtre et la cou-

tume barbare de l'infibulation des jeunes filles, en vue de mieux garantir leur vertu.

Le 15 août, nous traversâmes le fleuve de Logone, qui formait alors également une vaste nappe d'eau sans îles ni bancs de sable, et dont le courant, moins large que celui du Schari, était, du moins, plus rapide. Je ne passai qu'une nuit à Logon Birni, malgré toutes les peines que se donna l'*ibalaghouan* pour me retenir davantage. Je me hâtais d'avancer le plus possible; mais l'état des chemins boueux ou complétement submergés des pays marécageux du Logone et du Kotoko, m'offrit souvent de sérieux obstacles à une marche rapide. Les nombreux et profonds marais et les ruisseaux convertis en torrents impétueux, nous firent, pendant de certains jours, mener une vie réellement amphibie, car, sans compter la pluie qui tombait constamment à verse, nous voyagions autant dans l'eau que sur la terre ferme. Nous atteignîmes enfin, à environ 4 lieues à l'est de la ville de Yedi, le commencement de la région sablonneuse, ce qui nous mit à même d'accélérer notre marche au point de pouvoir entreprendre, dès le 20 août, notre dernière étape avant d'arriver à Koukaoua.

J'avais envoyé en avant un courrier, pour annoncer mon arrivée au visir et au docteur Overweg, qui arriva à cheval à ma rencontre. Nous nous revîmes avec un plaisir extrême, ayant été séparés, cette fois, plus longtemps que de coutume; en outre, on avait reçu à Koukaoua des nouvelles très décourageantes à mon égard. Mon ami avait fait, pendant ce temps, un voyage fort intéressant vers les contrées montagneuses de la partie sud-ouest du Bornou, voyage d'où il était revenu, du reste, depuis deux mois. Je fus d'autant plus frappé de son air d'abattement, que je l'avais

laissé dans l'état de santé le plus satisfaisant. Il me dit avoir été souvent malade depuis mon départ et n'être pas même encore complétement rétabli; il paraissait cependant plein de courage et il développa avec beaucoup de vivacité nos projets futurs, en présence de l'arrivée d'un envoi d'environ 4,000 thalers en argent, partie allemand, partie anglais, qui était resté au Fezzan, depuis une année, par la négligence de notre agent, envoi qui nous donnait de nouveaux moyens de poursuivre la réalisation de nos plans. Ainsi livrés à nos hardies spéculations, nous regagnâmes la ville et notre ancien quartier, où je retrouvai avec joie, après une longue privation, le café et le thé, avec leur excellent assaisonnement de lait et de sucre.

Le visir me reçut avec sa cordialité habituelle et, peu de jours après, nous fûmes admis à une audience particulière chez le cheik, pour lui faire part de la situation actuelle de l'expédition. Il m'exprima son désir de me voir nommer consul résident du gouvernement britannique à Koukaoua, mais lorsque je lui eus expliqué que cela était impossible, il me manifesta sa satisfaction de ce que j'eusse, du moins, obtenu l'autorisation de faire un voyage vers l'ouest. Le cheik ainsi que son visir ne craignaient rien tant que de nous voir partir pour le Wadaï, où nous aurions pu entrer en rapports d'amitié avec le sultan de ce pays; assurément, ni l'un ni l'autre n'avaient agi de manière à nous préparer un bon accueil au Baghirmi; il n'est même pas impossible qu'ils aient travaillé dans un sens diamétralement opposé. Le 31 août, le cheik Omar signa le traité de commerce avec l'Angleterre, dont il a déjà été souvent question.

Grâce à l'argent que nous avions reçu, nous étions à même de payer toutes nos dettes à Koukaoua; il nous restait, en

outre, des ressources modestes, mais suffisantes pour pouvoir tenter de nouvelles entreprises. Il était écrit cependant qu'un de nous devait succomber en chemin. Je fus profondément affecté de voir mes observations ultérieures me confirmer l'impression pénible que m'avait causée au premier moment la vue de mon compagnon. Comme le docteur Overweg désirait ardemment changer d'air et que les grandes excursions étaient impossibles pendant la saison des pluies, nous convînmes qu'il irait jusques Adjiri, près du *komadougou* du Bornou, et à environ 14 milles à l'ouest de Koukaoua, pour étudier l'état de ce vaste cours d'eau en cette saison. Il partit le 29 août, accompagné d'un habitant notable de la capitale. Il recueillit maints renseignements précieux en cet endroit; il observa, par exemple, que le *komadougou*, qui ne forme dans la saison ordinaire qu'une série de mares, constitue depuis le 21 ou le 22 juillet jusqu'au mois de février, c'est à dire pendant près de sept mois, un courant continu. Il paraît que les forces manquèrent à Overweg pour se livrer à des observations plus détaillées, et il revint, le 13 septembre, sans éprouver de mieux. Le mois où nous nous trouvions appartient précisément à la saison la plus malsaine à Koukaoua, et pour nous donner du moins le mouvement indispensable à la conservation de la santé, nous résolûmes de faire chaque jour une courte promenade à cheval. Ce fut ainsi que nous fîmes, le 19 septembre, dans le district de Daouerghou, une petite partie de chasse où Overweg, poursuivant un oiseau aquatique, s'engagea malheureusement dans une eau profonde, sans prendre ensuite la précaution de faire sécher ses vêtements avant le soir.

Malgré le mouvement qu'il s'était donné pendant toute la journée, il ne toucha pas à notre modeste souper; cepen-

dant il ne se plaignait de rien. Le lendemain matin, il se sentit faible, au point de ne pouvoir se lever. Au lieu de prendre un sudorifique, comme je le lui conseillais instamment, il s'obstina à refuser tout médicament, de sorte que son état empira avec une rapidité effrayante. Le lendemain déjà, il avait la langue comme paralysée et ne parlait plus que d'une manière presque entièrement inintelligible. Comprenant enfin la gravité de sa position, il dit ne pas pouvoir guérir dans la ville, prétendant qu'il lui fallait absolument changer d'air et qu'il serait bientôt rétabli, si seulement je pouvais le faire conduire à Madouari, chez notre ami le *kaschella* Fougo Ali.

C'était une tâche difficile, que de faire transporter mon compagnon malade à cet endroit, situé à plus de deux milles de Koukaoua; quoiqu'il entreprît ce voyage le jeudi matin, il n'arriva à destination que vingt-quatre heures après. Je fis un cadeau à Fougo Ali, afin qu'il eût bien soin de lui; je vaquai ensuite au plus pressé, puis je retournai à la ville pour cacheter mes dépêches. Le soir même, arriva un des domestiques que j'avais laissés auprès d'Overweg, m'annonçant une aggravation considérable dans la situation du malade, dont la parole était devenue complétement inintelligible.

Je montai immédiatement à cheval et, arrivé à Madouari, je trouvai mon compagnon couché dans la cour, car il s'était obstinément refusé à rester dans la hutte. Il était dans un état pitoyable. Baigné d'une sueur froide, l'infortuné avait rejeté toutes ses couvertures. Il ne me reconnut pas et ne voulut se laisser recouvrir par qui que ce fût. Quand le délire le prenait, il murmurait continuellement des mots complétement incompréhensibles, qui tendaient probable-

ment à exprimer confusément les principales circonstances de sa vie; en proie à une sorte de folie furieuse, il sauta plusieurs fois à bas de son lit et alla se jeter contre les arbres et dans le feu avec une telle violence, que quatre hommes parvenaient à peine à le retenir.

Vers le matin il devint enfin plus calme et resta tranquillement dans son lit, sans que ses forces parussent épuisées. Croyant la crise passée, je demandai à Overweg s'il n'avait besoin de rien et il me fit signe qu'il avait quelque chose à me dire; mais il me fut impossible de le comprendre. Le triste dénouement qui arriva bientôt, me donna à conclure que le malheureux, sentant la mort arriver, avait voulu me charger de ses adieux à sa famille.

Le dimanche, de grand matin, le premier domestique d'Overweg vint m'annoncer qu'il était dans la situation la plus inquiétante; complétement inerte, il n'avait plus dit un seul mot depuis que je l'avais quitté. Je me hâtai de retourner à Madouari, mais avant que j'y fusse arrivé, le frère de Fougo Ali vint à ma rencontre et me déclara, les larmes aux yeux, que notre ami n'était plus. Il avait succombé au point du jour, après une courte agonie.

Je confiai, dans l'après-midi, la dépouille d'Overweg à la tombe. Celle-ci était creusée à l'ombre d'un bel *hadjilidj* et bien garantie des animaux sauvages. Ainsi mourut mon unique ami et compagnon, à l'âge de trente ans, à la fleur de ses jours. Il ne lui fut pas permis d'accomplir ses voyages et de rentrer heureusement au foyer natal; mais il périt d'une mort glorieuse, au service de la science. Il est réellement remarquable qu'il désignât pour ainsi dire lui-même la place de sa sépulture, justement au bord de ce lac dont l'exploration a rendu son nom immortel. C'était comme un

pressentiment de la mort, qui lui fit désirer d'une manière irrésistible cet endroit, où il mourut à côté du bateau dans lequel il avait accompli son voyage. Beaucoup d'habitants du village, desquels il était fort connu par ses séjours réitérés, déplorèrent amèrement sa mort, et sans doute, longtemps encore, ils se souviendront de celui qu'ils nommaient le *tabib*.

Le soir, je retournai à la ville, profondément ému et méditant tristement sur mon abandon. Notre demeure, qui avait été considérablement embellie par mon compagnon pendant mon séjour au Baghirmi, me parut déserte et désolée, quoiqu'elle eût été garnie de plâtre, dont il avait trouvé une couche dans la cour. Mon projet primitif était de faire encore une tentative pour pénétrer jusqu'à la rive orientale du Tsad; mais le séjour en ces lieux m'était désormais tellement insupportable, que je résolus de partir immédiatement vers le grand fleuve occidental, pour découvrir de nouveaux pays et voir d'autres visages.

CHAPITRE IV.

DÉPART DE KOUKAOUA POUR TOMBOUCTOU. — VOYAGE VERS LA PROVINCE DE MOUNIO. — SÉJOUR A SINDER ET A KATSENA.

Il était donc décidé que j'irais vers l'Occident. Pourquoi n'allais-je pas vers l'Orient ou le sud-est? Car notre plan primitif était de tâcher de pénétrer du Bornou jusqu'à la côte orientale près du Zanzibar, étant admis en principe que nous arriverions tous trois au Bornou sains et saufs et pourvus de moyens suffisants. Or, loin qu'il en fût ainsi, le chef de l'expédition avait succombé aux fatigues de l'entreprise et, au lieu de ressources abondantes, nous n'avions, nous deux Allemands survivants, que de lourdes dettes et nous nous trouvions complétement abandonnés à notre sort. Richardson, qui n'avait pas eu pour but d'aller au delà du Bornou, devait, avant de repartir, nous fournir les moyens et les instruments nécessaires. Nous nous efforçâmes donc de faire ce qui ne paraissait guère possible en

présence des circonstances, et après quelque réflexion j'écrivis au gouvernement britannique dans les termes les plus formels, que s'il voulait réellement nous voir pénétrer jusqu'à la côte orientale, il devait positivement en manifester l'intention au souverain du Bornou. Mais on n'accéda point à cette demande.

Que le lecteur se figure la situation politique de cette partie du globe. Pendant les huit ou neuf derniers siècles, il s'y est formé des royaumes mahométans plus ou moins considérables, qui se sont constamment avancés vers les populations nègres du midi, restées fidèles au paganisme; à la vérité, ce mouvement n'a plus eu, depuis ces derniers siècles, l'impulsion vigoureuse qui le caractérisait aux temps où l'islamisme naissant luttait avec ardeur contre le christianisme. Tous les ans on entreprend cependant encore, dans la saison favorable, des expéditions qui ravagent ces malheureuses peuplades par le fer et le feu. De la sorte, au lieu de relations pacifiques, il s'est formé une frontière sanglante entre ces pays, limite désormais plus difficile à franchir que les monts de la Lune, que l'on considérait autrefois comme l'obstacle à toute relation avec les régions équatoriales de l'Afrique. Expressément recommandés au souverain du Bornou, que concernait seul notre entreprise, considérée comme mission diplomatique, comment aurions-nous pu espérer qu'il nous permit de nous rendre parmi les méprisables païens, ses ennemis? Car, de deux choses l'une : ou ces populations nous tueraient comme leur étant hostiles, ou elles nous accueilleraient favorablement, et alors notre amitié leur donnerait des forces nouvelles contre lui. Et puis comment arriver là? Nous ne pouvions essayer de le risquer, qu'à la condition de posséder beaucoup

d'armes. J'écrivis donc à Tripoli pour demander au moins une douzaine de fusils neufs; mais cette démarche n'eut pas plus de succès que la précédente. Ce n'était pas tout encore, car le voyageur qui veut se frayer un passage à travers ces populations, ne doit pas seulement forcer la première barrière qui s'élève entre l'islamisme et le paganisme, mais il lui faut encore traverser, au prix des plus grands dangers, les populations idolâtres qui sont complétement isolées entre elles et vivent dans un état de luttes sanglantes et continuelles. Comment peut-on, dans des conditions semblables, conserver ses domestiques, si ce n'est par des présents et des ménagements extraordinaires? Un voyage semblable devrait, tout pris au mieux, durer au moins trois ans et nécessiterait de grands approvisionnements d'objets de toute sorte; car l'entreprise échouerait de la manière la plus complète, si l'on arrivait sans des présents convenables au milieu de populations que le voisinage de la côte a habituées à un certain luxe. En commençant par le sud-est, il serait moins difficile d'arriver à un résultat, mais cette entreprise ne pourrait jamais être tentée par un voyageur isolé, et il faudrait au contraire, pour l'effectuer, des forces considérables et un laps de temps qui peut embrasser bon nombre d'années. Le jeune M. Roscher avait conçu ce projet, mais que valent ces plans si aisément combinés à distance, en présence des obstacles insurmontables qu'offrent, à l'accès des régions intérieures de l'Afrique, la nature et l'homme lui-même? L'étroit chemin que suivit Livingstone, dans la partie méridionale du continent africain, non comme voyageur isolé, mais comme chef d'une troupe de plus de cent indigènes, avait déjà été frayé fort loin, des deux côtés, par les Portugais venant à la fois de l'est et de l'ouest; du reste il y règne des fièvres,

si l'on n'y rencontre pas de ces luttes sanglantes et exterminatrices entre l'islamisme et le paganisme.

Après avoir marché vers le sud-est, nous devions prendre une direction tout à fait orientale, vers le Nil supérieur. J'ai étudié cette route par ma visite et ma première exploration du Baghirmi; et, s'appuyant sur cette base, le docteur Vogel, mon vaillant mais moins heureux successeur, étendit ses recherches jusqu'au cœur du Wadaï. Or, quoiqu'il ait succombé, chose dont on ne peut plus douter aujourd'hui, sa tombe dans la capitale du Wadaï est, en quelque sorte, un second jalon moral qui permettra à quelque voyageur futur, plus heureux que Vogel, d'établir un lien entre les contrées explorées à l'est et à l'ouest. Toutefois la lutte sanglante et fanatique du christianisme et de l'islamisme rend aujourd'hui ce point complétement impraticable. C'est ainsi que le docteur Cuny, qui avait pénétré, dans ces dernières années, de l'Égypte au Darfour, fut décapité en place publique. A cette époque je n'étais pas fort éloigné du Wadaï, et ce fut peut-être un bonheur pour moi que l'état de mes ressources ne me permît pas d'aller plus loin; car la guerre intestine et sanglante qui avait déjà régné, l'année précédente, entre le roi Mohammed Saleh et la puissante tribu montagnarde des Kodoii, fut suivie immédiatement après mon retour du Baghirmi, d'une guerre civile entre le père et le fils, et bien certainement, si j'eusse été là, j'étais perdu sans retour. Une autre circonstance qui nous était défavorable était l'invasion du Wadaï, dont j'ai parlé déjà, invasion qui donna naissance à une inimitié complète entre ce pays et le Bornou, dont le souverain était spécialement notre protecteur. Après avoir abandonné mon projet de pénétrer dans les régions orientales du

continent, il ne me restait rien à faire, dans cette direction, que d'essayer encore une fois d'atteindre au moins la rive orientale du Tsad. Je ne pouvais y réussir qu'en me joignant de nouveau à l'infâme bande des Ouëlad Sliman, dont l'amitié devait m'être encore plus désagréable, depuis que le gouvernement britannique m'avait nommé son représentant officiel en remplacement de Richardson; en outre, le danger d'une pareille entreprise et les sacrifices de temps et d'argent qu'elle nécessitait, n'étaient nullement en proportion avec les résultats que l'on pouvait se croire en droit d'en attendre.

En présence de toutes ces circonstances et de ma nouvelle position, je crus embrasser un projet beaucoup plus fécond et plus grandiose, en tentant de pénétrer du côté de l'ouest, au contraire, vers le Niger moyen. Là s'étendait un vaste pays encore complétement inconnu, traversé par un grand fleuve navigable, et dont l'exploration devait produire non seulement de grands résultats scientifiques, mais encore des résultats d'utilité pratique pour le gouvernement qui m'avait investi de sa confiance. Les dépêches de lord Palmerston m'engageaient instamment aussi d'essayer de pénétrer jusqu'à Tombouctou, et les études auxquelles je m'étais livré à Agades m'avaient fait pressentir le grand intérêt ethnologique attaché à ce voyage. En tendant mes efforts vers ce but, je pouvais nouer en même temps des relations amicales avec le puissant souverain du royaume de Sokoto, et obtenir de lui la permission, tant pour moi que pour d'autres Européens, d'explorer les provinces du sud-est de son empire, importantes tant au point de vue de la science que sous le rapport du commerce; parmi ces provinces, je compte principalement l'Adamaoua, dont l'exploration

m'avait été interdite par la crainte vraie ou supposée qu'avait le gouverneur, d'encourir la disgrâce de son maître.

Quoi qu'il en fût, tout le succès de l'entreprise reposait désormais sur moi seul, car j'avais donné la sépulture au dernier de mes compagnons et toutes mes demandes de nouvelles ressources étaient restées sans résultat. Il est vrai que ma santé s'était fortifiée, et, après tant d'accès de fièvre heureusement dominés, je pouvais espérer résister, à l'avenir, aux influences du climat; en outre, les dangers personnels que j'avais courus si fréquemment, m'avaient donné une confiance sans bornes en moi-même, ainsi qu'une grande supériorité morale aux yeux de mes domestiques et de tous les indigènes en général. En conséquence, je m'attachai par de nouvelles conventions les domestiques qui m'avaient déjà donné des preuves de leur dévouement, tout en en engageant d'autres encore, et, mettant en lieu de sûreté les résultats de mes recherches, en envoyant à Tripoli une copie de tous mes journaux, de mes observations philosophiques et de mes cartes, je me préparai complétement à effectuer un nouveau voyage qui devait durer deux années.

J'aurais désiré quitter sans retard Koukaoua, mais l'invasion d'une bribu des Touareg dans le territoire de Mounio, m'obligea de différer considérablement mon départ. La route de l'occident finit cependant par redevenir libre, et le 19 novembre 1852, je pris congé du cheik Omar en audience particulière. Je pus, en cette circonstance, lui expliquer les motifs qui m'avaient conduit à faire un voyage chez les chefs Foulbe, qui n'étaient pas précisément ses amis, de manière qu'il ne conservât à cet égard aucun soupçon sur mon compte. La seule condition qui me fut

imposée était de ne pas visiter la ville de Kano. Le visir, qui était seul présent à notre entrevue, prit surtout un grand intérêt à mon entreprise. Il admira principalement la confiance dont j'étais rempli à l'égard de la réception et de la protection dont je serais l'objet, à Tombouctou, de la part du cheik El Bakay, duquel je n'avais guère pu me faire une idée que par les renseignements des voyageurs indigènes. Le cheik me fit encore présent de deux chameaux, et enfin tout se trouva prêt pour mon départ. Je quittai donc, le 25 novembre, à dix heures et demie du matin, Koukaoua, qui m'avait servi de séjour pendant près de vingt mois.

Pour remplir ma promesse de ne pas visiter Kano, j'avais résolu de traverser les territoires de Mounio et de Sinder, situés plus au nord, et d'arriver ainsi à Katsena ; j'avais en conséquence écrit au consul anglais à Tripoli de m'adresser à Sinder l'envoi d'argent qui m'était destiné. Je me proposais de m'avancer ensuite directement de Katsena vers le Niger moyen, de manière à l'atteindre près de Saï, s'il était possible. En prenant tout au mieux, je ne pouvais compter d'atteindre alors Tombouctou en longeant le fleuve, toutes ces contrées riveraines étant entièrement au pouvoir des sauvages hordes de Touareg auxquelles je ne pouvais me fier sans m'être assuré préalablement la protection d'un chef puissant de ces pays. Je devais donc m'attendre à être forcé de traverser le fleuve près de Saï, pour arriver au but de mon voyage par le Libtako, situé dans la partie méridionale de la grande courbe septentrionale du Niger, pays dont j'avais acquis déjà quelques notions par les pèlerins indigènes. Si je réussissais à m'assurer à Tombouctou la protection nécessaire, je pouvais peut-être redescendre le

fleuve depuis Tombouctou jusqu'à Saï, d'où je retournerais à Koukaoua; je n'en entrevoyais pas moins la possibilité, mais sans projet sérieusement arrêté, de pénétrer jusqu'à la côte occidentale, en partant de Tombouctou.

Voici quelle était la composition de ma petite troupe : le principal personnage en était Mohammed le Gatroni, qui m'avait fidèlement servi depuis Moursouk jusqu'à ma première arrivée à Koukaoua et qui, selon sa promesse, était revenu auprès de moi, après que je l'avais laissé retourner dans son pays. Mon second domestique était Abd Allahi, ce Schoua que j'avais pris à mon service à Kotoko, pendant mon voyage au Baghirmi; c'était un pieux musulman, aux manières agréables et doué d'une grande sincérité. Il était à cheval, ainsi que Mohammed le Gatroni, et tous deux formaient, pour ainsi dire, ma garde du corps. J'avais encore, en outre, deux affranchis et trois indigènes libres, parmi lesquels un frère de Mohammed le Gatroni et un arabe Ferdjani des confins de l'Égypte, qui se distinguait par sa grande force physique. Les deux affranchis étaient des jeunes gens qui devaient leur liberté au docteur Overweg; l'un, Dyrregou, était du Haoussa, et l'autre, Abbega, du Marghi; ils m'accompagnèrent plus tard en Europe, où ils se convertirent au christianisme et où ils s'instruisirent parfaitement. Abbega retourna, en novembre 1857, à la côte occidentale d'Afrique, où il se rendit très utile comme messager de l'expédition du Niger, auprès des princes indigènes. Dyrregou, qui était plus intelligent, reçut pendant longtemps encore l'instruction du missionnaire Schön. Tous deux me furent réellement d'une grande utilité pendant mon voyage, quoique Abbega semblât souvent s'occuper plus de ses jolies payses que de mes propres chameaux

confiés à sa garde; il en résulta pour moi de grands dommages et entre autres, la perte d'une de mes meilleures bêtes. Ce fut, du reste, une affaire de cœur qui le fit retourner si promptement dans son pays. Outre ces divers individus, j'avais encore à mon service un Arabe connaissant fort bien le Soudan; il était originaire de Djalo, petite localité située près d'Oudjila, et se nommait Ali El Ageren; mais il ne m'accompagna, cette fois, que jusqu'à Sokoto. Cet homme me servait, en quelque sorte, de courtier, d'intermédiaire dans mes relations avec les indigènes. Enfin, un autre Arabe, nommé Scherif, de Fass, se joignit à nous jusqu'à Sinder.

J'avais déjà employé, avant mon départ, une bonne partie de l'argent et des articles que j'avais reçus en dernier lieu, pour récompenser une foule d'amis qui nous avaient donné pendant si longtemps l'hospitalité, ou nous avaient rendu d'éminents services presque sans réciprocité de ma part. Je pouvais compter néanmoins qu'une somme de 1,000 thalers cheminait déjà vers Sinder, et je partis pour ce long voyage, comme je l'ai dit plus haut, le 25 novembre, accompagné des individus que je viens de citer, pourvu d'une assez bonne quantité de présents grands et petits, de 200 thalers en espèces, de quatre chevaux, d'autant de chameaux, d'une bonne provision d'armes et de poudre, et riche surtout d'un courage inébranlable.

Selon l'habitude, notre première marche fut courte et n'était qu'une sorte d'étape préparatoire destinée à s'assurer que tout était en ordre et qu'aucune précaution n'avait été négligée. Jusqu'alors nous ne nous étions pas beaucoup ressentis des rigueurs de l'hiver, dans notre commode habitation de Koukaoua; l'intensité en fut donc, pour nous, d'autant

plus grande lors de notre premier campement en plein air. Il est juste d'ajouter que cette nuit était la plus froide que j'eusse passée depuis mon arrivée dans l'Afrique centrale, car le thermomètre centigrade indiqua, le 26 novembre au matin, peu de temps avant l'aube, 4 1/2 degrés au dessus de zéro (3°,6 R.), tandis que la température de midi était ordinairement, pendant ces jours là, de 27 à 28 degrés (21°,6 à 22°,4 R.). Cet écart considérable de la température, au cœur du continent africain, forme un contraste étrange avec la tiédeur des nuits aux Indes Occidentales, comme sur les côtes et dans les îles du Pacifique ou de la mer des Indes; peut-être la cause en est-elle le trop grand éloignement de la mer, dont la chaleur, toujours égale, tempère la fraîcheur des nuits. Une autre cause non moins influente consiste en ce que les vents froids des régions septentrionales passent librement au dessus des plaines uniformes et arides qui s'étendent au nord du Soudan. Leur élévation, il est vrai, n'est pas suffisante pour amener un changement total dans la nature du climat, mais elle est assez importante pour occasionner un abaissement considérable dans la température, même dans les contrées voisines, situées plus au midi. Pendant les nuits suivantes, nous fûmes forcés de faire du feu pour pouvoir nous réchauffer quelque peu.

Le pays que nous traversâmes pendant la première journée, m'était déjà connu d'autrefois, mais la saison lui avait donné un tout autre aspect, car les arides bas-fonds d'argile noire qui m'avaient causé une impression si défavorable lorsque j'arrivai pour la première fois à Koukaoua, avaient fait place aux champs les plus luxuriants, où le blé d'hiver (*Holcus Cernuus*) balançait gracieusement ses tiges au

souffle de l'air. Nous arrivâmes bientôt dans la province de Koïam, que j'avais précédemment laissée au midi et qui se fait remarquer par ses villages dispersés au loin, ses champs bien cultivés et ses vastes forêts de *Mimosa* à la taille moyenne, où paissent de nombreux troupeaux de chameaux. Ceux-ci constituent la richesse de la tribu des Koïam, qui menait une vie nomade dans les prairies du Kanem avant l'expulsion de l'ancienne dynastie du Bornou par la famille des Boulala, qui la chassa de Ndjimie, son antique capitale.

A sept ou huit milles de Koukaoua, nous arrivâmes dans le pays de Garanda, à l'épais terrain de sable, riche en blé et en bétail; parmi la population se trouvent beaucoup de Schoua, immigrés de l'Orient. A mesure que nous avancions, les arbres prenaient un meilleur aspect, circonstance qui nous indiquait l'approche d'un pays favorisé de la nature. Égarés dans les vagues sentiers qui conduisaient de village en village, et désireux de ne pas nous diriger vers quelque point où le passage du *komadougou* du Bornou serait impossible à cette époque de l'année, nous avions marché, non plus vers l'ouest, comme nous l'avions fait jusqu'alors, mais vers le sud-ouest. Continuant ainsi, nous traversâmes un pays nommé Redani, qui respirait le bien-être, tant sous le rapport de son agriculture qu'à cause de ses beaux arbres et de la série de villages charmants qui le composaient. En passant par cette région fertile, nous fûmes étonnés des descentes réitérées qu'il nous fallut effectuer; il était évident que les larges crêtes sablonneuses que nous parcourions, formaient une ligne de séparation complète, de ce côté, entre le Tsad et le *komadougou*, auquel elles impriment une direction septentrionale. Désirant ne pas aller trop vers le sud, nous nous dirigeâmes peu à peu vers le nord-ouest;

mais le pays ne tarda guère à perdre beaucoup de sa beauté, jusqu'à ce que nous arrivâmes dans une contrée aux prairies abondantes et au bétail nombreux; elle était habitée par des Tebou nomades, dont la présence ne contribuait pas précisément à la rendre fort sûre.

Nous nous rapprochions ainsi (1er décembre) du *komadougou* du Bornou, au réseau compliqué et aux forêts épaisses et presque impraticables après la saison des pluies. De beaux groupes d'arbres commençaient à se montrer, tandis que des volées de pintades animaient le paysage. Nous nous campâmes près d'un embranchement mort du fleuve, nommé Koulougou Goussoum et situé au sud-est du célèbre lac Mouggobi qui formait, avec ses rives bien cultivées, l'une des plus grandes beautés du pays, au temps de la splendeur du Bornou; actuellement il n'est plus entouré que de marais impraticables. Je fis une longue promenade en suivant l'embranchement du fleuve, qui était découpé de la manière la plus pittoresque et entouré d'une magnifique végétation. Cette abondance végétale m'offrait d'autant plus d'intérêt que j'avais déjà visité la même contrée, seulement à quelques milles plus vers le nord, pendant la sécheresse. Le règne animal n'y est pas moins richement représenté, car les éléphants, plusieurs espèces d'antilopes et les sangliers y abondent; on y rencontre en outre d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques, des pintades, des perdrix, et quelquefois des singes. Quant au niveau de l'eau, je dois faire remarquer qu'il s'abaissait déjà, malgré sa grande étendue, tandis que le docteur Overweg avait trouvé le bras du fleuve encore complétement à sec, au commencement de septembre. Il paraît donc (et les renseignements des indigènes confirment cette idée) que le *komadougou* atteint sa plus

grande élévation au mois de novembre, époque à laquelle il déborde; celle-ci ne coïncide nullement avec la plus grande crue du Schari et du Benouë, tandis que la crue du *komadougou* n'est pas davantage une conséquence immédiate des fortes pluies; car celles qui tombent dans tout le pays, pendant le mois d'octobre, sont peu considérables. Par contre, je suis persuadé que la grande crue du *komadougou,* au mois de novembre, est due à l'agglomération d'eau qui se produit à son embouchure dans le Tsad, les eaux se rassemblant, à cette époque, en très grande quantité dans le bassin de ce dernier. Outre le village qui porte, comme le bras du fleuve, le nom de Sanghiri, et qui est habité par des Koïam, il se trouvait aussi dans le voisinage un petit hameau de Foulbe pasteurs qui semblent être venus de l'Adamaoua; tout au moins appartenaient-ils à une tribu que j'avais déjà rencontrée en ce pays.

Suivant la rive du fleuve marécageux, nous arrivâmes, après une heure et demie de marche, à l'endroit où s'élevait autrefois Ghasr Eggomo, l'ancienne capitale du royaume de Bornou. J'ai déjà dit ailleurs, et avec plus de détails, qu'elle fut fondée, vers la fin du xve siècle, par le roi Ali Ghadjideni et qu'elle fut prise et détruite par les Foulbe, en 1809. Ses ruines ont été visitées et décrites déjà par l'expédition précédente; c'est pourquoi je n'en dirai que peu de mots. La ville n'avait guère qu'un peu plus de trois lieues de circuit, et les anciens auteurs arabes qui ont prétendu qu'elle surpassait en grandeur le Caire, sont tombés dans l'exagération. Formant un ovale presque régulier, elle était entourée d'une solide muraille percée de six ou sept portes; ce travail de défense, qui formait autrefois une sorte de terrasse continue, ressemble aujourd'hui à une suite de collines

coupées à certains endroits qui étaient les points d'attaque de l'ennemi. L'intérieur de l'ancienne capitale n'offre guère rien de remarquable, si ce n'est que les ruines des principaux édifices consistent en briques bien cuites, élément de construction que l'on ne retrouve dans aucune des villes modernes de la Nigritie. Les dimensions du palais paraissent avoir été très vastes; il en est tout autrement, au contraire, de celles de la mosquée voisine, qui doit n'avoir été destinée qu'à l'usage exclusif de la cour. Aujourd'hui encore, la même proportion subsiste partout, de sorte que le commun de la foule ne peut que rarement, sinon jamais, visiter la mosquée, et doit par conséquent borner l'exercice de son culte aux prières que chacun fait chez soi. Lorsqu'on considère le développement matériel et commercial du Bornou, plus considérable encore à l'époque de la prospérité du royaume, où le marché de Ghasr Eggomo recevait beaucoup de poudre d'or, on ne peut douter un seul instant qu'il n'y eût un grand luxe barbare dans cette ancienne capitale, et que la civilisation n'y fût plus avancée sous plusieurs rapports qu'elle ne l'est de nos jours. Je pris un plaisir singulier à me reporter en imagination à cette époque, et à me figurer, en ces lieux déserts aujourd'hui et situés bien loin des centres de civilisation de l'Orient et de l'Occident, une cour aux royaux gouverneurs de lointaines provinces, aux fonctionnaires et aux cavaliers nombreux, aux rapports politiques avec Tripoli et l'Égypte. Je me représentais aussi ce cercle éminent de savants, groupés autour de leur souverain, et ce prêtre fidèle écrivant les actes glorieux de son maître pour les livrer à l'histoire. Je fus étonné de voir la place de cette ville morte, couverte non d'épaisses broussailles, comme il arrive d'ordinaire,

mais d'un tapis de hautes herbes, tandis que les murailles étaient entourées d'une forêt touffue.

Nous dûmes faire un grand détour pour atteindre le village Senghiri, où l'on traverse le *komadougou*, un grand nombre d'embranchements artificiels de ce dernier coupant le pays en tous sens et rendant la marche extrêmement difficile dans cette saison, à travers les épaisses forêts. Après avoir franchi plusieurs embranchements desséchés, nous atteignîmes le *komadougou* lui-même qui, encaissé entre des rives hautes d'environ 25 pieds, traversait un paysage magnifique. Les forêts et le fleuve fournissent en grande partie leur nourriture aux habitants, quoique les Kanori ne soient pas d'aussi bons chasseurs que les Haoussaoua, parmi lesquels un grand nombre ne vivent que de chasse, et forment des sociétés qui agissent en commun, pour se partager ensuite le gibier.

Le fleuve, large en cet endroit de 180 à 200 pas, se dirigeait vers le Tsad avec un courant modéré, allant de l'E. 12 S., au N. 35 E. La rive qui se trouvait de notre côté, formait une pente sablonneuse et escarpée, tandis que l'autre était plate et couverte de roseaux. Le silence le plus profond régnait autour de nous, et il n'y avait sur le fleuve d'autre mouvement que celui de deux voyageurs indigènes, un homme et une femme qui traversaient l'eau, plongés jusqu'à la ceinture dans de vastes calebasses, selon la mode du pays. Le lendemain, nous traversâmes le fleuve à notre tour, en nous servant du même véhicule, avec cette différence que nos calebasses étaient assujéties de manière à former une sorte de bac. Le procédé à l'aide duquel on transporta les chameaux était surtout fort original; un homme, placé sur un radeau de calebasses, les tirait par devant,

tandis qu'un autre, assis sur le dos de l'animal, près de la queue, servait de contre-poids. Quoique la profondeur de l'eau courante fût de 15 pieds, le tout se passa sans encombre. Nous eûmes alors, pendant quelque temps, une marche très pénible qui ne laissa pas que de nous causer du dégât, à travers des forêts épaisses et marécageuses, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la limite proprement dite du fleuve, qui est submergée lors des plus grandes crues d'eau, et au delà de laquelle nous nous trouvâmes dans un pays de prairies, complétement dépourvu d'arbres. Là, nous croisâmes le chemin que j'avais pris en 1851, laissant un peu à notre droite Nghouroutoua, où mourut Richardson. Nous nous arrêtâmes près de la ville d'Alaoune qui m'était déjà connue.

En arrivant près d'Alaoune, nous avions pénétré dans la province de Manga proprement dite; l'aspect en offrait un contraste étonnant avec celui de la province de Koïam, que nous venions de quitter; en effet, c'était là que commençait la région des hautes dunes de sable rouge qui s'étendent vers l'ouest, sur une longueur d'environ un degré, pour ne finir qu'au delà de Sourrikolo. Les denrées qui croissent le mieux dans ce sol, léger et onduleux, sont les amandes de terre, les fèves et le millet (*Pennisetum Typhoideum*). Si ces circonstances, d'un côté, modifient naturellement le genre d'agriculture, on remarque, en outre, une différence dans la construction des habitations, en ce sens que l'on retrouve ici les petits magasins ou réservoirs à blé, dont j'ai déjà parlé comme étant généralement en usage dans le Haoussa, et qui prêtent aux villages un caractère particulier de repos et de sécurité. L'aspect des indigènes eux-mêmes devient autre à son tour; au lieu du cavalier Kanori, ou de l'éleveur de chameaux Koïam, on voit apparaître le fantassin Manga

au tablier de cuir, avec son arc, ses flèches et sa hache de combat, tandis que la svelte jeune fille du pays, aux traits pudiquement cachés sous un voile noir, a remplacé la femme du Bornou, à la taille disgracieuse, à la face large et au sein presque nu. C'est réellement un fait extraordinaire que la dégénérescence de l'espèce humaine au Bornou, surtout en ce qui concerne le sexe féminin. Quoique les Manga semblent former un élément important dans la civilisation de la nation Kanori, leur nom ne se rencontre pas comme tel dans les annales du royaume, d'où l'on pourrait conclure qu'ils sont issus d'un mélange avec d'autres tribus portant des noms différents. Sous le règne malheureux du cheik Omar, lorsque le sultan du Wadaï eut pénétré jusqu'au cœur du pays, et que la chute de la nouvelle dynastie des Kanemi paraissait être imminente (1846), les Manga essayèrent de se soustraire au joug du Bornou, et ils fortifièrent, entre autres endroits, Maïkonomari Koura, qui est encore aujourd'hui de quelque importance; mais ils furent battus et subjugués par un général d'Omar. Cette localité est située sur la rive occidentale d'un petit affluent du *komadougou*, large de quarante à cinquante pas et venant du nord; notre chemin, qui se trouvait un peu plus au nord que celui que j'avais suivi en me rendant à Koukaoua, nous conduisit tout près de ce petit cours d'eau.

A quelques milles plus loin vers l'ouest, nous primes un peu vers le sud et nous arrivâmes, en traversant une contrée aride, à Bonsari, ville entourée de murailles et de fossés, renfermant de 7,000 à 8,000 habitants et servant de résidence à un gouverneur. De là, nous serions allés directement à Sourrikoulo, que connaît déjà le lecteur, si le fonctionnaire royal qui devait m'accompagner jusqu'à

Sinder, n'eût choisi une route plus méridionale, qui devait nous conduire à travers la province de Bedde, encore en partie insoumise. Dans les commencements, le pays resta aride, mais bientôt des tamariniers nous annoncèrent le voisinage de l'eau et une grande fertilité du sol, et nous ne tardâmes pas à atteindre le bord d'un des grands amas d'eau marécageux qui se relient à l'embranchement sud-ouest du *komadougou* en traversant la province de Bedde. Cet amas d'eau enseveli dans une forêt épaisse, formait ce que j'ai nommé *nyaldjam* pendant l'expédition au Mousgou; c'est à dire une sorte de marais renfermant une eau presque stagnante; du reste, sa communication avec le *komadougou* du Bornou n'est pas douteuse.

Les Bedde, ou habitants de la province du même nom, auxquels se mêlent un petit nombre de Kanori, sont païens et ne portent qu'un étroit tablier de cuir autour des reins. Ils se rapprochent beaucoup des Manga par leur idiome; mais sous le rapport du développement physique, ils leur sont inférieurs de beaucoup, du moins pour autant que j'en ai pu juger, car leurs formes n'ont rien de remarquable. Il est cependant probable qu'ici, sur les confins de leurs pays, ils ont perdu beaucoup de leur originalité, par le contact continuel des Kanori, mais qu'ils l'ont conservée plus complétement vers l'intérieur, protégés par les nombreux embranchements du *komadougou,* ainsi que par les forêts et les marécages avec lesquels il se trouve en rapport. Ils possèdent un bon nombre de chevaux plus ou moins bien dressés, qu'ils montent sans selle ni bride, et tout à fait de la même manière barbare que les Mousgou.

Le 8 décembre, nous atteignîmes le point le plus méridional de notre route, près de la ville de Geschia, protégée au

midi et à l'occident par un cours d'eau marécageux, que nous avions rencontré déjà quelques heures auparavant, à un endroit où il formait une belle nappe liquide. Les Bedde le nomment « fleuve de Thaba » (Thaba Kenama), du nom d'une ville dont les ruines existent encore au nord-est de Geschia, et c'est probablement le même embranchement qui traverse la province de Katagoum. Il forme pour Geschia un rempart excellent, et, comme la plupart des villes du Bedde jouissent d'une position assurée analogue, les habitants semblent y avoir acquis un goût prononcé pour le vol et le pillage. Quelques citoyens de Geschia nous en donnèrent un exemple très remarquable, en volant à un de mes compagnons, le courtier dont j'ai déjà parlé, le surtout en laine dans lequel il dormait enveloppé, à côté de son cheval. Pour en arriver à ce but, ils saisirent leur homme à l'improviste et l'entraînèrent à une distance considérable; lui plaçant ensuite la pointe d'une lance sur la poitrine, ils le menacèrent de le tuer s'il criait; malgré son courage et les armes à feu qu'il avait sur lui, le malheureux dut abandonner son bon vêtement à ces bandits. Ce coup fut exécuté avec tant d'habileté et de promptitude, que les misérables avaient disparu depuis longtemps dans l'ombre, avant que nous nous fussions aperçus de quoi que ce fût. Afin de nous mettre en garde contre d'autres visites du même genre, nous tirâmes plusieurs coups de fusil à balle contre la ville; je me mis, en outre, à jouer d'un grand accordéon, dont le son effraya les habitants, au point de leur faire craindre qu'à chaque instant nous allions fondre sur eux pour les piller.

En partant de Geschia, nous allâmes vers le nord-est, traversant un site charmant, orné de tamariniers et de *baobab*, et nous passâmes près de la petite ville de Gesma.

Les habitants de cette localité, également Bedde et vêtus d'un simple tablier de cuir, étaient occupés à transporter sur la tête de gros blocs d'argile humide qu'ils tiraient d'un lac voisin et qui devaient servir à réparer les murailles endommagées de la ville, murailles surmontées d'une série de créneaux irréguliers. Ce fut près de Gesma que je remarquai le premier *rimi* ou *bentang* (*Eriodendron Guineense*), arbre qui ne se rencontre pas, dans tout le Bornou proprement dit, dont Gesma peut conséquemment être considéré comme marquant la limite orientale. En continuant notre route, nous rencontrâmes de temps à autre encore d'autres espèces d'arbres propres au Haoussa, et que je revis avec joie, comme d'anciennes connaissances. De petits canaux traversaient le pays en tout sens, et comme il s'y trouvait du poisson à l'époque des inondations, je remarquai dans quelques-uns d'entre eux de grands mannequins à marée. Le poisson, dans ces contrées, ne sert pas seulement à l'alimentation quotidienne des indigènes, mais s'exporte à l'état sec; à cet effet, on le broie généralement pour le pétrir en forme de boules. L'humidité du sol causée par les canaux, favorisait l'existence d'une foule de fourmis, et partout leurs vastes nids remplissaient l'espace qui séparait les grands arbres des buissons de palmiers d'Égypte. Nous ne tardâmes pas à voir dominer, dans ce terrain couvert d'une épaisse couche de sable, le *kouka* (*Adansonia Digitata*); mais plus tard, en nous rapprochant de Sourrikoulo, nous vîmes cet arbre colossal faire place au palmier flabelliforme (*Cucifera Thebaica*), dont cette contrée est le climat propre, comme le lecteur s'en souviendra par le récit du premier voyage que j'y fis.

A Sourrikoulo, je repris le chemin que j'avais déjà suivi

en 1851 ; je traversai l'embranchement septentrional du *komadougou* (qui contenait alors 2 1/2 pieds d'eau), puis, changeant de direction après quelques milles de marche, je m'avançai vers le N. N. E., afin d'arriver dans la province de Mounio, qui, avant ma visite, n'était connue que par les indications très confuses de Richardson. L'aspect du pays était constamment celui d'une plaine sablonneuse, alternativement couverte de bois, de roseaux et même de champs. Ce ne fut qu'à 6 ou 7 milles de Sourrikoulo, près de la ville de Mioua, que je vis la première petite éminence granitique, formant, du moins de ce côté, le commencement de la région nord-ouest et montueuse du Manga ; je ne doute pas, du reste, que vers le S. S. O., le pays ne conserve le même caractère montagneux jusqu'à Maschena. La direction générale de cette série d'éminences paraît être du N. N. E. au S. S. O. Laissant à notre droite Mioua, nous arrivâmes, après une longue marche d'environ onze lieues, au puits fécond de Berberoua. Entouré de tamariniers à l'épais ombrage et pourvu d'excellente eau, il forme une station importante pour les voyageurs, malgré la pauvreté du hameau voisin ; il s'y rattache, en outre, beaucoup de souvenirs historiques.

Le chemin était assez animé par la présence de marchands indigènes, qui transportaient du coton à Soulleri, dont je m'occuperai plus tard, ou des chargements de vases de terre vers les contrées plus méridionales. Foulant un sol plus ou moins accidenté, j'arrivai à Yamia, mais j'eus la mauvaise chance de manquer mes domestiques, qui s'étaient trompés de route ; car il est d'usage, au Soudan, que les voyageurs avertissent les compagnons qui les suivent à quelque distance, en mettant en travers de la route une branche indi-

quant l'endroit où ils ont pris quelque chemin latéral; or, mes domestiques avaient rencontré une de ces branches, qui n'était pas placée par moi, et ils suivirent, de la sorte, un sentier qui les conduisit plus vers l'orient; il se passa donc un temps assez long avant que nous pûmes nous retrouver. Je pris plaisir, en attendant, à contempler le mouvement qui se faisait autour de la source de Yamia, où s'abreuvait un magnifique troupeau de bétail. Comme d'ordinaire dans cette contrée, le puits se trouvait au pied d'une éminence de granit; profond de deux toises, il offrait, à 1 heure 20 minutes de l'après-midi, une température de 26°,6 C., tandis que celle de l'air était de 28°,9.

Le lendemain, après une marche d'environ un mille, nous franchîmes la frontière de la province de Mounio. Le pays était agréable, orné de tamariniers, et coupé de temps en temps par des éminences de roc. Nous arrivâmes enfin à Soulleri, localité composée de plusieurs villages et renfermant environ 5,000 habitants. C'est le marché le plus important du Mounio, et l'on y vend principalement du coton, denrée qui ne croît pas dans le sol sablonneux de la contrée. De tous côtés s'élevaient autour de nous des éminences de granit dont le pays semblait parsemé. Continuant toujours à avancer vers le nord-ouest, nous arrivâmes dans un bas-fond argileux, d'une nature toute particulière, après avoir laissé sur la droite une éminence considérable, au pied de laquelle s'étendait le nouveau village Boune. Entre un dattier isolé et un svelte *Gonda* (*Carica Papaya*), assemblage extrêmement rare dans cette contrée, le sol était couvert d'une riche plantation de coton. Un spectacle qui nous étonna plus encore, par le contraste de la guirlande de fraîche verdure environnante, était celui d'un lac de natron,

à sec dans cette saison, et dont le lit, couvert de cette substance, semblait revêtu d'une couche de neige. Il est fort remarquable que nous trouvâmes, à une très petite profondeur, de l'eau douce en abondance, à peu de distance de ce lac, dont le lit était fortement imprégné de natron jusqu'à 6 pieds en dessous du sol. Des indigènes s'occupaient de recueillir ce minéral, creusant, dans ce but, des tranchées de la profondeur voulue. A quelque distance vers le nord-est se trouvait le vieux Boune, situé à 1,450 pieds au dessus du niveau de la mer, et couché d'une manière fort pittoresque dans un angle de rocher, sur la pente occidentale d'une montagne. Je m'établis, pour la nuit suivante, à l'ombre d'un tamarinier, sur une hauteur qui dominait tout ce beau panorama. Le lendemain matin, 15 décembre, nous changeâmes complétement la direction que nous avions suivie jusqu'alors et nous prîmes vers le N. N. E. Le pays devenait de plus en plus montagneux, et notre chemin serpentait à travers une série de vallées irrégulières et de gorges étroites, entourées de rochers plus ou moins isolés, tous abondamment couverts de broussailles. Le sol des vallées se composait de sable et parfois d'argile. Nous rencontrâmes de nombreux troupeaux de chameaux; et j'appris, à mon grand étonnement, qu'ils n'appartenaient pas aux indigènes, mais précisément à cette tribu de bandits Touareg dont l'invasion nous avait fait différer notre départ de Koukaoua.

Nous accélérâmes notre marche pour atteindre la capitale du petit pays montagneux de Mounio encore le 16 décembre, s'il était possible, et en nous dirigeant toujours vers le N. N. E., car cette contrée forme un triangle régulier d'une longueur considérable, qui s'avance au cœur des fertiles régions du tropique, jusqu'aux confins du désert.

Comme elle constitue, sous le rapport naturel, la transition entre les régions basses et fertiles de l'Afrique centrale et la zone de déserts située plus haut, au sol riche en grès et en granit, elle forme également, sous le rapport politique, le trait d'union entre les colonies fixes du Soudan, aux gouvernements assez bien organisés, et les parties de la Nigritie septentrionale, livrées aux populations nomades et en proie au désordre et à l'anarchie. Je dois cependant avouer que le pays ne m'est connu que là où le traversait mon itinéraire, de sorte qu'il pourrait sembler plus curieux et plus singulier qu'il ne l'est en réalité. L'aspect du paysage conservait toujours le même caractère: les fentes des montagnes et les vallées, encaissées entre des éminences de granit, étaient bien cultivées et parsemées de petits hameaux, dont les huttes offraient, dans leur construction, quelque analogie avec celles du Kanem. Des indigènes revenaient avec leurs bœufs de transport de la capitale, où ils étaient allés porter la dime de leurs denrées, mode d'impôt généralement usité dans toutes les contrées musulmanes de ces régions. Chaque bête de somme portait aux flancs des filets retenant de vastes corbeilles. Après trois ou quatre heures de marche, nous arrivâmes dans la vallée Toungoure, qui s'étendait de l'ouest à l'est et était ornée d'une belle plantation de coton et d'un bosquet d'environ 200 dattiers. Les hauteurs commencèrent alors à s'aplanir, et nous pûmes bientôt avoir de la capitale Goure le coup d'œil à vol d'oiseau, que retrace la vignette. Peuplée de 9,000 à 10,000 habitants, cette ville s'étend au pied méridional d'un rocher, au delà d'une excavation de terrain ornée de jardins et de plantations de coton, dans laquelle nous descendîmes peu à peu en franchissant des monticules de sable.

Malgré les observations du gouverneur de Goure, je me campai devant les murs de la ville, sur la pente de ces collines de sable, et le lendemain j'allai rendre visite à ce fonctionnaire en lui portant les présents que je lui destinais. J'admirai la construction élégante et solide de son palais, qui surpassait de beaucoup le style des édifices ruinés de Koukaoua. La salle d'audience surtout était très imposante, mais elle était malheureusement si obscure que je ne pus qu'à peine distinguer le prince, lequel était assis sur un lit d'argile, enveloppé d'un burnous bleu; toutefois j'eus occasion, le lendemain, de contempler à loisir l'attitude noble et les traits presque européens du prince de Mounio. En effet, il me donna une seconde audience, afin que j'essayasse en sa présence mon pistolet à six coups. Comme j'avais fortement chargé mon arme, l'une des balles, ricochant contre l'argile durcie de la muraille, me blessa légèrement au front. En cette occasion, le prince s'était déjà revêtu, en mon honneur, du burnous blanc dont je lui avais fait présent. Son nom était Kosso, et son titre de prince, *mounioma*, c'est à dire « seigneur de Mounio; » comme tel, il était le plus puissant et le plus considéré des gouverneurs du Bornou, et il fit sur moi, par l'aspect de sa personne, une impression plus profonde qu'aucun autre chef nigritien. Non seulement il avait su s'acquérir, par sa sagesse et sa justice, le respect général, mais il était parvenu à couvrir sa vie privée d'un voile tellement épais que nul, par exemple, ne l'avait jamais vu manger. A plusieurs époques de son règne, il avait déployé une grande énergie, et c'était lui qui avait transféré le siége du gouvernement de Boûne à Goure, après avoir conquis ou plutôt reconquis ce dernier territoire sur la tribu Touareg des Diggera. Malgré son caractère énergique, il resta fidèle à son

suzerain, le cheik Omar, au moment où le prince voisin de Sinder lui déclara la guerre parce qu'il refusait de se joindre à lui. A l'époque de ma visite, Kosso était un homme d'une soixantaine d'années; malheureusement il mourut dès 1854. Pour ce qui concerne les forces militaires de son petit pays, elles peuvent consister en 1,500 cavaliers et 8,000 à 10,000 archers; son revenu annuel doit s'élever à 30 millions de coquillages (15,000 thalers de Prusse environ); le prince prélève encore, du reste, un impôt considérable en blé, équivalant à la dixième partie de la récolte; chaque habitant mâle du Mounio doit payer, en outre, 1,000 coquillages pour lui-même, 2,000 par tête d'esclave et 1,000 par tête de bœuf de transport qu'il possède. Malgré ces revenus considérables, le prince du Mounio paraît fort endetté; à la vérité, il paie pour toute chose des prix princiers; c'est ainsi qu'il venait d'acheter un cheval de race Tarki pour 700,000 coquillages (330 thalers de Prusse), prix réellement énorme pour ce pays.

La veille de mon départ de Goure, le prince entreprit une expédition contre une des villes des Diggera, dont les habitants avaient, peu de temps auparavant, prêté main-forte aux bandits Touareg; ce fut, du moins, le prétexte que saisit le prince pour se livrer à une grande chasse aux esclaves, afin de payer ses dettes en chair humaine, monnaie ignoble, mais qui a parfaitement cours dans ces pays. Il m'avait traité d'une manière très hospitalière pendant mon séjour, et il m'envoya encore en présent, avant son départ, un chameau, qui succomba aux fatigues du voyage avant mon arrivée à Katsena. Peut-être la faute en était-elle aux courtisans qui, chargés d'exécuter l'ordre du prince, firent probablement un échange à mes dépens.

Le 19 décembre, je quittai la capitale du Mounio, me dirigeant vers Wouschek, situé à 3 milles à l'ouest de Goure, et déviant un peu vers le nord; cette route m'offrant plus d'intérêt que celle qui conduisait directement vers Sinder. Nous arrivâmes à Wouschek par une contrée montagneuse aux défilés étroits, qui devint bientôt plus unie. Les environs même de Wouschek offraient un caractère tout particulier, par un singulier mélange de fertilité et d'aridité. La ville elle-même était située dans un endroit sec et stérile; mais le sol renfermait des excavations assez humides pour pouvoir produire quelque végétation; il en était ainsi surtout de deux vallons peu profonds situés à l'est de la ville, et qui, ornés de jolis bois de palmiers, allaient se réunir à une fertile vallée située plus au nord. Je vis en cet endroit des champs de froment arrosés artificiellement, des plantations de coton, et des jardins légumiers renfermant des oignons à leurs divers degrés de culture. Wouschek est le principal centre de culture du froment, de toute la partie occidentale du Bornou. J'aurais conséquemment aimé de pouvoir m'y approvisionner de cette denrée, d'autant plus que mes domestiques, tous gens libres, refusaient nettement de se livrer au difficile travail du broiement du sarrasin; malheureusement ce n'était pas jour de marché. La localité elle-même se compose de quatre différents groupes de villages et renferme environ de 8,000 à 9,000 habitants et deux chefs, qui me reçurent l'un et l'autre d'une manière très hospitalière. Je fus également assez heureux de pouvoir gratifier un tailleur de son altesse royale le *mounioma*, de quelques grandes aiguilles à ravauder qui lui parurent excellentes pour la confection des vêtements ouatés servant de cottes de maille à la grosse cavalerie.

De Wouschek, nous continuâmes notre route en nous dirigeant vers le S. S. O., suivant de près l'embranchement d'une chaîne de montagnes dont le point extrême était le mont Gediyo, haut d'environ 3,000 pieds. Nous arrivâmes alors dans une plaine accidentée, à la végétation et à la culture très pauvres et ouverte vers l'occident, tandis qu'une série d'éminences en forme d'amphithéâtre la bornait du côté opposé. Nous eûmes ensuite, de nouveau, les montagnes fort près de nous, à notre gauche. Dans une de leurs échancrures, nous découvrîmes les ruines de Gabata, l'ancienne résidence des chefs du Mounio, encore entourées d'une muraille de cailloux. Dans l'angle, se voyait une maison de pierre où chaque *mounioma* devait, d'après une ancienne coutume du pays, se retirer pendant sept jours, lors de son avènement. J'avais projeté de visiter cet endroit, mais Kosso m'avait prié avec instance de renoncer à ce malheureux dessein, ces ruines étant hantées par des esprits. Par un hasard assez singulier, je me sentis subitement indisposé en approchant de l'endroit fatal, par suite de l'ardeur du soleil pendant notre trajet à travers la plaine ; je ne pus donc pas donner suite à mon projet. Or, le jour même où je recopiais, pour mon grand ouvrage, la partie de mon manuscrit relative à cet incident, je reçus la nouvelle que le malheureux docteur Vogel venait d'être mis à mort par le sultan du Wadaï, précisement pour avoir visité l'endroit sacré, situé sur le sommet du rocher qui s'élève devant la capitale Wara, et où le souverain de ce pays devait se retirer également pendant sept jours, lors de son avènement au trône. Les indigènes prétendent que des cavernes conduisent de la maison de pierre de Gabata dans l'intérieur de la montagne.

Notre route devenait fort intéressante et très animée. Le

versant des montagnes qui s'élevaient à notre gauche, offrait la plus ravissante variété de formes, tandis que nous avions, de l'autre côté, un bois d'arbres magnifiques et des champs parfaitement cultivés. Lorsque nous établimes notre camp, dans l'après-midi de cette journée (20 décembre), je me sentis tellement abattu, que je ne songeai plus ni aux ruines voisines du royal Gabata, ni aux cavernes enchantées, et que je n'aspirais plus qu'au repos le plus complet,

La nuit suivante fut très froide et extrêmement désagréable, à cause du vent de N. N. E. qui régnait avec assez de force. Lorsque nous repartîmes, le lendemain matin, il nous apporta, outre le froid toujours très vif, des nuées de ces insupportables glouterons (*Pennisetum Distichum*), qui nous couvrirent complétement et ne me rappelèrent que trop notre malheureux départ du Damerghou le matin de Noël, en 1850. Lorsqu'enfin nous nous fûmes remis en marche, la chaîne de montagnes à notre gauche disparut, et nous traversâmes, en général, pendant toute la journée, un pays plat, où les bois et les agglomérations de plantes se succédaient tour à tour. Une petite vallée que nous rencontrâmes renfermait les plus beaux tamariniers que je me rappelle avoir jamais vus, chargés de leurs fruits jaune d'or, à la forme allongée. J'avais espéré atteindre, ce jour là encore, le lac de natron de Keleno, mais je dus me résoudre à passer la nuit à quelques milles en deçà. Cette nuit fut également très froide et même l'une des plus rigoureuses de tout mon voyage, car le thermomètre n'indiqua que 4°,5 C. (3°,6 R.). Malgré cette température peu élevée, le froid n'était pas aussi vif que pendant la nuit précédente, à 11°, C. (8°,9 R.), le vent étant entièrement tombé.

Le lac de natron ne se trouvant pas sur notre route

directe, j'envoyai mes domestiques en avant, vers Badamouni, ne gardant auprès de moi que les deux qui se trouvaient à cheval. Le pays conservait le même aspect que la veille; il était tout à fait plat et offrait plusieurs excavations de terrain couvertes, pour la plupart, de hautes herbes. Devant nous s'étendaient, du nord-ouest au sud-est, trois éminences isolées; nous nous dirigeâmes vers celle du milieu, au pied occidental de laquelle s'étendait un village nommé Magadschiri, servant de résidence au *magadschi* ou inspecteur. Ce village constituait le marché ordinaire et l'entrepôt des produits du lac, qui s'y trouvaient entassés en grandes quantités, soit en monceaux, soit renfermés dans des sacs de nattes. Le lac lui-même se trouvait situé à l'ouest de la montagne. Desséché et couvert d'une croûte de sel blanc comme la neige, il formait, avec la bande de verdure abondante dont il était entouré, un contraste fort remarquable. La couche de natron avait une épaisseur d'environ un pouce, et reposait sur un lit de limon noir, d'où cette substance semblait se dégager continuellement; à ce moment, la cristallisation s'opérait sous forme de grains, tandis qu'à d'autres époques de l'année, elle naît en fragments, comme à la fin de la saison des pluies. Au bord du lac, dont la circonférence était d'environ 3/4 de lieue, se trouvaient vingt à vingt-cinq tas de natron, d'une trentaine de pieds de diamètre sur douze de hauteur. Les indigènes donnent au lac le nom de « Abge. »

Il me fallait reprendre plus vers le nord-ouest pour rejoindre mes domestiques. Traversant à cheval un pays bien cultivé, légèrement ondulé, aux petites vallées irrégulières ornées de figuiers et de palmiers d'Égypte, j'aperçus au loin, après quelques milles de marche, un petit lac bleu,

et bientôt nous arrivâmes à la charmante vallée de Badamouni, qui le renfermait. Quoique l'on ne puisse guère considérer comme un désert la contrée qui s'étend autour de cette petite vallée, celle-ci formait, par l'abondance de sa végétation, ce que l'on aurait pu nommer l'oasis de Badamouni. C'est une excavation de terrain plate, qui s'étend de l'est à l'ouest et qui est entourée, de trois côtés, de collines hautes de 100 à 200 pieds, tandis qu'elle est bornée à l'orient par le mont Schedika, qui s'élève à environ 500 ou 600 pieds au dessus du niveau moyen du pays. Il se trouve dans la vallée plusieurs sources abondantes, qui alimentent deux petits lacs après avoir arrosé une zone considérable de terres cultivées. Outre le sorgho et le millet, il y croît du coton, de l'indigo, du poivre et des oignons. Les deux lacs, qui s'étendent du nord-est au sud-ouest, comme toutes les séries de collines et les montagnes de cette partie du pays, sont reliés entre eux par une espèce de canal, trop encombré, du reste, de joncs et de roseaux pour former un courant d'eau vive; en effet, malgré ce canal, parfois large de 100 pas sur une profondeur de 4 1/2 pieds, les lacs sont de nature complétement différente, car le plus occidental des deux ne contient que de l'eau douce, tandis que l'autre renferme une quantité considérable de natron. Tous deux réunis avaient, dans leur plus grande longueur, un peu plus de 3/4 de lieue, et la plus grande largeur du lac où se trouvait du natron et dont les dimensions étaient un peu supérieures à celles de l'autre lac, n'était guère que de 1/4 de lieue. L'eau du lac d'eau douce était d'une couleur bleu foncé et formait une surface continue; l'autre avait, au contraire, la teinte vert foncé de l'eau de mer, et ses vagues, plus exposées au vent, étaient agitées et allaient se

briser contre la rive en écumant. La profondeur en paraît considérable, et le niveau assez constant pendant toute l'année. Les indigènes superstitieux considèrent ce lac avec une certaine terreur religieuse, à cause de la couleur verte de ses eaux, et s'imaginent qu'il renferme des esprits fort malfaisants. La qualité saumâtre des eaux est due exclusivement à la nature du fond, et se borne presque entièrement à la partie centrale. Même dans les nombreuses petites anses de la rive, le goût de l'eau variait considérablement; dans l'une, il était insipide, tandis qu'il devenait insupportable un peu plus loin. Malgré ces circonstances, il se trouvait, à peu de distance, des sources d'eau parfaitement douce. Des volées d'oiseaux aquatiques de différentes espèces, parmi lesquels je distinguai une sorte de petit vanneau, s'ébattaient au bord du lac. Le village Badamouni (ou Gadabouni), consiste en deux groupes situés à l'extrémité occidentale du bassin de la vallée; le plus petit des deux s'étend au bas, vers le midi, tandis que l'autre se trouve sur la pente des collines septentrionales; il y existait un marché. Je remarquai beaucoup de tisserandes dans ce village.

Nous passâmes la journée du 23 décembre à nous reposer dans cette charmante oasis, et je profitai de ce loisir pour en tracer une esquisse topographique. Le 24 au matin, nous continuâmes notre voyage. Pendant les premiers milles, nous traversâmes encore un pays montueux avec un beau ravin traversé par une source abondante. Nous fîmes ensuite à peu près 3 1/2 milles de chemin sur une espèce de plateau couvert d'une épaisse forêt d'épineux *talha*. De là, nous descendîmes dans une vallée plate, ressemblant à celle du Badamouni et, comme celle-ci, abondamment arrosée, après

quoi nous arrivâmes en deux heures à Mirria. Cette ville était autrefois considérable, et formait le chef-lieu de toutes les parties occidentales du Bornou, mais elle est déchue depuis la fondation de Sinder par le père du gouverneur actuel, il y a environ 25 ans. Le lendemain, qui était la troisième fête de Noël que je célébrais, ou pour mieux dire que je passais en Afrique, j'arrivai à Sinder, qui n'était éloigné que de 4 1/2 milles, en traversant un pays dégagé, dont le sol était, la plupart du temps, couvert de gros sable et de gravier, et entrecoupé d'élévations de terrain plus ou moins considérables, qui ne commençaient à former des séries régulières que dans le voisinage même de Sinder. Contournant le quartier méridional de la ville, entouré d'une petite muraille et d'un fossé peu profond, nous y entrâmes du côté de l'ouest. On me désigna un logement situé à peu près au milieu de la ville et composé de deux chambres où je pus mettre tous mes objets à l'abri du feu pendant mon séjour, car aucune ville du Soudan n'est comparable à Sinder pour la fréquence des incendies.

Sinder a été décrit d'une manière assez détaillée par Richardson, du moins en ce qui concerne la vie ordinaire que l'on y mène; je bornerai donc à peu de mots ce qu'il me reste à dire de cette ville. La situation topographique de Sinder est aussi intéressante qu'originale. Une masse de rochers considérables s'élève à l'intérieur des murs, du côté occidental, tandis que d'autres s'étendent en chaînes autour de la ville. Il en résulte qu'une grande quantité d'eau s'y amasse à peu de profondeur du sol, fécondant une abondance de végétation de la nature la plus variée, spectacle auquel l'on n'est guère accoutumé d'assister dans ces pays. La culture s'en ressent beaucoup à son tour, surtout celle

du tabac, principalement du côté oriental de la ville, où se trouvent les plantations. Des groupes de palmiers rehaussaient le caractère particulier de la végétation. Au nord-ouest de la ville se trouvaient un certain nombre de hameaux remarquables appartenant à ces chefs des Touareg, qui ont entre les mains le commerce du sel de Bilma. Parmi ces hameaux, se distinguaient particulièrement ceux qui appartenaient aux chefs Annour et Loussou, que nous connaissons par la description de mon voyage à travers le désert. Le schérif Mohammed El Fassi, l'agent résident du visir du Bornou, avait créé à son tour une grande plantation dans la partie méridionale de la ville; mais il est probable que depuis sa mort, pendant la révolution de 1854, cette plantation est redevenue un désert.

Sinder ne possède pas d'industrie propre, si ce n'est un peu de teinturerie d'indigo; il y règne cependant un grand mouvement, par l'importance commerciale de la ville, qui s'est tellement accrue depuis ces derniers temps, que l'on pourrait, sans exagération, nommer Sinder la porte du Soudan. Il est évident que cette importance n'est basée que sur la puissance du Bornou, dont les relations directes avec le Nord par la voie occidentale de Ghat (Rhat) et Ghadames, s'établissent en passant par Sinder. Cette route a sur la voie orientale du Fezzan ce grand avantage, que même de petites caravanes peuvent la parcourir avec une certaine sécurité; son importance s'est augmentée, en outre, d'une manière considérable, depuis la décadence et les dangers plus grands de cette grande voie directe du Bornou au Fezzan, que je choisis plus tard pour retourner à Tripoli. Il est assez remarquable que mon séjour à Sinder coïncidât précisément avec l'époque de la plus grande activité, par

l'arrivée récente de la grande caravane au sel des Kel Owi. Tous les hameaux des environs de la ville étaient remplis de ces marchands du désert, qui se livraient, dans leurs heures de loisir, à la musique et à la danse ; dans le nombre, je retrouvai mon ancien ami Annour, le chef de Tintelloust. Par suite de la manière dont il avait été traité par Richardson, il me témoigna un peu de froideur, quoique je n'eusse pas manqué de lui faire un léger présent.

Comme il m'importait d'avancer mes travaux jusqu'à un certain point, pour pouvoir envoyer de mon journal le plus possible en Europe, je passais la plus grande partie de mon temps chez moi, n'employant mes heures de loisir qu'à faire de petites promenades à cheval. Ce fut au milieu de ces occupations que commença pour moi l'année 1853. Le 20 janvier, je reçus enfin, par une caravane, mes 1,000 thalers, si bien emballés que nul ne se douta que cette somme fût arrivée en ma possession en belles et bonnes espèces. Malheureusement elle n'était accompagnée ni de lettres ni d'instruments qui eussent pu remplacer les miens, déjà plus ou moins endommagés, ce qui devait rendre quelque peu incomplètes mes recherches ultérieures sur les élévations du sol et sur la température, dans la suite de mes voyages. Je m'empressai de faire mes achats, pour une valeur totale de 775,000 *kourdi* ou, selon le cours de Sinder, 387 thalers de Prusse ; ils consistaient en plusieurs articles courants, tels que des burnous de drap rouge, des turbans blancs, des rosaires, etc., que l'arrivée de la caravane avec des produits arabes et européens me donnait une excellente occasion de me procurer. Tout étant prêt pour mon départ, j'aurais bien voulu le différer encore de quelques jours, pour attendre un autre envoi de 400 thalers et

d'une caisse de quincaillerie anglaise qui avait depuis longtemps été expédiée de Tripoli, mais que la négligence du messager Tebou avait fait séjourner à Bilma; malheureusement les habitants du Gober se préparaient à une invasion de la province de Katsena, et il était pour moi de la plus haute importance d'arriver dans cette dernière ville avant l'ouverture des hostilités. Effectivement, la caisse en question arriva de Koukaoua à Sinder peu de jours après mon départ pour l'Occident, et elle y resta sous la garde du schérif El Fassi jusqu'à ce qu'il fut massacré, moment où elle tomba entre les mains des esclaves de l'usurpateur Abd E' Rahman.

Le repos prolongé auquel je m'étais livré pendant mon long séjour à Sinder, m'avait bien rétabli et mis à même d'affronter de nouvelles fatigues, car j'avais été atteint d'un mal très douloureux depuis mon voyage au Baghirmi. C'étaient des abcès aux pieds et aux jambes, et des plaies vives qui, commençant depuis le genou, me causaient souvent d'atroces douleurs. Dans ce climat, presque tous les Européens paient leur tribut à cette affection. Mon prédécesseur, Clapperton, en souffrit cruellement, ainsi que le docteur Overweg, Richardson et, plus tard, le docteur Vogel; dès que j'en eus été atteint une fois, par suite de l'humidité dont j'avais été si fréquemment incommodé pendant mon retour du Baghirmi, j'eus une rechute chaque année. Le beurre de *schia* fut pour moi le meilleur remède contre cette maladie, mais malheureusement il n'y avait pas moyen d'en trouver dans tout le Bornou oriental; malgré ce moyen curatif, les plaies laissent toujours sur la peau des cicatrices rouges affreuses à voir.

La route que j'avais à parcourir n'était guère sûre, même

dès le début, car je devais passer de nouveau, et cette fois avec un bagage assez précieux, par les contrées qui s'étendaient entre le territoire des peuplades Haoussa indépendantes et celui des Foulbe, leurs ennemis; malheureusement il n'y avait pour le moment aucune caravane. J'avais le choix entre deux routes; l'une passait par Gasaoua, dans le Gober, et je l'avais déjà prise en janvier 1851; l'autre se dirigeant plus vers le sud, traversait la province Foulbe de Daoura. Malgré mon vif désir de visiter cette dernière, qui semble être la colonie la plus ancienne de la tribu des Haoussaoua, je suivis le conseil de gens éclairés, en prenant la route qui m'était déjà en partie connue, le gouverneur de Daoura paraissant être, sous l'apparence de ses fonctions administratives, un brigand plus dangereux que les flibustiers Touareg et les bandits des forêts.

Je quittai, le dimanche 30 janvier, la capitale de la province occidentale du Bornou. Le sol, au delà de Sinder, resta, en général, le même qu'auparavant, c'est à dire pierreux ou sablonneux, coupé de petits rochers, et çà et là de quelques gros blocs de granit ainsi que de petites vallées peu profondes. La contrée ne formait cependant pas un désert monotone et stérile, mais on y voyait, au contraire, à certains endroits de vastes champs de blé, des plantations de coton et de tabac, et là où régnait plus d'humidité, de grands arbres ou des buissons. Notre route était fort animée. Nous vîmes des voyageurs indigènes ou des troupes de marchands de sel d'Asben, pour lors très nombreux dans le pays, dont la présence ne contribuait pas précisément à assurer la sécurité. Une rencontre d'un genre tout particulier fut celle d'un grand nombre d'Ikaskesan, accompagnés d'une douzaine de cavaliers bien montés, qui n'étaient autres que des

contrebandiers circulant entre les frontières des provinces de Daoura et de Katsena pour se soutraire au paiement des droits prélevés par les maîtres de ces pays. Outre cette population nomade, le district renfermait encore un assez grand nombre d'habitants sédentaires. Il y avait sur notre chemin de nombreux villages grands et petits, habités en partie par des Touareg et toujours groupés autour d'un ou de plusieurs arbres. Dans un des hameaux peuplés de Touareg, je vis, pour la première fois de tout mon voyage en Nigritie, tirer l'eau d'un puits profond d'environ 13 toises, non à force de bras, comme généralement partout, mais au moyen d'un jeune taureau qui en remontait chaque fois, au moyen d'un grand seau de cuir, une quantité suffisante à abreuver deux chevaux. L'animal était conduit par une jolie fille Amoscharh[1]. Je lui donnai pour sa peine un petit miroir, et elle ne manqua pas de m'en témoigner sa gratitude par une légère révérence et un charmant : « *agaïscheka* » (« je te remercie »). Ajoutons, pour la clarté du récit, que dans tout le Bornou règne encore la coutume, qui date du temps de sa prospérité, que le cheval du voyageur peut boire au puits avant tous les indigènes ou leur bétail.

Le 1er février, nous franchîmes la frontière du Bornou près de Tessaoua, à environ 8 ou 9 milles de Sinder, et nous arrivâmes aussitôt dans une vallée, ornée d'un grand nombre de palmiers d'Égypte; car cet arbre se rencontre très fréquemment dans le pays de Tessaoua, où nous le vîmes dans toutes les vallées quelque peu profondes. Nous avions descendu d'une centaine de pieds depuis Sinder, quoique l'inclinaison du sol ne fût pas régulière et qu'elle fût parfois contrariée par de légères montées. Le lendemain nous pas-

[1] « Amoscharh, « singulier de « Imoscharh. »

sâmes près du camp de la caravane au sel des Kel Owi, d'où j'étais parti, deux ans auparavant, pour aller visiter le docteur Overweg à Tessaoua; nous le laissâmes un peu à notre droite et nous allâmes camper dans une vallée fertile, où je remarquai avec un vif intérêt les premiers champs de riz artificiels. Nous pouvons donc admettre que ce point, situé à environ 8° de longitude orientale de Greenwich, marque la limite orientale de la culture du riz, qui s'étend de là vers l'ouest sur une si grande échelle.

Comme nous faisions halte, le 4 février, devant Gasaoua, nous vîmes apparaître de nouveau le *serki n touraoua*, ou consul des blancs, que le lecteur se rappellera par la description que j'en ai faite plus haut, comme d'un petit-maître africain. Il paraît que le petit chef de Gasaoua et ses gens avaient été fort inquiets à mon égard, croyant que j'éviterais de passer par la ville, afin de ne pas être obligé de leur faire un présent, qui, dans ce pays, tient lieu des droits de douane. Le *serki* me rappela que, lors de mon voyage précédent (et grâce à la protection du vieux et courageux Eleidji), je ne lui avais rien donné et qu'il me fallait bien, en conséquence me résoudre à me rendre à la ville et à offrir un cadeau à quelques uns des principaux personnages, ainsi qu'à mon fashionable ami lui-même. Nous avions encore à traverser le territoire, peu sûr, dépourvu d'eau et couvert de forêts, qui s'étend entre Gasaoua et Katsena, et je fus heureux, par conséquent, de voir deux troupes de Kel Owi de la caravane au sel, se joindre à nous pour effectuer le voyage. Lorsque nous eûmes fait une bonne provision d'eau et rechargé nos armes, nous commençâmes, à deux heures et demie du matin, notre trajet à travers cette sauvage et dangereuse contrée. Après avoir voyagé pendant douze

heures sans nous arrêter, nous campâmes à quelques milles au delà des tristes ruines de Dankama, pour continuer ensuite notre marche; nous arrivâmes ainsi, dès le matin du 5 février, au célèbre puits de Katsena.

Ce fut avec un sentiment indéfinissable, et non sans inquiétude, que je déployai ma tente à plusieurs centaines de pas de la porte de cette ville, dont le gouverneur m'avait tant fait souffrir lors de mon premier voyage en ce pays. Le bruit de mon arrivée se répandit avec une grande rapidité, et bientôt apparurent quelques parents du chef Annour, qui vinrent me saluer à titre d'ancienne connaissance; ensuite les serviteurs du gouverneur se présentèrent, et, peu de temps après, mon ancien mauvais génie, le métis du Taouat, *serki n touraoua* à Katsena, Bel Rhet. Ce fut alors que, lorsque je lui eus dit être venu pour accomplir ma promesse de rendre visite au sultan de Sokoto, son maître, il se jeta à mon cou, presque sans pouvoir exprimer la joie qu'il ressentait de me voir tenir parole. Je pouvais donc espérer désormais que mes craintes ne se seraient pas réalisées, et le fait est que, dès ce moment, il se conduisit envers moi d'une manière amicale et tout à fait convenable. Il me mendia cependant de temps en temps quelques menus objets et, dans tous les cas, ne me prépara pas un accueil très brillant de la part du gouverneur.

Je restai encore jusqu'au lendemain matin dans notre camp devant la ville, puis j'emménageai dans la maison que l'on m'avait préparée dans l'entretemps. Elle était spacieuse mais vieille, ruinée et tellement infestée de fourmis que je dus prendre les plus grandes précautions pour préserver de ces insectes voraces, non seulement mes bagages, mais encore les vêtements que je portais. Ils détruisirent même

avec une rapidité effrayante tout ce qui pendait, attaché à des chevilles de bois, à la muraille; la chose alla même si loin, qu'un jour, après être resté assis pendant une couple d'heures sur un banc d'argile, dans ma chambre, je découvris, en me levant, un grand trou dans ma chemise. Ces actifs et adroits travailleurs avaient trouvé moyen, pendant ce peu de temps, de se frayer un chemin à travers une épaisse couche d'argile pour arriver à l'endroit où j'étais assis, et venir s'attaquer avec tant d'avidité à mes vêtements.

Le fantasque gouverneur de Katsena me reçut comme une vieille connaissance et témoigna une joie sincère lorsque j'allai lui faire ma visite et lui offrir mes présents, parmi lesquels se trouvait un pistolet de poche. Je parvins aussi à le disposer favorablement en lui adressant une longue et flatteuse allocution; dès qu'il eut appris que j'étais muni d'une assez grande quantité d'objets précieux, il chercha par tous les moyens à me persuader de lui en vendre les meilleurs et les plus utiles. Je coupai court à toutes ses tentatives en lui disant que, n'étant pas marchand, je ne faisais pas le commerce; je ne m'en vis pas moins obligé de lui donner, pendant mon séjour, un second pistolet de poche; il se fit faire alors un étui pour les renfermer tous deux, afin de pouvoir les porter constamment sur soi. Il prenait un plaisir tout royal à épouvanter les gens en leur déchargeant sous le nez ses pistolets chargés à poudre.

Placé sous la protection de cet homme peu sûr et sans conscience, je ne pouvais guère espérer, surtout en présence du peu de tranquillité de toutes les provinces voisines, d'atteindre la résidence de l'*emir el moumenin;* c'était donc pour moi une circonstance favorable, que la présence

du *ghaladima* de Sokoto à Katsena en ce moment. Cet homme simple et juste venait de prélever, comme inspecteur des provinces de Katsena et de Sanfara, le tribut de leurs gouverneurs et se préparait à retourner à Sokoto. Afin d'être prêt au moment voulu et de pouvoir l'accompagner, j'achetai à Katsena même les objets qui manquaient à mon assortiment de marchandises, au lieu d'envoyer à Kano, comme je l'avais projeté d'abord, quelques uns de mes domestiques pour les y acheter à beaucoup meilleur compte. Toutefois des circonstances ultérieures vinrent retarder notre départ au point que j'aurais eu tout le loisir d'exécuter mon dessein primitif, ce qui m'eût fait économiser une bonne somme d'argent. Plus tard, j'appris aussi que j'aurais pu acheter également, à Gando, des articles indigènes de soie et de coton à vingt pour cent meilleur marché, quoiqu'une grande caravane de marchands de Ghadames et d'autres villes du nord fût arrivée avec quatre ou cinq cents chameaux, pendant mon séjour à Katsena. Mes achats consistaient en *tourkedi*, ces grandes pièces d'étoffe formant le vêtement ordinaire des femmes, qui se les tournent de différentes manières autour du corps (à Tombouctou, Araouan et dans les environs, elles servent de moyen d'échange et s'emploient même à la fabrication des tuniques d'homme); en chemises de coton et de soie, fabriquées à Kano et au Noupe; en voiles noirs pour le visage, plus des baudriers de soie et quelques burnous en drap fin. Je me pourvus encore d'outres à eau pour tout le voyage, ainsi que de grandes peaux de bœuf tannées, pour me servir de bâches, aucune ville du Soudan n'étant renommée pour la tannerie comme Katsena. J'achetai enfin une fort provision de tabac de Katsena qui passe pour très bon, — car je

ne pus en juger par moi-même, n'étant pas fumeur, — et qui, estimé même à Tombouctou, où il essuie cependant la rude concurrence de l'excellent tabac cultivé dans le Wadi Noun, situé près de la côte occidentale et au midi du Maroc, entre 28° et 29° lat. N. Toutes ces emplettes s'élevaient à une valeur de 1,308,000 *kourdi*, soit près de 1,000 thalers de Prusse. Je fis un contrat en règle avec Ali El Ageren, l'Arabe dont j'ai déjà parlé et qui devait me servir de courtier ou d'intermédiaire auprès des indigènes, et je me trouvai enfin complétement prêt à partir.

Je désirais d'autant plus vivement de pouvoir me mettre en route sans retard, que je constatai, dès le 26 février, les signes précurseurs de la saison des pluies. Toute la partie méridionale du ciel était entièrement couverte de nuages; l'air était très humide, et il était évident qu'il pleuvait déjà très fort du côté du midi; nous eûmes nous-mêmes quelques gouttes de pluie. Malheureusement l'armée des Goberaoua, dont j'ai parlé plus haut, étant sur le point d'entreprendre une grande expédition militaire sur le territoire des Foulbe, nous ne pouvions quitter le quartier où nous nous trouvions en sécurité, sans savoir très exactement, au préalable, quelle serait la direction que prendrait l'ennemi. Notre départ fut ainsi retardé d'une semaine à l'autre, et j'eus plein loisir de recueillir, selon mon habitude, des renseignements à l'égard des pays et des peuples que j'allais visiter. Outre un frère du *ghaladima*, il y eut encore un homme du Taouat qui m'aida puissamment sous ce rapport; c'était Abd E' Rahman, digne et charmant vieillard qui, en sa qualité de *faki* possédait un certain degré d'érudition. Il nous arriva parfois aussi, à lui et à moi, d'interrompre nos entretiens scientifiques relatifs à la géographie, à l'ethnographie et à la politique,

pour nous livrer à quelque légère et amicale discussion sur nos croyances respectives. Il arriva, dans une pareille occasion, que mon savant ami se mit en quatre pour me démontrer que la polygamie était une institution juste et entièrement naturelle; parmi les arguments qu'il apporta à l'appui de cette thèse, il fit une comparaison relative à notre réfection quotidienne, disant que nous ne nous contentions pas d'un seul mets pour notre repas, mais que nous prenions un peu de poulet, un petit morceau de poisson, et quelque peu de rôti; il conclut tout naïvement de là qu'il était absurde de se contenter d'une seule femme.

Outre mes relations avec des amis, mes négociations avec le gouverneur et les promenades à cheval que je faisais dans la grande ville ou ses environs, j'avais beaucoup à faire pour satisfaire les habitants à l'aide de mes faibles connaissances médicales. Chaque matin, je voyais se rassembler dans ma cour une couple de centaines de clients. On m'amena même des animaux malades, entre autres un cheval aveugle. Ce fut pendant mon second séjour à Katsena que je recueillis la plupart des renseignements relatifs à l'histoire de cette ville et du Haoussa, dont j'ai fait mention plus loin.

Peu de jours avant notre départ, un incident extrêmement désagréable faillit renverser tous mes projets. Le lecteur se rappellera que l'expédition avait contracté, au temps où elle se trouvait encore sous la direction de Richardson, une dette considérable envers le marchand Mohammed E'Sfaksi; j'avais contenté cet homme, à Koukaoua, en lui donnant 200 thalers en espèces et une lettre de change de 1,500 thalers sur le Fezzan; je ne fus donc pas médiocrement étonné et inquiet en recevant à l'improviste, à Katsena, une lettre de M. Gagliouffi, l'agent anglais à Moursouk et l'ami de Moham-

med, me sommant de payer ce dernier en Nigritie même. Si j'avais voulu satisfaire à cette demande inconsidérée, j'aurais dû abandonner tout ce que je possédais, et renoncer à tout projet de voyage ultérieur; ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je parvins à me débarrasser de ce créancier, et cet incident faillit anéantir complétement mon crédit sur la place. C'est ainsi que le voyageur rencontre parfois les obstacles les plus sérieux, par les démarches insensées et souvent malveillantes de ceux mêmes qui devraient avoir pour but principal de le soutenir et de le protéger; et tandis qu'il se trouve ainsi, par leur faute, dans les situations les plus pénibles, ses amis croient, au pays, qu'il avance sans aucune entrave dans l'accomplissement de sa rude mission.

Le 19 mars enfin, nous reçûmes des nouvelles certaines relativement aux mouvements de l'armée ennemie; nous pouvions désormais risquer de nous remettre en route, et le départ fut fixé au lendemain.

CHAPITRE V.

VOYAGE DE KATSENA A WOURNO. — IMPORTANCE POLITIQUE DES FOULBE. — SÉJOUR A SOKOTO.

Toute la ville était en mouvement, lorsque nous nous mîmes en route, le lundi 21 mars. Le gouverneur lui-même voulut nous accompagner pendant quelques journées de voyage et nous donner ensuite une nombreuse escorte pour faire le reste du trajet. La matinée était fort belle, et, quoique la saison des pluies ne fût pas encore commencée dans ces parages, beaucoup d'arbres étaient déjà couverts de verdure nouvelle, comme s'ils se ressentaient par avance de l'influence fécondante du printemps du tropique. Ce phénomène a pour cause l'état de l'atmosphère déjà saturée d'humidité avant le commencement des pluies.

Nous nous vîmes forcés, pour éviter l'armée ennemie des Goberaoua, de nous diriger vers le sud pendant nos trois premières journées de marche. Le pays que nous traversâmes en faisant ce grand détour, était généralement fort beau et

parfaitement propre à donner une haute idée de la fertilité, de la beauté et de la richesse du pays. Les vastes champs y étaient pour la plupart affectés à de nouveaux genres de culture. Le tabac, dont j'avais, à mon grand étonnement, vu d'importantes plantations au pays des Mousgou, tandis qu'on ne le trouve presque nulle part au Bornou si ce n'est à Sinder, y était cultivé sur une grande échelle; je rencontrai également des yams (*goasa*) que l'on chercherait non moins vainement dans le Soudan central; des pommes de terre douces ou patates (*dankali*) couvraient des champs très étendus, à côté de plantations de coton et d'indigo. De nombreux et beaux troupeaux paissaient partout, et la flore des grands arbres était riche et très variée. L'arbre que l'on voit le plus fréquemment dans la province de Katsena est le *doroa* (*Parkia*) au feuillage rare, assez semblable à celui de l'acacia, et émaillé, à l'époque propice, de magnifiques fleurs à la teinte pourprée, retombant en longues grappes.

Après avoir traversé une épaisse forêt, large de trois lieues, nous arrivâmes, le troisième jour, à la ville murée de Kouraje; d'une étendue considérable, elle renfermait une population d'environ 6,000 à 7,000 habitants, mais il ne s'y trouvait pas de maisons d'argile; le mur d'enceinte de la ville était dans le meilleur état de conservation et pourvu de meurtrières. Nous étions arrivés enfin au terme de notre marche détournée vers le midi, et pendant les deux jours suivants, nous prîmes généralement la direction de l'ouest. Le pays situé au delà de la ville surpassait presque en beauté celui que nous venions de traverser; nous y rencontrâmes surtout le *bentang* (*Eriodendron Guineense*) dans toute la majesté de son développement, côte à côte avec le *Parkia*, l'arbre à beurre, le sycomore, et plusieurs autres espèces

remarquables du règne végétal. Cette vigueur de la végétation nous indiqua que nous avions atteint le vaste et multiple réseau fluvial qui forme le courant supérieur du Goulbi N Sokoto. Bientôt nous traversâmes plusieurs petites rivières appartenant à ce réseau, pour lors desséchées, et parcourant le sol légèrement ondulé, couvert çà et là de blocs de granit. L'une des plus grandes contenait plusieurs sources où se trouvait, à peu de profondeur, une quantité d'eau assez considérable, et ses bords étaient agréablement ornés de palmiers flabelliformes. Notre troupe bigarrée s'engagea dans cette contrée avec le nombreux corps de cavaliers dont elle était accompagnée, car notre escorte se composait d'environ 300 chevaux. Dans le nombre brillait surtout la troupe du *ghaladima*, dont le costume fantastique me rappela l'accoutrement du fashionable *serki n touraoua* de Gasaoua. Parmi les chevaux il y en avait de fort beaux, mais ils étaient inférieurs à ceux du Bornou sous le rapport du développement.

Nous arrivâmes ainsi à la ville de Kourrefi ou Koulfi, fondée depuis plusieurs années et peuplée des restes d'autres populations détruites par l'ennemi, formant un nombre de 8,000 à 9,000 habitants. Nous ne fûmes pas peu étonnés de l'étendue des travaux de fortification de cette ville, qui se composaient d'un grand ouvrage avancé et d'une triple muraille entrecoupée de fossés, comme l'indique la vignette.

La situation des contrées que nous traversions justifiait pleinement l'existence de ces travaux de défense; car elles sont le théâtre ordinaire des luttes qui se livrent continuellement entre les Goberaoua idolâtres et les Foulbe mahométans. Malgré le voisinage de l'ennemi, je préférai, en me

fiant en mes armes à feu et en ma prudence, camper au dehorsde la ville, précaution qui m'était dictée par les craintes d'incendie et que j'observai désormais presque partout, dans la suite de mon voyage; car je ne pouvais évidemment plus avancer avec aussi peu de souci qu'aux jours de ma pauvreté, et maint voyageur, dans ces contrées, a perdu par le feu tout ce qu'il possédait et même les moyens de continuer sa route.

Le lendemain matin, comme je montais à cheval, je vis tout d'un coup venir à moi un Poullo qui me remit une lettre en me priant de la faire parvenir à un de ses parents à Tombouctou. Cette circonstance, futile en elle-même, me causa beaucoup de joie et me donna un certain espoir de sécurité et de succès. Le départ s'accomplit de la manière la plus joyeuse, les habitants de Kourrefi nous ayant envoyé leur corps de musique pour nous donner une aubade, au son de laquelle nos cavaliers se mirent gaiement en marche, avec leur pittoresque accoutrement. Le chemin serpentait entre des collines de granit qui s'élevaient de tous côtés dans la plaine, tandis que des groupes de palmiers flabelliformes et de palmiers d'Égypte décoraient tout le paysage, de leur feuillage aux gracieux éventails. Nous passâmes à côté de villages récemment abandonnés, et quoique de petits troupeaux de bétail, que nous remarquions plus loin, attestassent que le pays n'était pas désert, les ruines et l'état peu favorable de l'agriculture ne révélaient que trop, à leur tour, la fatale influence d'un état de guerre prolongé. Ce ne fut que près de l'importante ville de Sekka que le pays devint plus uni et se couvrit de plantations et de champs continus, couverts de nombreux troupeaux.

Nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine à traverser

tous les fossés qui formaient un réseau compliqué à l'approche des murs de la ville, et nous nous campâmes sous deux grands *doroa*. Au delà de Sekka, nous eûmes à traverser encore un de ces pays peu ou point habités et couverts de forêts épaisses, tels que j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'en décrire. Non seulement il nous fallait traverser ces forêts avec la plus grande célérité, mais nous y courions de graves dangers du côté des Goberaoua; aussi la plupart des marchands qui s'étaient peu à peu joints à nous, nous quittèrent-ils à Sekka, ainsi que le gouverneur de Katsena lui-même, qui crut faire assez en nous donnant une escorte de 50 cavaliers, conservant le reste de sa troupe bigarrée pour sa propre sécurité. Ma suite à moi fut également diminuée d'un individu, le malin gouverneur de Katsena ayant réussi à débaucher l'Arabe Ferdjani que j'avais engagé pour tout le voyage, aller et retour; j'aurais préféré garder cet homme qui eût pu m'être d'une grande utilité pendant mon périlleux trajet comme un guerrier brave et éprouvé, en admettant bien entendu, qu'il me fût resté fidèle. Rompu aux fatigues de toute espèce, il avait vécu pendant quelque temps parmi les Ouëlad Sliman, après avoir pris part à une campagne d'Ibrahim-Pacha en Syrie ainsi qu'à une expédition dans le Kordofan. Il fut, du reste, plus tard, aussi infidèle à son nouveau maître qu'il me l'avait été à moi-même, car à peine le gouverneur lui eut-il appris à bien monter à cheval et lui eut-il donné un beau burnous, qu'il prit la clef des champs, et, se dirigeant vers Sinder, s'en retourna dans son pays.

Nous restâmes encore pendant toute la matinée du 26 mars devant Sekka, avant de commencer notre dangereux voyage. A une lieue à l'ouest de la ville, nous traversâmes une grande

rivière renfermant quelques sources, mais à ce moment sans eau courante. Cette rivière est indubitablement la même qui, réunie à celle que nous traversâmes entre Kouraje et Kourefi, fut encore traversée par nous plus bas, près de Bounka et de Syrmi, et qui forme ainsi un affluent méridional du système fluvial supérieur du Goulbi N Sokoto. Clapperton, ce voyageur si méritant sous tant de rapports, et après lui d'autres géographes, le nommaient Quoramma, tandis que le nom véritable en est Medjidi; car « *quoramma* » ou plutôt « *koramma,* » signifie simplement un petit cours d'eau quelconque. La description de Clapperton, relative à la situation hydrographique de ces contrées, pèche généralement sous le rapport de l'exactitude, et il semble n'avoir pas remarqué qu'il existe au midi de Katsena, quoique sans éminences, une séparation qui fait que tous les petits cours d'eau traversant la route de Katsena à Kano, ont un cours distinctement oriental et appartiennent au système fluvial du Tsad.

Après avoir rempli nos outres aux sources du *koramma,* nous commençâmes notre marche à travers la terrible forêt. Au commencement, je formais l'avant-garde du cortége, mais le *ghaladima* parvint, par une manœuvre habile, à prendre la tête à son tour, de sorte que je dus, avec ma suite, couvrir les derrières de la troupe. Après un trajet de six lieues, nous atteignîmes une vallée fertile, où se trouvait naguère une ville, détruite depuis trois ans. Il était près de minuit et nous avions choisi cet endroit pour faire une halte, lorsque nos compagnons aperçurent les traces fraîches des Goberaoua, qui avaient campé probablement, quelques heures auparavant, en ce même lieu. Cette découverte chassa chez nous toute idée de repos et nous nous remîmes promptement en marche. Nous avançant sans relâche, mais

avec prudence, nous voyageâmes tout la nuit et, complétement épuisés de fatigue, nous arrivâmes, à l'aube, dans un pays cultivé; traversant alors un cours d'eau d'une largeur considérable, nous atteignîmes l'importante ville de Bounka.

Je me campai près d'un faubourg composé de plusieurs groupes de huttes et dont les habitants ne manquaient pas d'une certaine industrie; entre autres choses, ils nous offrirent de bonnes cordes, article très rare et très recherché des voyageurs, dans ces parages. Ces cordes, fabriquées au moyen des rameaux du palmier d'Égypte, ne tiennent que pendant peu de jours, mais celles qui sont faites en peau de bœuf, quoique excellentes, se détériorent également très vite dans la saison des pluies. La ville n'était pas fort étendue, mais bien peuplée, car elle renfermait environ 5,000 habitants, parmi lesquels il y avait beaucoup d'individus émigrés du pays d'Asben.

Nous étions sortis de la province de Katsena, pour entrer dans celle de Sanfara. A 3/4 de lieue seulement de Bounka, se trouve la ville considérable de Surmi, renfermant environ 12,000 habitants, et qui, au temps du capitaine Clapperton, était encore la capitale de tout le Sanfara; actuellement, la puissance du gouverneur s'y est considérablement amoindrie, la politique des Foulbe consistant à ne pas laisser de trop vastes territoires aux gouverneurs des villes fortes, afin que la défection d'un seul individu n'entraîne pas celle de toute une province. Suivant le côté méridional de la ville, nous traversâmes le cours d'eau venant de Bounka et, marchant toujours dans la direction du nord-ouest que nous avions généralement suivie à partir de Sekka, nous arrivâmes à Doutschi. Au commencement, notre route nous avait conduits à travers des champs tellement bien cultivés et couverts

de si jolies habitations, que l'on aurait pu oublier que l'on se trouvait dans un pays en proie à des discordes et à des guerres continuelles; le sol devint ensuite plus ingrat, et la ville de Doutschi elle-même, dont le nom signifie « roc, » s'étendait en groupes pittoresques au milieu d'un véritable labyrinthe de rochers que traversait une rivière régulièrement conformée. Ce caractère montueux était celui de tout le pays environnant, et ce ne fut que dans le voisinage de la ville de Sabo N Birni, située à quelques lieues plus loin, que le sol redevint plus uni et plus riche en arbres et en culture. Cette ville était bornée à l'ouest par un *koramma* contenant une vaste étendue d'eau stagnante.

En quittant Sabo N Birni, nous arrivâmes à la ville de Badaraoua, également située à quelques lieues de distance et renfermant une population de 8,000 à 10,000 âmes. La route était couverte de gens qui s'y rendaient au marché; ils portaient, pour la plupart, sur la tête de grandes charges de coton blanc comme la neige et paraissant de fort bonne qualité. Au milieu d'un groupe d'arbres touffus et en dehors des murailles de la ville, nous vîmes un marché très fréquenté; je crois certainement pouvoir évaluer à 10,000 le nombre des individus qui s'y trouvaient. Le principal article y était le coton, qui se cultive sur une grande échelle dans la province de Sanfara, comme déjà au commencement du xvie siècle, s'il faut en croire le témoignage de Léon l'Africain. Il se trouvait, en outre, au marché du millet d'Inde (sorgho) en abondance, mais fort peu de sarrasin (*Pennisetum Typhoideum*). On y abattait aussi beaucoup de bétail, dont on vendait la viande par petites portions; il y avait également au marché de grands approvisionnements de beurre frais. Celui-ci n'était pas, comme on le voit ordinai-

rement au Soudan, liquide et contenu dans de sales vases de cuir, mais, au contraire, apprêté très proprement en gros fragments posés dans des vases de bois remplis d'eau. Il ne manquait pas non plus d'oignons, légume abondamment cultivé dans la province de Sanfara. Aux environs de Badaraoua, les plantations d'oignons entouraient un lac long de près d'un demi-mille; quoique l'on fût à l'approche de la saison des pluies, il était encore rempli d'eau, et ses alentours paraissaient être d'une grande fertilité. Malheureusement, je ne pus jouir des friandises du marché, à cause d'un violent mal de tête qui m'obligea de recourir à mes remèdes ordinaires, le jeûne et l'infusion de tamarin.

Le temps était revenu où l'on devait recommencer à se préparer à la culture des champs, après les premières pluies que l'on attendait de jour en jour. Il y avait eu déjà quelques petites ondées et nous vîmes, après avoir quitté Badaraoua, les habitants d'un village occupés à leurs travaux agricoles. Près d'un autre village, je remarquai pour la première fois un *roudou;* c'est une sorte de hutte légère reposant sur quatre poteaux de 8 à 10 pieds de hauteur, et qui sert de lieu de repos. C'est dans ces refuges élevés que les habitants se mettent, pendant leur sommeil, à l'abri des essaims de mouches qui infestent les contrées riveraines des affluents et des amas d'eau abandonnés du Niger après ses décrues; à notre tour, nous eûmes cruellement à en souffrir. La vignette donnera au lecteur l'idée claire d'un *roudou* pareil; l'entrée de ces singulières demeures se clôt au moyen d'une natte au tissu extrêmement serré.

Nous arrivâmes ainsi à Sansanne Aïssa, à environ trois milles de Badaraoua. Primitivement, comme l'indique le nom de Sansanne, il n'y avait en cet endroit qu'un camp retran-

ché; mais comme il était exposé à des attaques du côté du Gober et du Maradi, il fut jugé nécessaire d'élargir la place et de la mettre à même de résister à l'ennemi, le cas échéant. Ce fut ainsi qu'il s'éleva en ces lieux une ville considérable qui forme aujourd'hui l'un des postes les plus importants des Foulbe contre les états païens du Haoussa. C'est peut-être à cause de cette position importante de la ville dans l'opinion des Foulbe, que l'on y avait placé comme gouverneur un personnage tel qu'Ali Karami, le fils aîné et le successeur probable d'Aliou, l'émir ou souverain régnant des Foulbe. Il portait le titre, quelque peu prétentieux, de *serki n Gober*, ou maître du Gober, quoique ce pays se trouvât encore presque entièrement en la possession des aborigènes, ses ennemis les plus acharnés. Ali Karami envoya un messager me saluer dans le petit camp que j'avais établi devant la ville, et peu de temps après, on m'apporta, de sa part, un bélier gras. Je lui fis à mon tour un présent, consistant en un fin burnous arabe, un bonnet rouge et un turban, puis il m'envoya encore du blé pour mon cheval et une demi douzaine de poulets.

Le jeudi, 31 mars, nous avions encore à faire un trajet excessivement difficile, à travers la sauvage forêt de Goundoumi. Cette forêt dangereuse s'étend à environ douze milles allemands à l'ouest de Sansanne Aïssa et ne peut se traverser qu'à marches forcées. Nous voyageâmes sans nous arrêter, pendant toute la journée et la nuit suivante, et ce ne fut que le 1er avril, à 11 heures du matin, que nous retrouvâmes des traces de culture, près du village Gaouassou. A cet endroit, nous rencontrâmes des cavaliers munis d'outres à eau, qui venaient pour ramener nos traînards. Dans le fait, il y en eut beaucoup qui réclamèrent leur aide, car s'il est vrai que

l'Africain sait supporter les plus énormes fatigues lorsqu'il peut soutenir en route son courage par quelque chant animé, il succombe aisément, au contraire, à ces marches dangereuses où doit être observé le silence le plus profond, à cause de l'ennemi aux aguets. Nous avions encore une bonne lieue de chemin à faire pour arriver au village, dont le nom vient de celui des *gouassa* qui croissent aux alentours et que l'on y rencontre pour la première fois en arrivant de l'Orient. Cet endroit était en ce moment pour moi d'une grande importance, car c'était là que je devais retrouver le souverain du puissant royaume oriental des Foulbe, l'*emir el moumenin*, ou « chef des croyants, » Aliou, qui campait avec son armée près du village, pour marcher contre les Goberaoua.

Nous avions voyagé pendant vingt-six heures sans nous arrêter; à peine arrivés, mes domestiques, complétement épuisés, se laissèrent tomber à terre. Quant à moi, l'agitation que j'éprouvais à la pensée de me trouver dans quelques heures en face de l'émir, me fit oublier ma fatigue, car c'était de son accueil et de sa bonne volonté qu'allait dépendre le sort de mon entreprise. Je passai immédiatement en revue tout ce que je possédais, pour choisir un cadeau qui fût digne d'être offert au chef des croyants; mais l'après-midi s'écoula sans que l'on me fît appeler chez celui-ci. Toutefois je reçus, déjà avant l'audience, une preuve de sa munificence, et après la prière du soir, m'arriva à l'improviste Alhattou, le frère cadet du *ghaladima* de Sokoto, qui m'offrit au nom de l'émir un bœuf et quatre moutons gras, ainsi que deux grands sacs de paille, renfermant pour le moins 400 livres de riz : en un mot, un cadeau princier. Il me dit en même temps qu'Aliou désirait me voir, mais que je ne devais pas encore me munir de mes présents.

Le quartier de l'émir était situé dans la partie septentrionale du village, et nous y trouvâmes ce chef assis sur un banc d'argile, à l'ombre d'un arbre. Il me reçut avec une grande affabilité, me serra la main et me pria de prendre place vis à vis de lui. Je le complimentai alors au nom de la reine d'Angleterre, lui disant que j'avais déjà désiré le visiter depuis deux ans, mais que les pertes que j'avais subies pendant la première partie de notre voyage m'avaient empêché jusqu'alors d'exécuter mon projet.

A peine eus-je achevé mon discours, qu'il m'informa que la lettre que je lui avais adressée par l'entremise du sultan d'Agades, lui était parvenue en temps utile, et qu'elle lui avait appris cet empêchement. Il ajouta qu'il avait depuis lors suivi avec le plus grand intérêt les progrès de notre mission et les miens propres, et qu'il avait eu également connaissance de mon voyage dans l'Adamaoua.

Je lui dis alors que ma visite auprès de lui avait un double but; c'était d'abord de lui demander un sauf-conduit qui donnât à tous commerçants anglais qui visiteraient son pays, la plus grande sécurité pour leurs personnes et leurs biens et qu'ensuite il accédât à mon plus vif désir, en me permettant de poursuivre mon voyage à Tombouctou, voyage que sa vaste puissance me faciliterait au plus haut point, en présence des entraves que pourrait me créer l'état de soulèvement de la province de Kebbi.

Il m'accorda aussitôt, sans la moindre réserve et de la manière la plus bienveillante, le double objet de ma demande, en me déclarant que son plus grand plaisir serait de me protéger selon ses moyens daus mon entreprise, qui ne poursuivait, à ses yeux, qu'un but philanthropique et ne pouvait que contribuer à rapprocher des nations éloignées entre elles.

Tout en me disant ces choses si bienveillantes, il m'exprima son regret le plus sincère de ce qu'Abd Allah (le capitaine Clapperton) dont j'avais, en passant, prononcé le nom, eût effectué son second voyage précisément à l'époque des hostilités entre Bello et le cheik El Kanemi, le souverain du Bornou, hostilités qui avaient interrompu ses relations amicales avec cet officier distingué; car, en présence de ces circonstances, il n'avait pu autoriser Clapperton à accomplir sa mission auprès de l'ennemi. Je pris alors la liberté de lui faire remarquer que les événements politiques ne devraient pas influer sur les démarches des voyageurs ou des envoyés étrangers, et je lui citai l'exemple du cheik Omar, du Bornou, qui m'avait permis sans aucune difficulté de me rendre chez les Foulbe, ses ennemis. L'émir leva ensuite l'audience en m'assurant que j'étais le bienvenu auprès de lui et en tâchant de me tranquilliser sur le sort de Clapperton.

Je retournai dans ma tente, le cœur allégé par cet important entretien. Des nuages épais obscurcirent le ciel vers la fin du jour et le tonnerre grondait continuellement, annonçant l'approche de la saison des pluies. Les feux nombreux de l'armée des Foulbe campée aux alentours, brillaient dans la nuit sombre, et tout l'ensemble de cette scène était empreint d'un caractère imposant et solennel qui fit sur mon âme une impression profonde.

Le lendemain matin, je me mis en devoir de porter mes présents à l'émir. Ils consistaient en une paire de pistolets richement incrustés d'argent et renfermés dans des gaînes de velours; un magnifique burnous à capuchon, en satin rouge doublé de jaune; deux autres burnous de drap, l'un jaune, le second brun; un quatrième burnous blanc, en

soie et coton de qualité supérieure; un caftan de drap rouge brodé d'or; un pantalon semblable; un tapis turc; trois turbans et un bonnet rouge; quelques rasoirs et miroirs; trois pains de sucre, et enfin une forte quantité de clous de girofle et d'encens. Muni de ces objets et d'un autre présent pour le *ghaladima*, je me rendis en premier lieu chez celui-ci, et nous allâmes ensemble chez l'émir. Nous le trouvâmes dans une chambre construite en roseau et assis sur un lit de repos en bois léger. Ce ne fut qu'alors que je pus bien voir le chef, l'obscurité de la veille ne m'ayant pas permis de bien distinguer ses traits. C'était un homme trapu, de taille moyenne, à la figure ronde et pleine qui devait rappeler plutôt les traits de sa mère, esclave Haoussaoua, que ceux de son père, véritable Poullo. Ses vêtements étaient très simples, et attestaient qu'il avait en quelque sorte abdiqué le vrai caractère des Foulbe; ils se composaient presqu'exclusivement d'une chemise grisâtre. Il n'avait pas la face voilée, tandis que son père ne parut jamais les traits découverts, du moins devant des étrangers. Cette fois encore il me reçut avec la même politesse que la veille, mais il me refusa net la permission de continuer mon voyage avant qu'il fût revenu de son expédition militaire; toutefois il me promit de préparer avant son départ le sauf-conduit que je lui avais demandé. Il examina ensuite mes présents en exprimant plusieurs fois la satisfaction qu'ils lui causaient. Mais lorsqu'il aperçut les pistolets, que j'avais gardés pour le bouquet, il me serra les mains à plusieurs reprises en s'écriant : « *Nagode, nagode, barka, Abd El Kerim, barka!* » (« Je vous remercie, Abd El Kerim, que Dieu vous bénisse! ») Evidemment il n'avait jamais vu d'objets semblables.

J'étais trop au courant de l'étiquette des cours africaines

pour me permettre la moindre observation sur l'injonction qu'il m'avait faite d'attendre son retour. A peine étais-je rentré dans ma tente, que le *ghaladima* vint me trouver, m'apportant, au nom de son maître, 100,000 *kourdi* (environ 60 thalers courant de Prusse), pour subvenir à mon entretien pendant son absence. Le sauf-conduit me parvint également en temps utile, mais je dus d'abord le remettre, à cause d'un vice de rédaction. Le 3 avril, je pris congé du sultan, en lui exprimant mes vœux les plus sincères pour la bonne issue de son expédition, dont dépendait en grande partie le résultat de ma propre entreprise. Après son départ et celui de son armée, je ne pus rester à l'endroit où je m'étais campé d'abord et qui était infesté à la fois de brigands et de bêtes sauvages. Je partis donc encore le même jour pour Wourno, la résidence ordinaire d'Aliou, située à une distance de deux milles seulement; mais ce court trajet me fut extrêmement pénible, à cause de la grande quantité de provisions que m'avait données le chef des croyants. Il faisait déjà nuit lorsque nous arrivâmes, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous pûmes nous établir dans le logement que l'on nous avait assigné dans la maison même du *ghaladima*.

Avant de m'occuper des détails de mon séjour à Wourno, je crois devoir m'étendre en quelques mots sur le développement de la puissance des Foulbe et la situation actuelle du royaume de Sokoto.

Il est hors de doute que la tribu des Foulbe [1] mérite l'attention du savant européen plus qu'aucune autre tribu; en effet, elle offre, tant sous le rapport de son organisation

[1] « *Foulbe* » est le pluriel de « *Poullo* » ou « *Poulo.* » Les Mandingo appellent les Foulbe « *Foula;* » les Haoussaoua « *Fellani* » (singulier : « *Bafellantschi* ») les Kanori « *Fellata* » et les Arabes « *Foullan.* »

propre que sous celui de son histoire et du caractère de sa langue, des anomalies remarquables, relativement aux populations des pays voisins. Pour ce qui est de l'intelligence, je crois pouvoir affirmer que cette tribu tient le premier rang parmi toutes celles de l'Afrique centrale, car elle doit être comptée comme telle, eu égard à ses établissements actuels. Pour le développement physique, les Foulbe sont généralement inférieurs aux autres peuples, surtout lorsqu'on les compare aux Djoloff de la Sénégambie ; toutefois, la physionomie du Poullo se distinguera toujours par son plus d'expression, conséquence directe de son intelligence plus développée ; il en résulte, d'un autre côté, l'absence de cette régularité de traits que nous rencontrons chez d'autres tribus. En général, le Poullo est caractérisé par de petits traits menus, des extrémités grêles, une taille et une corpulence moyennes, ainsi que par un teint jaune rougeâtre ou cuivré. Il existe cependant des différences notables parmi les subdivisions de la nation des Foulbe qui occupe un territoire si vaste aujourd'hui ; ces différences s'expliquent par la variété des éléments nationaux et complétement hétérogènes qu'elle a absorbés comme toute nation qui s'étend en conquérante sur de vastes contrées. C'est au point que, dans le nombre des mélanges produits, l'élément Poullo ou étranger a prévalu sur la race aborigène et a engendré de grandes variétés, surtout dans la couleur de la peau. D'un autre côté, le mélange est devenu si intime, que certaines tribus ont dévié de leur origine au point qu'on les a fait remonter aux aïeux supposés de la nation tout entière; d'autres tribus, qui ne se sont pas encore entièrement identifiées aux Foulbe, n'en ont pas moins oublié complétement leur langue nationale.

C'est un fait fort singulier que la proportion considérable

dans laquelle la tribu des Djoloff, déjà citée, entre comme élément dans la race Foulbe, surtout en présence des différences qui existent entre l'idiome de ces derniers et celui des Djoloff indépendants. La subdivision des Foulbe ainsi formée par le mélange des Djoloff, constitue les Torode [1], ou Torounkaoua, en Haoussa. Les Foulbe appartenant à cette dernière catégorie, se distinguent par une stature plus haute, des formes plus musculeuses, des traits plus forts et un teint complétement noir. Les Foulbe se mêlent également aux Wakore ou Wangara, la grande tribu du Manding [2], et le produit de cette combinaison constitue les Sisilbe, ou Sullebaoua, en Haoussa. Ainsi que les Torode, ces derniers occupent une position politique et sociale privilégiée. Dans la plupart des royaumes Foulbe, les Torode sont considérés comme formant la partie la plus noble de la population et composent l'aristocratie, tant dans l'ouest, au Fouta, sur le Sénégal, que dans la partie orientale du domaine des Foulbe, le royaume de Sokoto; ce fut principalement grâce à eux qu'Aliou monta au trône. Les Sisilbe, de leur côté, forment l'élément le plus considérable et le plus influent de la ville de Sokoto et des villages environnants; ils constituaient autrefois une sorte de parti d'opposition aux gens de cour qui se trouvaient alors au timon des affaires.

Cette quantité de subdivisions des Foulbe par leur mélange avec d'autres tribus, semble avoir généralement formé un système social entièrement semblable à celui des castes de l'Inde. Tandis que les Torode et les Sisilbe se sont

[1] La forme plurielle est, plus correctement, « Torobe. »

[2] Je crois devoir faire remarquer que le nom de « Manding » est presque entièrement inconnu dans l'Afrique centrale; le nom indigène « Wangara » à causé bien des perplexités aux savants géographes européens.

élevés au premier rang, d'autres parties de la population se trouvent réléguées au dernier; c'est ainsi que les Djaouambe ou Soghoran (comme ils se nomment eux-mêmes, ou bien encore Soromaoua, dans la forme Haoussa), ont à Sokoto le monopole du petit commerce et du courtage; les Laoube, au Sénégal, sont presque tous menuisiers; les Maboube ou Mabe, tisserands; les Gergassabe, cordonniers; les Waïloube, tailleurs; les Wanbaïbe, musiciens et les Waouloube, mendiants. Cette division en castes est d'autant plus apparente que toute la race Poullo porte le nom collectif de So. Je citerai plus loin d'autres particularités remarquables sur les membres de cette vaste famille.

La fusion des tribus occidentales du Soudan, et principalement des Wakore et des Djoloff, avec le peuple Poullo ou Foulfoude, prouve à l'évidence que le mouvement invasionnaire de ces derniers s'est produit de l'ouest à l'est, et non dans la direction inverse, comme on le croit en général. Toutefois, en présence de notre peu de certitude relativement aux migrations des races du globe entier et en particulier de celles de l'Afrique, il nous est complétement impossible d'expliquer comment cette tribu arriva à ses établissements du Sénégal inférieur, attendu qu'elle diffère d'une manière extraordinaire de toutes les autres tribus qui résident dans le pays, et qui offrent, au contraire, certains points de ressemblance avec des races de l'extrême orient, tels que les Malais, ou plutôt encore la race polynésienne qui habite Java et Sumatra. Cependant, aucune des preuves que l'on pourrait invoquer à l'appui de cette assertion, n'est concluante, malgré la ressemblance de certains noms de peuples ou de pays et l'analogie souvent frappante de quelques rapports sociaux. Il semble exister aussi un certain

degré de parenté entre les Foulbe et les races de l'Afrique australe, s'il faut en juger d'après l'identité de quelques noms de nombre dans les langues respectives des Foulfoulde et des Cafres. Je crois, pour ma part, que l'avenir démontrera clairement que les Foulbe sont les *Pyrrhi Æthiopes* de Ptolémée et qu'ils formaient la population dominante du royaume de Ghanata [1], dont le premier souverain, Wakadjamangha, porte évidemment un titre Foulfoulde, « *mangha* » ou « *mangho* » signifiant, dans cette langue « grand. » Je crois, en outre, qu'ils viennent de l'Orient, mais que leur origine remonte à une époque perdue pour nous dans les ténèbres du passé.

Nous sommes à même, par contre, d'observer les progrès des Foulbe, de l'ouest vers l'est, pendant les temps historiques, et je crois pouvoir assigner au commencement du XIVe siècle leurs premières migrations dans ce sens. Un fait important à cet égard, est l'envoi de deux chefs spirituels des Foulbe du Melle, où ils avaient alors leur résidence, au roi qui occupait le trône de Bornou à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe; on peut encore en conclure que cette race se distinguait, déjà à cette époque, sous le rapport religieux. Vers 1500, les Foulbe étaient déjà très puissants, tant dans le midi que dans l'ouest du grand royaume Sonrhaï, contre les chefs duquel ils soutinrent des luttes nombreuses. Il entrait dans la politique de ces derniers de maintenir la tribu des Foulbe dans un état de sujétion, non seulement là où ils entraient comme peuple les armes à la main, mais même partout où ils pénétraient en qualité de

[1] La capitale de l'ancien Ghanata était située environ sous le 18e degré de latitude septentrionale et le 7e degré de longitude occidentale de Greenwich.

pacifiques immigrants; car, dispersés dans les bois, ils s'introduisirent comme *berrorodji* ou pasteurs, parmi les populations des États orientaux, tout à fait comme les pionniers de l'Amérique septentrionale s'avancèrent dans les parties occidentales de leur continent, en qualité de chasseurs et de laboureurs, préparant et gagnant constamment du terrain. C'est ainsi que les Foulbe semblent déjà s'être établis, dès les premières années du XVIe siècle, dans les pays Haoussa (Kebbi), du moins s'il faut en croire leurs descendants, les Fellani N Haoussa. Il n'en est pas moins indubitable que, dans le cours de ce même siècle, les Foulbe avaient acquis assez de puissance dans les contrées orientales du Niger moyen, pour y exercer une grande influence dans les luttes dynastiques. On s'explique clairement ainsi comment les tribus Foulbe s'étaient déjà établies, dès le commencement du XVIIe siècle, dans diverses localités du Baghirmi.

Leur extension même sur une pareille étendue de territoire, devait les empêcher d'acquérir la prépondérance dans tous ces royaumes chancelants; il n'y eut d'exception, à cet égard, que pour le Baghena, noyau de l'ancien royaume de Ghanata. Il manquait à toutes ces tribus, attachées à des intérêts purement locaux, un lien et une impulsion communs; ce ne fut qu'au commencement de notre siècle qu'il se rencontra un homme qui leur donna l'un et l'autre. En 1802, Baoua, sultan du Gober, rassembla tous les chefs des Foulbe de son royaume et les réprimanda énergiquement au sujet des prétentions politiques et religieuses qu'ils commençaient à élever. Parmi ces chefs se trouvait Othman Dan Fodie, ou fils de Fodie, qui demeurait alors au village Daghel, non loin de la ville actuelle de Wourno, où il exerçait, avec les fonctions d'*imam* ou prêtre, une grande influence religieuse

sur ses compatriotes. Indigné de la manière dont il se voyait traité, lui le fervent croyant, par les Goberaoua idolâtres, Othman résolut de pousser ses coreligionnaires à s'affranchir de l'autorité des indigènes. Il réussit à les exciter au moyen de chants religieux [1] et après les avoir rassemblés, il se fitinvestir par eux des fonctions de cheik et leva le drapeau de l'union religieuse et politique (*djemmaa* ou *djemmara*) des Foulbe.

Les débuts du cheik Othman ne furent pas heureux, car il fut battu dans presque tous ses engagements avec les Goberaoua ; mais il sut inspirer à ses adhérents une énergie et un courage indomptables. Grâce au fanatisme qu'il réussit ainsi à exciter et à entretenir, il parvint à vaincre tour à tour tous les obstacles et fonda le grand empire Foulbe, qui embrassait la plus grande partie du Soudan central. Il fut puissamment secondé dans cette entreprise par son frère Abd Allahi et surtout par son fils Mohammed Bello. Othman fixa sa résidence d'abord à Gando, puis à Sifaoua, et mourut en 1817, d'un accès d'extase fanatique ou d'aberration mentale [2].

Avant de mourir, il installa Abd Allahi comme sultan de toute la partie occidentale du Soudan, située sur les deux rives du Niger, avec Gando pour capitale, tandis que son fils, Mohammed Bello, obtint la partie orientale. Ce dernier choisit pour sa résidence Sokoto et s'efforça d'affermir le nouveau royaume. Bello était réellement un prince distingué, et mérite d'être cité au premier rang des monarques d'Afri-

[1] J'ai relaté dans mon grand ouvrage (note 3 du 4e vol.) l'un des plus célèbres parmi ces chants.

[2] Le capitaine Clapperton a donné, dans un appendice du journal de son second voyage, un excellent aperçu des luttes d'Othman.

que. S'il lui manquait un certain talent d'organisation, il ne brillait pas moins sous le rapport de son amour de la science, que par ses qualités militaires, quoiqu'il ne fût pas toujours heureux dans ses guerres. Il eut de rudes luttes à soutenir contre les tribus indigènes et notamment contre son formidable compétiteur, le cheik Mohammed El Kanemi, du Bornou, qui le persécutait vivement à l'époque du second séjour de Clapperton à Sokoto, et menaçait même Kano. Cette situation politique de Bello, jointe à l'attitude des Arabes, qui craignaient pour leur commerce avec le Soudan l'ouverture d'une voie méridionale, peut excuser jusqu'à un certain point la conduite de Bello envers le voyageur anglais; on serait même presque tenté de croire que Clapperton, dans ces circonstances, a agi d'une manière trop vive envers le cheik du Bornou.

Le successeur de Bello fut son frère Atikou, qui régna de 1832 à 1837, et duquel nous ne savons malheureusement presque rien. Cela est d'autant plus à regretter que ce prince paraît avoir démenti complétement toutes les préventions défavorables que Clapperton avait conçues à son égard. On dit que, sous son règne, le pays jouit d'une grande sécurité, mais Atikou vécut trop peu de temps pour pouvoir affermir sa vaste domination.

Son successeur est le sultan actuel, Aliou, autre fils de Bello et d'une esclave Haoussaoua. Ce prince est doué d'excellentes dispositions et serait un fort bon chef pour un État tranquille et bien organisé, mais il ne possède pas l'énergie nécessaire pour gouverner ces contrées et semble n'avoir pas hérité des nobles qualités qui distinguaient Atikou, ni surtout de ses capacités militaires. Il en est résulté que l'esprit d'indépendance nationale s'est fait jour, chez les tribus

subjuguées, par une vaste lutte d'affranchissement qui se réveilla sans cesse. Ensuite, les gouverneurs des provinces cherchent à s'affranchir à leur tour, comme au Kebbi, au Sanfara et dans l'Adamaoua, de sorte qu'il devient difficile de dire si telle ou telle ville se trouve encore ou non sous la domination des Foulbe. Le Chadedja est déjà entièrement indépendant et il est à craindre que le royaume ne marche vers une dissolution complète, si le pouvoir n'échoit à quelque prince plus énergique qu'Aliou. Il est vrai qu'à part le Chadedja, il compte encore toutes les provinces qui le composaient à l'époque de sa plus grande splendeur, mais sa force militaire et le chiffre de ses revenus ont considérablement décru. Le total des impôts recueillis dans toutes les provinces ne s'en élève pas moins encore à 100,000,000 de *kourdi*, soit 65,000 thalers de Prusse, plus une redevance de même valeur, consistant en esclaves et en coton indigène ou en objets fabriqués, principalement d'origine arabe et européenne. Toute l'armée du royaume de Sokoto formerait encore une force imposante, si l'état des provinces permettait d'en retirer les contingents pour les réunir; la cavalerie seule, qui pourrait être ainsi rassemblée, ne s'élèverait pas à moins de 22,000 ou 23,000 hommes; mais la province de Kano elle-même, qui peut mettre sur pied le plus de cavalerie (la seule armée convenable dans ces pays), c'est à dire de 5,000 à 7,000 hommes, était, lors du séjour que j'y fis, dans un tel état de trouble et de désordre, par suite des invasions continuelles du sultan de Chadedja, que son gouverneur put à peine rassembler quelques centaines de cavaliers comme contingent pour l'expédition de son maître contre les Goberaoua, expédition peu glorieuse, comme nous ne tarderons pas à le voir.

Après avoir donné ces quelques détails généraux, je reviens à mon séjour à Wourno. J'étais arrivé dans l'obscurité, et ce ne fut que le lendemain que je pus faire connaissance avec mon logement. Il consistait en une vaste cour sans ombre, couverte de boue et d'ordures, et qui ne renfermait qu'une maison et un petit magasin à blé, l'un et l'autre en argile. La meilleure des deux salles dont se composait la maison, était soutenue par deux piliers massifs et offrait un coup d'œil réellement imposant pour ces contrées. Cette salle, où régnait une température de 34°, 4 centigr. (27,°5 Réaumur), offrait un abri fort agréable pendant les chaleurs du jour. Après que l'on eut élevé à proximité une hutte pour mes domestiques, un pavillon pour moi-même, et que l'on eut nettoyé la cour, ma maison devint une habitation fort convenable. J'augmentai mon ménage d'une couple de chèvres laitières, afin de pouvoir prendre un peu de lait frais avec mon thé; mais elles me coûtèrent 2,700 *kourdi*, soit 1 thaler et 20 silbergros, forte somme alors pour nous, constituant, du reste, un prix très élevé dans ce pays où, sauf les oignons, les aliments coûtent fort cher, le pain et la viande surtout. Je vis vendre à Wourno beaucoup de coton, mais à part ce produit, tous les objets de première nécessité se vendaient, non à Wourno même, mais au marché de Sokoto, situé à 4 1/2 milles de distance. Le marché de Wourno se trouvait à l'extérieur de la ville, sur une sorte de terrasse naturelle, et était entouré d'un fossé et d'un ouvrage de fortification, les marchands étant constamment exposés à quelque coup de main, même en cet endroit. Cette circonstance démontre évidemment la faiblesse politique actuelle des Foulbe.

Le plan que je donne de Wourno éclairera le lecteur sur la

situation particulière de cette ville, qui s'élève sur un embranchement, à moitié isolé, d'une sinueuse montagne de grès haute de 120 pieds, situation assez primitive pour une ville importante, mais indispensable par suite des inondations annuelles du Goulbi N Sokoto ou Goubi N Rima, qui passe au nord et au midi de Wourno, où il reçoit quelques petits affluents. A mon retour, l'année suivante, je trouvai tous les environs de la ville convertis en un vaste marécage. Cette dernière est abondamment peuplée jusque contre les murs d'argile qui l'entourent, mais les habitations dont elle est composée ne sont pas rangées avec beaucoup de symétrie et sont entrecoupées de ruelles tortueuses, larges seulement de 6 à 8 pieds. Ces habitations consistent en petits groupes de huttes d'argile circulaires aux toits de paille, auxquelles se relie encore parfois çà et là quelque portique d'argile. La ville n'offre que peu d'ombre, un grand incendie en ayant détruit, l'année précédente, plusieurs quartiers avec tous les arbres qu'ils renfermaient; dans les parties qui n'ont pas subi les effets du sinistre, se trouvent quelques palmiers d'Égypte et un petit nombre de *kourna*, de tamariniers et de *gonda*. Toute la ville avait un air malpropre et négligé qui ne fait guère honneur au prince qui y a sa résidence, et un petit torrent pluviatile qui la traverse contribuait encore à en augmenter la laideur.

Devant chaque porte se trouvait, sur la pente de la terrasse, un groupe de puits, à côté duquel s'élevait une maisonnette ronde où se tenait d'habitude le propriétaire de ces derniers qui percevait un droit de cinq *kourdi* pour chaque grand vase d'eau que l'on venait y puiser. Un plus grand nombre de puits existaient en face de la porte du nord-ouest, près du marché.

De la ville descendaient, sur le flanc du rocher, de raides sentiers vers le large lit du *goulbi*, desséché pendant une partie de l'année, et ne contenant, lors de mon arrivée, qu'un peu d'eau corrompue, aux endroits les plus profonds. Au delà de la rivière s'étendait une vaste plaine, dépourvue alors de toute végétation, ce qui m'obligea de nourrir mes animaux de frétilles de fèves et de les envoyer, plus tard, au pâturage à Sokoto. La grande pénurie de végétation à Wourno s'explique par la composition du terrain, qui consiste en grès que ne recouvre presque rien autre que d'arides rochers. La stérilité du sol était réellement extraordinaire et quelques *baobab* (*Adansonia*) seuls pouvaient trouver leur nourriture dans les crevasses du roc.

Pour ce qui concerne les habitants de Wourno, au nombre de 15,000, ils se distinguent par l'état de malpropreté de leur ville, le manque d'activité industrielle et d'esprit militaire qui leur est cependant plus nécessaire qu'à personne; car Wourno est entouré de populations ennemies, telles que celles du Kebbi, du Sanfara et des territoires idolâtres de l'Adar et du Gober, qui poussent leurs incursions jusqu'à la partie septentrionale des rives du *goulbi*. A cette époque, la ville fut troublée par le bruit d'une expédition de ces turbulents voisins, surtout des Kabaoua, ou habitants du Kebbi, tandis que l'on n'entendait rien des exploits d'Aliou contre les Goberaoua. Ce dernier se tenait paisiblement dans le pays situé au nord du sauvage Goundoumi, sans se soucier d'entrer en lutte avec le terrible chef ennemi.

Je m'occupais, à cette époque, de réunir tous les renseignements relatifs à la topographie ainsi qu'à l'histoire du pays. Je faisais chaque jour des promenades à cheval pour me distraire et me maintenir en bonne santé. Le 20 avril, je fis une

excursion à Sokoto, qui produisit une diversion très heureuse au loisir forcé que me créait mon séjour prolongé à Wourno.

La vallée du fleuve, au sud-ouest de la ville, est assez étendue et sert à la culture du riz sur une plus grande échelle que dans toutes les contrées que j'avais visitées jusqu'alors. Le pays était couvert, le long de la crête de grès qui s'élevait du côté du sud-ouest, de nombreux petits villages, parmi lesquels celui de Daghel, célèbre autrefois comme résidence du réformateur Othman, mais détruit depuis par les Goberaoua. La vallée se rétrécissait peu à peu, et se resserrait considérablement à environ un mille de Wourno, près du village Gida N Manomi. Peu après, le sentier quittait la plaine pour suivre le rocher; c'était le même que Clapperton avait pris si fréquemment, pendant son second voyage, pour se rendre de Sokoto à Magaria et qui a été décrit si faussement dans les relations publiées après la mort de ce voyageur.

Le sol était abondamment couvert de la sorte d'igname nommée *rogo*, qui contribue beaucoup à embellir le paysage lorsqu'elle est arrivée à une certaine hauteur. Tandis que la culture du riz dominait dans la partie nord-est de la vallée, nous vîmes dans les champs de Gida N Manomi plus de coton et de sorgho. En fait d'arbres, nous ne rencontrâmes d'abord que des *kouka* ou *baobab*, puis, plus loin, des *kadassi* et quelques tamariniers. Les nids de termites, qui s'étendaient en longues rangées jusqu'au fleuve, étaient, pour la plupart, couverts des verts buissons du *serkeki*. Je ne vis ni pacages ni bétail, mais seulement la pique-bœuf (*Buphaga Africana* ou « *kali balbale* »), fidèle compagnon des troupeaux, dont il semblait attendre avec impatience le retour de leurs pâturages d'été.

Le terrain s'éleva après que nous eûmes dépassé une source aux eaux limpides. Le sol rocailleux fit bientôt place à une plaine sablonneuse, couverte d'herbes hautes d'un pied. Les champs isolés étaient bornés par des blocs de pierre, mais la culture n'y avait pas encore commencé. Les arbres y étaient encore rares, et la moitié du chemin entre les deux villes (*mararraba*) n'était indiquée que par un petit *Mimosa*. Nous arrivâmes ainsi au point culminant de la route, d'où nous eûmes la première vue sur Sokoto; nous redescendîmes ensuite dans une vallée étroite, profonde et de forme irrégulière, aux beaux champs verts d'ignames et entourés de haies vives de *Nux Purgans*. C'était la vallée Bamourna, célèbre par sa fertilité et par la source qui, sortant des fentes du rocher, l'arrose et forme un lieu de station pour les voyageurs, près duquel se tient un petit marché. Nous fîmes notre halte de midi à l'extrémité de la vallée, sous l'ombrage de deux beaux *dourremi*. La végétation était également fort riche au point de jonction d'une vallée latérale à celle de Bamourna, endroit où régnait une extrême humidité; outre de jeunes bananiers, il s'y trouvait un magnifique limonier chargé de fruits. Mon attention fut attirée plus encore par le rare spectacle d'une petite plantation de cannes à sucre, située au pied du rocher. Les cannes n'étaient hautes que de 16 à 18 pouces, mais je fus encore plus étonné d'apprendre qu'elles produisaient réellement du sucre. Le propriétaire de la plantation était un Poullo qui avait été vingt-cinq ans esclave au Brésil; malheureusement il était absent, ce qui ne me permit pas de faire sa connaissance.

Dans l'après-midi, nous rencontrâmes une noce. La fiancée et sa mère, à cheval, étaient suivies d'une foule de

servantes portant sur la tête la modeste collection des ustensiles du ménage. Nous vîmes enfin, peu après, la petite rivière venant de l'est, passant devant Sokoto et se jetant dans le Goulbi N Sokoto, nommée Goulbi N Raba (ou Bougga), ou Goulbi N Bakoura dans son cours supérieur ; alors encore, peu avant la saison des pluies, elle était large de quinze pas et contenait 10 pouces d'eau. Au delà de cette rivière, nous gravîmes la pente, haute d'une centaine de pieds, du plateau qui s'élevait dans la plaine, et près du bord septentrional duquel se trouve Sokoto. La partie de la ville que nous traversâmes en entrant par la porte nommée Kofa N Rimi, nous causa une impression peu agréable, par la misère et la désolation qui s'y faisaient partout remarquer.

Je fus logé dans la demeure du *ghaladima*, maison d'argile assez passable. Ma première visite, le lendemain matin, fut pour le personnage le plus éminent de la ville, le doyen d'âge des membres encore vivants de la famille du réformateur Othman, le *modibo* Ali, fils de son frère aîné et vieillard de soixante-quinze ans. Je rencontrai en lui un très brave homme au caractère élevé, dont la physionomie et la stature portaient les signes les plus purs de la race Poullo, et dont l'esprit avait conservé une fraîcheur rare dans nos contrées, chez des individus de cet âge. Il m'avait déjà témoigné sa bienveillance, dès mon arrivée à Wourno, par l'envoi d'un mouton gras. Il me reçut avec une cordialité qui n'avait rien d'affecté, et je fus heureux de voir que mes présents, peu importants en eux-mêmes, semblaient avoir une haute valeur à ses yeux. La cause pouvait en être qu'ils consistaient en partie en articles arabes, qui n'arrivent plus guère au marché de Sokoto, par suite de l'instabilité de la

situation politique. Presque tout le trafic des marchandises étrangères est actuellement aux mains des marchands de Rhat et d'Agades.

Après cette visite, je fis une longue promenade dans la ville; ce que j'y vis n'était guère de nature à atténuer mes premières impressions en entrant à Sokoto. Je trouvai le quartier principal, où avait résidé le sultan Bello, dans un état de véritable désolation, et la demeure royale elle-même était dans le plus triste état. Voulant jouir d'un coup d'œil général de la ville, je me rendis au marché, situé du côté nord-est et sur le bord du plateau, qui s'abaisse brusquement à cet endroit. Rien n'arrêtait la vue dans la plate et vaste plaine qui s'étendait au nord et au nord-ouest, vers le confluent du Goulbi N Sokoto et du Goulbi N Raba, qui se trouve en face du village Doundaï; par moments, on eût dit une vaste savane entièrement brûlée. Un grand nombre de femmes aveugles, guidées par des enfants, gravissaient les abrupts rochers, portant sur la tête des vases à eau et offrant de tristes témoignages de l'insalubrité de la ville, où la cécité est très fréquente.

Quittant le marché, je me dirigeai vers l'ouest et j'arrivai à la demeure du feu roi Atikou, occupée pour lors par son fils Hamedou. La maison se trouvait en bon état et le quartier environnant était le mieux habité de toute la ville. Hamedou était, à cette époque, un important personnage politique et le chef des Sisilbe déjà cités, qui formaient un élément principal de la population, tant à Sokoto que dans les hameaux des alentours. La plupart des habitants de la ville même constituaient les Soghoran ou Soromaoua, dont j'ai parlé en faisant allusion à la subdivision des Foulbe en castes. Ils y sont mêlés aux Imoscharh de l'Adar, et comme

ces gens paisibles et industrieux ne sont pas soumis au service militaire, l'expédition actuelle ne pouvait guère influer sur l'aspect de la ville; il en résulte que, sauf des circonstances extraordinaires, Sokoto présente le spectacle d'une ville à moitié abandonnée, quoiqu'il s'y trouve de 20,000 à 22,000 habitants.

Quittant le palais d'Atikou ou d'Hamedou, je me dirigeai, par les sentiers très fréquentés qui conduisaient hors de la ville, vers la *kofa* N Atikou, ou « porte d'Atikou, » pour jeter un premier coup d'œil sur le pays que je devais bientôt traverser pour me rendre à Gando. A cet endroit se trouvait un faubourg très animé qui s'étendait vers l'orient jusqu'à la porte suivante et qui, enseveli dans un fourré d'arbres touffus et de buissons, offrait un aspect plus favorable que l'intérieur de la ville même. Je cheminai longtemps entre le sentier conduisant au faubourg et le mur crénelé, haut d'une douzaine de pieds et parfaitement conservé, qui entourait la ville; en retournant, j'allai visiter encore la maison où Clapperton termina sa belle carrière d'explorateur de l'Afrique; cette maison était encore en assez bon état et avait pour habitant le fils de son ancien propriétaire, Gedado. On sait que, pendant un certain temps, on ajouta créance, en Angleterre, au bruit que Clapperton serait mort empoisonné. Selon moi, la fin de ce voyageur distingué s'explique par les fatigues, les privations et les maladies qu'il essuya dans son long trajet depuis le littoral jusqu'à Sokoto, par le Noupe et le Kano, épreuves qui avaient déjà coûté la vie à tous ses compagnons européens, y compris son fidèle serviteur Lander, et auxquelles vint se joindre l'amère déception que lui causa Bello, en l'empêchant de pousser plus loin son voyage.

J'employai les deux jours suivants (22 et 23 avril) à par-

courir activement la ville et ses environs. Je ne connaissais pas encore le quartier sud-est de Sokoto, mais je découvris qu'il était à son tour complétement ruiné; la muraille y était tombée, et la belle mosquée bâtie par Gedado lors du voyage de Clapperton, gisait en décombres. Plus loin je vis le point de jonction des deux *goulbi*. Toute la vallée formait sans interruption un vaste champ de riz; dans les lits desséchés des rivières se trouvaient un certain nombre de bateaux démontés en deux parties, en attendant qu'ils pussent recommencer à voguer. L'aspect de ces lieux était bien différent de ce qu'il fut, l'année suivante, lors de mon retour, vers la fin de la saison des pluies. Il est réellement impossible au voyageur de se faire une idée bien exacte de ces contrées, lorsqu'il ne les visite que dans une seule saison de l'année, tant il se produit de contrastes entre l'époque pluvieuse et le temps de la sécheresse.

C'était, à mon vif plaisir, précisément jour de marché. Il y avait beaucoup de marchandises et d'acheteurs; je vis une trentaine de chevaux, trois cents têtes de bétail et cinquante bœufs de transport exposés en vente; je remarquai également une quantité d'ouvrages de cuir, tels que des brides, des sacs, des coussins et autres objets analogues formant le célèbre contingent industriel de Sokoto, dû principalement aux Soghoran, qui y travaillent le cuir dans la perfection. Un autre article recherché sur ce marché, est le fer, qui y est excellent en comparaison de celui qui se vend à Kano. De nombreux esclaves y sont également offerts et se vendent à des prix très élevés, car j'y vis demander pour un jeune garçon de médiocre apparence, 33,000 *kourdi*. Je payai 30,000 *kourdi* un petit cheval, et comme nous étions précisément à l'époque où arrive la caravane au sel de Bilma, qui

apporte également des dattes, je me pourvus d'une outre pleine de ces fruits, comme provision de voyage.

Enchanté de mon excursion à Sokoto, je retournai à Wourno, le 24 avril. J'arrivai juste à temps, car le soir même vint la nouvelle que le sultan était en route pour rentrer dans la ville. Il était encore à quelque six milles et n'arriva pas à Wourno avant le 28. La veille, il me fit connaître son désir que j'allasse à sa rencontre le matin suivant. Je me rendis à ce vœu, et lorsque Aliou me vit venir, il fit halte avec toute sa suite et me salua de la manière la plus cordiale. Je fis en cette occasion la connaissance du savant Abd El Kader Dan Taffa ou « fils de Moustapha, » avec lequel je désirais depuis longtemps entrer en relations; aussi, dès que chacun fut rentré chez soi, m'empressai-je de lui envoyer un présent, et, le soir, il vint me faire visite. Cette première entrevue me fit déjà admirer la science de cet homme, principalement en ce qui concernait l'histoire des États de l'Afrique centrale; il me donna de mémoire plusieurs renseignements très importants sur les faits de la dynastie d'Assaki ou Askia, le souverain du Sonrhaï.

En général, mon séjour à Wourno ne me fut pas stérile sous le rapport des études historiques; outre les données que je dus à mon nouvel ami Abd El Kader Dan Taffa, je m'occupai de lire plusieurs manuscrits qui me donnèrent un aperçu plus exact de l'histoire des pays Foulbe. L'un de ces manuscrits était dû à Abd Allahi, le frère aîné du réformateur Othman; un autre à Mohammed Bello. Je trouvai que le contenu de ce dernier ouvrage, sous le rapport historique et géographique, coïncidait parfaitement avec les documents rapportés par Clapperton de son premier voyage, desquels la traduction, dans l'appendice de

son mémorable ouvrage, renferme plusieurs fautes réellement surprenantes.

Si elle ne fut pas glorieuse, l'expédition militaire de l'*emir el moumenin* n'avait pas été complétement sans succès. A la vérité, il n'avait pas compté livrer une bataille générale (quoique sinon, les destinées du pays ni cet état de guerre continuel n'entreront dans une voie décisive), mais il avait ramené à l'obéissance un certain nombre de villages, c'est à dire qu'il les avait détruits. Malgré les présents considérables que je lui avais déjà donnés, je crus bien faire de raviver ses bonnes dispositions à mon égard, par quelques dons nouveaux. Parmi ceux-ci se trouvait une boîte à musique, qui fit à l'émir un plaisir infini ; malheureusement, elle devait avoir pâti des fatigues du voyage, car elle se tut précisément au moment où l'émir avait rassemblé ses meilleurs amis pour venir voir et entendre la merveille. Je réussis à raccommoder tant bien que mal la malheureuse boîte ; mais afin de pouvoir satisfaire l'appétit musical éveillé chez mon auguste protecteur, je fis encore présent à ce dernier de l'un des deux accordéons que mon père avait joints à un envoi particulier de valeurs. Cet instrument avait déjà fait, entre les mains du missionnaire Knoblecher, un grand effet sur les populations riveraines du Nil, et il n'en produisit pas moins à la cour du souverain des Foulbe.

Aliou accéda à mon désir d'un prompt départ et me promit même une petite escorte, car la route que j'avais à parcourir devenait de jour en jour moins sûre. Le 6 mai, il tomba une forte averse indiquant l'imminence de la saison des pluies ; je n'en hâtai que plus encore mon départ, qui fut définitivement fixé au 8. Dans l'après-midi de ce même jour, je pris congé de l'émir Aliou ; il ne trouva absolument rien

à objecter à ce que j'allasse visiter Tombouctou et le célèbre émir El Bakay, mais il posa comme condition expresse à son consentement, que je n'allasse pas voir ses compatriotes de Hamd Allahi (sur le Niger supérieur), capitale du royaume Foulbe de Massina. La cause de la mésintelligence qui régnait entre Aliou et la cour de Massina, était que celle-ci voulait imposer aux Foulbe de Sokoto des tuniques moins larges et conséquemment d'un porter plus viril, et ne leur permettre que deux femmes, prétention fanatique qui avait été repoussée avec la plus vive indignation.

CHAPITRE VI.

VOYAGE DE WOURNO AU NIGER. — LE ROYAUME FOULBE DE GANDO. — PASSAGE DU FLEUVE PRÈS DE SAI. — VOYAGE A TRAVERS LES CONTRÉES OCCIDENTALES DU ROYAUME DE GANDO.

Je me trouvai enfin à même de quitter Wourno le dimanche 8 mai. Le *ghaladima* me conduisit solennellement hors de la ville avec une escorte de six cavaliers, puis je suivis de nouveau la route de Sokoto, que je connaissais déjà. Arrivé en cette ville, je reçus un accueil très hospitalier de la part du *modibo* Ali et de mes autres amis; mais il me fallut m'arrêter encore pendant quelques jours dans l'antique capitale, ayant, ainsi que mon agent Ali El Ageren, plusieurs affaires à régler; je ne pus donc repartir que le 14 mai.

La ville de Bello formait une étape importante de mon voyage; car, de même que l'Adamaoua et le Baghirmi, tout le pays qui s'étend de Sokoto à Tombouctou, le long du Niger, était un monde complétement inconnu aux Européens. Un petit fils du *modibo* Ali et le chef de la corporation des

Soghoran nous firent la conduite, et nous traversâmes le vaste plateau où se trouve Sokoto, sur le bord oriental qui descend vers la vallée du *goulbi*. Ce n'était que vers le nord que s'élevaient quelques petites chaînes de monticules, sauf lesquelles rien, pas même un arbre, ne coupait la ligne de l'horizon. Malgré sa monotonie, le pays ne manquait pas d'animation, car à la suite d'une pluie abondante tombée pendant la nuit, les habitants des villages voisins avaient commencé à se rendre aux champs pour y semer le grain nouveau.

Tandis que Wourno est situé dans les districts enlevés par les Foulbe aux Goberaoua et est encore censé appartenir au Gober, Sokoto, ainsi que la contrée qui s'étend à l'ouest de cette capitale, appartient aux parties du Kebbi échues en partage, après la mort d'Othman et le démembrement du royaume Foulbe, à la moitié orientale, c'est à dire au Sokoto lui-même. C'est une particularité du Kebbi, qu'il s'y trouve une foule de vallées, en partie fort étendues, et qui n'ont pas assez de pente pour former un système fluvial complet; il en résulte qu'à la saison des pluies, elles se convertissent en marécages presque impraticables mais couverts de fort beaux arbres et parfaitement propres à la culture de l'igname et du riz. Nous rencontrâmes la première vallée de ce genre à quelques milles au S. S. O. de Sokoto, et nous en vîmes un grand nombre d'autres semblables, pendant nos jours de marche suivants; dans les intervalles s'étendaient de belles prairies ornées de sycomores et de *baobab*, offrant de magnifiques pâturages à des troupeaux nombreux. Nous fîmes notre première station dans la grande ville déchue de Bodinga, dont le gouverneur, fils de mon ami le *modibo* Ali, me témoigna beaucoup de bienveillance et m'accompagna,

le lendemain, jusqu'à Sifaoua ou Schifaoua. Cette petite localité est remarquable comme étant la résidence d'Abd Allahi, le frère d'Othman Dan Fodie, et comme constituant la limite entre le royaume actuel de Sokoto et son ancienne moitié occidentale formant aujourd'hui le Gando, qui échut à Abd Allahi, lors du partage qui suivit la mort d'Othman.

Le pays renfermait des villes aisées, offrant quelques signes d'industrie; tandis que les environs de Bodinga ne portaient presque exclusivement que des *baobab*, nous rencontrâmes plus loin des *Parkia*, des palmiers flabelliformes et des palmiers d'Égypte, qui donnaient un peu de variété à la végétation. La qualité du sol se modifia plus ou moins à son tour; le terrain devint plus rocailleux, et lorsque nous arrivâmes à Schagali, nous ne pûmes pénétrer qu'avec difficulté dans ce village situé sur la pente septentrionale d'une masse de roc et entouré, de trois côtés, de crevasses larges et profondes. Le pays, au delà de Schagali, resta montueux; traversé de plusieurs cours d'eau, il était bien boisé et portait plusieurs villages où s'exerçait avec activité la teinturerie. Après un trajet assez court, nous eûmes à franchir une zone de terrain déserte et couverte de broussailles, puis nous descendîmes une raide pente de rocher, haute de 150 pieds environ, qui nous conduisit dans la belle plaine de Sala. Au nord, sortait de la montagne un torrent rapide qui coupait la plaine en se dirigeant vers l'ouest et en formant un cours d'eau assez considérable. Devant la porte de la ville, ensevelie dans une masse de verdure, s'élevait, selon l'usage du Haoussa, un gigantesque *rimi* ou *bentang*, servant d'indication aux voyageurs. Immédiatement au delà de Sala, nous vîmes des tranchées profondes d'une couple de toises, d'où l'on extrayait du minerai de fer. Les collines et les val-

lées alternaient dans la contrée bien peuplée qui s'offrit à nous ensuite, contrée comblée des dons de la nature; j'y vis briller simultanément les trois espèces de palmier propres au Soudan, le palmier d'Égypte, le palmier flabelliforme et le dattier; j'y observai également, fait assez rare, le bananier, que je n'avais plus aperçu depuis l'Adamaoua, sauf quelques jeunes rejetons dans la vallée de Bamourna. Nous arrivâmes ainsi, le 17 mai, à Gando, après une marche de six heures.

La capitale du royaume Foulbe central (si l'on considère le Massina, sur le Niger supérieur, comme le plus occidental des trois) est resserrée dans une vallée étroite, entourée de chaînes de collines qui la dominent complétement, ainsi que l'indique la vignette. Malgré cette situation assez défavorable pour la capitale d'un grand état peu homogène, l'intérieur de la ville ne manque pas de charme. Elle est traversée, du nord au midi, par un large torrent peu profond, alors sans eau et formant un beau pâturage. Les bords en étaient couverts d'une épaisse végétation, Gando se distinguant des deux autres capitales, Sokoto et Wourno, par une flore beaucoup plus variée. C'est ainsi que l'on y trouve une grande quantité de beaux bananiers; or, comme le fruit en était mûr, j'y trouvai un hors-d'œuvre excellent, qui fit un peu diversion à mon régime ordinaire pendant les neuf jours que je passai dans la capitale. Les oignons s'y distinguent à leur tour par leur grosseur et leur qualité, et je ne manquai pas de m'approvisionner largement de ce légume si salubre pour le voyageur européen dans ces contrées; car je crois positivement avoir échappé plus d'une fois à la mort en m'administrant une potion préparée au moyen d'oignons et de tamarins. La cause de la richesse extraordinaire de la végétation à Gando est

la quantité de pluie qui y tombe et que l'on peut évaluer à une moyenne annuelle de 80 pouces.

Je fus logé dans la demeure du chef des eunuques, demeure extrêmement petite et incommode, quoique bien construite en argile. Mon premier soin devait être de m'acquérir les bonnes grâces du puissant chef Poullo résidant à Gando, et dont l'autorité s'étendait à une distance de plus de cent milles allemands dans les contrées que j'avais à parcourir, et entre autres sur les deux rives du Niger. Il n'en était que d'autant plus fâcheux que le sultan actuel fût un homme sans énergie et d'un caractère absolument insupportable au chrétien et à l'Européen. C'était Chalilou, fils d'Abd Allahi [1], le frère du réformateur Othman déjà souvent cité. Depuis ses dix-sept années de règne, Chalilou menait plutôt l'existence d'un moine que celle d'un prince; insoucieux des besoins de ses États, il vivait complétement retiré et ne se laissait voir à ses sujets musulmans que tout au plus le vendredi. La révolte et la décadence furent la conséquence d'une domination aussi faible sur de vastes pays et des peuples divers subjugués seulement à demi; à quelques lieues seulement de la capitale, à Argoungo, un rejeton de l'ancienne maison royale était parvenu à s'établir et, soutenu par tous les villages situés au delà de la vallée marécageuse Goulbi N Sokoto, s'était rendu redoutable par les expéditions incessantes qu'il poussait jusqu'aux portes mêmes de Gando. L'inaccessibilité du sultan fut cause que, malgré toutes mes instances, on me refusa opiniâtrement une audience, et je dus remettre mes présents à un envoyé du

[1] Abd Allahi mourut en 1827, et son fils aîné et successeur, Mohammed Wani, en 1836; ce fut après ce dernier que Chalilou monta au trône de Gando.

royal reclus, sans trop savoir s'il n'en garderait pas pour soi la plus belle part. Ces présents se composaient à peu près des mêmes objets que ceux que j'avais donnés au sultan de Sokoto, moins les pistolets richement garnis d'argent. Au premier moment cela parut suffire, mais au bout de quelques jours, on me donna à entendre que les pistolets que j'avais donnés au sultan Aliou valaient plus à eux seuls que tout ce que j'avais donné à Chalilou, et qu'il ne me serait permis d'avancer ni de reculer sans avoir suppléé cette différence. Il me fallut donc me résoudre à sacrifier la seconde paire que je possédais encore de ces armes précieuses, pour pouvoir du moins espérer poursuivre mon voyage. Je n'en dus pas moins encore faire beaucoup de démarches et de dons, principalement à une sorte de fourbe entremetteur, aventurier maure de sang arabe et berbère mêlé, afin de pouvoir obtenir une sorte de passe-port pour moi-même, c'est à dire une lettre de recommandation auprès des gouverneurs des diverses provinces, et un sauf-conduit pour tous les Anglais, en général, qui pourraient ultérieurement visiter le pays.

Là ne devaient pas s'arrêter tous les ennuis dont fut entouré mon séjour à Gando. Mon agent Ali El Ageren, voyant que la partie périlleuse du voyage ne faisait que commencer, revint sur nos premières conventions et éleva ses prétentions; craignant de le perdre, je fus forcé d'en passer par où il voulait. J'eus ensuite le malheur de voir périr, dans ces contrées humides et malsaines, mon meilleur chameau, que j'avais acheté 60,000 *kourdi* au gouverneur de Katsena. Ces animaux étant rares dans le pays, je ne pus réparer ma perte que par un chameau médiocre qu'il me fallut encore payer fort cher. A tout cela vint se joindre encore l'approche de la saison des pluies, qui m'occasionnait

nécessairement des retards. La ville de Gando n'offrait guère, d'un autre côté, de quoi beaucoup m'égayer ou me distraire; en un mot, pour autant que j'aie pu en juger, c'est un endroit complétement mort; il ne s'y trouve ni activité politique ou commerciale, ni esprit militaire, ni vie publique quelque peu animée, grâce aux dispositions moroses du sultan. Le marché est des plus insignifiants, car il ne saurait en être autrement dans cet état du pays, et le manque d'approvisionnements semble seul avoir poussé les habitants de Gando à se livrer eux-mêmes à la fabrication des étoffes de coton nécessaires à leurs propres besoins. Leur tissu est, du reste, parfait, et ce n'est que sous le rapport de la teinture qu'ils sont de beaucoup en arrière; quoi qu'il en soit, les cotonnades de Gando, et surtout les pièces oblongues servant à faire le vêtement de femme nommé *senne*, sont très recherchés même bien au delà du Niger, jusques au Libtako.

Mon séjour à Gando ne devait cependant pas être sans utilité pour moi; en effet, je fus assez heureux d'obtenir une copie manuscrite de l'inestimable ouvrage historique d'Ahmed Baba, copie que me donna un savant de la ville, nommé Bochari, fils de l'ancien sultan Mohammed Wani. Déjà, à Sokoto, mon ami Abd El Kader avait attiré mon attention sur ce travail, mais sans pouvoir me le procurer. Je passai trois ou quatre jours fort agréables à en tirer des indications géographiques et historiques [1] qui m'ouvraient des aspects tout nouveaux sur le développement des contrées

[1] Ce sont ces extraits que M. Ralfs a traduits et publiés, avec quelques annotations de lui et de moi-même, dans le 9e volume du *Journal de la Société Orientale allemande;* ils figurent également dans les tableaux historiques qui accompagnent le 4e volume de mon grand ouvrage.

que j'allais précisément explorer, sur le Niger moyen. J'y trouvai décrite avec précision et clarté l'ancienne puissance du royaume Sonrhaï, dont j'avais eu à peine la moindre idée auparavant, et je ne regrettai qu'une chose : c'était de n'avoir pas le temps de copier le tout.

Le 4 juin, je pus enfin poursuivre mon voyage. Un orage qui éclata la nuit et dura jusqu'à une heure avancée de la matinée suivante, m'empêcha de partir aussi tôt que je l'aurais voulu, circonstance qui se représenta plusieurs fois encore pendant les jours suivants.

En partant de Sokoto, j'avais d'abord suivi la direction du S.S.O.; à l'endroit où la route se bifurque, j'avais pris vers le sud-ouest jusqu'à Gando, puis complétement vers l'ouest, pendant plusieurs jours, sauf un petit angle que décrivait le chemin vers le midi. Nous suivîmes le cours de la *faddama* ou vallée du fleuve dont l'embranchement septentrional traverse Gando, et qui commençait déjà à s'emplir, laissant sur ses rives des espaces marécageux parfaitement propres à la culture du riz. Pendant les deux premiers milles, nous longeâmes le bord septentrional de la *faddama*, puis nous dûmes passer du côté opposé, pour nous ménager une défense contre toute attaque soudaine de la part des ennemis alors en campagne contre les Foulbe. A l'endroit où nous la traversâmes, l'eau, presque stagnante, avait une largeur de près de trois cents pas et il y croissait diverses sortes de roseaux, parmi lesquels beaucoup de papyrus. Nous remontâmes le bord méridional de la *faddama* pour continuer notre marche.

Nous passâmes alors par un pays généralement fort riche; à peu de distance, nous voyions se succéder des villages et même des localités plus importantes, en assez grand nombre.

Le sol plat, qui s'étendait à dix-huit cents pas de la *faddama*, était extrêmement fertile; outre les plantations ordinaires d'ignames et de tabac, il s'y trouvait généralement des rizières, entrecoupées de prairies couvertes de nombreux troupeaux. Le règne végétal y était représenté principalement par le *doroa* (*Parkia*) et l'utile *kadena* (*Bassia Parkii*), ainsi que par un certain nombre de palmiers flabelliformes. Plusieurs petites *faddama*, traversées pour la plupart de courants d'eau vive, venaient déboucher dans la vallée principale; les plus importantes d'entre elles, éloignées d'environ deux milles de Gando, nous donnèrent une vue très étendue vers le midi et sur la montagne isolée de Bobie. Les vestiges de la désolation ne manquaient cependant pas dans cette contrée favorisée de la nature, et qui avait joui, sous les anciens chefs du Kebbi, d'un haut degré de puissance et de prospérité. Nous passâmes auprès des ruines lamentables de la petite ville de Yara qui naguère offrait encore l'image du bien-être, car ce n'était que le 29 du mois précédent que l'ennemi l'avait saccagée et détruite, emmenant tous ses habitants en esclavage. A une lieue plus loin à peine, nous revîmes s'étaler à nos regards l'image de la fécondité naturelle du sol et d'un modeste bien-être, à la ville, agréablement située, de Gouloumbe; elle était entourée de beaux champs d'ignames et de coton, tandis que de magnifiques bananiers décoraient l'espace qui s'étendait de la vallée aux murs de la ville, au dessus desquels s'élevaient des arbres aux larges couronnes, de vigoureux *gonda* (*Carica Papaya*) au tronc svelte et au feuillage penniforme. (*Voir la vignette.*) Quoique la ville fût assez étendue et entourée d'un mur, les habitants avaient une telle peur de l'ennemi, qu'ils battirent du tambour pendant toute la nuit.

Lorsqu'ils se furent assurés de nos intentions pacifiques, ils furent on ne peut plus heureux de voir en nous quelques défenseurs de plus, le cas échéant, ne fût-ce que pour cette seule nuit, et nous traitèrent avec largesse.

Le lendemain, nous laissâmes de côté la ville de Kardi, bien fortifiée et habitée par des esclaves de Chalilou, ville qui est d'une haute importance pour toute la province, sous le rapport des céréales; à 3 1/2 lieues de Gouloumbe, nous dûmes franchir de nouveau la *faddama* pour continuer de la côtoyer au nord. Nous traversâmes alors un pays boisé et nous arrivâmes, en montant insensiblement, à l'endroit où fut bâtie Birni N Kebbi, dont les murs en ruines attestent seuls la splendeur passée. Cette ancienne capitale du royaume de Kebbi fut fondée, vers le milieu du XVIe siècle, par la dynastie indigène des Kanta; elle s'élevait sur un plateau borné au midi par la *faddama,* et au nord par la vallée large, profonde et insalubre du Goulbi N Sokoto, qui se réunit à la *faddama,* au pied occidental du plateau. Ce fut à cette époque que tomba en décadence le royaume Sonrhaï, auquel les Kanta livrèrent, dès leur avènement, des guerres sanglantes; la ville de Birni N Kebbi, située sur les limites orientales de ce pays et non loin du Niger, absorba alors tous les éléments de vitalité des contrées environnantes et devint le centre d'un royaume puissant. Au temps de sa splendeur, ce dernier étendait sa domination sur tous les territoires voisins du Niger, et il soutint avec assez de succès une guerre contre le vaillant souverain du Bornou, Mohammed, fils d'Edriss (1526-1545). Birni N Kebbi devint alors, non seulement la capitale d'un grand royaume, mais un important entrepôt commercial, notamment pour l'exportation de l'or indigène. Ainsi fleurit cette ville considérable,

de même que tout le pays, abondamment peuplé et couvert de nombreuses villes murées, jusqu'en 1806 (1221 de l'hégire), époque à laquelle commença la domination des Foulbe fanatisés. On prétend qu'après la prise de la capitale, on trouva encore beaucoup d'or et d'argent sous les ruines. Depuis lors, Birni N Kebbi n'est plus qu'une ville de second rang.

Les murs de la ville neuve, qui perpétuent, sinon la splendeur, du moins le nom de Birni N Kebbi, s'élèvent à environ une demi-lieue de l'ancienne enceinte et touchent presque la rude déclivité du plateau qui descend dans la verte vallée, d'une hauteur d'environ 250 pieds. Cette vallée, qui traverse tout le Kebbi, de l'E. N. E. à l'O. S. O., est large, en cet endroit, de 1 1/2 lieue et offre le sol le plus propre à la culture, mais livré actuellement à un complet abandon, par suite de la situation politique du pays. Toutefois la partie méridionale de la vallée était couverte de bétail soigneusement gardé. Au dehors de la ville, sur la pente du plateau, se tenait un marché aux échoppes nombreuses. La ville elle-même était assez fortement peuplée et ne renfermait pas moins de 9,000 âmes, mais les maisons y étaient fort petites et dépourvues d'ombrage. Je fus logé dans la hutte d'un couple nouvellement marié, habitation dont le sol et les murs étaient bien polis, tandis que le fond *(nanne)* était fraîchement parsemé de sable blanc comme la neige.

Après avoir vainement essayé de me détourner de mon entreprise, on me conseilla, à Birni N Kebbi, si je voulais arriver au Niger avec quelque espoir de sécurité, de m'adresser au gouverneur de la ville voisine de Sogirma, le seul personnage assez puissant pour pouvoir me protéger efficacement contre tout danger dans la situation actuelle du pays. Je résolus de suivre ce conseil, et je partis le lendemain

matin. Nous descendîmes du plateau par une gorge qui, formant la limite occidentale de la ville, traverse un bloc de montagnes très pittoresque et conduit au point de jonction de la *faddama* de Gando et de la vallée du Goulbi N Sokoto; le sentier était tellement étroit, que je dus faire tourner mon bagage autour d'une éminence de roc qui s'avançait dans la plaine.

Nous suivions en général le bord méridional de la *faddama*, qui s'étendait à notre droite avec ses prairies, ses champs fertiles et ses beaux arbres. Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied d'un rocher au sommet duquel s'élevait la ville de Kola, dominant toute la vallée. Le gouverneur de cette localité, qui a sous ses ordres 70 fusiliers, est un personnage tellement important dans ces contrées, que je résolus de ne pas aller plus loin ce jour-là, afin d'aller le saluer et lui offrir un présent; le gouverneur me reçut avec hospitalité ainsi que sa sœur, qui m'envoya une oie.

A environ 1 1/2 mille au delà de Kola, la grande *faddama* du Goulbi N Sokoto tourne presque subitement de l'ouest au midi. Le point où s'opère cette conversion est indiqué par deux ou trois collines de roc qui s'avancent dans la savane, formant une gorge étroite avec celles qui se trouvent situées sur le bord opposé devenu oriental, de méridional qu'il était. Jusqu'à cet endroit, nous avions rencontré, dans les prairies de la vallée, de nombreux troupeaux de chevaux broutant l'herbe infestée de petits serpents venimeux qui se trouvaient même en grand nombre sous nos pas. Arrivé près de Diggi, la première grande ville voisine, je fus reçu d'une manière fort convenable par les trois fils du gouverneur de Sogirma, montant de beaux chevaux; ils me souhaitèrent cordialement

la bienvenue, et nous traversâmes ensemble la large *faddama*, ce qui nous prit trois heures de temps. Nous pénétrâmes ainsi dans le pays de Dendina, l'ancienne province orientale du royaume de Sonrhaï, dont le nom figure fréquemment dans mes tableaux historiques. La *faddama* n'était traversée alors que de deux amas d'eau stagnante, mais vers la fin de la saison des pluies, au mois de septembre, il y passe un torrent d'une largeur considérable.

Sogirma était un endroit plus important que je ne l'aurais cru, et pouvait renfermer de 7,000 à 8,000 habitants; mais il régnait une grande disette, par suite de la guerre qui durait depuis deux ans entre les Foulbe et les indigènes primitifs, ou Dendi. Je n'en fus pas moins abondamment gratifié, dès mon arrivée, de *tiggera*, ou bouillie de millet, de lait caillé et de riz, ainsi que d'une génisse vivante. Je fis alors ma visite au gouverneur, Hamed Bourtou, et je lui remis mes présents ainsi que la lettre de recommandation de son chef, Chalilou. Hamed Bourtou était un homme de fort bonne mine, aux traits presque européens; sa demeure était très belle et construite, à mon grand étonnement, dans un style qui rappelait l'architecture gothique. Il accueillit très amicalement ma demande de protection jusqu'à la vallée Fogha, et me promit une escorte de gens sûrs, qui me conduirait sain et sauf jusques sur l'une des deux routes qui y aboutissent.

Tandis que j'acquérais ainsi quelque certitude de mener à bonne fin mon entreprise, je regrettais vivement que les conditions défavorables où se trouvait le pays, ne me permissent pas de visiter la ville de Bounsa, pleine d'intérêt pour moi, et située seulement à quelques milles au midi de Sogirma. Le Goulbi N Sokoto était, à ce que l'on me dit,

navigable depuis le Niger jusqu'à Bounsa, qui devait être, par conséquent, un point fort important pour l'hydrographie du pays. Il s'y trouvait un homme, du nom de Mallem Mahamoudou, dont on m'avait vanté partout la haute science de l'histoire du Kebbi, et duquel, par conséquent, je désirais vivement de faire la connaissance.

Notre premier projet avait été de prendre un jour de repos après notre arrivée, afin de préparer nos chameaux à la marche que nous avions à faire à travers un pays sauvage et peu sûr; mais le 9 juin, au matin, vint la nouvelle qu'une troupe de Touareg, aux bêtes de somme nombreuses, était arrivée à Tilli, sur le bord occidental de la *faddama* et précisément en face de Diggi, et se préparait à partir pour la vallée Fogha; nous résolûmes donc de partir sur-le-champ et de suivre en leur compagnie la route la plus dangereuse, mais aussi la plus praticable pour les animaux, si toutefois on peut donner le nom de route à notre itinéraire. On jugea suffisant, en conséquence, de ne me donner pour escorte que deux cavaliers; fort heureusement, c'étaient deux vieux soldats dignes et doués de beaucoup de fermeté, de sorte que je pus, à ma grande joie, congédier mes deux cavaliers de Sokoto et de Gando. Je donnai à mes nouveaux compagnons le modeste salaire qu'ils réclamaient de moi, c'est à dire un voile noir pour chacun d'eux, une fiole d'huile de roses pour leurs aimables compagnes et 1,000 coquillages comme indemnité de déplacement.

Nous retournâmes donc d'abord vers le nord-est pour atteindre le bord occidental de la vaste *faddama,* et, vers le coucher du soleil, nous arrivâmes à Tilli, situé à un mille seulement et renfermant une population de 6,000 âmes. La crainte de l'ennemi y était telle, que l'on avait muré toutes

les portes du côté menacé, jusqu'à une étroite ouverture pourvue d'un pont-levis. Les Touareg campaient à une demi-lieue de la ville, sur la lisière de la sauvage forêt; nous allâmes les y rejoindre.

Le lendemain matin, nous repartîmes de bonne heure, et nous rentrâmes bientôt dans la forêt, qui offrait encore un aspect fort agréable, tous les arbres y étant en fleurs et répandant de doux parfums. Après quelques lieues de marche, nous nous rafraichîmes à deux larges amas d'eau, puis nous descendîmes d'une centaine de pieds sur un terrain rocailleux. Nous fîmes halte encore dans l'après-midi, pour n'avoir pas à passer la nuit à l'endroit le plus dangereux de la forêt. Le sort voulut néanmoins que nous fussions retenus en cet endroit pendant toute la journée du lendemain, par suite de l'escapade d'un chameau que les indigènes du pays d'Asben ne voulurent pas abandonner. Cet acte de bravoure forcée, d'avoir campé tout un jour dans cette terrible forêt, fut beaucoup admiré plus tard, à mon retour. Nous y fûmes retenus plus longtemps encore, à cause d'un violent orage, qui ne nous permit de partir que le 12 juin. Traversant un bois épais où s'élevaient à notre droite des séries de monticules, nous arrivâmes à l'endroit triste et abandonné où s'éleva jadis Birni N Debe, belle ville ouverte, ornée de nombreux *Parkia* et de palmiers flabelliformes et dominée au nord-est par une chaîne de collines. Des traces de pas d'éléphants couvraient le sol dans toutes les directions; la présence de ces animaux attestait la fertilité de cette sauvage contrée, et nul voyageur ne se douterait qu'elle ne se trouve qu'à peu de milles au midi de la province de Maouri ou d'Arewa qui, d'après des témoignages unanimes, offre exactement le spectacle du désert.

Nous traversâmes de nouveau des bois tellement épais que nos chameaux chargés n'y passaient qu'à peine et qu'il nous fallut faire halte plusieurs fois. Nous arrivâmes ainsi, après environ 2 1/4 milles de marche, dans une large vallée, peu profonde, qui prend son origine vers le nord-est, dans la province de Maouri, et porte, par ce motif, le nom de *dalloul* ou *rafi n Maouri*, ou « Vallée de Maouri [1]. » Le sol, revêtu d'un magnifique tapis de verdure de la plus grande fraîcheur, portait de nombreux palmiers flabelliformes et quelques palmiers d'Égypte. Nous fîmes halte pendant quelques minutes près d'un puits, à l'endroit où avait existé autrefois une colonie Poullo, nommée Bana, puis nous traversâmes le chemin qui conduit de Maouri à Yelou, capitale de la province de Dendina. Par suite du soulèvement des deux provinces, cette partie de la route était la plus dangereuse, par la présence perpétuelle de l'ennemi. Nos compagnons n'éprouvèrent pas une médiocre inquiétude, en découvrant sur le sol des traces récentes de pas de chevaux. Malgré l'imminence du péril, nous n'avancions qu'avec lenteur, tant à cause de la difficulté que nous offrait le passage des fourrés, que par le soin que mettaient nos gens à se pourvoir des fruits du palmier flabelliforme que j'ai déjà décrits, le blé étant d'une rareté excessive dans toute la contrée. Nous fûmes, en outre, attardés encore à cause du jeune chameau que j'avais eu de Chalilou et que j'avais donné, à mon tour, à Ali El Ageren; comme il arrive souvent en ces pays, le

[1] *Rafi* est le nom Haoussa de toute vallée où existent des prairies et où l'on trouve de l'eau à peu de profondeur. Un sol marécageux et couvert d'herbes caractérise les *rafi*, tandis que les *koramma* se distinguent par un terrain sablonneux ou siliceux et ne sont humides que dans la saison des pluies; *dalloul* est un mot Sonrhaï.

pauvre animal était devenu fou et, après s'être livré aux ébats les plus extravagants, ruant des quatre pieds dans tous les sens, il avait fini par s'abattre.

Nous laissâmes enfin derrière nous la sauvage et fertile vallée pour gravir l'élévation de terrain qui sépare le *dalloul* Maouri du *dalloul* Fagha, quoiqu'il soit fort possible qu'ils se réunissent plus bas en une seule et même vallée. Nous aperçûmes bientôt la chaîne de monticules qui borne à l'est le *dalloul* Fogha; celui-ci s'étend, à cet endroit, du N. 20 E. au S. 20 O. et mesure environ 1,500 pas dans sa plus grande largeur.

Ces vallées offrent, sans contredit, une particularité fort remarquable pour ces contrées; en effet, leur fond plat et le manque de courant des eaux qu'elles renferment en abondance, indiquent clairement le peu d'inclinaison vers le Niger du sol de la contrée et la minime étendue de son réseau fluvial. Il est, en réalité, on ne peut plus invraisemblable que, même après les plus fortes pluies qui tombent parfois dans les régions montagneuses du pays d'Asben, les cours d'eau qui en résultent aient un rapport quelconque avec ces vallées qui communiquent au Niger; car le plateau qui s'étend au midi d'Agades, jusqu'à une grande distance vers l'ouest, rend un pareil rapport complétement impossible.

Il était quatre heures et demie de l'après-midi lorsque, très fatigués de notre longue marche, nous arrivâmes enfin dans la vallée Fogha. Les bords de celle-ci, gracieusement inclinés, étaient couverts d'une quantité de palmiers d'Égypte, mais le palmier flabelliforme y manquait complétement; par contre, j'y remarquai de fort beaux exemplaires isolés du palmier oléifère. Le sol du *rafi* se recouvrait de hautes herbes pleines de fraîcheur, entre lesquelles se montrait çà et là

quelque petit étang. Bientôt nous arrivâmes au premier village au sel ou *sile tscholli,* dans la langue du pays. Ce sont de petits hameaux bâtis sur de vastes tas de détritus presque carrés et hauts de 30 à 50 pieds, à peu près comme les anciennes villes d'Assyrie. Au pied d'un de ces hameaux s'étendait un amas peu profond d'eau salée, à la couleur sale et presque noire. Tout l'ensemble de cette remarquable vallée me causa une impression d'autant plus profonde qu'outre ses particularités physiques elle en offre une autre, comme ligne de démarcation entre les deux grandes tribus des Haoussaoua et des Sourhaï. Ayant appris que la première localité importante située sur le bord occidental de la vallée, Kallioul ou Kaoura, se trouvait encore assez loin vers le midi et tout à fait hors de notre route, nous fîmes halte dans un des hameaux au sel, le quatrième de ce côté.

Nous restâmes toute la journée du lendemain dans cet endroit misérable, ce qui me permit d'étudier la manière dont on y préparait le sel et la composition de la terrasse sur laquelle était bâti le hameau. Cette terrasse, aux dimensions considérables, mesurait trois cents pas en carré et s'élevait à une hauteur de 50 pieds du côté de la vallée et de 20 vers la berge où elle allait s'appuyer. Il était aisé de voir que cette terrasse était due à l'art humain, car elle ne se composait que des éléments du sol même, dépouillés de leurs parties salines. Voici comment s'opère cette extraction du sel : on place la terre dans de grands tamis faits de paille et de roseau, puis on y verse de l'eau qui, saturée du produit que l'on veut obtenir, est recueillie dans des vases placés au dessous, après quoi on le fait bouillir. Le sel qu'on en retire se prépare alors sous forme de petits pains d'un gris jaunâtre, et c'est ainsi qu'on l'emploie à l'usage alimentaire. Beau-

coup meilleur que le sel amer de Bilma, il ne vaut pas à beaucoup près, d'autre part, le beau sel cristallin de Taodenni (Taodenni est situé dans la vallée El Djouf du grand désert occidental, à vingt journées N. N. O. de Tombouctou). La préparation du sel n'est possible que pendant la sécheresse et la première moitié de la saison des pluies, car vers la fin de celle-ci, toute la vallée est submergée et l'eau qui la couvre est douce et contient beaucoup de poisson, la quantité de sel que renferme le sol étant relativement trop minime. Déjà à l'époque de mon passage, la vallée était, à certains endroits, inondée sur toute sa largeur, sur une hauteur de 1 à 2 pieds, et les gens des hameaux avaient fait une provision de terré pour pouvoir continuer leur travail pendant quelques mois encore.

Les habitants de la vallée sont des Foulbe et leurs esclaves, et c'est le sel qui seul les y retient, car ils sont constamment en butte aux attaques de leurs implacables ennemis, les aborigènes de la province de Dendina. Ceux-ci, nommés Dendi, forment un peuple énergique et appartiennent à la tribu des Sonrhaï ; ils habitent principalement le bas de la vallée, dans des villes ouvertes pour la plupart, et soutiennent une lutte acharnée contre leurs envahisseurs ; leur capitale est Jelou, ville située à deux milles allemands de la vallée Fogha. Ils auraient certainement réussi à expulser les Foulbe, n'eussent été le manque de cavalerie et la bravoure éprouvée des habitants de Kallioul.

Les chefs de cette importante station Poullo, au nombre de quatre, me firent une visite et me promirent un guide, les deux cavaliers de Sogirma m'ayant quitté dès notre arrivée dans la vallée Fogha. Nous poursuivîmes notre voyage le 14 juin, remontant la vallée pour gagner le vrai

chemin qui traversait les forêts; ce chemin passe par la vallée au nord de Kallioul, ville sans importance commerciale, mais offrant une certaine valeur au point de vue militaire. A quelques centaines de pas de l'endroit où nous étions entrés dans la vallée au sel, une abondante source d'eau excellente jaillissait du sol rocailleux voisin du terrain salé. Nous dépassâmes encore quelques hameaux, puis nous sortîmes de la vallée.

La matinée était fort belle, et le coup d'œil dont je jouissais, du haut de la plaine supérieure, me faisait oublier tout danger; bientôt cependant nous rentrâmes dans une forêt épaisse, et ce ne fut pas sans joie que je vis un des chefs de Kallioul nous rejoindre avec une petite escorte et m'amener un guide qui devait nous conduire jusqu'à un endroit nommé Garbo. Non seulement le chef tint ainsi la promesse qu'il m'avait faite, mais il me gratifia, à ma grande surprise, d'une assez forte quantité de sel et de 2,000 coquillages; j'acceptai ce présent, pour répondre à la bienveillance dont j'étais l'objet. Garbo est un village situé à 7 ou 8 milles allemands de la vallée Fogha, vers l' O. N. O., et fort remarquable comme étant la dernière colonie occidentale de la race Haoussa. Nous y arrivâmes dans l'après-midi, après avoir traversé une contrée assez déserte et rocailleuse par endroits, où se trouvaient des étangs en assez grand nombre; quelques uns de ces *tebki* étaient même assez étendus. Garbo avait beaucoup souffert des maux de la guerre, mais l'agriculture et l'élève du bétail redevinrent satisfaisants un peu plus loin; je ne vis cependant dans les champs que du sarrasin, mais aucune autre espèce de céréales, pas même du riz ni du sorgho. Nous avançant davantage vers le nord-ouest, nous rencontrâmes un nouveau *dalloul* ou *rafi* ne contenant alors

que quelques flaques d'eau isolées, tandis qu'à mon retour il était entièrement submergé; c'était le *dalloul* Bosso, qui s'étendait du nord au midi.

Le pays que nous parcourûmes ensuite à petites journées, était généralement accidenté, sablonneux, et les arbres qui y croissaient d'abord assez rares, devinrent plus abondants à mesure que nous gagnions vers l'ouest; les champs, les prés et les bois se succédèrent ainsi tour à tour. La terre souffrait d'une sécheresse réellement extraordinaire, car il était tombé fort peu de pluie pour la saison. La population des villages consistait pour la plupart en Sonrhaï mélangés de quelques subdivisions de la race dominante des Foulbe. Les habitants étaient, en général, des hommes robustes mais dépourvus de traits réguliers et de cette structure symétrique qui distingue si avantageusement les Haoussaoua; par contre, leur teint était beaucoup plus foncé que chez ces derniers, qui l'ont d'un noir jaunâtre ou rougeâtre. Le style de construction des huttes et des villages était également tout différent de l'architecture du Kebbi. Les principales localités se composaient de vastes fermes apparemment destinées à une grande quantité de bétail, quoique souvent il ne s'en rencontrât pas une tête. Les huttes, dépourvues de murs d'argile, ne consistaient qu'en paille et en roseau, mais elles étaient grandes, spacieuses et aérées; pour autant que je pus en juger, chacune de ces huttes formait le centre d'une habitation. Cet arrangement fut en partie la cause de la grande difficulté que nous eûmes souvent à nous loger; mais d'un autre côté, je remarquai que les Sonrhaï, du moins dans leur état actuel de décadence et de sujétion, sont généralement les gens les plus inhospitaliers qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Nous approchions ainsi de plus en plus du grand fleuve de la Nigritie occidentale, le Niger. S'il a attiré déjà, par lui-même, l'attention de l'Europe en général, il devait m'inspirer un intérêt tout particulier, par la chance que j'avais eue de pouvoir découvrir le cours de son vaste embranchement oriental.

Après une nuit moins de sommeil que de rêves, je me remis joyeusement en route, le 20 juin de grand matin. Pendant environ deux heures, j'avais marché sur un sol pierreux encombré de broussailles, lorsque je vis étinceler à mes regards les premiers reflets argentés des ondes du Niger; bientôt je vis le fleuve se dérouler en entier devant moi, et une heure plus tard, je me trouvais avec mon cheval au point d'embarquement, en face de la ville de Saï.

Presque toutes les nations du centre de l'Afrique ont leur fleuve; seulement comme le même traverse plusieurs pays, il porte différents noms, selon les idiomes de ses riverains. C'est ainsi que la vaste artère de l'Afrique occidentale se nomme : le « grand fleuve, » le « *dhiouliba* » ou « *youliba* » des Mandingo (Youli) ou Wakore; le « *moyo* » des Foulbe; le « *eghirroï* » des Imoscharh ou Touareg (d'où viennent, par l'addition de l'initiale *n*, le mot « Nigir » des anciens et le nôtre, « Niger »); le « *issa* » ou « *saï* » des Sonrhaï; le « *kouara* » (celui-ci vraisemblablement aussi), des Kombori, et le « *beki n roua*, » des Haoussaoua. J'avais donc atteint enfin ce fleuve célèbre, aux noms multiples, ce Niger mystérieux et décevant de la géographie africaine. A cet endroit, il roulait paisiblement ses ondes, du N. N. E. au S. S. O., avec un courant d'environ trois quarts de mille à l'heure; sa largeur n'était guère que d'un millier de pas. Ses rives rocailleuses étaient hautes de 20 à 30 pieds, et un seul petit

rocher, s'élevant alors à 12 ou 15 pieds au dessus de l'eau, coupait le fleuve à peu près à mi-chemin de la rive opposée. Un autre rocher, encore plus petit et situé un peu plus loin, était presque submergé. En face du point d'embarquement, la rive s'abaissait et laissait voir une ville considérable dont les murs peu élevés, ainsi que les huttes, étaient dominés par de nombreux et sveltes palmiers d'Égypte; c'était la « ville du fleuve, » ou « Saï, » ce mot signifiant « fleuve, » dans le dialecte du Sonrhaï oriental.

J'avais envoyé en avant un messager, dès la veille, afin de trouver prêtes, à mon arrivée, des embarcations assez grandes pour opérer mon passage; mais je n'en vis aucune et j'eus conséquemment plein loisir de contempler le fleuve à mon aise. Un grand nombre de voyageurs, tant Foulbe que Sonrhaï, attendaient également, avec leurs bœufs et leurs ânes, leur tour de passage sur des bateaux plus petits mais suffisants pour eux. Je vis enfin arriver ceux qui devaient me transporter avec tout mon bagage. Ils étaient assez spacieux; longs de 40 pieds sur 4 ou 5 de large, ils consistaient en deux troncs d'arbres évidés et assujétis l'un à l'autre par le milieu; le plus grand servit à passer mes trois chameaux, et je remarquai qu'il embarquait beaucoup moins d'eau que tous les genres d'esquifs que j'avais vus jusqu'alors chez les indigènes de la Nigritie. On emploie principalement ces embarcations au transport à Saï du blé de Sinder, qui est situé plus haut sur le fleuve, et il fallut, pour les obtenir du chef du port, qu'elles fussent expressément requises à mon profit. Ce fonctionnaire porte le titre de « maître des embarcations, » qui répond à celui de « roi des eaux, » dans certaines villes situées sur d'autres grands fleuves. Je lui témoignai ma reconnaissance par un

présent de 1,000 *kourdi,* mais j'appris ultérieurement que le prix ordinaire du passage m'eût coûté beaucoup plus encore.

J'embarquai d'abord mes chameaux, mes chevaux, mes domestiques et mon bagage, et lorsque tout fut arrivé sans encombre de l'autre côté, j'opérai moi-même la traversée. Il était environ une heure de l'après-midi. J'éprouvai une joie inexprimable de me voir porté sur ce fleuve célèbre qui avait déjà coûté la vie à maint courageux explorateur, et l'impression que je ressentais à sa vue devait être d'autant plus profonde que j'allais bientôt m'en séparer de nouveau; en effet, j'avais été parfaitement à même, à Gando, de m'assurer que j'avais eu raison de croire que, tout allant au mieux, il me serait impossible d'arriver à Tombouctou autrement que par la province de Libtako; et je n'espérais que faiblement pouvoir explorer plus tard la partie du fleuve qui s'étend de Saï à Tombouctou. Dès le commencement, je doutais fort d'arriver jusqu'à la côte occidentale de l'Afrique; aussi crus-je mieux faire de m'attacher à l'étude du fleuve à partir du point qu'ont fait connaître assez bien les travaux de Mungo Park et de René Caillié, jusqu'à son cours inférieur exploré par les frères Lander; je crus mieux faire ainsi, dis-je, que de poursuivre mon voyage vers le littoral pour pouvoir dire que j'avais traversé l'Afrique centrale dans toute sa largeur.

J'arrivai donc à Saï, où un logement me fut donné aussitôt après ma visite au gouverneur; mais ce logement, étroit et mesquin, ne répondait nullement à mon désir. La ville est située tellement bas qu'il y règne généralement une chaleur étouffante, que nulle brise ne peut venir tempérer. Les huttes, dans les villes Sonrhaï, sont plus faites pour les femmes que pour les hommes, et la plus grande partie de chacune de ces habitations est affectée à l'*alkilla* ou chambre de la femme,

sorte de lit de roseau entouré de nattes formant parois et pourvu seulement d'une entrée fort étroite; il en résulte naturellement que l'espace, déjà restreint, de la hutte, devient moins grand encore, et je me vis obligé de démolir cette petite chambre à coucher pour laisser pénétrer un peu d'air chez moi. Jusqu'alors il n'était tombé dans les environs que peu de pluie et un orage, qui s'était formé dans l'après-midi, s'était éloigné. Il faisait tellement étouffant dans cette vallée, dont la hauteur absolue ne dépasse certainement pas 350 pieds, que la respiration me manqua plus d'une fois, comme si j'allais suffoquer. J'éprouvai ce malaise une certaine fois surtout, à l'approche d'un orage, et je me sentis dans l'affreuse position d'un homme que l'on étrangle.

L'intérieur de la ville, qu'entoure une muraille de terre peu élevée, n'est guère habité, les maisons se trouvant dispersées tout autour; le nombre des habitants peut être d'environ 8,000. Sauf la demeure du gouverneur, toutes les habitations sont construites en nattes et en roseaux. La ville est traversée, du nord au midi, par une excavation de terrain, remplie d'eau vers la fin de la saison des pluies; les bords en sont garnis de palmiers d'Égypte, les seuls arbres que j'aie rencontrés tant dans la ville qu'aux alentours. Quand le fleuve s'élève à un niveau extraordinaire, la ville est inondée, ce qui, vu sa situation, la rend extrêmement insalubre.

Il se tient tous les jours à Saï un marché qui est encore renommé parmi les populations de la Nigritie occidentale, malgré le peu d'importance qu'il offre, vu l'état de décadence du pays. Elles s'y approvisionnent principalement en articles indigènes et notamment en tissus, le coton étant fort peu cultivé dans tous les environs et la teinturerie, de même que

le tisseranderie, y étant fort négligée. S'il se trouvait dans la ville quelques vestiges d'industrie, sur une petite échelle, le contraire se remarquait d'une manière frappante aux environs et sur les rives du fleuve; c'est ainsi que je fus étonné de ne pas voir la moindre trace de culture du riz dans ces contrées riveraines, que des inondations annuelles y rendent extrêmement propices. La végétation naturelle était elle-même fort rare et le pays, des deux côtés du Niger, ressemblait plus à un steppe brûlé qu'aux rives d'un fleuve du tropique.

Le commerce des indigènes sur le Niger, est assez important, mais il avait beaucoup souffert du soulèvement des deux provinces orientales voisines. En amont, les embarcations pouvaient s'avancer sans risques jusqu'à Kindadji, à 35 ou 40 milles allemands de Saï, mais de l'autre côté, elles n'osaient s'aventurer à plus de 7 ou 8 lieues, jusqu'à la ville de Kirotaschi, située sur la rive occidentale. Quoiqu'il en soit, Saï constituera, pour les Européens, le point le plus important de toute cette région fluviale, pourvu qu'ils puissent franchir les rapides qui existent au dessus de Rabba et surtout entre Boussa et Yaouri, ou tout au moins les éviter en organisant un moyen de communication facile par terre, de manière à les contourner, pour atteindre la belle voie liquide qui relie entre elles les parties orientales et occidentales de l'Afrique intérieure.

Le gouverneur de Saï fut extrêmement satisfait de mon arrivée; non seulement, j'étais pour lui le premier chrétien qui visitât sa ville [1], mais il m'exprima encore son vif désir

[1] Quoique Saï existât déjà alors (1805-1806), l'héroïque Mungo Park semble y être passé tout à fait inaperçu, lors de son immortel voyage d'exploration au Niger, voyage à moitié couvert d'un voile romantique.

que les Européens pussent arriver jusques là avec leurs navires, afin de relever son commerce déchu et remplacer les Arabes qui, en des temps meilleurs, entretenaient la ville dans des rapports avec le nord du continent et l'Europe.

J'avais espéré pouvoir prendre à mon service un indigène de Saï, aucun de mes domestiques n'étant, pas plus que moi, assez versé dans la langue Sonrhaï pour pouvoir communiquer directement avec les habitants des contrées où je passais, comme j'en avais eu jusqu'alors l'habitude; malheureusement, cet espoir fut déçu et, après trois jours de vaine attente, je dus me résoudre à continuer mon voyage sans interprète.

Le passage du Niger avait pour moi une double importance; non seulement j'avais traversé le fleuve célèbre auquel se relient tant d'intérêts de diverse nature, mais en quittant, le 24 juin, la rive occidentale, je franchissais la limite qui sépare les contrées, assez bien connues, du Soudan central et les régions totalement inexplorées que renferme cette puissante artère africaine dans l'angle qu'elle décrit vers l'ouest, après avoir pénétré, au nord, jusqu'au cœur du désert. Ce fut donc avec des pensées pleines d'un anxieux intérêt que je traversai un petit embranchement, alors à sec, du fleuve qui isole par moments Saï et ses environs, et que je gravis ensuite la pente rapide qui bornait, avec cet embranchement, la vallée du Niger.

Au commencement, les éléments se montrèrent aussi peu favorables que le pays lui-même que nous venions de traverser. Pendant la nuit, un violent orage ensevelit tout sous une couche de sable, au point que nous fûmes un instant sans pouvoir faire un pas, après quoi fondit sur nous une pluie battante qui dura trois heures. Non seulement nous

fûmes trempés jusqu'aux os, mais le sol où nous marchions se couvrit de plusieurs pouces d'eau. Nous dûmes donc nous chercher un gîte, quoiqu'il ne fût que midi, et nous fûmes reçus chez un bon vieux Poullo qui nous traita d'une manière fort hospitalière. Le lendemain, un beau temps succéda à l'orage, et nous partîmes de grand matin afin d'arriver à la résidence d'un chef renommé, du nom de Galaïdjo, duquel j'avais entendu dire le plus grand bien par les indigènes de pays même assez éloignés.

Le pays que nous avions à traverser était montueux et offrait çà et là des vallées et des crevasses dans le roc; les arbres manquaient en général, et la population était rare, ainsi que la culture. Après une couple de lieues de marche, nous arrivâmes au point culminant de la contrée, d'où nous eûmes une vaste perspective sur le pays qui s'étendait devant nous sous l'aspect le plus sauvage, car le peu d'endroits cultivés s'y dérobait à la vue entre d'épaisses forêts. L'élément principal du sol était le grès rouge, plus ou moins noirci sous l'action de l'air, et abondamment mêlé d'oxyde de fer; en somme, la composition géologique de la contrée était celle des districts qui s'étendent entre le Kebbi et le Gober. De courtes herbes croissaient çà et là, offrant une maigre pâture au bétail des environs. Une chute de terrain brusque et rocailleuse, couverte de gravier, nous conduisit dans une vallée profonde. Remontant d'un autre côté, nous traversâmes un district où se montraient quelques indices de culture, et auquel succéda une autre vallée, pittoresque au plus haut degré. Nous arrivâmes ainsi vers midi à Tschampagore, la résidence de Galaïdjo, mais nous préférâmes camper sur la colline située au nord de la ville, colline qui s'élevait entre deux vallons bien boisés et dominait tous les environs.

La ville elle-même est bornée au midi par une petite chaîne de monticules au pied de laquelle se trouvent des puits profonds de sept toises. Tschampagore devait être entourée d'un mur de terre, mais provisoirement quatre portes seulement avaient été bâties en argile, tandis qu'une palissade formait la seule enceinte de tout le reste de la ville. L'intérieur de celle-ci avait réellement un aspect particulier; on n'y trouvait rien du style d'architecture du Kebbi, principalement à l'égard des magasins à blé. Ils consistaient ici en constructions quadrangulaires en forme de tour, hautes de 10 à 15 pieds sur environ 6 de large, aux parois se rapprochant plus ou moins vers le haut, comme l'indique la vignette. Ces réservoirs étaient élevés à 1 ou 2 pieds au dessus du sol, afin que le blé y fût à l'abri des fourmis; il ne s'y trouvait d'autre ouverture qu'une sorte de petite lucarne pratiquée presque à la hauteur du toit et par laquelle on faisait entrer et sortir le blé. Dans leur ensemble, ces constructions rappelaient assez bien les colombiers égyptiens. Dans chaque habitation il s'en trouvait plusieurs semblables. Elles avaient généralement meilleure apparence que les maisons elles-mêmes qui n'étaient, pour la plupart, que de petites huttes fort basses dont il se trouvait rarement plus de deux ensemble. Presque toutes les demeures étaient entourées d'une clôture de paille de blé indigène, dont un des côtés de la hutte faisait partie à son tour.

Dans l'après-midi, je me mis en devoir d'aller rendre ma visite au gouverneur. La façade de sa demeure, comme on en jugera par la vignette, faisait fort bon effet et attestait des velléités d'ornementation chez l'architecte; mais la grande cour intérieure, entourée d'un petit mur d'argile, remplie de petites huttes à l'aspect misérable et couverte

d'immondices, ne répondait nullement à l'aspect de l'extérieur. La maison elle-même, quoique simple, était dans des conditions bien meilleures et renfermait, outre deux vastes salles d'argile, plusieurs corridors frais et bien aérés, entièrement construits en bois. Galaïdjo me reçut dans une de ces salles et me conduisit dans un des corridors, où il m'accorda une audience particulière. Je lui donnai mon présent, consistant en un bonnet rouge, une demi-pièce de mousseline et quelques menus objets, et je profitai de cette occasion pour étudier cet intéressant personnage.

Mohammed Galaïdjo était, lors de ma visite, âgé d'environ soixante-dix ans; de taille moyenne, il avait une physionomie fort agréable, à l'expression presque européenne. Vêtu fort simplement, il ne portait qu'une tunique bleu-clair et avait la tête entourée d'un châle blanc. Galaïdjo, fils de Hambodedjo, succéda à son père, qui était sans doute le chef qui reçut avec tant d'hospitalité Mungo Park en 1815-1816. Ce Hambodedjo était alors le chef le plus puissant du Massina ou Melle, qui avait été divisé en une quantité de petits royaumes, depuis la chute de l'empire Sonrhaï; or, l'avénement de Galaïdjo au pouvoir, coïncida précisément avec le commencement du grand mouvement politique et religieux des Foulbe du Gober, mouvement dirigé par le réformateur Othman. Excité par leur exemple et enflammé d'une ardeur religieuse, il s'éleva parmi eux un apôtre qui s'en alla répandre l'islamisme dans sa forme nouvelle, parmi la subdivision des Foulbe établie sur les rives du Niger supérieur. Cet apôtre était Mohammed ou Hamed Lebbo. Au commencement de l'an 1233 de l'hégire (1818), il arriva dans le Massina, à la tête d'une petite armée enthousiaste et conclut une alliance avec Galaïdjo, qui embrassa lui-même

l'islamisme (car son père était resté fidèle aux superstitions païennes); ainsi unis, ils entreprirent en commun la conquête des contrées voisines; mais lorsque Lebbo se fut ainsi puissamment établi, il prétendit soumettre à sa domination son allié, sous prétexte que c'était lui qui avait levé, au berceau même du mouvement, l'étendard de la réforme.

Galaïdjo, qui se souciait peu de renoncer à ses antiques domaines, entra en lutte avec Lebbo et se vit forcé, après trois ans d'une guerre acharnée, d'abandonner sa capitale, Konari, et d'aller se chercher, avec le reste de ses partisans, une nouvelle patrie dans les parties orientales du pays. Il fut reçu à bras ouverts par le sultan de Gando, qui lui donna le gouvernement de la contrée vaste mais peu fertile, qui s'étend à l'ouest du Niger; c'est là qu'il est maintenant établi depuis une trentaine d'années. Comme je l'ai dit plus haut, les sultans de Sokoto et de Gando repoussèrent la doctrine de Lebbo et de son fils Ahmedou, ce premier ayant voulu, dans une sorte de ferveur puritaine, substituer la bigamie à la tétragamie permise par la loi de Mahomet, et introduire dans l'islamisme d'autres réformes encore. En conséquence, il ordonna à ces deux chefs et à leurs sujets, sous menace d'invasion, de limiter à deux le nombre de leurs femmes et de renoncer à leurs amples vêtements d'un porter peu viril.

Galaïdjo et ses compatriotes avaient fidèlement conservé les mœurs et les institutions de leur première patrie et formaient ainsi une communauté distincte, n'ayant pas le moindre rapport ethnologique avec les populations environnantes. Par contraste avec les sveltes Foulbe aux vêtements blancs, ils étaient forts, trapus, porteurs de traits avenants et arrondis et de cheveux longs, noirs, touffus; tous étaient

uniformément vêtus de tuniques bleu-clair et armés de fusils, pour la plupart français et à deux coups, importés du Sénégal. Je fus réellement étonné de la noble attitude de plusieurs personnages de la cour de Galaïdjo, qui ne le cédaient en rien, sous ce rapport, aux Européens. Le vieux chef était, alors encore, en relations continues avec Tombouctou où son fils faisait ses études. Galaïdjo éprouva une grande joie au présent que je lui fis, d'un burnous *helali* ou mélangé de soie et coton, et me traita, en revanche, avec toute la magnificence que ses ressources lui permettaient de déployer.

La route étant menacée par les habitants de la ville de Larba, je restai un jour encore à Tschampagore pour attendre l'arrivée de quelques autres voyageurs, et je ne repartis que le 28 juin. Le pays où sont situés les domaines de Galaïdjo, porte le nom de Gourma, nom probablement originaire, non des aborigènes de la contrée, mais de ses voisins autrefois puissants, les Sonrhaï. La partie méridionale du Gourma était encore au pouvoir de chefs indigènes, les Foulbe s'étant bornés à s'assurer la route principale communiquant avec leurs possessions occidentales. Toutefois la puissance des Foulbe y était fort atténuée par l'hostilité ardente que leur vouaient non seulement les Gourma eux-mêmes, mais encore les Sonrhaï immigrés.

Nous traversâmes un pays montueux, bien boisé et traversé d'une foule de petits cours d'eau, pour lors desséchés. Nous vîmes, en quelques endroits favorisés de la nature, de jeunes semailles fort belles ou du bétail en assez grande abondance. Nous dûmes traverser une petite rivière assez rapide qui, se dirigeant du sud-ouest au nord-est, décrivait sur notre route une quantité de méandres. Peu après, nous eûmes à traverser de nouveau, à environ deux milles de

Tschampagore, et près de l'endroit nommé Tschampalaouel, un cours d'eau plus considérable, profond de 3 1/2 pieds, sur une largeur de 40 à 50 pas. Cette dernière localité offre un exemple frappant de la décadence de la puissance des Foulbe dans ces contrées. Il y a une vingtaine d'années, Tschampalaouel était encore la résidence d'un chef des Torobe ou Torode [1], célèbre par sa force physique et son esprit belliqueux; soumise actuellement à l'autorité d'un frère de ce chef, elle n'est plus qu'un endroit sauvage et désolé, enseveli dans d'épaisses forêts qui ont envahi même les ruines de ses anciennes murailles.

Le lendemain matin, nous avions à peine quitté cette ancienne station des Torobe, lorsque nous arrivâmes au camp d'une caravane de marchands de *gouro* qui se rendaient dans les contrées du Haoussa, transportant sur quelques centaines d'ânes les noix du Gondja (la province tributaire la plus septentrionale du royaume d'Aschanti), ce produit qui remplaçait pour nous le café dans les pays de l'Afrique centrale. Dans ces régions occidentales du continent, l'âne est la bête de somme ordinaire, et la meilleure espèce est celle du Mossi. Le sol était montueux, assez bien cultivé et couvert d'une population très dense; les principaux arbres qui y croissaient étaient le *baobab* ou *arbre à pain de singe* et un autre encore, au feuillage fort beau, nommé *harouna* dans la langue du pays. Notre marche de ce jour là fut courte et, afin de ne pas devoir passer la nuit dans un endroit peu sûr, nous prîmes gîte dans un village Gourma. Il est un fait assez remarquable que là où manquent les Foulbe, manque aussi

[1] Les Torobe ou Torode forment la fraction aristocratique de la tribu des Foulbe.

l'élève du bétail, même quand les localités offrent à cet égard les conditions économiques les plus favorables, comme c'était ici le cas. La demeure qui me fut donnée était tout à fait extraordinaire; ses subdivisions et ses cours également nombreuses, en faisaient un véritable labyrinthe.

Nous avions une longue marche à effectuer, le 30 juin. Nous traversâmes la contrée peu sûre qui sépare du Yagha les domaines déchus du chef des Torobe. La matinée était belle et sereine, des champs de blé faisaient çà et là diversion aux épais fourrés de *Mimosa* et de buissons épineux, tandis que quelques tamariniers ou quelques *baobab* variaient à leur tour la végétation. Arrivés à une couple de lieues de notre dernière station, nous vîmes à notre droite quelques fourneaux d'une forme particulière, hauts d'environ 6 pieds sur 1 1/2 de diamètre à la base. Le procédé de fonderie usité dans le pays, est fort simple; on amasse au dessus des pierres du sol, riches en minerai de fer, une grande quantité de bois à brûler auquel on met le feu; le métal entrant ainsi en fusion, se dégage et coule dans trois petits conduits par où il arrive dans une sorte de bassin au bas du fourneau. C'étaient les premières traces que j'eusse remarquées, au Soudan, de cette industrie qui s'y exerce cependant sur une assez grande échelle en certains endroits. Le pays, quoique peu peuplé, n'en offrait pas moins une variété fort grande; la plaine était entrecoupée d'éminences et de bois épais, et le sol finit par devenir entièrement rocailleux. Quoique cette région sauvage fût généralement sèche, il s'y trouvait de l'eau; c'est ainsi que, pendant la première moitié de notre marche, nous rencontrâmes un étang d'une étendue considérable, aux abords duquel nous vîmes, comme plus loin encore, des traces nombreuses de pas d'éléphants. Ce qui

m'intéressa plus encore, ce fut de constater des vestiges de rhinocéros près de notre point de halte, car je n'avais plus aperçu depuis le Baghirmi cet animal qui semble manquer complétement entre le Schari et le Niger, sauf en quelques parties de l'Adamaoua. Nous campâmes enfin à la place d'un ancien hameau, situé sur un coteau rocailleux dominant un bas-fond revêtu d'un pré magnifique. Tout l'ensemble du paysage était fort beau et une foule de papillons s'abattaient sur l'herbe émaillée de fleurs aux doux parfums; toutes les hauteurs qui entouraient le vallon se composaient de grès rouge et de granit. Un violent orage troubla notre repos de la nuit et la pluie qui tomba à torrents ne contribua guère à nous rendre agréable la marche du lendemain, sur un sol de sable, parfois même marécageux. Nous vîmes de nouveau en abondance des *baobab* et des traces d'éléphants. Vers midi, le terrain devint plus inégal et s'entrecoupa de petites éminences de roc, et, après avoir descendu considérablement, à deux reprises, nous arrivâmes au village Sonrhaï nommé Bossebango; il s'étendait au pied d'une montagne boisée consistant presqu'entièrement en gneiss et en marbre vert, tandis que çà et là se montraient quelques belles espèces de granit.

Pendant tout le voyage depuis notre approche du Niger, et même dans les contrées situées à l'ouest de ce fleuve, nous avions remarqué partout une grande pénurie de blé, au point que j'avais eu beaucoup de peine à me procurer de cette denrée de quoi pourvoir à la subsistance de mes domestiques et de mes bêtes. A Bossebango, au contraire, semblait régner l'abondance sous ce rapport, et nous fûmes traités très libéralement par le chef qui y avait sa résidence. Il me donna pour logement sa propre demeure, de sorte que je pus étu-

dier plus ou moins son intérieur. Ce qui m'intéressa le plus, ce furent ses deux épouses, femmes bien potelées, richement ornées d'anneaux de cuivre aux bras et aux jambes, et de colliers de perles au cou; elles portaient, en outre, passée dans la lèvre inférieure, une cheville d'étain semblable à celle que j'ai signalée chez les Marghi. Par contre, elles étaient dépourvues de l'anneau nasal, que j'avais cru d'un usage général chez toute la nation Sonrhaï. En somme, ces dames auraient formé avec leur vieux et sale époux un groupe des plus intéressants au point de vue des mœurs indigènes, s'il j'eusse pu les dessiner.

Depuis Saï, je me sentais beaucoup moins fort et moins dispos que d'habitude, et souvent je me trouvais en proie à des accès d'abattement; je ne pus, par ce motif, me livrer à mes excursions ordinaires, quoique au nord du village passât la rivière Sirba, d'ailleurs assez considérable. Ce fut pour moi un spectacle assez nouveau que celui des femmes allant puiser de l'eau; au lieu de se servir, dans ce but, de vases qu'elles portaient un à un sur la tête, elles employaient une pièce de bois, comme on en a dans certaines parties de l'Allemagne, et aux deux extrémités de laquelle pendaient des vases retenus par un filet.

Le lendemain, 2 juillet, nous arrivâmes, à cent pas du village, au bord du Sirba, haut d'une vingtaine de pieds. La rivière décrivait, à cet endroit, un angle du N. O. au N. E. et nous donna quelques inquiétudes pour la traversée, par sa largeur d'une centaine de pas et sa profondeur de 12 pieds, vers le milieu; en effet, nous n'avions d'autre moyen de passage que des bottes de roseau qu'il nous fallait assujétir. Après bien des discussions, nous réussîmes à déterminer les indigènes à nous donner un coup de main, moyennant la

somme de 2,000 *kourdi*. Tandis que l'on construisait le frêle esquif qui devait nous transporter au bord opposé, le chef du village était assis à un endroit élevé de la rive formant une sorte d'amphithéâtre, pour jouir du spectacle de notre traversée.

Les habitants du village avaient une physionomie fort originale; les hommes, causant ou travaillant, formaient des groupes fort remarquables; leurs traits, très expressifs du reste, avaient quelque chose de féminin, ce qui était dû sans doute à l'arrangement de leurs cheveux en longues boucles retombant sur les joues et parfois jusqu'aux épaules. Leur costume se composait d'une courte tunique bleue et d'un large et long pantalon de même couleur. Presque tous avaient à la bouche une petite pipe dont ils fumaient continuellement. Les femmes étaient d'une stature un peu moins élevée et n'avaient pas les formes aussi symétriques que celles des hommes; elles avaient les jambes et la poitrine découvertes. Les oreilles et le cou étaient ornés de rangées de perles, mais ici encore je ne vis pas d'anneau passé dans les ailes du nez.

Les hommes, excellents nageurs, transportèrent dans de grands vases, à l'autre bord, les menus objets de notre bagage; mais nous dûmes en passer nous-mêmes sur notre radeau la partie la plus volumineuse. Grâce à l'activité des jeunes Sonrhaï, toute notre troupe arriva de l'autre côté en deux heures de temps, saine et sauve. Nous continuâmes notre route un peu après midi, mais non sans beaucoup de difficultés, à cause de la nature marécageuse du sol, traversé par plusieurs petits cours d'eau descendant des crevasses profondes d'une chaîne de rochers qui s'étendait vers le nord.

Le lendemain, nous arrivâmes à la ville de Boundore, déjà située dans le Yagha. Nous passions généralement par des bois touffus mais peu élevés, dont le sol portait tantôt une végétation abondante propice aux buffles et aux éléphants (desquels nous rencontrâmes toute une troupe), tantôt des inégalités de roc, parmi lesquelles je découvris, outre le gneiss, de gros fragments d'un fort beau marbre. A la forêt succéda un terrain onduleux portant de grands arbres parmi lesquels dominaient le *baobab* et le *doroa*. Boundore offrait quelques signes d'industrie; j'y remarquai une teinturerie assez importante et je trouvai un forgeron dans le voisinage de mon logement. Les huttes étaient composées de roseaux et de nattes, et ces dernières, qui formaient les murs, étaient enduites d'argile jusqu'à une hauteur de 9 pieds; chose singulière, les toits se composaient, non de branchages, mais de gros sommiers. N'ayant pu me procurer tout de suite la quantité de blé nécessaire, je dus rester toute la journée en cet endroit. Dans tous les environs on ne cultive pas de sarrasin, mais seulement du *sorgho*.

Le pays qui suivit Boundore, était richement couvert d'arbres, principalement de tamariniers, et offrait les indices d'une bonne culture; j'y vis même des plantations de coton et d'indigo. Plus loin recommencèrent les bois épais et nous vîmes également le sol orné de magnifiques tapis de fleurs, parmi lesquelles abondait principalement la sorte de liliacée nommé *amadou*, dans la langue du pays. Ce spectacle était d'autant plus extraordinaire pour nous, que cette partie de l'Afrique est extrêmement pauvre en fleurs. Bientôt une pluie abondante commença à tomber et nous fûmes heureux de pouvoir nous abriter, en route, dans un village.

La marche suivante s'effectua encore, à peu d'exceptions

près, dans des forêts sauvages, composées d'abord de buissons, puis de grands arbres touffus. Nous ne tardâmes pas à y remarquer le bel arbre, si abondant dans la région du Schari où on le nomme *korgam*, tandis qu'ici on l'appelle *mour*, du moins parmi les Arabes; c'est celui dont le bois sert aux riverains du fleuve à construire leurs bateaux, tandis que sa moëlle constitue une sorte de beurre végétal. Cet arbre atteignait une hauteur d'au moins 80 pieds et avait une couronne très large, quoique couverte d'un feuillage peu épais. Parmi les arbustes, je trouvai plusieurs buissons aux fruits comestibles, tel que le *kirtsche*, aux petites baies blanches très sucrées, et le *mechet*, au fruit très recherché mais encore vert à cette époque. Après les bois, nous traversâmes des prairies marécageuses, puis un terrain rocailleux, et enfin un territoire fertile, fort peuplé; après trois ou quatre milles allemands de marche, nous aperçûmes les murailles d'argile de la ville de Sebba, résidence du chef du Yagha.

Ce petit prince était assis devant sa demeure, entouré d'un grand nombre d'individus auxquels il lisait et expliquait quelques chapitres du Koran. Peut être cherchaient-ils, dans le livre sacré, à connaître la manière dont ils avaient à se conduire lors de l'arrivée d'un chrétien. Quoi qu'il en fût, ils formaient un tableau charmant, d'un caractère entièrement patriarcal. Grâce à la précaution que j'avais prise, d'envoyer en avant deux de mes domestiques, j'obtins promptement un logement, et la hutte qui le composait était tellement commode et agréable que je crois ne pouvoir me dispenser de la décrire d'une manière plus détaillée et d'en donner le plan au lecteur.

La bonne ménagère n'y avait guère laissé d'autres meu-

bles que quelques petits tabourets de bois; le lit de roseau et les plats avaient été également emportés. Au toit pendait encore une corbeille servant à mettre de menus objets; il s'y trouvait une navette et un petit sac de cuir. Le lecteur pourra juger de l'arrangement intérieur de la hutte par la vignette, quoique celle-ci ne le retrace que d'une manière assez imparfaite.

Cette hutte étant de construction récente, l'argile en était encore fort polie, ce qui lui donnait un aspect charmant; mais, comme il en est souvent dans la vie de ce monde, toutes ces belles choses avaient leur triste revers; à mon étonnement et à mon non moins grand ennui, je m'aperçus, dès le lendemain, que cette jolie hutte n'était en réalité qu'un repaire de fourmis blanches, qui n'avaient pas tardé à s'établir sous mes bagages.

Dans l'après-midi de mon arrivée, je fis une visite au gouverneur, et comme il disposait d'une certaine autorité, je crus bien faire de lui donner, outre quelques menus objets, un burnous, du reste assez médiocre. Ce personnage était un homme bien bâti, à l'air imposant, aux traits accentués qui indiquaient assez qu'il appartenait aux Torobe, ou race foncée des Foulbe. Il était assis à l'entrée de sa maison d'argile, spacieuse mais simple, et me reçut d'une manière très affable, me promettant que rien ne s'opposerait à ce que je poursuivisse mon voyage; il me traita ensuite avec toute l'hospitalité que lui permettaient ses moyens.

Le petit domaine du Yagha date d'une époque antérieure à la conquête des Foulbe. La capitale était dans l'état le plus misérable et ressemblait moins à une ville qu'à un désert entouré de murs. A l'intérieur même, se trouvait un épais fourré d'arbres renfermant une pièce d'eau assez

étendue. Cette ville y gagnait d'un côté, sous le rapport du coup d'œil, réellement pittoresque, mais renfermait à peine deux cents huttes, tandis qu'il ne s'y trouvait rien qui ressemblât à un marché. Nous eûmes donc beaucoup de peine à nous procurer les vivres et le fourrage nécessaires, d'autant plus que l'on ne voulait pas y accepter des coquillages en paiement. Malgré les conditions misérables où se trouvait la ville, je dus y rester deux jours pour laisser reposer un peu mes chameaux, rendus malades par les influences de la saison des pluies; en outre, je voulais laisser passer la fête du *Fotr*, ou fin du carême musulman. Je ne serais pas parti encore, si j'avais déjà connu la province de Libtako, presqu'entièrement vierge d'arbres ainsi que de fourrage et encore dépourvue de pluies fertilisantes. Le 8 juillet se célébrait la fête; dès minuit, le son du tambour avait annoncé la fin du jeûne et, au matin, toute la population sortit de la ville pour aller faire sa prière à une demi-lieue de là. Tous les Foulbe, sans exception, étaient, en cette circonstance solennelle, vêtus de tuniques d'une blancheur éclatante, en signe de la pureté de leur foi.

Le 9 juillet, nous quittâmes Sebba, cette résidence du désert (*birni n dadji*), comme je la nommais, et nous trouvâmes une contrée où se mêlaient les forêts et les champs. Dans ces derniers, des esclaves étaient occupés à arracher les mauvaises herbes croissant entre les blés. Après une marche d'environ un mille, nous dûmes traverser un cours d'eau considérable, nommé, en cet endroit, Yali. Ce nom est probablement la traduction générale en Gourma du mot « fleuve, » et ce cours d'eau qui forme le *yali* propre de cette contrée, doit être considéré comme le fleuve dont je parlerai dans la suite de mon voyage, et qui semble n'avoir

aucun rapport avec celui déjà cité, quoique je ne sois pas à même de donner de renseignements plus précis sur son cours; d'après les indigènes, il viendrait du Mossi. Quelques-uns d'entre eux, avec lesquels je m'entretins à ce sujet, prétendaient que ce cours d'eau se réunissait au Sirba, non loin de Bossebango, mais cela est impossible. Bref, le passage de ce vaste torrent, profond de 4 1/2 pieds sur au moins 600 pas de large, nous causa les plus grands désagréments, et la plus grande partie de notre bagage y fut complétement trempée.

Plus loin, le sol devint plus rocailleux; le marbre vert, le greiss et le granit s'y rencontraient tour à tour; en beaucoup d'endroits, le granit apparaissait en gros blocs. La végétation, à son tour, présentait plus de variété, et la forêt avait généralement un aspect d'agréable fraîcheur. Après une marche de 5 1/2 lieues, nous arrivâmes à Namantougou, village qui devait acquérir une grande importance à mes yeux. C'est là que se rejoint à la route que je suivais, celle de Belanga, pays et capitale du plus puissant des princes Gourma indépendants; j'y rencontrai un métis, Arabe de Walata, ville ancienne et célèbre, située à une cinquantaine de milles à l'ouest de Tombouctou; or, cet homme était destiné à jouer un très grand rôle, quoique non toujours favorable, dans la suite de mes voyages. Il s'appelait Scheicho, mais ce nom n'était pas le sien véritable; pour éviter toute confusion, je ne le désignerai que sous celui de Ouëled Ammer Walati, c'est à dire le fils d'Ammer, de Walata.

Ouëled Ammer était un jeune homme fort original, et j'aurai maintes fois occasion de revenir sur ses faits et gestes, dans le cours de mon récit. Venu de son lieu natal

à Tombouctou, il avait, de là, beaucoup voyagé parmi les Touareg et les Foulbe, et était arrivé ainsi jusque sur la route de Belanga, portant avec lui une quantité assez considérable de bandes de coton du Mossi, qui forment la monnaie la plus courante dans toute la contrée qui s'étend entre le Libtako et Tombouctou. Dix *dra* ou petites aunes de cet article équivalent à cent coquillages. Mon nouvel ami parlait très couramment, outre l'Arabe, le Foulfoulde, le Sonrhaï, le Mossi et le Bambara, et presque aussi bien encore le Temaschirht ou idiome des Touareg. Il était de taille moyenne et assez élancé; il avait les traits fins et sa physionomie expressive respirait une certaine bienveillance. Son vêtement ordinaire se composait d'une longue tunique noire et d'un châle de même couleur enroulé autour de la tête; toute sa personne, surtout lorsqu'il marchait de son pas grave et solennel, me rappelait un familier de l'Inquisition. C'était l'un des hommes les plus adroits que j'aie rencontrés dans tout mon voyage, et je ne puis méconnaître ses talents variés, malgré les ennuis qu'il me fit éprouver et les mauvais tours qu'il me joua. En le rencontrant, je me crus heureux de faire la connaissance d'un homme semblable, dont la société et l'amitié me paraissaient devoir me conduire sûrement à Tombouctou. Je ne fis cependant pas encore de contrat avec lui à ce moment, mais seulement, plus tard, à Dore, capitale du Libtako.

Le village Namantougou était peuplé presque exclusivement de Foulbe, qui avaient conservé leurs habits blancs de de la veille; les petits enfants eux-mêmes avaient la tête entourée d'un vaste turban composé de bandes de coton blanc. Au départ, nous fîmes route, pendant quelques temps, avec une famille de Foulbe aisés, composée du père,

de la mère, d'un fils et d'une fille, tous à cheval et suivis d'un nombreux troupeau de bétail. Les Foulbe nomades de l'ouest se distinguent fort avantageusement des Fellani N Sokoto dégénérés et corrompus.

Le pays que nous parcourûmes d'abord était bien arrosé, le peu d'inclinaison du sol y rendant facile la formation des amas d'eau. Nous y vîmes peu de champs, mais, par contre, beaucoup de forêts, et lorsque nous approchâmes de la capitale du Libtako, les pâturages et les terrains arides se succédaient tour à tour. Dans le voisinage immédiat de Dore surtout, le pays ne formait plus qu'une plaine dévorée par l'ardeur du soleil, mais où s'ébattaient, spectacle rare pour moi, de nombreux troupeaux de gazelles. Rien ne rompait la monotonie de cette vaste étendue d'un sol plat, pas même un arbre, si ce n'est quelque *baobab* rabougri au possible; au midi seulement, l'horizon était borné par deux petites éminences. Nous arrivâmes à Dore, situé à une dizaine de milles de Namantougou, deux jours après avoir quitté cette dernière localité, convertissant notre direction primitive, de l'O. N. O. en celle du N. O.

Dore doit son existence aux guerres de religion suscitées par Othman Dan Fodie. A peu près à mi-chemin de la route de Namantougou se trouvait la ville de Toumpenga, habitée par des Foulbe musulmans et des indigènes idolâtres, entre lesquels éclatèrent de sanglantes luttes après l'avénement du réformateur. Les païens furent battus et s'enfuirent dans le Gourma méridional, mais les Foulbe eux-mêmes durent quitter leur ville dévastée, et ils fondèrent Dore. Je fus bien désillusionné en ne voyant, au lieu de la petite ville propre et jolie que j'avais rêvée, que la réunion de tous les éléments de la décadence et de la misère.

Quelque peu avenant que soit l'aspect de la capitale, celle-ci forme cependant un centre de commerce assez considérable. Il y vient surtout les Arabes de l'Asaouad, qui est la partie du désert située au nord de Tombouctou; l'article qu'ils apportent en grande quantité sur le marché de Dore, est le célèbre sel gemme de Taodenni. Ils traversent le Niger à l'est de Tombouctou, soit près de Tosse, point où le fleuve se rétrécit, ou, au midi de cet endroit, près de Gora, suivant alors le cours du Niger jusques à Gogo ou Garho; mais quelle que soit la voie qu'ils prennent, tous les chemins convergent au grand lac latéral du Niger, le Chalebleb (à environ 10 milles au nord de Dore) qui, formé des eaux du fleuve, s'y relie indubitablement après la saison des pluies. J'appris de ces Arabes que Hamed Ouëled Habib, le chef d'Araouan (localité située environ à 19° 20' de lat. sept. et 4° de long occ. de Greenwich) qui passa en Europe, d'après les assertions de René Caillié, pour le principal assassin du major Laing, était mort depuis peu, après un règne de près de quarante ans.

Outre ces Arabes, il vient encore au marché de Dore des Sonrhaï, surtout les habitants de l'ancienne capitale, Gogo ou Garho, autrefois le centre du commerce de l'or dans tout le Soudan; ainsi que les riverains du Niger en général, ils apportent à Dore principalement du beurre et du blé, et il n'y a qu'eux, pour ainsi dire, qui y fassent venir du sarrasin (*Pennisetum Typhoïdeum*). Viennent ensuite les Wangaraoua (Wakore) ou Mandingo orientaux; leur principal article est la noix de *kola* blanche (fruit du *Sterculia Macrocarpa*), mais ils importent surtout les *kourdi* de la côte occidentale, comme du Sierra Leone et du Rio Nunez. Le habitants du Mossi jouent, à leur tour, un rôle considérable, sur le marché de

Dore, par l'importation de leurs beaux ânes et de leurs bandes de coton; ils y apportent aussi quelques objets de cuivre ouvré. Je ne crois pas cependant qu'ils les fabriquent eux-mêmes, mais je présume qu'ils les tirent de contrées plus méridionales, telles que l'Assanti. Le cuivre est beaucoup employé comme ornement parmi tous les riverains du Niger et je n'éprouvai pas un médiocre plaisir à voir quelques jeunes filles porter dans leurs longs cheveux un bijou assez singulier, de ce métal, représentant un guerrier à cheval, l'épée au clair et la pipe à la bouche. Ajoutons qu'après la danse, les Sonrhaï ne connaissent de plus grand plaisir que celui de fumer, quoique, à cette époque, il fût prohibé par les puritains musulmans de Hamd Allahi. Peut-être ces petits cavaliers de cuivre n'étaient-ils pas un vain ornement chez ces jeunes filles, mais l'expression d'un désir relatif à la condition de leurs futurs époux. Malheureusement, les inquiétudes et les dangers qui m'entouraient plus que jamais dans ce voyage, le caractère rude et inhospitalier de la race Sonrhaï et l'épouvantable dureté jointe à l'imperfection de leur langage, m'empêchèrent de m'initier plus complétement aux particularités de la vie privée des indigènes de ces contrées.

Je ferai remarquer encore, relativement au marché de Dore, que les coquillages, dédaignés dans le Yagha voisin, y forment de nouveau la monnaie courante [1]; toutefois, ils y étaient rares et chers, la caravane du Mossi étant en retard. Les articles d'échange que je possédais ne conve-

[1] A Dore, comme à Toumbouctou, on compte, pour les ventes et les achats, par cent *kourdi* effectifs; sur tous les autres marchés de ces contrés, les cent *kourdi* ne sont que nominaux et n'en représentent, en réalité, que quatre-vingts.

nant pas toujours aux marchands, j'eus beaucoup de peines et de déboires à pourvoir à la subsistance de mes domestiques et de mes bêtes, pendant les huit jours que je restai à Dore. La sécheresse, qui était extraordinaire, me causa également de graves difficultés; Dore est renommé pour l'élève des chevaux, mais le manque de pâturages avait fait envoyer ces animaux dans des contrées lointaines, moins arides. Il est évident qu'une telle sécheresse ne règne pas toujours en cet endroit, comme l'indique le nom accessoire de « Windou » ou « Winde » que lui donnent les Touareg et les Arabes de l'Asaouad et qui signifie « étang » ou « lac. » Pendant la saison des pluies, il se forme, à l'extrémité occidentale de la ville, un amas d'eau assez considérable que j'ai tout lieu de croire en communication avec le Niger par le Chalebleb susmentionné, lors des grandes crues.

Si le bien-être matériel était peu développé à Dore et dans tout le Libtako, l'état politique du pays était encore beaucoup moins favorable, à cette époque. Les factions, le désordre et l'anarchie y régnaient à tel point que l'on eût dit qu'il n'y avait aucune espèce de gouvernement. La province renferme un grand nombre de villages et serait assez importante si elle était bien gouvernée, principalement comme province limitrophe du royaume de Gando et du royaume Poullo le plus occidental, celui de Massina ou Hamd Allahi. Elle a également de l'importance comme boulevard contre les incursions incessantes des Touareg du nord, mais le chef suprême du Gando n'y exerce plus que fort peu d'autorité.

Mon séjour prolongé à Dore, en dépit de tant de circonstances défavorables, fut dû principalement à Ouëled Ammer. Tantôt le rusé Arabe trouvait moyen de me prouver que mes chameaux devaient rester à Dore pour y reprendre des

forces, tandis qu'en réalité ils ne faisaient qu'y dépérir; tantôt c'étaient ses affaires privées qui le retenaient, ou bien il savait me donner, sur Tombouctou et d'autres villes, des renseignements si intéressants qu'ils devaient me faire supporter patiemment un léger retard. Il se prévalut surtout de son grand crédit auprès du cheik El Bakay, qui jouissait à son tour d'une immense influence sur ses compatriotes; or, comme j'avais mis, pour ce voyage, toute ma confiance en ce chef, tout ce qui le concernait devait m'inspirer le plus vif intérêt. C'était le cheik El Bakay qui avait non seulement rendu à Tombouctou son ancienne importance commerciale, mais lui avait donné encore un nouvel élément de splendeur; grâce à lui, cette ville était devenue le siége d'un chef spirituel non moins considéré que le pape de Rome en Europe, chef dont l'autorité s'étendait fort loin et qui avait la haute main dans toutes les questions politiques.

J'étais donc parfois très satisfait d'avoir pour compagnon et pour guide un homme tel que mon Walati; dans d'autres moments, son manque de sincérité m'inspirait les plus sérieuses inquiétudes. Je crus prudent, néanmoins, de faire avec lui un bon contrat, et je lui achetai un cheval. Dès ce moment je me hâtai de terminer mes préparatifs, et, après avoir écrit encore une lettre pour le consul anglais à Tripoli (lettre sur la singulière destinée de laquelle j'aurai occasion de revenir), nous nous mîmes enfin en route, le 21 juillet.

CHAPITRE VII.

L'ARIBINDA. — ENTRÉE DANS LE ROYAUME POULLO OCCIDENTAL DE MASSINA. — ARRIVÉE A SARAYAMO. — VOYAGE PAR EAU DE SARAYAMO A KABARA. — ARRIVÉE A TOMBOUCTOU.

Il me restait à effectuer la dernière et la plus périlleuse partie de mon voyage vers Tombouctou. A la vérité, je ne me faisais pas encore une idée des difficultés que j'aurais à vaincre, mais je ne savais pas bien exactement la véritable situation topographique de cette ville enveloppée de mystère, situation à l'égard de laquelle les géographes sont en désaccord à plusieurs centaines de milles près. Quoi qu'il en fût, j'étais heureux de pouvoir quitter l'inhospitalier Dore, dont mon départ devait encore me donner occasion d'apprécier l'état de barbarie. Lorsque je me mis en route, une foule d'hommes armés voulurent me faire escorte malgré moi; leur attitude était tellement suspecte que je me vis forcé de faire halte, en les priant de ne pas s'occuper de moi davantage. En effet, les habitants de Dore avaient naguère traîtreusement assassiné un riche schérif qui se

rendait à Sansandi, sur le Niger supérieur, après l'avoir suivi de la même manière; du reste, toute troupe de voyageurs est exposée, dans ces forêts, à être attaquée, avec plus ou moins de succès pour les assaillants.

Nous traversâmes d'abord la vaste chute de terrain qui s'étend à l'ouest de la ville et qui, remplie d'eau pendant une partie de l'année, a donné à la localité elle-même le nom de Wendou. Malgré la sécheresse de la saison, cette vallée était couverte de belles prairies. Nous y rencontrâmes une nombreuse caravane de marchands du Mossi, qui offrait un curieux spectacle avec sa longue suite d'ânes pesamment chargés. Ces animaux étaient de petite taille, mais d'uneforce extraordinaire et de race excellente; ils portaient d'énormes balles de bandes de coton qui leur pendaient de chaque côté, semblables à de vastes roues. Il y avait aussi, dans la caravane, des marchands du Wangara avec des noix de *kola*. Leur costume consistait en une courte tunique de couleur, recouverte d'une sorte de manteau, jeté sur les épaules; leur coiffure se composait d'une espèce de petit chapeau de paille, en forme de toit de hutte, tel qu'il paraît s'en porter généralement dans tout le Massina et sur le Niger supérieur.

Le pays, qui portait les tristes vestiges de la guerre et de l'abandon, n'était guère favorisé non plus de la nature : les bords de quelques petits torrents descendant vers le nord, portaient seuls des arbres et des herbes. Ici encore dominait le *baobab*. Nous rencontrâmes cependant un endroit pourvu d'une grande richesse de végétation: c'était le contour d'un vaste étang situé à l'ouest du village Woulou, éloigné seulement de 2 1/2 milles de l'aride Dore. Sauf une espèce de grand faubourg habité par des Foulbe, le village est

occupé par des esclaves Touareg parlant, ainsi que d'autres habitants des frontières, plusieurs langues, telles que le Temaschirht, le Sonrhaï et le Foulfoulde. Une attaque imminente de la part d'un des plus puissants chefs Touareg, me contraignit de rester un jour en cet endroit; mais un violent orage qui éclata le lendemain, grossit tous les torrents des environs, de manière à couper entièrement le chemin à l'ennemi; tout danger étant donc écarté, nous pûmes poursuivre notre voyage.

Pendant plusieurs milles de chemin, nous eûmes à notre droite un cours d'eau bordé d'arbres, et nous dûmes en traverser un autre, peu considérable en d'autres temps, mais alors large de 600 pieds et profond de 4 1/2; le courant en était fort impétueux. Le premier se dirigeait vers le nord, l'autre vers le midi, mais je n'en crois pas moins que celui que nous avions à notre droite, ne formait qu'un embranchement du second. C'était le Yali, à sa partie moyenne, probablement identique au fleuve rapide que je rencontrai le lendemain. Il est infiniment difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir exactement, sans explorer complétement le pays, le cours et les rapports réciproques des nombreuses rivières, parfois intermittentes, dont il est sillonné. Aussi, à mon retour de Tombouctou le long du Niger, ne pus-je établir avec quelque certitude les rapports que d'un petit nombre de rivières dont j'avais observé ou suivi précédemment le cours inférieur. Quoi qu'il en soit, la contrée où nous avions pénétré se distinguait du Libtako, que nous venions de quitter, par une grande abondance d'eaux, soit vives ou stagnantes. On peut voir, par la mort de Sonni Ali, l'un des chefs Sonrhaï les plus puissants, combien ces cours d'eau sont dangereux à traverser lors des grandes crues;

comme l'empereur Frédéric Barberousse, il périt en traversant l'un d'eux, en revenant avec son armée au Gourma, de retour d'une expédition.

Le pays, à notre gauche, était sablonneux et accidenté; les arbres qui y croissaient étaient presque tous des *kalgo* au feuillage gris-cendré et aux longs fruits rougeâtres. Dès que le fleuve se fut éloigné, à notre droite, le terrain s'abaissa de plus en plus de ce côté et finit par former un bas-fond marécageux, couvert de buissons et d'herbes comestibles. Nous rencontrions de nombreux troupeaux de buffles et je remarquai sur le sol des traces de pas d'éléphants en grande quantité. La contrée fourmillait aussi d'une espèce de mouches fort dangereuses qui tourmentèrent cruellement nos bêtes et que, par contre, l'on ne trouve que fort rarement dans les parties orientales du Soudan. Nous campâmes, le 23 juillet, au milieu de ce pays fertile et boisé, mais nous y fûmes assaillis par une pluie battante qui dura plusieurs heures, au point de devenir une calamité au lieu d'un bienfait du ciel. Fort heureusement, notre marche du lendemain s'effectua sur un sol pierreux, sinon il nous eût été impossible d'avancer; toutefois, il était dit que nous ne resterions pas à sec ce jour-là, car après un trajet de quatre milles à peine, nous rencontrâmes de nouveau une rivière considérable, que nous ne pûmes traverser qu'au prix des plus grands efforts et des dangers les plus sérieux. Cette rivière était profonde de 5 1/2 pieds, de sorte que nous arrivâmes au bord opposé, complétement épuisés et trempés des pieds à la tête, état dans lequel nous dûmes nous chercher un emplacement pour faire halte. Nous eûmes, du reste, la chance de ne pas avoir de pluie ce jour-là, mais le sol était couvert de termites, et d'innombrables essaims de mouches

nous tourmentaient au dernier point, en s'introduisant partout dans nos habits.

La mesure de nos tribulations n'était pas encore comblée. Le 25 juillet, nous nous préparâmes à partir, dans l'espoir d'arriver de bonne heure encore à Lamorde, le chef-lieu de l'Aribinda, district indépendant en apparence, et situé entre le Libtako, ou province occidentale du royaume de Gando et les limites orientales de celui de Massina; mais notre déception fut amère. Après une marche d'une heure et demie à travers une contrée assez aride, au sol de granit rouge et noir fortement mélangé de gneiss, nous arrivâmes au bord d'un cours d'eau considérablement gonflé, dont nous vîmes bientôt qu'il nous serait de toute impossibilité d'opérer le passage. En outre, nos chevaux étaient cruellement tourmentés non seulement par de grosses mouches, mais par des sangsues qui, sortant de l'herbe, s'attachaient à eux, au point que le sang ruisselait aux flancs de mon pauvre gris-pommelé. Mes compagnons donnaient le nom de Bougoman à la rivière qui nous barrait le chemin, mais je ne pus m'assurer de l'exactitude de cette indication. Nous avançant vers le sud-ouest, nous continuions à traverser les forêts pour nous chercher un passage, quand soudain nous apparurent deux hommes faisant paître chacun un âne. Malgré les signes par lesquels nous cherchâmes à leur faire entendre que nous n'avions que des intentions bienveillantes, ils sonnèrent l'alarme, et en un instant nous nous vîmes entourés d'environ deux cents individus armés, à demi nus et à l'aspect sauvage. C'étaient des hommes forts et bien bâtis, portant pour tout vêtement une sorte de drap en guenilles autour des reins et coiffés d'un haillon plus misérable encore. Chacun d'eux était armé de deux épieux et

d'un bouclier charpenté, en cuir d'antilope *Leucoryx*, et tout faisait croire que les choses allaient tourner mal. Je m'apprêtais déjà à faire usage de mon fusil, quand mon rusé compagnon, le Walati, me conseilla d'aller plutôt droit à ceux de ces indigènes qui se trouvaient le plus près de nous. Tandis que je faisais de la sorte, il leur cria à haute voix que j'étais un schérif, ami du cheik El Bakay, arrivant de l'Orient avec une quantité de livres. Le nom du cheik fit sur ces individus un effet magique, et aux menaces de violence succédèrent les démonstrations les plus humbles. Aussitôt ils me prièrent avec instance de leur donner ma bénédiction, et quoique ce fût pour moi une besogne peu agréable que de mettre la main sur toutes leurs sales têtes, je me vis contraint d'en passer par là.

C'étaient de pauvres gens de Gogo, sur le Niger, ainsi que des environs; ils appartenaient à la tribu des Gabero et, venant du marché de Lamorde, ils se dirigeaient vers Dore avec un petit approvisionnement de bandes de coton, de riz et de nattes. Je reçus d'eux en cadeau trois de ces dernières, mais je n'en conservai pas moins quelques doutes sur la qualité de ces individus comme paisibles marchands. Quoi qu'il en fût, leur rencontre, qui s'était annoncée d'abord sous de si mauvais auspices, nous fut profitable en ce sens qu'ils nous conduisirent à un endroit où la rivière était guéable. Comme elle était fort marécageuse, le passage nous en coûta des peines incroyables; en effet, mes domestiques furent obligés de transporter à la main tout mon bagage, même les objets les plus lourds, à travers cette eau fangeuse, sur une largeur de près d'un quart de lieue. Les chameaux eux-mêmes, quoique complétement déchargés, purent à peine se tirer d'affaire, tandis que j'eus moi-même

le malheur de tomber avec mon cheval, au beau milieu du marécage, à peu près comme dans mon voyage au Kanem. Cette chute endommagea tous mes journaux de voyage de la manière la plus pitoyable.

Il était près de trois heures de l'après-midi, lorsque nous eûmes enfin rechargé nos chameaux pour continuer notre marche au delà du marécage, nous hâtant le plus possible afin de réparer un peu le temps perdu. L'aspect du pays changea bientôt; des deux côtés de notre route se dressaient des éminences de granit assez considérables, ne nous laissant qu'un passage fort étroit. Elles étaient généralement de forme arrondie et portaient çà et là des amas de broussailles que broutaient des chèvres. La résidence du gouverneur de l'Aribinda était située en partie dans la vallée et en partie sur la pente d'une de ces éminences; les huttes qui s'élevaient dans la plaine étaient disposées en forme de cercle, et le tout était entouré d'un mur formant un angle rentrant dans chaque espace laissé vide entre les huttes.

Nous obtinmes bientôt un logement, mais les huttes, bâties solidement d'ailleurs, étaient incommodes et malpropres; les murs en étaient composés de blocs d'argile arrondis, système de construction que j'appris à connaître, plus tard, à Tombouctou. Les habitants appartenaient, pour la plupart, à la race Sonrhaï, quoiqu'ils fussent mélangés d'un assez grand nombre de métis Touareg, vivant paisiblement au milieu d'eux; car l'inimitié des Touareg se manifeste aujourd'hui plutôt envers les Foulbe dominateurs, qu'envers les Sonrhaï, presque entièrement dépouillés de toute autonomie. Les vivres, le blé du moins, étaient à meilleur compte en cet endroit qu'au Libtako, le sol, qui y forme une vaste plaine, étant extrêmement fertile. Par

contre, l'eau y est rare et les habitants sont obligés de se contenter de celle qui s'amasse, pendant la saison des pluies, dans le creux des rochers et dans quelques citernes artificielles.

L'Aribinda semble avoir été autrefois la plus importante de toutes les contrées situées au midi du Niger; c'est probablement aussi de là que dérive son nom, les Sonrhaï de Gogo l'indiquant comme « Hari Binda, » c'est à dire « le pays situé au delà de l'eau (du Niger). » Le gouverneur de l'Aribinda n'a guère de puissance aujourd'hui, et, quoique je lui eusse fait un présent, à mon arrivée, il ne rougit pas de venir, le lendemain matin, me mendier la chemise que je portais au corps.

Après avoir fait halte à Lamorde, le 26 juillet, je me remis en route le 27. Le pays offrait alternativement de petites séries d'éminences de granit et des montagnes isolées. Je remarquai avec étonnement que la pente la plus rapide de ces hauteurs se trouvait constamment du côté du midi, et j'en conclus que le niveau du sol devait être, jusqu'au Niger et du moins à une certaine distance, plus élevé que de l'autre côté; cela aida à m'expliquer aussi l'existence, sinon fort étonnante, d'un cours d'eau se dirigeant vers le midi. Nous eûmes à traverser un grand nombre de localités ou terrain marécageux et fort ingrat, tandis que les cours d'eau fangeux qui les parcouraient se dirigeaient tantôt au nord, tantôt au midi, de la manière la plus capricieuse. Ce n'était qu'à certains endroits isolés que l'on rencontrait quelque peu de culture de fèves et de sarrasin, le sol étant généralement couvert de bois. Nous fîmes halte à une place où croissaient abondamment les légumes les plus nourrissants. Nos chevaux Kanori y trouvèrent leur

épineux glouteron favori (*Pennisetum Distichum*) que nous n'avions plus rencontré, à notre grande joie au contraire, depuis Sokoto.

Une pluie violente nous contraignit, le lendemain, de rester jusques l'après-midi dans notre camp, devenu par là même fort incommode. Mon ami le Walati était malade d'une fièvre due à l'excès d'humidité, qui avait également donné à mon meilleur domestique, depuis plusieurs jours, le ver de Guinée et avec une intensité telle, que l'infortuné en était complétement paralysé. Tout cela n'était guère fait pour rendre plus agréable un voyage déjà extrêmement pénible par lui-même. Quant à moi, je ne me ressentais pas trop encore des influences de la saison, quoique je me fusse senti fort incommodé pendant plusieurs jours, depuis notre séjour à Saï.

Ce ne fut que dans l'après-midi que nous pûmes poursuivre notre route et, après avoir traversé non sans danger, à la nuit tombante, un amas d'eau vaste et profond, nous arrivâmes au village Filio, dont le système d'architecture, commun à un certain nombre de localités du pays, fit sur moi une impression désagréable. Ce système consiste en ce que les maisons d'argile du village sont alignées, vers l'extérieur, de manière à former une sorte d'ouvrage de défense, à l'aspect sombre, surtout lorsque les huttes ont, comme c'était le cas à Filio, une entrée en forme de tourelle, assez semblable aux magasins à blé de Tschampagore, dont j'ai donné précédemment la description. Le village consistait en plusieurs groupes de ces huttes et était censé obéir au chef du Gilgodji ou Djilgodi, la province la plus orientale du royaume Poullo de Massina, mais les habitants semblaient en réalité indépendants; ils nourrissaient une

haine ardente contre les Foulbe et le sentiment de l'indépendance se manifestait clairement dans leur attitude et dans toute leur conduite. Les hommes s'adonnent à l'usage le plus effréné du tabac et les femmes se surchargent d'ornements superflus; outre les anneaux ordinaires aux bras et aux jambes, je remarquai qu'elles portaient encore un bracelet de cuivre au poignet.

Je dus rester également un jour à Filio, afin de me pourvoir de blé, qui y consiste exclusivement en sarrasin. Je me servis à cet effet, comme moyen d'échange, des *farraouel* que j'avais apportés du Libtako; c'étaient de grossiers tabliers de coton composés de huit pièces cousues ensemble. Après avoir ainsi pourvu au plus pressé, nous poursuivîmes notre voyage, le 30 juillet, nous dirigeant vers l'ouest, sauf une légère déviation vers le nord, comme si nous avions dû rencontrer Tombouctou sous le 15e degré de latitude.

La journée s'annonçait bien; la rosée avait été abondante pendant la nuit, et les gouttes d'eau scintillaient aux rayons du matin en glissant le long des robustes tiges du sarrasin, car le village était entièrement entouré de champs magnifiques. Du côté du midi s'élevaient des arbres nombreux; les *baobab* étaient en pleine floraison et leurs clochettes blanches retombaient le long des branches colossales de ces géants du monde végétal. Le sol montait sensiblement et, après sept heures de marche, nous arrivâmes à la ville Sonrhaï de Tinge. Elle était bâtie en forme de *kasr;* c'est ainsi que les Arabes nomment les localités aux constructions d'argile arrangées en fortification, comme j'en ai décrit plus haut; seulement les huttes n'y avaient pas d'entrée en forme de tourelle. Cette petite ville s'élevait au sommet d'une colline, au pied de laquelle s'étendait un étang assez considé-

rable couvert de nombreuses plantes aquatiques, parmi lesquelles le *Pistia Stratiotes*. En face, et sur une éminence qui s'avançait dans la plaine, se trouvait un petit village de tisserands, aux huttes de nattes, indice de l'industrie des habitants de Tinge, dont témoignait à son tour l'excellente culture de la vallée. Aussi la ville, dont la vignette donnera quelque idée, abondait-elle en blé; je pus donc m'y approvisionner à très bas prix. Toutefois, comme le blé se trouvait encore sur pied et qu'il devait, par conséquent, encore être battu, je me vis contraint de subir un nouveau retard.

Comme les habitants de Filio, ceux de Tinge, hommes et femmes, jouissent à leur gré de la liberté et de l'indépendance. Ils fument pendant toute la journée, et chaque soir, lorsqu'il ne pleut pas ou qu'il ne fait trop obscur, ils s'adonnent à la danse, plaisir déjà cité comme étant particulier aux Sonrhaï, dès le XIe siècle, par le célèbre explorateur et géographe El Bekri. Outre l'agriculture, les habitants de Tinge se livrent, comme je l'ai dit, à la tisseranderie, et leurs produits étaient supérieurs aux *farrouel* que j'avais apportés du Libtako, quoique ne valant pas les tissus de Gando. Ils fabriquent, en outre, des couvertures et des châles de laine mélangée, pour lesquels ils prirent volontiers en échange nos aiguilles à ravauder anglaises. Les moutons de ces contrées appartiennent à une autre race que ceux des régions équatoriales, et produisent de la laine en suffisance pour l'alimentation d'une industrie indigène. Le nom de Tinge, chez ses habitants, est Beleede; les Foulbe, contre lesquels ils se sont jusqu'à ce jour défendus avec succès, donnent à leur ville celui de Kourminobe. Les habitants notables ne se défigurent pas par des incisions; d'autres ne s'en pratiquent qu'une sous les yeux, depuis le nez jusqu'à l'articulation de

la mâchoire, et le signe distinctif de la basse classe est l'existence de trois de ces incisions aux tempes, trois aux joues et trois également à la partie inférieure de la face.

Notre halte d'un jour en dura deux. La cause en fut une forte pluie qui non seulement inonda toute la plaine située au pied de la colline de Tinge, mais rendit impraticables tous les chemins du pays à une grande distance. Le quart des maisons d'argile de la petite ville furent plus ou moins endommagées, à cause de leurs toits plats qui n'offraient pas une résistance suffisante à de pareilles averses; la maison qui me servait de demeure fut entièrement détruite et il y périt onze chèvres, tandis que ses habitants eurent à peine le temps d'échapper au même sort.

Le 2 août, nous partîmes enfin pour continuer notre voyage à travers ces contrées sauvages, rendues souvent presque impraticables par la nature elle-même. Le danger était pour nous d'autant plus grand que nous approchions des provinces dont les gouverneurs dépendent directement du fanatique souverain du Massina, résidant à Hamd Allahi. Celui-ci, prince encore jeune, dont le grand-père était le sultan auquel le major Laing dut son expulsion de Tombouctou et sa mort, n'eût permis dans aucun cas à un chrétien de franchir les limites de son royaume. Déjà les habitants de ces contrées m'avaient gratifié du titre de *modibo* et j'étais bien obligé, en conséquence, de me conduire en tous points comme un Arabe de qualité et de me présenter comme étant le schérif Abd El Kerim E' Schami.

La province du Massina la plus prochaine était, pour nous, celle de Dalla. Soit qu'il voulut éviter le gouverneur de cette province, ou qu'il désirât arriver à la ville de Hombori, mon guide de Walata prit directement vers le nord,

au lieu de suivre la direction du nord-ouest, que nous avions conservée depuis Tinge; nous rebroussâmes même légèrement vers l'est. Quoi qu'il en fût, Hombori devait être pour moi une localité importante, tant comme centre d'un pays de montagnes que comme l'un des établissements fixes les plus anciens du Soudan; El Bekri cite cette ville, déjà au XIe siècle, comme une localité indépendante. Plus tard, au temps de la splendeur du royaume Sonrhaï, elle était encore le siége d'un gouverneur (*homborikoï*) et, de nos jours encore, elle constitue un marché important. Je fus donc heureux de prendre avec ma troupe bigarrée la direction de Hombori. Nous rencontrâmes en route beaucoup d'indigènes portant des volailles et du lait, car les fortes pluies des derniers jours avaient complétement interrompu les communications avec les localités avoisinantes, pour la plupart habitées par des Foulbe pasteurs, du moins du côté où nous nous trouvions. Nous vîmes en chemin beaucoup de stations de cette tribu errante, aux huttes ovales composées de nattes, et une grande quantité de bétail de diverses espèces. Par contre, la culture était médiocre, et la contrée, monotone et dépourvue d'attrait. Nous traversâmes plusieurs cours d'eau se dirigeant vers l'est, parmi lesquels il s'en trouvait un large de 300 pieds environ, et nous allâmes passer la nuit dans un hameau habité par des Sonrhaï subjugués.

Sur ces entrefaites, nous avions renoncé à visiter Hombori, de crainte que le grand nombre d'Arabes qui fréquentaient ce marché ne me fissent connaître pour ce que j'étais réellement; nous continuâmes donc à nous diriger vers le nord, jusqu'à ce que nous arrivâmes à Koubo, village situé à 6 ou 7 milles allemands de Tinge. Je rencontrai en route, pour la première fois depuis le Baghirmi, ces gros vers noirs

voraces qui rampent en masse compactes, et bientôt je vis également d'innombrables quantités de vers rouges entassés, moins gros que les vers noirs, mais n'en constituant pas moins un fléau tout aussi terrible pour le laboureur. Tous les environs de Koubo sont bien arrosés, plusieurs étangs se trouvant aux alentours, mais, par la même cause, le sol y était infesté de termites; j'y vis également beaucoup de tortues.

Ici encore, je fus retenu un jour par l'abondance des pluies. Il en résultait pour moi non seulement une perte de temps, mais cette fâcheuse conséquence, que les difficultés du voyage devaient s'accroître en raison de la lenteur du trajet et de l'extension de mon champ d'exploration. J'avais lieu d'appréhender, en outre, la rencontre du gouverneur du Dalla, qui résidait alors non loin de là, près de Douna; or, après de longues indécisions, ce fut vers cet endroit que le Walati dirigea notre marche. J'acquis plus tard la certitude que le rusé Arabe avait, pendant tout ce temps, compté rencontrer quelque occasion favorable de se débarrasser de moi et de s'approprier mon bien; telle était la cause de ses indécisions et de ses tergiversations continuelles.

Nous devions, pour atteindre Douna, prendre, à partir de Koubo, la direction de l'ouest ou plutôt de l'O. S. O., de sorte que mon voyage depuis Tinge ressemblait assez à celui d'un navire contrarié par les vents. Peu de temps après avoir quitté Koubo, nous découvrîmes avec effroi que tous les chemins étaient couverts de ces petits vers rouges qui se dirigeaient vers le village. Mes domestiques eux-mêmes, qui n'avaient jamais vu chose pareille, en étaient réellement stupéfaits. Cette contrée si incommode à visiter n'était cependant pas infertile; le sol y était accidenté et offrait certains rapports avec les digues de sable du Kanem, dont nous

avions atteint alors la latitude (15° N.). Après une couple de lieues de chemin, nous atteignîmes un point plus élevé, d'où nous eûmes vue sur une vaste partie de pays couverte de buissons, parmi lesquels s'élevait çà et là quelque *baobab*: Vers le nord se dessinaient fort agréablement quelques éminences de la chaîne des montagnes de Hombori, si je puis lui donner ce nom. Ces éminences affectaient les formes les plus étranges, comme l'indique le croquis que j'en fis, et s'élevaient, isolées dans la plaine, comme de vastes murailles de roc; toutefois elles semblaient avoir pour base une seule et même ligne diagonale. Les établissements que nous rencontrâmes consistaient pour la plupart en stations des Foulbe nomades; je ne vis, par contre, qu'un seul hameau, où je remarquai un style d'architecture très différent de celui des huttes et des magasins à blé ordinaires, comme l'indique la gravure.

Nous arrivâmes vers midi à Douna, pauvre village composé de plusieurs groupes. Nous y rencontrâmes encore les hauts toits de paille pointus, tandis que les magasins à blé y affectaient la forme de tourelles, de sorte que l'ensemble présentait un aspect tout particulier. Ce genre de construction, dont la vignette offre un specimen, s'est étendu avec l'islamisme dans toute cette partie du Soudan, à partir du Massina.

Nous apprîmes en cet endroit, d'une manière positive, que le gouverneur du Dalla se trouvait, avec son camp, à peu de distance, sur la route même que nous devions parcourir le lendemain. C'eût été folie, dès lors, que de vouloir encore passer inaperçus; je résolus donc d'envoyer au gouverneur deux de mes compagnons, munis de présents, tandis que je continuerais à suivre la route directe, avec le reste de ma

troupe. L'inquiétude que j'éprouvais au sujet de cette rencontre, me causa une nuit d'insomnie. Lorsque nous repartîmes, le lendemain matin, il était déjà arrivé du camp du gouverneur un grand nombre d'individus qui contemplaient avec la plus vive curiosité mon étrange bagage, et principalement mes malles à serrures.

Finalement nous nous remîmes en route et nous ne tardâmes pas à rencontrer de nouveau des quantités énormes de vers rouges rampant sur le sol sablonneux couvert de rares herbes. Jusqu'alors nous n'en avions pas encore rencontré une pareille multitude; tandis que le chemin était encombré de grands tas de ces vers, d'autres s'avançaient en colonne serrée, dans la direction de l'ouest. Au bout d'une heure, nous arrivions déjà à l'endroit où se trouvait le gouverneur du Dalla. On eût dit qu'il m'attendait, car il était monté à cheval, ainsi que tous ses gens, et, lorsque j'envoyai le Walati et Ali El Ageren pour le saluer de ma part, tout en faisant mine de poursuivre mon chemin, je vis venir à moi plusieurs cavaliers qui me demandèrent ma bénédiction et me prièrent si instamment d'aller rendre mes devoirs à leur chef, que je dus bien m'exécuter. Je m'approchai donc du gouverneur, mais ma démarche devait sans doute déjouer quelque plan ou quelque fourberie du Walati, car il me fit, d'un regard furibond, signe de m'éloigner à l'instant. Comme j'étais entièrement livré à la discrétion de cet individu, je crus bien faire, dans cette situation critique, de ne pas l'irriter davantage; je me contentai donc de présenter mes hommages au gouverneur, après quoi je me retirai tranquillement avec mes domestiques.

La terrible entrevue s'était ainsi passée sans mauvais résultat et nous continuâmes paisiblement notre voyage. Tout

autour de nous, le pays ne formait qu'une plaine sablonneuse où croissaient tantôt des *Mimosa*, tantôt d'énormes *baobab*. Le reste de la journée ne nous offrit rien de fort remarquable, et après que nous eûmes passé la nuit à Moundoro, village Sonrhaï à demi abandonné, nous changeâmes de nouveau notre direction en prenant vers le N. N. O.; nous nous rapprochâmes ainsi du montagneux district de Tondi (nom qui signifie « montagne, » en Sonrhaï) ou El Hadjiri, selon les Arabes. Quoique le village Koubo appartînt déjà à ce district, la région montagneuse qui le composait réellement était formée par la remarquable chaîne des Hombori, que nous avions eue à notre droite pendant notre marche de la veille. A partir de Moundoro, le sol monta plus ou moins, et après une lieue et demie de trajet, nous arrivâmes au point culminant de la contrée, d'où nous eûmes, de la chaîne des Hombori, l'intéressant coup d'œil que rappelle la vignette. Nous redescendîmes ensuite, sur un terrain accidenté, sablonneux et couvert principalement d'accacias. Le pays n'était pas aride, car nous passâmes près d'un amas d'eau stagnante assez considérable, pour arriver ensuite au fertile territoire d'Issaïe ou Isse.

Isse est un endroit de quelque importance et consiste, comme la plupart des localités de ces contrées, en deux parties distinctes; l'une, le *kasr* (ou *koïra*, en Sonrhaï) est construite en argile et dans le même style que Douna que j'ai décrit plus haut; l'autre partie constitue un faubourg de huttes en paille et en roseau, affectant les formes les plus variées, comme on peut s'en rendre compte par la vignette. Elles étaient, pour la plupart, spacieuses et bien conditionnées, mais n'offraient pas assez de résistance aux intempéries de la saison des pluies. Nous n'en primes pas moins

gîte dans ces habitations et, comme il ne pleuvait pas et que nous pouvions nous procurer à bon compte du lait et du blé, nous nous y serions trouvés assez commodément, sans les mouches qui nous empêchèrent de nous livrer au sommeil pendant la nuit. Ces insupportables insectes abondaient dans le village à cause des nombreuses mares qui se trouvaient aux environs d'un étang où les habitants allaient s'approvisionner d'eau; ceux-ci se servaient, à cet effet, d'une traverse en bois posée sur l'épaule. Isse était habité de Foulbe et de Sonrhaï vivant en commun; ces derniers semblaient pauvres et placés dans des conditions d'infériorité; néanmoins ils étaient tous vêtus, ne fût-ce que d'une chemise et parfois d'un simple tablier. En bons musulmans, ils portaient au petit doigt un anneau d'argent qui doit, d'après eux, rendre plus efficaces leurs prières.

Nous étions arrivés à Isse le 7 août; après nous être reposés le lendemain, nous étions, le 9, prêts au départ. Nous avions le choix entre deux routes qui conduisaient l'une et l'autre vers le nord, ou plutôt vers le nord-ouest, et traversaient la contrée livrée à l'anarchie, qui nous séparait du Niger, contrées n'offrant, au lieu d'établissements fixes, que des stations temporaires d'Imoscharh ou Touareg. Par suite de la décadence politique de la race indigène, ces derniers ont pris possession, jusqu'à des distances considérables, de tout le pays situé sur la rive méridionale du grand fleuve, et du réseau compliqué de ses affluents. La plus septentrionale de ces deux routes conduisait à Laro, et l'autre, qui se dirigeait plutôt vers le nord-ouest, passait par Bone. Le guide que nous avions pris à Moundoro, nous assura que nous ne trouverions à Bone ni logement ni bon accueil, ce qui n'empêcha pas notre Walati de choisir cette route. Notre marche fut

très laborieuse, à raison de l'état de faiblesse où nous nous trouvions tous, bêtes et gens; mais, d'un autre côté, elle était rendue fort intéressante par la composition et les formes pittoresques des sommets des Hombori, entre lesquels passait notre route. Cette chaîne de montagnes, si on veut lui donner ce nom, est d'une nature toute particulière, au point qu'il m'avait été impossible de m'en faire une idée bien juste d'après les dires des indigènes; c'est ainsi que je l'avais cru beaucoup plus élevée et plus continue qu'elle ne l'était en réalité. Les plus hauts sommets parmi ceux que nous rencontrâmes sur notre route, ne s'élèvent pas, selon toute apparence, à plus de 800 pieds au dessus du niveau de la plaine; d'autres sommets plus éloignés peuvent avoir quelques centaines de pieds de plus. J'évalue à 1,500 pieds le niveau moyen de la plaine.

Au commencement de notre voyage d'Isse à Bone, l'aspect du paysage était plus uniforme, et les montagnes, plus ou moins dérobées à notre vue par le terrain montant qui s'étendait à notre droite, ne nous apparaissaient que comme des collines; notre chemin passait par un terrain plus uni encore, tantôt nu, tantôt couvert de buissons; mais la scène prit un caractère bien plus intéressant, lorsque nous arrivâmes au pied occidental d'une grande montagne qui avait, depuis la veille, attiré notre attention.

Cette montagne consistait en une pente, composée de blocs et de fragments de roc, couronnée d'une muraille de pics abrupts et ressemblant assez à un ouvrage de fortification dû à l'art humain. La partie supérieure semblait former une vaste terrasse, où se trouvaient situés trois petits hameaux, habités par une vaillante troupe d'indigènes qui a su, grâce à cette retraite presque inaccessible, défendre jusqu'à ce jour

son indépendance contre les Foulbe conquérants. Nous aperçûmes même, sur les flancs du rocher et au bas de ses raides sommets, qui renfermaient plusieurs cavernes, quelques individus faisant paître des chèvres; des champs de sarrasin et de *karass* (*Corchorus Olitorius*), qui sert à ces montagnards d'assaisonnement à leur bouillie, nous indiquèrent que ces derniers descendaient de temps à autre dans la plaine pour se pourvoir des denrées indispensables à leur alimentation.

Contournant cette montagne, nous nous dirigeâmes un peu plus vers le nord-est et nous arrivâmes à proximité d'une autre éminence qui, assise sur une base plus large, rappelait, avec ses sommets à pic et profondément échancrés, les ruines d'un château du moyen âge.

Le chemin qui passe à côté de ces montagnes conduit vers la ville Sonrhaï de Laro. Laissant celle-ci à notre droite, nous arrivâmes près du pied d'une autre éminence de rocher qui s'étendait sur une longueur considérable et dont les raides parois de trachyte offraient, à leur tour, l'aspect de tourelles et de murs de défense. A l'endroit où le rocher empiétait sur la route, les habitants avaient établi au sommet une petite chapelle ou plutôt une station consacrée au culte des idoles, d'un aspect fort original. Nous y traversâmes une sorte de large ravin formé par ce château de roc et une autre éminence située à l'ouest de ce dernier, éminence qui, tout en le dominant en hauteur, était moins abrupte et d'une forme moins pittoresque.

Une fraîche brise avait régné au matin, mais vers midi la chaleur devint étouffante et ce ne fut qu'épuisés de fatigue, que nous arrivâmes, à cinq heures du soir, à Bone, village Poullo situé au pied du rocher oriental. J'avais envoyé en

avant deux de mes domestiques, pour nous procurer des logements, mais nous nous vîmes forcés, après des discussions inutiles, de camper dans la plaine herbue qui s'étendait entre les deux montagnes ; en effet, les Foulbe qui composent exclusivement la population de ce village, n'aiment pas de voir des étrangers pénétrer dans leurs demeures ou, tout au moins, ne tiennent pas à les héberger. Le soir, néanmoins, ils nous gratifièrent d'une abondante provision de lait. Nous apprîmes d'eux qu'il se trouvait à quelques milles de distance un camp de la subdivision des Touareg nommée Iregenaten ou « tribu mélangée. » Le Walati croyait ou prétendait que cette tribu était celle d'un chef puissant, du nom de Somki, et me persuada qu'il était indispensable que je fisse à celui-ci un présent considérable, pour m'assurer sa protection. Elle nous était, dans tous les cas, nécessaire car, si nous voulions éviter de passer par les domaines du fanatique chef Poullo de Hamd Allahi, situés plus vers le sud-ouest, il ne nous restait qu'à tenter de pénétrer jusqu'aux rives du Niger, en nous avançant, de station en station, à travers les vastes territoires occupés par les Touareg.

En conséquence, je partis pour le camp des Touareg, le 10 août au matin, accompagné du Walati et de deux de mes domestiques à cheval, laissant mon bagage à la garde des autres. Dans l'idée où j'étais, que nous allions réellement au camp de Somki, je me munis de présents pour une valeur d'environ 20,000 *kourdi;* mais il ne s'écoula pas une demi-heure, que j'appris par des esclaves Touareg que ce camp était celui, non de Somki, mais d'un autre chef. Je ne tardai pas à me convaincre que mon excellent ami, le Walati, savait parfaitement la chose et n'avait eu pour but que de s'approprier mes présents, de l'une ou l'autre manière ; mal-

heureusement, il me fallait subir toutes ses malices jusqu'à ce que je fusse arrivé, par son aide, assez loin pour pouvoir désormais me passer de lui. Je continuai donc tranquillement mon chemin et, après avoir dépassé les montagnes, nous arrivâmes, à la suite de quatre heures de marche, au camp des Touareg. Il consistait en tentes de cuir de dimension plus ou moins grande, mais appartenant évidemment à quelque chef peu influent, car il ne s'y voyait ni chevaux ni chameaux. Lorsque nous approchâmes de la tente du chef, qui y était assis sur son lit de roseau, il en sauta d'un seul bond et, passant par l'ouverture peu élevée qui servait de porte, il vint retomber à pieds joints devant nous, comme pour nous donner un échantillon de la force et de l'agilité de sa tribu.

Les tentes des Touareg consistent en une grande pièce de cuir ronde, composée d'une quantité de petits morceaux de peau de mouton carrés, cousus ensemble; les bords en sont à dessein gardés irréguliers, les angles servant à attacher le tout aux pieux ou aux branches qui en forment le soutien. Les parois latérales des tentes se composent de nattes parfaitement tressées qui ne forment clôture complète que pendant la nuit. Il se trouve ordinairement dans chacune de ces tentes deux divans de roseau pourvus d'un coussin matelassé, destiné à soutenir le coude. Ces lits de repos, hauts d'environ un pied, sont d'autant plus nécessaires que les Touareg s'établissent fréquemment à des endroits extrêmement marécageux. Le reste du mobilier de ces gens simples se compose de quelques rares plats et vases de bois, et de quelques sacs de cuir du travail le plus remarquable et parfois couverts d'ornements du meilleur goût; ces sacs servent à conserver les objets de toilette ainsi que les provisions.

Quoique n'étant pas un des chefs les plus puissants, notre hôte avait un air de grande distinction, ainsi que ses parents et amis. Tous avaient les épaules larges, le corps ramassé, une grande symétrie de proportions physiques, la physionomie expressive et le teint blanc. Ce n'était que par exception qu'un teint plus foncé et des traits plus grossiers indiquaient parfois chez eux l'altération de la pureté du sang berbère. Le costume des hommes se composait, comme chez toutes les tribus de la même race que je rencontrai, d'une chemise écrue, courte et assez étroite, aux manches également courtes, mais amples, et composée d'une sorte de grossières bandes de coton ajustées entre elles. Seuls, quelques jeunes gens, fils du chef, portaient des chemises bleues ornées d'un morceau de drap rouge à l'endroit de la poitrine où se trouvait la poche. La coiffure se composait, non d'un châle entier (*haram*), mais d'un assemblage de bandes coton de diverses couleurs, telles que bleu, blanc et autres. Quelques notables étaient assez riches pour y ajouter un morceau de drap rouge. Le costume des femmes se composait généralement de deux pièces couvrant, l'une le corps, l'autre la tête, et consistant de même, l'une et l'autre, en bandes de coton grossier.

Nos nouveaux amis montraient aussi qu'ils n'avaient pas oublié en pays étranger les mœurs hospitalières de leur race; à peine nous étions-nous installés assez commodément dans une tente qui nous avait été assignée, que l'on nous apporta du lait frais et du lait caillé en abondance; en même temps on abattit un mouton, afin de le préparer pour notre souper. Il fallait naturellement que je reconnusse par un beau présent une pareille hospitalité; je le composai donc d'une fine tunique noire, d'un *tourkedi* et d'un *haram*,

également noir. J'avais besoin de l'aide et de la protection de ces gens, car mes chameaux étaient tellement épuisés, par suite de l'excessive humidité, qu'ils n'étaient plus en état de porter mon bagage; aussi en avais-je perdu un récemment, près de Douna, en traversant un marécage, tandis qu'un second périt près de Bone. Nous résolûmes donc de louer, en cet endroit, une couple de bœufs de transport et de nous joindre, dès le lendemain, aux Touareg; par contre, ceux-ci promirent de nous conduire vers le chef Somki. Après avoir conclu nos conventions à cet effet, nous nous remîmes en route pour retourner à Bone; avant de partir, néanmoins, je fis un croquis superficiel des montagnes voisines, du côté sud-ouest.

Tout ce district porte le nom de Boulli et il s'y trouve, à peu de distance vers l'est, de petits gisements de sel. Notre retour ne s'effectua pas sans désagréments, en ce sens que nous fûmes égarés par un individu qui s'était donné pour connaître parfaitement le pays et qui nous conduisit dans un dangereux marécage, d'où nous ne parvînmes à sortir qu'avec toutes les peines du monde. Revenus à notre camp, nous fûmes gratifiés, le soir, d'un violent orage qui inonda toute la contrée, me tua encore un chameau, ravagea les tentes et les huttes de nattes et nous fit passer une nuit des plus désagréables. Une autre conséquence de cet orage et de la pluie torrentielle qui l'accompagna, fut que, le lendemain, nous trouvâmes le chemin qui devait nous conduire vers nos amis les Touareg, dans un état tel que nous risquions à chaque instant de nous fourvoyer dans quelque fondrière. La beauté du pays me compensa, du reste, amplement ces mécomptes. Une belle cascade s'élançait des raides sommets du rocher qui dominait Bone, d'une hauteur de 200

pieds, et formait dans la vallée un torrent impétueux qui se dirigeait vers le village entouré d'une luxuriante végétation.

Nous arrivâmes enfin au camp de nos nouveaux amis. Notre tente, qui excitait la curiosité générale, fut bientôt entourée d'un grand nombre de femmes, dont quelques-unes se distinguaient par l'ampleur de leurs formes et principalement par le genre de beauté que j'ai déjà désigné sous le nom de *teboulloden*. Je me vis malheureusement obligé de congédier bientôt toutes ces belles visiteuses, me sentant, à la suite du dernier orage, assez indisposé pour devoir m'administrer un vomitif.

Le lendemain, 12 août, nous nous remîmes en marche, en compagnie des Touareg. La plupart des hommes montaient de laids petits chevaux qui semblaient néanmoins robustes; les femmes étaient assises sur leur mobilier emballé sur le dos des ânes et des bœufs. Nous ne devions pas jouir longtemps de la société de nos nouveaux compagnons de voyage car, au bout d'une demi-heure déjà, nous rencontrâmes près d'un étang entouré d'herbes abondantes, un endroit qui sembla convenable aux Touareg pour y faire une nouvelle station. Les laissant s'installer, nous poursuivîmes notre route et nous ne tardâmes pas à gravir une élévation de terrain, sur laquelle les esclaves des Touareg faisaient un peu de culture tandis que leurs maîtres erraient aux alentours. Après une lieue et demie de chemin environ, nous rencontrâmes déjà la station (*amasarh*) d'une autre tribu, où nous dûmes de nouveau faire halte. Elle se trouvait dans le pays d'Imeggegele qui, ne formant d'abord qu'une vallée irrégulière, où ne croissaient quelques *talha* rabougris qu'aux environs de l'*amasarh*, vallée qui s'élargissait ensuite en

une vaste plaine, vers le sud-ouest. Cette dernière offrait déjà les indices d'une certaine richesse du sol et nourrissait de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres; au nord, elle était bornée d'une chaîne de monticules de peu d'élévation et à l'ouest, d'un groupe de rochers aux sommets plats.

Il se trouvait au camp trois chefs, auxquels il s'agissait d'offrir des présents. En outre, il me fallut acheter deux bœufs de transport, celui que j'avais loué dans l'autre camp, devant être renvoyé; le Walati, de son côté, cherchait à se procurer un cheval; tout cela me retint encore tout un jour. Le 14 août nous partîmes, voyageant sur un terrain montueux et parfois très rapide, et nous nous rendîmes à 2 1/2 milles plus loin, au camp de Bele, chef très considéré, des Haou N Adak. Cette tribu n'a pas conservé dans toute sa pureté le sang berbère, de sorte que la personne de Bele n'offrait guère de traces de son origine première; en effet, il était assez petit de taille et obèse jusqu'à l'impotence. On me dit, du reste, qu'il consommait chaque jour, comme un autre Vitellius, un mouton entier et le lait de sept vaches. Néanmoins il ne manquait pas d'intelligence et la vue de mon bagage lui eut bientôt appris que je n'étais pas, comme je le feignais, un schérif de l'extrême orient; ensuite de cette découverte, il ne savait trop au juste qui je pouvais être et me prit pour un marchand d'Agades ou du Maroc, et dans tous les cas pour un Berbère du nord. Il me traita avec largesse, chose naturelle, du reste, chez un homme doué lui-même d'un aussi robuste appétit; en effet, il me fit servir deux moutons et de grands plats de riz apprêté avec beaucoup de beurre, mais sans sel. Ajoutons cependant que sa cupidité égalait ses capacités gastronomiques; non content

du riche présent que je lui avais fait, il me demanda mon propre cheval et j'eus beaucoup de peine à me débarrasser honnêtement de cet exigeant personnage.

Fort heureusement, je n'eus pas partout autant de difficultés qu'auprès du chef Bele; au camp suivant, où nous arrivâmes après une marche de sept heures dans une plaine verdoyante, suivie bientôt d'une contrée aride couverte de *Mimosa* et de vénéneux euphorbes, j'eus un peu plus de repos et de moins hautes prétentions à satisfaire. Les hôtes de ce camp semblaient n'occuper qu'un rang politique très humble dans la communauté des Touareg, car ils n'étaient pas armés d'une épée, ce signe distinctif de l'Amoscharh libre; outre leurs épieux, ils ne portaient qu'un long poignard (*telak*) au bras gauche. Ces Touareg étaient vêtus de courtes chemises serrant au corps et de culottes faites dans les mêmes conditions; ils avaient, en outre, le front et le menton couverts d'un châle composé de bandes d'étoffes diverses et bariolées, cousues ensemble. Le chef seul portait une tunique noire et un châle de même couleur sur le visage.

Lorsque nous partîmes, le 16 août, toute la population du camp vint me demander ma bénédiction. Parmi les femmes, j'en remarquai quelques-unes réellement belles, misérablement vêtues, pour la plupart, d'étoffes grossières entourant le corps et passant ensuite au dessus de la tête. Tous les enfants mâles âgés de moins de douze ans avaient le côté gauche de la tête complétement rasé, tandis que la partie opposée était garnie de longs cheveux retombant en boucles.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à un nouveau camp, dont le Walati me dépeignit le chef comme un personnage jouissant d'une considération toute particu-

lière. Il me fallait conséquemment lui faire un beau présent, j'avais, en outre, à en faire un à un chef Tarki voisin et à congédier les individus du camp de Bele, qui m'avaient accompagné. Tout ceci s'opéra par les mains du Walati et, quoique je fusse bien convaincu que, de tout ce que je donnais, une bonne partie restait en sa possession et que la rapidité avec laquelle se dissipait mon bien, me causât les plus sérieuses inquiétudes, je me vis contraint de laisser aller les choses, de peur de me voir trahi. Non content de cela, mon cher ami me suscitait à chaque pas des retards onéreux; dans tous les camps où nous arrivions, il avait à brocanter; tantôt c'était du bétail qu'il échangeait contre un cheval, tantôt, comme dans le dernier camp où nous avions passé, un jeune chameau qu'il achetait moyennant une soixantaine de brebis. La plupart du temps, ces opérations retardaient notre marche et les troupeaux du Walati, qu'il faisait garder par nos guides, nous encombraient en route.

Nos nouveaux hôtes nous reçurent avec une grande hospitalité et, dès notre arrivée, nous reçûmes d'eux un plat de *megata*, sorte de macaroni composé de farine de froment et de beaucoup de beurre, mets qui semble avoir été déjà connu et même célèbre au temps d'El Bekri, c'est à dire au XIe siècle. Nous nous apercevions déjà du voisinage de Tombouctou, la ville civilisée, par le goût prononcé des indigènes pour le thé ou « eau de Simsim, » comme ils le nommaient, en souvenir d'une célèbre fontaine de la Mecque.

Le 17 août, après avoir campé un peu plus loin, nous fîmes une courte marche à travers le district de Minta. Ce pays était riche en minerai de fer, et l'on y voyait en maints endroits les ruines d'anciens fourneaux; à cela près, il était

extrêmement aride et la vue se fatiguait à contempler ses longues étendues de terrain rude et nu. Plus loin le sol, devenu marécageux, portait de nombreuses traces de pas d'éléphants, mais nous finîmes par arriver dans une contrée accidentée, sablonneuse et couverte de buissons. Quoique cette marche ne nous eût pas fait avancer considérablement, elle nous avait du moins fait atteindre la petite ville de Bambara, éloignée seulement de quatre milles et formant l'établissement fixe le plus méridional des Sonrhaï sur les embranchements les plus reculés du Niger. Comme la veille, le pays était d'abord assez uni et couvert de buissons auxquels se joignit bientôt le glouteron (*Pennisetum Distichum*), cette dernière plante acquit peu à peu une élévation telle, que les cavaliers eux-mêmes en étaient incommodés. Par moments apparaissait également le vénéneux euphorbe et pendant la seconde moitié de notre marche, nous rencontrâmes de nouveau une vieille connaissance, l'*hadjilidj* (*Balanites Ægyptiacus*), que je ne me rappelais guère avoir vu depuis la vallée Fogha. J'éprouvai un plaisir bien plus vif encore, en découvrant à 1 1/2 lieue plus loin, sur la droite, un vaste lac qui éveilla en moi la première idée du grand réseau du Niger supérieur, dont rien jusqu'alors, ne m'avait fait présager la proximité. Ce lac s'appelait Do, en cet endroit; mais plus loin, vers le nord, où il s'élargit considérablement, il porte le nom de Sileddou et se trouve, du moins à certaines époques de l'année, en communication directe avec le Niger.

Une zone de pays cultivé vint couper la plaine nue et nous traversâmes un terrain quelque peu montueux, d'où nous eûmes un coup d'œil sur Bambara, situé à une lieue devant nous, au pied d'une série de monticules.

Cette petite ville se composait en partie de huttes de roseau, et en partie de maisons d'argile basses, qui semblaient servir généralement de magasins. L'importance de Bambara qui, d'abord localité Sonrhaï, est presque exclusivement habité aujourd'hui par des Foulbe, consiste dans l'agriculture et l'élève du bétail, pratiquées par ces derniers et dont les produits, comme nous le verrons plus loin, sont aisément transportables par eau jusqu'à Tombouctou. Tous les environs souffraient, à ce moment, d'une grande sécheresse, quoique nous eussions eu à subir, peu de jours auparavant, des pluies torrentielles. En dépit de ces paisibles occupations, les Foulbe de Bambara, appartenant pour la plupart à la tribu des Torode, sont réputés comme *dhalemin* ou malfaiteurs.

Il me fallait passer plusieurs jours dans cette petite ville et au milieu de ces hôtes peu sûrs. Mon logement consistait en une hutte de roseau, basse, malpropre et complétement privée d'air; j'y étais donc fort incommodément logé et je tremblais, en outre, à chaque instant, d'être reconnu pour chrétien, car j'étais venu encore comme tel jusqu'à peu de journées de cet endroit et je n'avais voyagé que fort lentement depuis. Le peu de relations entre les habitants de ces contrées m'avait seul rendu possible un changement de rôle aussi subit. Ce fut encore mon Walati qui tira à lui seul profit de notre séjour à Bambara; quatre ans auparavant il s'y était marié, pour en partir ensuite, emportant tout son bien et celui de sa femme; outre cela, il lui était arrivé d'offenser le chef Touareg, Somki. Ce fut par moi qu'il chercha à se remettre en bons rapports avec les habitants de Bambara, et certes il n'eût jamais pu rentrer dans la ville s'il ne se fût enrichi à mes dépens, pour se mettre ensuite sous la protection de mon faux titre de schérif. J'appris peu à peu

tout cela et je découvris même que mon compagnon hésitait continuellement sur la question de savoir s'il ne me livrerait pas, comme chrétien, au plus prochain lieutenant du sultan de Hamd Allahi, dans les domaines duquel nous nous trouvions de nouveau.

A vrai dire, je fus traité d'une manière hospitalière par l'habitant qui m'hébergeait, mais j'eus à faire de riches présents au fils du chef de la ville ou émir (celui-ci étant pour lors absent lui-même), à quelques-uns de ses parents, notoirement connus, du reste, comme *dhalemin*, ainsi qu'à plusieurs métis arabes de Tombouctou, auxquels j'avais dû des renseignements confidentiels sur mon ami le Walati. Je reçus, en outre, la visite de deux chefs Touareg qui avaient entendu parler de mon arrivée et venaient me demander ma bénédiction, non sans accepter en même temps quelques présents. L'un d'eux était un homme de fort bonne mine, aux traits larges et ouverts et à la haute stature. Ils se conduisirent fort amicalement envers moi et m'embrassèrent même, mais ils dérobèrent au Walati son sac à tabac, qu'ils ne lui rendirent que lorsque, prenant un de mes livres, il l'étendit vers eux en leur disant d'affirmer leur innocence par l'un des serments qui s'y trouvaient écrits; ils crurent naturellement que c'était le Koran, tandis que ce n'étaient que les « Voyages de Lander. »

A peine ces individus s'étaient-ils éloignés, qu'il m'arriva un messager du grand chef Somki. A la rigueur, j'eusse pu me passer d'entrer en rapport avec ce dernier, la ville de Sarayamo, dans le voisinage de laquelle campait le chef, étant située à l'ouest de la route directe de Bambara à Tombouctou; mais le nom de cet homme avait depuis longtemps excité ma plus vive curiosité, et je crus, en conséquence,

mieux faire de me rendre de Bambara à Sarayamo, qui est situé sur un bras du Niger, afin de me rendre de là à Tombouctou, par eau. J'acquiesçai donc aux demandes pressantes du Walati, et je l'envoyai près de Somki avec une demande de sauf-conduit et un présent de la valeur de 33,000 *kourdi;* cette fois encore, mon fourbe compagnon trouva moyen de faire sa paix avec Somki à mes dépens. J'eus plein loisir, pendant son absence, qui dura plusieurs jours, d'étudier plus ou moins en détail les conditions topographiques et autres de Bambara.

Tout le pays situé à l'ouest et au nord-ouest de Bambara, jusqu'à l'endroit où l'embranchement principal du Niger forme son grand angle septentrional, est traversé de nombreux cours d'eaux qui se relient entre eux ainsi qu'au fleuve lui-même. Ce réseau d'embranchements morts atteint sa limite méridionale près de la ville de Kanima, et s'avance, d'autre part, vers le nord-est, jusqu'à Bambara. A cet endroit, il n'est séparé du lac Do que par une étroite langue de terre sur laquelle est situé Bambara, au pied d'une chaîne d'éminences qui borne vers le nord-ouest l'embranchement du fleuve et le lac Do. Il s'y trouvait pour lors peu d'eau, de sorte que la communication avec le Niger était interrompue; toutefois, il paraît que l'eau y arrive vers le milieu de septembre et qu'à partir de cette époque, les bateaux de Bambara peuvent, pendant quatre à cinq mois, arriver sans difficultés à Tombouctou, par plusieurs voies, au moyen des divers embranchements communiquant entre eux. Pendant mon séjour à Bambara, il s'y tenait un marché quotidien, mais il était misérable et l'endroit n'offrait, du reste, que peu de mouvement, l'animation ne s'y produisant guère qu'à l'époque où le réseau du fleuve devient navigable. Ici encore,

comme dans les domaines orientaux des Foulbe, tout ce qui se vend au marché est soumis à un examen sévère et au contrôle d'un agent spécialement préposé à cet effet.

Pendant tout mon voyage, depuis Saï, on me demanda constamment des nouvelles de l'avénement du *mehedi*, car c'est de l'orient que l'on attend le retour du messie rédempteur de toutes les misères humaines. Cela provenait de ce que ces pauvres indigènes opprimés et dépourvus de civilisation, rapportaient mon arrivée à moi, le voyageur étranger venant de l'orient, au retour de ce messie, et semblaient même portés à me prendre pour le prophète si ardemment désiré. A Bambara même, j'avais la réputation d'être en si haut crédit auprès du Tout-Puissant, que l'on me prêtait même de l'influence sur le temps. Ce fut ainsi que tous les habitants de la ville, précédés de l'émir, arrivèrent auprès de moi en cortége solennel, pour me demander mon intercession afin d'obtenir du ciel une bonne pluie. Je parvins heureusement à les détourner de cette prétention, en les amenant à se contenter de mon vif espoir que leurs propres prières seraient exaucées. Le même soir, il tomba un peu de pluie qui fit immensément de bien au sol altéré, mais sans diminuer l'intolérable chaleur qui régnait, chaleur qui n'était certes pas moindre que la plus intense que j'eusse endurée à Koukaoua. Malheureusement mes observations sur la température étaient alors interrompues, par l'idée où j'étais d'avoir brisé mon dernier thermomètre; plus tard, à Tombouctou, j'en retrouvai encore un qui était resté oublié parmi mon bagage.

Le Walati revint enfin trois jours après son départ. Il s'efforça de me faire accroire que Somki s'était d'abord énergiquement refusé à accepter mes présents et avait ensuite

prétendu que je lui donnasse encore un de mes chevaux. En réalité, il n'avait nullement offert à Somki mes présents en mon nom, mais il s'en était servi pour se réconcilier avec lui et pour conclure, en outre, encore un marché. Après tout cela, il eut encore l'impudence de me dire que je devais me rendre moi-même auprès de Somki, muni de nouveaux présents; mais ce n'était pas tout encore : la veille de notre départ, il vendit mes meilleurs bœufs de charge et me soutint qu'ils s'étaient enfuis; or, je devais subir toutes ces fourberies en silence et avec résignation.

Le 25 août, je me remis enfin en route vers Sarayamo. La route directe de Tombouctou nous eût conduits vers le nord; nous suivîmes donc la direction du nord-ouest, en traversant une contrée au sol légèrement ondulé composé des mêmes éléments et couvert de la même végétation que le pays que nous avions parcouru avant d'arriver à Bambara. Après avoir franchi une crête sablonneuse, nous découvrîmes à notre gauche un vaste amas d'eau, dont la surface se ridait au souffle d'une forte brise; le bord en était couvert de roseaux et il s'y trouvait un grand nombre d'individus qui venaient y pêcher. Cet amas d'eau, semblable à un lac, nommé Nyengaï par les Arabes, et Isso Enga par les Touareg, est un embranchement du Niger, d'une grande profondeur et considérablement élargi; il semble être toujours plein et avoir un flux si violent que les bateliers indigènes n'osent s'y risquer avec leurs frêles esquifs. Il pouvait avoir, vers le sud-ouest, une largeur de 1 1/2 à 2 milles et se reliait, de ce côté, à l'embranchement de Bambara; du côté opposé, il se rétrécissait en forme de canal et disparaissait en décrivant un angle vers le nord-ouest.

Nous suivîmes le bord de cet embranchement du fleuve

pendant environ trois quarts d'heure, puis nous gravîmes les digues de sable qui s'étendaient à notre droite, pour atteindre bientôt le camp des deux chefs qui étaient venus me visiter à Bambara. Ici encore, il me fallut sacrifier maints objets, mais en revanche, on nous donna de la viande et du riz en abondance. Le riz semble être, partout dans ces contrées, le principal moyen d'alimentation et s'y cultive, par conséquent, sur une grande échelle dans les bas-fonds marécageux. Ce fut ainsi que nous eûmes, plus loin, à notre droite un amas d'eau qui se dessèche chaque année et dont le lit est alors converti en rizières par les habitants de Sarayamo, qui en sont éloignés cependant de plusieurs milles. Gerrou est le nom de ce lac, plus petit, du reste, que celui appelé Nyengaï.

Lorsque nous eûmes dépassé ce lac remarquable, nous arrivâmes dans un pays richement ombragé d'accacias, et nous traversâmes une vallée où croissait abondamment le *siwak* ou *irak* (*Capparis Sodata*), que je n'avais plus aperçu depuis le Kanem; j'y vis aussi en grande quantité l'utile *gherred* (*Mimosa Nilotica*). A cette vallée succéda un vaste marécage suffisamment desséché, par endroits, pour former de magnifiques prairies. Nous rencontrâmes aussi le camp où se tenait le terrible Somki avec sa famille et sa tribu; une vingtaine de chameaux et des troupeaux nombreux y paissaient tout autour des tentes de cuir. Ce chef était un homme de taille moyenne, trapu, auquel sa barbe blanche, sortant de dessous son voile, prêtait un aspect vénérable. Il accepta de ma part un présent assez considérable, sans me donner en échange le moindre signe d'hospitalité, et je ne tardai pas à me convaincre qu'il ne se doutait pas le moins du monde que ce qu'il avait reçu précédemment vînt de moi.

L'esprit de Somki était malheureusement un peu trop pénétrant pour ma fausse position, et il ne me cacha pas les doutes qu'il éprouvait quant à ma qualité. Il arriva, comme un fait exprès, que le chef entra à l'improviste dans ma tente et me trouva, à sa grande surprise, lisant un livre dont les caractères n'étaient pas arabes. Toutefois il ne m'exprima pas ouvertement ses soupçons et je ne perdis pas le moins du monde contenance; mais je dus déployer la plus grande énergie pour repousser sa prétention d'obtenir mon cheval, prétention probablement instiguée par le Walati. C'était réellement chose étonnante, dans tout ces camps, que l'amour des femmes pour le tabac; au camp de Somki, elles importunèrent mes domestiques pendant toute la nuit, pour en obtenir d'eux.

Le 27 août devait être le dernier jour de mon voyage par terre. Quittant le camp de Somki, nous traversâmes encore pendant environ une heure, un pays de marais et de digues de sable abondamment couvertes, entre autres plantes, de *bourekkeba* (*Panicum Colonum*), puis nous nous retrouvâmes au bord d'un nouvel embranchement du fleuve, celui de Fatta. Celui-ci formait d'abord un canal assez régulier, large de 300 pas, qui semblait toute à fait dû à l'art humain, comme un grand nombre de ces embranchements; il ne tardait pas néanmoins à s'élargir par l'abaissement de ses rives, qui offraient un sol excellent pour la culture du riz. On y sème cette denrée avant la crue des eaux, la rosée, fort abondante, suffisant à féconder les graines confiées à la terre, jusqu'à l'époque des inondations; le riz mûrit ensuite dans l'eau, et c'est à l'aide de bateaux que l'on fait la moisson. Nous descendîmes le long du courant pour le laisser ensuite à notre droite, et, après une couple de milles de tra-

jet, nous arrivâmes à Sarayamo, la ville la plus considérable de la province de Kisso.

A la nouvelle de notre arrivée, une grande affluence de monde s'était produite en cet endroit; nous saluâmes cette foule par quelques coups de pistolet, mais il nous fallut bien du temps pour trouver à nous loger d'une manière quelque peu convenable. En effet, l'entrée de la plupart des huttes était tellement basse que nous pouvions à peine y faire passer notre bagage; par contre, les huttes elles-mêmes étaient fort spacieuses. Elles formaient une sorte de faubourg à l'est de la ville, tandis que celle-ci était bâtie en forme de *kasr* ou *koïra* et se composait de maisons d'argile, séparées par des rues incommodes et extrêmement étroites.

La rivière ne faisait que toucher la ville, puis s'éloignait en formant une belle nappe d'eau de 450 à 500 pas de large, encaissée entre des bords hauts de 25 à 30 pieds. Cette hauteur varie nécessairement pendant la saison des pluies et, à l'époque de la plus grande crue, l'eau remplit entièrement le lit de la rivière, atteignant ainsi de fort près la ville. Je ne remarquai aucun courant dans cette artère fluviale, qui semblait tenir le milieu entre la rivière et l'amas d'eau stagnante. Le mouvement n'avait pas encore commencé à s'y manifester car, quelque étendus que soient les rapports naturels entre les innombrables cours d'eau de cette partie du réseau du Niger, l'importance commerciale de ces rapports se borne à une certaine époque de l'année, c'est à dire à partir du commencement des crues. Je vis cependant un bateau couché sur la rive; il ne se distinguait ni par l'ampleur des dimensions ni par son arrangement intérieur, mais il était pourvu de deux cabines ou plutôt de deux huttes de nattes, placées à l'avant et à l'arrière. Un second bateau, qui se

trouvait en réparation, était large de 40 pieds, sur 8 de long. L'un et l'autre étaient construits en planches assez mal assujéties au moyen de cordes et de roseaux.

Favorisée par sa situation sur cet embranchement navigable du Niger, la ville de Sarayamo jouit d'une certaine prospérité, quoique l'industrie et le commerce n'y soient pas aussi actifs que l'on pourrait s'y attendre. C'est ainsi que le coton indigène, que les Sonrhaï tissent sinon d'une manière si parfaite, n'y est l'objet d'aucun travail; il semble aussi qu'il n'y ait pas de marché régulier à Sarayamo. Toutefois, le lendemain de mon arrivée, il y vint, de Tombouctou, une vaste embarcation chargée de 18 *rouss* (singulier « *rass* ») ou blocs de sel d'une soixantaine de livres chacun, d'une quantité considérable de tabac et d'un assez bon nombre de passagers. Les Foulbe qui font partie de la population de Sarayamo semblent se livrer beaucoup à l'élève du bétail, car il s'y trouvait du lait en abondance et je comptai, le soir, 90 chevaux revenant du pâturage, tandis qu'il en restait encore une assez grande quantité au dehors de la ville. La population peut s'élever, en total, à 5,000 habitants.

Je reçus la visite de l'émir ou gouverneur, dépendant directement du sultan de Hamd Allahi; c'était un homme bienveillant, et son premier souci fut de s'informer de la situation de Stamboul, après quoi il me demanda encore des nouvelles de l'Orient en général. Peu de temps après m'avoir quitté, il revint, accompagné des notables de la ville, pour me prier de leur procurer de la pluie. Cette fois je ne pus me soustraire à cette obligation et je me vis obligé de réciter devant toute l'assemblé la prière initiale du Koran. Comme il éclata, la nuit suivante, un violent orage accompagné d'une pluie abondante, les habitants revinrent, le lendemain,

me prier de renouveler ma puissante invocation, mais cette fois je réussis à m'en défendre en les exhortant à la patience. Il me fallut néanmoins donner ma bénédiction à l'émir qui, devant se rendre, encore pendant mon séjour, à la cour de Hamd Allahi, n'était pas trop rassuré sur l'accueil dont il y serait l'objet. Cet accueil fut excellent et, quoique l'émir eût pu juger par là de l'efficacité de ma bénédiction, il fut fort désappointé d'apprendre, plus tard, que j'étais chrétien. Ceci donna occasion de rire à ses dépens, à mon ami, le cheik El Bakay, de Tombouctou, homme exempt de préjugés; plusieurs fois, il écrivit à l'émir de Sarayamo, qu'il n'en devait pas moins être bien content de ce qu'un homme aussi mauvais qu'un chrétien eut pu lui procurer, non seulement de la pluie, mais encore une bonne réception de la part de son maitre.

Je fus assez désagréablement préoccupé, pendant mon séjour à Sarayamo, du voisinage de Dar E' Salam, résidence d'un prince Poullo, fils de Mohammed Lebbo, le sultan de Hamd Allahi récemment décédé. Cette ville n'était éloignée que de 7 1/2 milles de Sarayamo et se trouvait située sur un embranchement qui relie entre eux les deux bras principaux du Niger, le Mayo Dhanneo, ou « fleuve blanc » et le Mayo Balleo, ou « fleuve noir. » Je cherchai donc à hâter de toute manière mon départ, et je réussis à louer, pour mon usage exclusif et moyennant 10,000 *kourdi*, le bateau arrivé de Tombouctou. Je laissai mes cinq chameaux et deux de mes chevaux à Sarayamo, sous la garde d'un Tarki de condition, nommé Mohammed Bonyami, qui possédait des biens aux environs de la ville et avec lequel j'étais lié d'amitié; quant à mon cheval de selle, je l'envoyai par terre à Kabara, le port de Tombouctou, par Abbega,

mon nègre affranchi. Le 31 août au soir, je m'embarquai donc pour commencer le lendemain matin le voyage qui devait enfin me conduire à la ville tant désirée.

Il me serait difficile de donner au lecteur une idée de la joie que j'éprouvai en me mettant en route sur le fleuve. Sortant du vaste bassin de Sarayamo, nous nous dirigeâmes tout à fait vers le nord-est et nous arrivâmes bientôt à un endroit où le fleuve avait 3/4 de mille de large et où l'encombrement des hautes herbes ne nous permettait plus de ramer, mais nous obligeait de faire marcher le bateau à l'aide de longues perches. Ces herbes étaient de l'espèce appelée *byrgou*, qui forme, à cause de ses qualités nutritives, le principal fourrage pour les chevaux et le bétail, dans toutes les contrées riveraines du Niger. Les indigènes en tirent même une boisson sucrée, nommée *menschou* et une sorte de mauvais miel, ou plutôt de sirop. Parmi les plantes aquatiques, je vis en grande abondance le *Nymphœa Lotus*.

Au delà de cette forêt d'herbes aquatiques, l'embranchement de Sarayamo se rejoignait à celui que nous avions rencontré d'abord en arrivant vers cette ville. La rive droite était complétement dégagée et j'y découvris, à quelque distance, une troupe de gazelles, spectacle dont je fus rarement témoin dans les parties habitées de la Nigritie. La rive occidentale, de son côté, était garnie de beaux tamariniers et surtout de palmiers d'Égypte, tandis que, plus loin, le sol montant était couvert d'asclépiades et d'autres plantes analogues. L'eau, à cet endroit, était large et dégagée, mais bientôt le fleuve se remplit de nouveau d'herbes, entre lesquelles se formaient plusieurs courants; la profondeur en était de 6 à 7 pieds. Quelques bateaux-pêcheurs que nous rencontrâmes nous donnèrent l'occasion de nous procurer

trois gros poissons de l'espèce du *Cyprinus*, au moyen desquels nous fîmes un bon repas. Nous continuâmes à suivre la direction généralement septentrionale au fleuve, jusqu'à ce que nous arrivâmes, à une heure de l'après-midi, à la petite ville de Fatta, située sur la rive droite, point où le fleuve se dirige vers l'ouest puis, presque aussitôt, vers le sud-ouest. Cette déviation de notre direction primitive soumit par sa longueur (2 1/2 milles) ma patience à une épreuve d'autant plus rude que nous marchions contre un violent vent de nord-ouest. Je fus un peu distrait de mon ennui par le chant dont s'accompagnaient nos rameurs; c'était un hymne barbare, mais non dépourvu de mélodie, célébrant les hauts faits du héros de leur pays, le grand roi Sonrhaï Askia. J'avais moi-même, dans un accès d'enthousiasme archéologique et historique, donné le nom de « Mohammed Askia » à notre embarcation.

De nombreux troupeaux paissaient sur la rive gauche, devenue méridionale; plus nous avancions, plus le canal s'élargissait et cessait d'être encombré d'herbes et de roseaux; il n'y apparaissait plus que, de temps à autre, quelques nénufars à la surface de l'eau. Malheureusement nous avions à lutter contre un courant très énergique qui se produit ordinairement du fleuve principal vers l'intérieur des terres, quoique des causes locales lui impriment fréquemment une autre direction. La profondeur de l'eau semblait croître en proportion de la largeur, car bientôt nos rames, longues de 18 pieds, cessèrent d'avoir fond. Peu à peu le fleuve reprit, à ma grande joie, une direction plus septentrionale, et nous continuâmes à nous avancer vers le N. N. O. Au bout de peu de temps, un orage qui se formait nous obligea de nous chercher un abri dans un embranche-

ment secondaire et de mettre le *Mohammed Askia* à l'ancre jusqu'au lendemain; cette opération consistait à enfoncer dans le lit du fleuve deux rames de chaque côté du bateau, et une dernière à sa large proue.

Ainsi se termina ma première journée de voyage sur l'un des bras du Niger. Une chose fort désagréable dans ces embarcations, c'est qu'elles sont conditionnées de manière qu'il est impossible de débarquer à pied sec; pour comble d'ennui, il faut le faire plusieurs fois par jour, les prières prescrites ne pouvant se faire que sur la terre ferme. Ces fréquents passages à travers l'eau et la vase, ainsi que les voies d'eau qui se déclarent continuellement, sont cause des rhumatismes dont sont accablés généralement les explorateurs du Niger.

Sauf les inévitables essaims de mouches, la nuit se passa sans encombre et nous nous remîmes en route le lendemain matin, à six heures trois quarts. Nous nous tenions généralement assez près des rives, ramant tour à tour vers l'une et l'autre, ou nous laissant aller à quelque courant favorable; d'après mon estimation, nous filions deux nœuds ou deux nœuds et demi à l'heure, c'est à dire que nous avancions avec la vitesse d'un piéton ordinaire. N'oublions pas, toutefois, que, malgré toute l'exactitude que je mis à décrire les sinuosités du fleuve entre Sarayamo et Kabara, la hâte m'a fait commettre quelques irrégularités, de sorte que Tombouctou est situé, en réalité, à 2 ou 3 milles allemands plus au nord que sur la carte qui accompagne mon grand ouvrage.

De même que la veille, nous traversâmes des eaux tantôt libres, tantôt remplies d'herbes; mais le fleuve, grossi par plusieurs affluents, atteignait une largeur de 900 à 1,000 pas

tandis que la profondeur variait de 14 1/2 pieds à 18 et souvent même beaucoup plus; çà et là, nous vîmes dans l'eau des caïmans et des crocodiles. Les rives, uniformes d'abord, portaient, plus loin, quelque culture et des sites boisés, et nous y vîmes des hommes et des troupeaux ainsi que des oiseaux sauvages, tels que des pélicans. Le premier grand angle du fleuve nous conduisit vers l'ouest, le second vers le nord et le troisième de nouveau vers l'est. A l'endroit de ce dernier où le fleuve, formant une jolie crique, se dirigeait de nouveau vers le nord, se trouvait, sur la rive droite ou méridionale, la petite ville de Banaï. Il faisait nuit lorsque nous arrivâmes à sa hauteur en suivant la rive opposée, couverte de forêts, et le spectacle du fleuve uni comme un miroir et reflétant les feux de Banaï, était ravissant et terminait dignement cette belle journée de voyage.

Le ciel était radieux lorsque je m'éveillai à bord, le lendemain matin; je passai plusieurs heures à contempler la magnificence du fleuve et de ses environs. Sur la rive méridionale, haute d'une cinquantaine de pieds, s'élevait Banaï, au bord de sa baie, et notre bateau était amarré en face d'un petit faubourg composé de huttes dispersées. De nombreux troupeaux étaient rassemblés sur la rive sablonneuse pour être traits. Tout ce charmant tableau était encadré d'un amas de verdure touffue, dont la magnificence fut rehaussée bientôt par de nombreux palmiers d'Égypte ; toutefois c'étaient les *kadena* (*Bassia Parkii*) qui semblaient y dominer. Nous vîmes un fort troupeau de bœufs traverser le fleuve à la nage; des hommes le suivaient, montés sur des embarcations, afin d'aider les animaux les plus fatigués. Pareille opération est toujours extrêmement laborieuse, surtout lorsque les vaches sont accompagnées de leur progéniture, comme c'était ici le

cas. Du reste, bêtes et gens sont, en général, habitués à passer à la nage toutes les artères fluviales qui parcourent ces contrées ; je vis également nos bateliers Sonrhaï plonger fort adroitement pour aller chercher un épieu qui, jeté après un poisson, était resté envasé dans le lit profond du fleuve.

L'embranchement que nous suivions s'avançait paisiblement et sans courant visible, dans une direction septentrionale ne déviant que faiblement vers l'ouest. Ses rives, autrefois couvertes d'une quantité de localités Sonrhaï grandes et petites, n'offrait plus alors que le silence et la solitude. Nous fîmes, pendant cette journée et la suivante, un trajet de plus de 7 milles allemands sans rencontrer une habitation. Une antilope et ses petits furent les seuls êtres vivants que nous vîmes pendant de longues heures, depuis Banaï. Par contre, les rives étaient encore, de temps à autre, ornées de beaux arbres; c'étaient, outre les tamariniers, surtout une espèce de taille moyenne, nommée *bogi*, qui y croissait en abondance et dont le fruit jaunâtre, gros comme une poire mais plus ovale, et renfermant quatre ou cinq gros pépins, nous offrit, par son goût légèrement acide, un excellent rafraîchissement. Lorsque nous arrivâmes en vue de l'île Kora, située à environ 4 milles en aval de Banaï, le fleuve offrait tout à fait l'aspect d'un lac intérieur. A l'extrémité méridionale de l'île, longue d'à peu près 3 milles, un petit embranchement se détachait du nôtre et allait rejoindre le fleuve principal, qui baignait l'île, du côté occidental. Cet endroit m'offrait d'autant plus d'intérêt que j'y atteignais la route suivie par le voyageur français, René Caillié, lorsqu'il se rendit du Niger supérieur à Tombouctou; ce ne fut qu'alors que je pus me faire une idée du mérite de

cet homme méconnu sous tant de rapports et, plus tard, j'eus mainte occasion de constater l'exactitude de ses observations en général. Malheureusement je fus troublé dans ma contemplation de ce point intéressant, par l'approche d'un orage suivi d'une forte pluie, qui nous obligea de sauver le bateau dans les joncs touffus qui bordaient la rive, en nous faisant passer une nuit humide et extrêmement désagréable.

Afin de regagner le temps ainsi perdu, nous repartîmes de meilleure heure le lendemain matin et nous suivîmes l'embranchement du fleuve, le long de l'île Kora. Celle-ci devait être assez peuplée car, quoique nous n'y vissions personne, le beuglement des bestiaux, les cris des volailles et même le bruit des voix humaines retentirent à notre oreille, tandis que nous glissions lentement sur le fleuve, large, en cet endroit, d'environ 900 pas. Ce fut également là que je découvris pour la première fois, dans ces eaux, des hippopotames. En passant à l'endroit où s'élevait autrefois la ville de Gakoïra, à la hauteur de la côte orientale de l'île Kora, nous vîmes des indigènes occupés à la culture des rizières; un peu plus loin, nous aperçûmes sur la rive droite la ville de Danga, dans le voisinage de laquelle nous découvrîmes plus tard également des rizières. A l'extrémité septentrionale de l'île Kora, se trouve une langue de terre où s'élevait, il y a des siècles, un village du nom de Sannyare; elle se dirige vers le sud-est et imprime au fleuve un brusque changement de direction dans le même sens. Après avoir fait le tour de cette langue de terre, nous arrivâmes dans une partie du fleuve, fort belle et s'avançant vers le nord, qui devait nous conduire directement à l'angle septentrional de l'île et au fleuve principal. Nous passâmes encore devant

une ville portant le nom, presque semblable, de Sanyame et bientôt nous vîmes le Grand Fleuve lui-même s'étendre devant nous. Telle est l'appellation sous laquelle nous le désignerons dorénavant, soit que nous accompagnions celle-ci du vieux nom devenu populaire, de « Niger » ou « Nigir, » corruption évidente du nom général berbère « Eghirroï; » soit que nous l'indiquions, selon les langues des diverses contrées, sous ceux de « Mayo, » de « Issa » ou de « Dhiouliba. »

Au confluent de l'embranchement en question et du fleuve principal, s'élevait, sur la rive orientale, un groupe d'arbres isolé servant de retraite nocturne à tous les oiseaux aquatiques du voisinage; par suite, les troncs et les branches de ces arbres étaient revêtus d'une couche blanche de guano; au moment de notre arrivée, vers le soir, leurs hôtes y affluaient de tous côtés en poussant des cris joyeux. Ces arbres doivent avoir d'autant plus d'importance pour ces nombreux oiseaux, que tout le pays plat environnant est inondé pendant plusieurs mois de l'année. Après avoir contourné cette partie de la rive, nous arrivâmes au milieu du vaste cours d'eau qui attire l'attention des Européens depuis tant d'années et dont je considère l'exploration minutieuse, sur une longueur de plus de 100 milles allemands, comme l'un des plus grands mérites de mon périlleux voyage.

Le fleuve, à cet endroit, était large de près d'un quart de mille et inspirait, par son ampleur majestueuse, une frayeur réelle à mes serviteurs, peu habitués à de pareils voyages dans de frêles esquifs. Le coup d'œil était réellement admirable, grandiose; le fleuve étalait sa vaste nappe d'eau au crépuscule du soir, tandis qu'en face de nous, la pleine lune répandait sur toute la scène ses gerbes de rayons argentés et

que des fulgurations brillaient de temps en temps à l'horizon. Ravi de ce spectacle, je me tenais assis sur la couverture de nattes de notre embarcation, plongeant des regards avides dans cette masse d'eau, vers la direction du nord-est, où se trouvait le but de notre voyage.

Tandis que s'avançait la soirée, nous nous approchâmes de la rive méridionale et nous fîmes halte près de l'ancienne petite ville Sonrhaï nommée Koïretago. C'était autrefois une localité importante, mais elle avait été complétement détruite par les Foulbe joints au chef Tarki Somki. Je fus pris en cet endroit, soit par suite des fatigues de la journée ou de l'état d'humidité où je m'étais trouvé la nuit précédente, d'un violent accès de fièvre; néanmoins, afin de mieux pouvoir surveiller mes bagages, je ne voulus pas descendre sur la rive, où j'eusse pu me coucher sur le sable, et je préférai rester à bord de notre étroite et incommode embarcation.

Enfin arriva le 5 septembre, jour où je devais, après de si longs mois d'efforts et de fatigues, entrer au port de Tombouctou. Nous partîmes d'assez bonne heure et nous traversâmes le large courant du fleuve, en nous dirigeant d'abord vers le nord-est et ensuite presque vers le nord jusqu'à ce ce que nous fussions arrivés en face du petit hameau nommé Tasakal, situé sur la rive gauche. A partir de cet endroit, nous suivîmes les sinuosités de cette dernière et, après un trajet de trois quarts de mille, nous atteignîmes le point où le fleuve principal abandonne la direction du N. N. E. pour décrire un angle vers l'est. La rive occidentale y était sinueuse et fort basse; aussi est-elle, quelques mois plus tard, submergée ainsi qu'une grande étendue du pays voisin. Le fleuve principal, se dirigeant vers l'est, pouvait avoir

une largeur de trois quarts de mille marin [1], tandis qu'un embranchement beaucoup moins vaste suivait, non sans décrire des sinuosités nombreuses, la direction primitive du N. N. O. C'était l'embranchement de Korome, qui se relie au fleuve lui-même par plusieurs canaux; les îles ainsi formées portent le nom de Daï.

Nous engageant dans cet embranchement, nous ne tardâmes pas à atteindre le village Korome lui-même. Il ne consistait qu'en huttes mobiles que l'on transporte plus loin dans les terres, à l'époque des inondations annuelles. Ce pauvre village m'intéressa par son chantier, où se trouvaient un certain nombre de bateaux en réparation; il y en avait même en assez grande quantité sur l'eau, des plus vastes que j'eusse vus jusqu'alors au Soudan; tous pourvus de huttes en nattes, ils avaient une longueur d'au moins 80 pieds. Nous fûmes obligés de relâcher à Korome, le propriétaire de notre embarcation demeurant dans le village; car tous les bateliers, y compris notre propre équipage, n'étaient guère que les esclaves de quelques affréteurs aisés. Je ne descendis pas à terre, afin de ne pas éveiller la curiosité des indigènes; mais quel ne fut pas mon saisissement d'apprendre, à cet endroit, l'absence de Tombouctou du cheik El Bakay, dans la seule protection duquel j'avais mis ma confiance et mes espérances de succès!

Après une courte halte, nous continuâmes notre voyage. Dans les commencements, l'embranchement de Korome était large encore d'environ 300 pas; dès que nous eûmes dépassé le groupe d'îles de Daï, nous ne navigâmes plus, par moments, que dans une sorte de marécage. Mes domes-

[1] Le mille marin vaut à peu près un quart de mille allemand.

tiques durent descendre à terre pour qu'il nous fut possible d'avancer, tandis que les bateliers entraient eux-mêmes dans l'eau pour pousser notre embarcation à force de bras. Ce fut ainsi que nous pénétrâmes péniblement jusqu'à Kabara, le port de Tombouctou, situé à 5/4 de mille allemand, en ligne droite, de Korome, et à environ une distance égale de Tombouctou même. Avant que nous fussions arrivés à Kabara, l'étroit canal où nous avancions si difficilement, s'élargit pour former un bassin de forme circulaire tellement parfaite qu'on eût pu le croire artificiel, quoiqu'il soit probablement l'œuvre de la nature. Au fond, se dessinait Kabara, situé sur la pente douce d'une colline sablonneuse très régulièrement arrondie; devant la ville étaient amarrées sept embarcations d'une dimension considérable. Il se peut qu'à d'autres époques de l'année, lorsque le canal contient plus d'eau, le mouvement du port de Kabara soit plus grand, mais il devait en être autrement, lorsqu'au temps de la splendeur du royaume de Sonrhaï, le commerce de Tombouctou avait une importance si considérable et qu'une flotte nombreuse, commandée par un puissant amiral, y était constamment à l'ancre, toujours prête au combat.

Nous fîmes halte enfin, à quelque distance de la rive, où se tenait une foule d'oisifs, avides de voir qui pouvait être l'étranger. Deux de mes domestiques, que j'avais envoyés à terre, m'eurent bientôt trouvé un gîte convenable, au sommet même de la colline. C'était un bâtiment spacieux et très solide, de forme oblongue, dont les épaisses murailles d'argile renfermaient une quantité de petites chambres; il s'y trouvait également un second étage, du reste assez irrégulier. La cour intérieure, avec ses petites salles à provisions, aux formes variées, et ses compartiments renfermant

des brebis, des canards, des pigeons et d'autres volatiles, ressemblait assez à une arche de Noé et offrait un aspect d'aisance domestique qui s'est maintenue en cet endroit, malgré les extorsions des Foulbe et des Imoscharh. La ménagère, personne de belle taille, ayant d'ailleurs les épaules assez carrées, crut devoir, en l'absence de son mari, bon marchand Sonrhaï, se montrer aussi prévenante que possible envers moi, et m'offrit en vente diverses friandises qui, du reste, ne valaient pas grand'chose; un bol de lait édulcoré de miel fut ce qu'elle me donna de meilleur. Dans l'état fiévreux où nous nous trouvions, nous désirions ardemment, mes domestiques et moi, trouver moyen de nous procurer des oignons; malheureusement il nous fut impossible d'en trouver de frais et d'entiers; tout ce que nous pûmes rencontrer était une sorte de pâte composée d'oignons desséchés et d'un peu de beurre, qui arrive en cet endroit des lointaines contrées du Niger supérieur.

Ma première occupation, le lendemain matin, fut de m'enquérir de mon cheval, qui avait heureusement traversé les nombreux cours d'eau qui séparent Kabara de Sarayamo. A mon grand chagrin, je trouvai ce fidèle compagnon de voyage dans un état de grande maigreur; toutefois il exprima par des hennissements prolongés sa joie de me revoir. J'avoue que cette marque de sympathie de la part du brave animal, me toucha réellement, car je n'avais alors que lui de véritable ami au monde. Je fus étonné, en parcourant la petite ville de Kabara, d'y voir tant de constructions d'argile parmi des huttes de roseau plus nombreuses encore; il pouvait y avoir de 150 à 200 des premières. Elles me semblèrent, du reste, devoir servir moins d'habitations que de magasins pour les marchands de Tombouctou et de San-

sandi (sur le Niger supérieur). Il y avait à Kabara deux petits marchés destinés, l'un à la vente de marchandises de toute espèce, l'autre au débit exclusif de la viande; tous deux offraient une certaine animation. La population de cette petite ville pouvait s'élever à 2,000 habitants presque tous Sonrhaï, les fonctionnaires seuls étant Foulbe; ceux-ci s'y livrent à l'élève du bétail. L'agriculture y produit du riz, un peu de coton, du *bamia* (*Corchorus Olitorius*) et diverses sortes de melons; on y prépare aussi beaucoup d'hydromel, à l'aide des herbes du fleuve (*byrgou*).

Le Walati me présenta à plusieurs individus, comme son frère et ami, ce qui m'obligea de leur faire des cadeaux. Je le gratifiai lui-même d'une belle et brillante tunique neuve du Noupe, d'un châle également neuf et du burnous blanc *helali*, en laine et soie, que je portais; je le priai ensuite de se rendre à Tombouctou, pour aller m'y ménager la protection de quelque personnage influent; car j'étais encore sans assistance aucune dans le pays, et le premier bandit venu eût pu m'assassiner impunément, tandis que l'on m'avait informé qu'un frère cadet du cheik remplaçait celui-ci en son absence. Une horde de Touareg, qui infestait alors les environs, rendait très peu sûre la route de Kabara à Tombouctou; c'était la farouche tribu des Kel Hekikan, ayant pour chef Kneha. Celui-ci, après le départ du Walati, arriva chez moi, armé d'un épieu de fer et d'une épée; c'était un homme fort, à la taille haute et imposante, à la physionomie belle et pleine d'expression. Il se conduisit envers moi en véritable *dhalem* et exigea, d'un air d'autorité, que je lui fisse un présent; comme je n'étais pas disposé à souscrire à ses prétentions, je n'eus pas peu de peine à me débarrasser de lui paisiblement.

Un peu avant minuit, lorsque, fatigué d'une longue attente, j'étais allé me reposer, je vis revenir de Tombouctou le Walati, accompagné de Sidi Alaouate, le frère du cheik El Bakay. En l'absence de ce dernier, je devais m'estimer heureux de me trouver sous la protection de son frère, avec lequel j'eus une entrevue, encore pendant cette même nuit. Tout allait dépendre de la manière dont me recevrait Sidi Alaouate; mon envoyé lui avait déjà confié que j'étais chrétien, mais que je me trouvais sous la protection spéciale du sultan de Stamboul. Il était conséquemment fort regrettable que je ne fusse pas muni d'une lettre de recommandation de Constantinople; or, je ne possédais rien qui pût m'en tenir lieu, si ce n'était une sorte de firman qui m'avait été délivré précédemment pour mes voyages en Égypte et qui n'avait naturellement aucun rapport avec ma situation actuelle. Cette absence d'un sauf-conduit du sultan, que j'avais si vivement sollicité cependant, fut la principale cause de la position aussi dangereuse que pénible où je me trouvai, plus tard, à Tombouctou, tandis qu'un document pareil m'eût permis, au contraire, de réduire mes adversaires au silence. Dans ces circonstances, il me fut impossible de prendre une attitude bien nette envers mon nouveau protecteur et de lui donner tous les éclaircissements qu'il désirait de moi; il m'écouta néanmoins avec attention, me promit sa protection et me dit d'être sans crainte aucune pour ma sécurité. Cette réception me tranquillisa un peu et je commençai à mettre en cet homme une certaine confiance non toutefois sans réserve.

Après une nuit qui ne fut pas exempte d'inquiétudes, se leva le grand jour où je devais entrer à Tombouctou. On m'avait amené, de cette ville célèbre, deux chameaux pour

transporter mes malles, mais malheureusement ils étaient beaucoup trop faibles. Après bien des peines, je réussis à me procurer encore quelques ânes, et après bien des retards, causés entre autres par une nouvelle apparition du rapace Kneha, nous nous mîmes en route à dix heures du matin. Lorsque nous eûmes franchi les digues de sable qui s'élèvent derrière Kabara, je fus frappé de l'aridité du pays, comparativement à la fertilité des rives du fleuve que nous ne venions que de quitter. Toute la contrée présentait l'aspect d'un désert, quoique notre chemin fut bordé, de chaque côté, de buissons d'épines et d'arbres rabougris; à divers endroits, on s'occupait d'enlever même au sol cette maigre verdure pour dégager la route et la mettre plus à l'abri des attaques des voleurs de grand chemin. Le peu de sécurité qu'offre ce trajet, pourtant si court, est bien caractérisé par le nom que porte un point situé à mi-chemin de Kabara et de Tombouctou, « *Our Immandes,* » nom qui signifie « on ne l'entend pas; » il constitue une allusion à ce que l'on n'entend, ni à Tombouctou, ni à Kabara, les cris du malheureux qui tombe, en cet endroit, aux mains des brigands. Nous passâmes près de deux bas-fonds qui parfois, comme il arriva ce même hiver, se remplissent des eaux du Niger, et nous vîmes, chemin faisant, un *talha* fort remarquable, nommé Ouëli Salah. Cet arbre semblait être une relique du paganisme, car les indigènes suspendaient à ses branches épineuses une foule de haillons, persuadés que leur dieu les en récompenserait en leur donnant un vêtement neuf.

Je vis enfin apparaître à mes regards la ville de Tombouctou. La première impression que produisit en moi la vue de ce but si longuement désiré, ne fut guère favorable; en effet, le ciel étant très couvert et l'air étant rempli de

sable, les masses d'argile, sombres et malpropres, de la ville, ne recevant pas les rayons du soleil, ne se distinguaient presque pas du sable et des détritus gisant aux alentours. Je n'eus, du reste, pas beaucoup le temps de me retourner, une quantité de gens étant venus de la ville, pour saluer l'étranger et lui souhaiter la bienvenue. Le moment était, pour moi, des plus critiques; en effet, le moindre geste inconsidéré de ma part, le moindre soupçon du côté de cette foule armée, pouvait me rendre impossible l'accès de la ville et me perdre sans retour. Sur un coup d'œil d'Alaouate, je mis mon cheval au galop et, mon fusil à la main, je pris l'avance sur mes compagnons pour aller saluer les individus qui venaient à ma rencontre. Ceux-ci me rendirent aussitôt ma politesse avec force « *salam.* » A ce moment, éclata pour moi un danger qui pouvait ruiner de fond en comble toutes mes espérances : un de ces hommes m'adressa la parole en turc, langue que j'avais presque entièrement oubliée; en outre, son interpellation était pour moi tellement inattendue, que je ne pus qu'à grand'peine trouver une réponse qui fût quelque peu convenable. Voulant éviter d'autres questions embarrassantes, je piquai des deux et je me dirigeai vers la ville.

Quoique les rues du quartier que nous traversâmes d'abord fussent tellement étroites que deux cavaliers pouvaient à peine y passer de front, la population nombreuse et l'air d'aisance de cette partie de la ville produisirent en moi une impression profonde. Beaucoup de maisons avaient deux étages et portaient, sur leur façade, des indices évidents de velléités d'ornementation architecturale. Nous passâmes devant la maison du cheik El Bakay et, après l'avoir saluée d'un coup de pistolet, nous arrivâmes, à l'autre extrémité de

la rue, à la maison, appartenant également au cheik, qui m'avait été assignée comme demeure. J'étais donc heureusement arrivé à Tombouctou, cette ville célèbre, ce but tant désiré de ma longue pérégrination dans la partie occidentale du continent africain.

FIN DU TOME III.

TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE Ier. — Entrée dans le pays des Mousgou. 5

» II. — Départ pour le Baghirmi. — Arrivée à Massena. 64

» III. — Aperçu de l'histoire du Baghirmi. — État général du pays et de ses habitants. — Séjour à Massena. — Retour à Koukaoua. — Mort du docteur Overweg 110

» IV. — Départ de Koukaoua pour Tombouctou. — Voyage vers la province de Mounio. — Séjour à Sinder et à Katsena. 155

» V. — Voyage de Katsena à Wourno. — Importance politique des Foulbe. — Séjour à Sokoto. . 201

» VI. — Voyage de Wourno au Niger. — Le royaume Foulbe de Gando. — Passage du fleuve près de Saï. — Voyage à travers les contrées occidentales du royaume de Gando 236

» VII. — L'Aribinda. — Entrée dans le royaume Poullo occidental de Massina. — Arrivée à Sarayamo. — Voyage par eau de Sarayamo à Kabara. — Arrivée à Tombouctou 283

ERRATA.

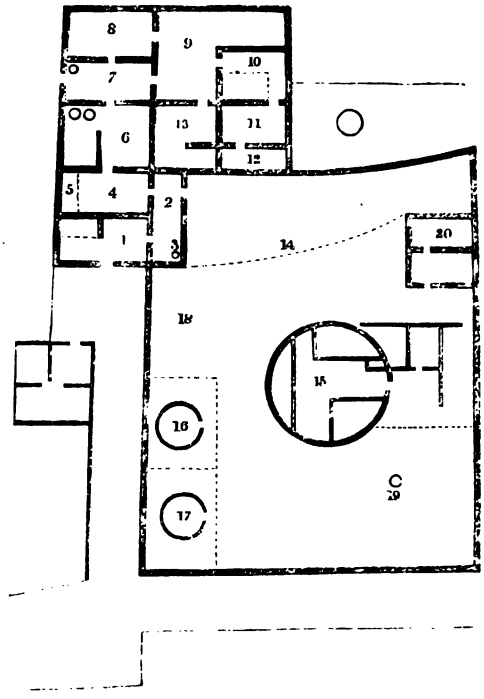
—

Page	21.	ligne	8,	*au lieu* d'un point, *mettez* une virgule.
»	30,	»	9,	*au lieu de* dont la plupart, *lisez* pour la plupart.
»	39,	»	20,	*au lieu de* aventurier, Schoua. *lisez* aventurier Schoua.
»	98,	»	5,	*au lieu de* habitants, *lisez* sujets.
»	160,	»	23,	*au lieu de* bribu, *lisez* tribu.
»	197,	»	2,	*au lieu de* qui, estimé, *lisez* qui est estimé.
»	251,	»	6,	*au lieu de* Fagha, *lisez* Fogha.
»	269,	»	21,	*au lieu de* marbre vert, *lisez* grunstein.
»	276,	»	11,	» » »
»	290,	»	24,	*au lieu de* ou terrain, *lisez* au terrain.

N° 34. — *Voir* tome II, page 25.

N° 35. — *Voir* tome II, page 25.

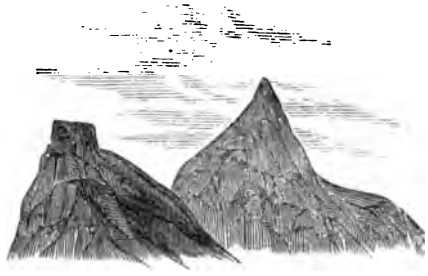
N° 36. — *Voir* tome II, page 26.



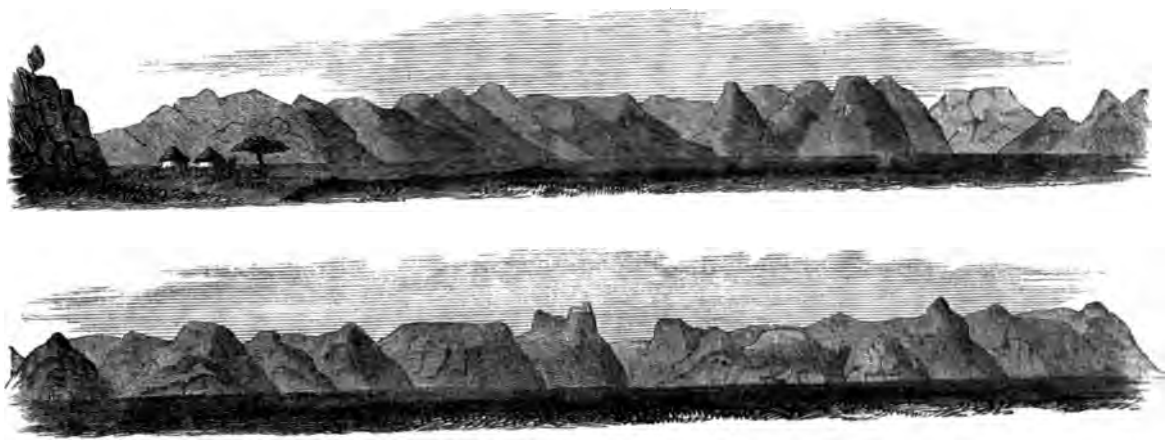
1. Salle d'entrée (*segifa*) avec la porte principale. dans l'angle se trouve un vaste banc d'argile. — 2. Petite cour à ciel ouvert ornée d'un magnifique gommier (3). — 4. Seconde cour plus petite, contenant un poulailler (5). — 6. Antichambre intérieure où se tenaient, dans le principe, les domestiques, mais qui fut convertie depuis en salle à manger. On y plaçait les vases à eau pour les tenir frais. — 7. Cour encore plus petite que les deux autres, pourvue, à son tour, d'un vase à eau. — 8. Chambre intérieure où je demeurai, ainsi que, plus tard, le docteur Vogel. Quoique fort peu spacieuse, elle était la plus agréable et la plus claire de toute la maison, et offrait une douce fraîcheur pendant les heures les plus chaudes du jour. — 9. Grande cour intérieure renfermant la cuisine. — 10. Salle pourvue d'un large banc d'argile où le docteur Overweg avait coutume de se reposer pendant le jour. — 11. Chambre à coucher d'Overweg, et, plus tard, des deux sapeurs qui accompagnaient le docteur Vogel. — 12. Autre petite cour. — 13. Garde-manger. — 14. Emplacement de la partie du mur d'enceinte de la grande cour, qui fut abattue lorsque nous obtînmes la cour voisine pour y placer nos six chevaux et nos cinq ou six vaches. — 15. Vaste hutte aux murs d'argile et au toit de roseau, que j'habitai après mon retour de Tombouctou. — 16. Hutte où demeurait l'affranchi Madi; il fut d'abord au service de Richardson, puis d'Overweg, et il devint enfin le serviteur en chef du docteur Vogel, avec lequel il a probablement été tué au Wadaï. Il jouissait d'une petite pension, pour une blessure reçue antérieurement au service de l'expédition. — 17. Hutte d'un autre domestique. — 18. Parc aux bestiaux. — 19. Puits creusé par nous, mais dont nous dûmes à plusieurs reprises changer l'emplacement. — 20. Maison d'argile carrée, tombée depuis en ruines.

N° 37. — *Voir* tome II, page 129.

N° 38. — *Voir* tome II, page 172.

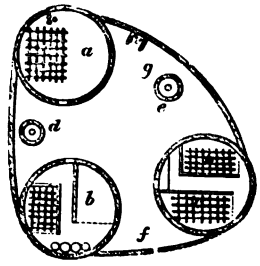


N° 39 — *Voir* tome II, page 179.



N° 40. — *Voir* tome II, page 189.

N° 41. — *Voir* tome II, page 203.

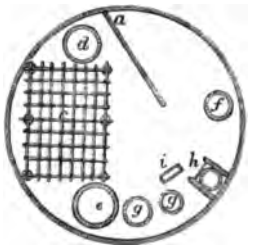


N° 42. — *Voir* tome II, page 2[illegible].

N° 43. — *Voir* tome II, page 208

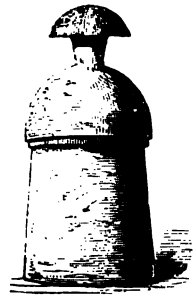
N° 44. — *Voir* tome II, page 213.

N° 45. — *Voir* tome II, page 238.



N° 46. — *Voir* tome II, page 259.

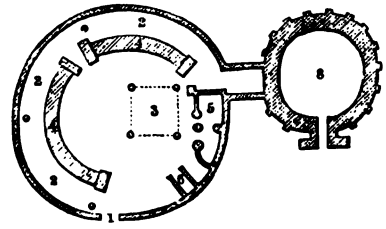
N° 47. — *Voir* tome II, page 239.



N° 48. — *Voir* tome III, page 29

N° 49. — *Voir* tome III, page 55.

N° 50. — *Voir* tome III, page 58.



N° 51. — *Voir* tome III, page 58.

DORF

RUINEN VON HÄUSER

1. Maison où je demeurai, en proportion augmentée.

2. Palais du sultan, entouré d'une forte muraille haute de 18 pieds et épaisse de 10, construite en briques, mais actuellement en ruines (A). Salle d'audiences publiques (B). Hutte du *kadamange* (C). Hutte servant d'antichambre ou de parloir (D). Cour où j'obtins une audience du roi, tandis qu'il se tenait dans la salle (E).

3. Maison du *fatscha*.

4. Mosquée.

5. Place située devant le palais.

6. Maison du gouverneur.

7. Maison du *faki* Sambo.

8. Maison du *tschiroma* ou prince héréditaire.

9. Maison du *maïna belademi*, consul du Bornou.

10. Marché.

11. Tombeau d'Ali Fendjar, le grand chef des Miltou qui mourut en grande vénération, deux ans avant mon arrivée dans la ville. Ce tombeau est ombragé d'un *kourna*.

12. Grande et profonde excavation pourvue de puits, pleine d'eau pendant la saison des pluies.

13. Siége ou divan d'argile, *dagali* en Kanori, *telang* en Tar Baghrimma.

14. Hutte pour les étrangers et les pèlerins.

15. Hutte du *faki* Ibrahim et de ses compagnons.

16. Maison de ma cliente.

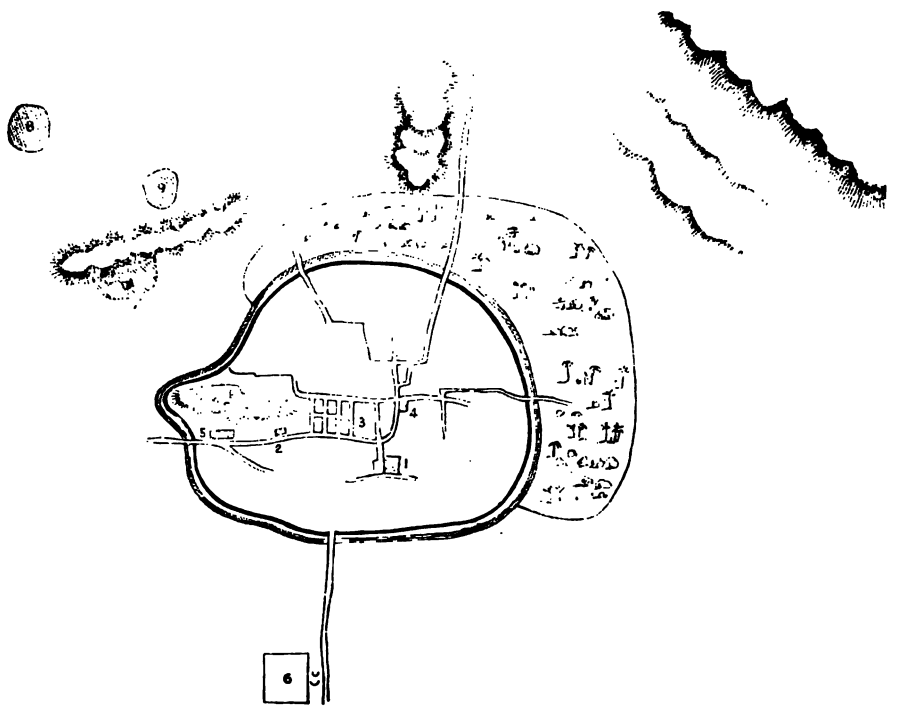
17. Jardin légumier.

N° 53. — *Voir* tome III, page 162.

N° 54 — *Voir* tome III, page 167.

N° 55. — *Voir* tome III, page 474.

N° 56. — *Voir* tome III, page 178.



1. Demeure du gouverneur, entourée de nattes.

2. Maison du schérif El Fassi, agent du Bornou.

3. Marché.

4. Ma maison.

5. Maison destinée aux étrangers.

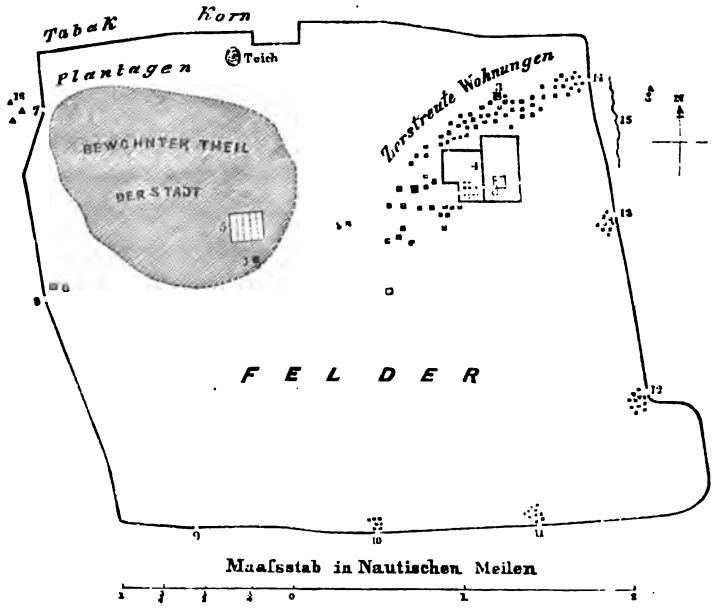
6. *Sania*, ou plantation appartenant au schérif El Fassi.

7. Hameau d'Annour.

8. Hameau de Loussou.

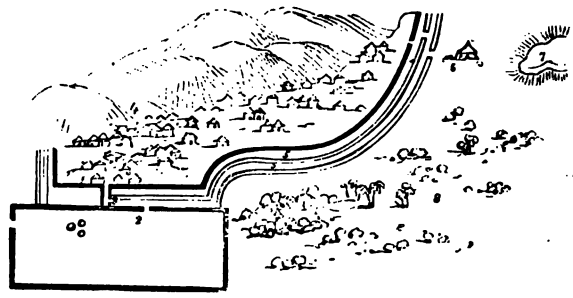
9. Hameau appartenant à d'autres chefs Touareg.

N° 57 — *Voir* tome III, page 187.



1. Maison où je demeurai pendant mon premier séjour, en 1851.
2. Maison du quartier Doka, que j'habitai en 1853.
3. *Sinsere* ou hutte d'au dience.
4. Palais du gouverneur.
5. Marché.
6. Ancienne mosquée.
7. *Kofa* (ou porte) *n gouga*.
8. *Kofa n yendoukki*.
9. *Kofa n koïa*.
10. *Kofa n gasoubi*.
11. *Kofa n kaoura*.
12. *Kofa n maroussa*.
13. *Kofa n dourdou*.
14. *Kofa n samri*.
15. Ruisseau de source.
16. Place où campait autrefois l'*aïri*.

N° 58. — *Voir* tome III, page 194.



1. Porte extérieure, conduisant dans une sorte de parallélogramme entouré d'un double fossé et renfermant trois huttes de vigie.

2. Seconde porte, donnant issue de cet ouvrage avancé vers le fossé d'enceinte de la ville.

3. Porte qui conduit vers l'angle saillant de la muraille, d'où une autre porte communique avec l'intérieur de la ville.

4. Éminences de granit dans la ville.

5. Fossés extérieurs.

6. Endroit où je campai.

7. Éminences de granit hors de la ville.

8. Prairies couvertes d'arbres épars.

N° 59. — *Voir* tome III, page 202.

N° 60. — *Voir* tome III, page 208